

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

Les Biscuitières

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A woman with short dark hair is shown from the back, sitting on a large, ornate golden tray. She is nude. The tray is placed on a blue, textured surface that looks like water or a rug. In the background, there are yellow, textured vertical elements. The text is overlaid on the woman's back.

ESPARBEC

Les
Biscuitières

Roman
pornographique

La Musardine

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

ESPARBEC

Les Biscuitières

La Musardine

Charlotte arrive un beau matin, conduite par son père, dans la biscuiterie du comte Z. Elle sera prise sous la protection de Mélanie, la maîtresse du comte, qui règne en despote absolue sur les biscuitières. Initiée aux joies troubles du saphisme par Mélanie qui ne tarde pas à en faire sa poupée, Charlotte est bien vite entraînée dans des jeux de domination particulièrement scabreux sur la personne du garçon de bureau, Philéas. Après quoi Rosalinde Darley, la fille du pasteur, voyeuse impénitente, lui fera découvrir peu à peu tous les secrets de la biscuiterie...

Ayant écrit une centaine de « romans de gare » et « produit » dans son atelier près d'un millier, Esparbec est remarqué par Jean-Jacques Pauvert qui édite *La Pharmacienne* dans la collection qu'il dirige à La Musardine. En 1998, un récit autobiographique, *Le Pornographe et ses modèles*, attire l'attention de la critique. Quant à *La Pharmacienne*, il devient en quelques mois un « livre culte ». D'autres romans vont suivre, où sa verve « démoniaque » se donne libre cours : *La Foire aux cochons*, *Les Mains baladeuses*, *Amour et Popotin*, *Le Goût du péché*, *Monsieur est servi*, *La Jument*, *Le Bâton et la Carotte*, *Frotti-frotta...*

« Le plus emblématique des pornographes contemporains. »,
Le Monde

« Le porno réclame d'être décoré, bien fourni en préliminaires. Et c'est en raccrochant ses livres à cet art du superflu qu'Esparbec livre des romans pornographiques très divertissants. »,
Les Inrockuptibles

« De longues et minutieuses descriptions, une insistance obsessionnelle dans celles des sexes de femmes, des actes sexuels divers décrits avec une grande véracité physiologique et le refus systématique de toute exagération métaphorique. »,
Brain Magazine

Sommaire

Chapitre premier - Comment je devins fille de bureau

Chapitre II - Les épingles

Chapitre III - Un jeune homme très méritant

Chapitre IV - Punition d'une ballerine

Chapitre V - Le thermomètre

Chapitre VI - Le lavement de Zelda

Chapitre VII - Scène lubrique dans une infirmerie

Chapitre VIII - Les livres belges de Mme Arnoult

Chapitre IX - Rosalinde Darley

Chapitre X - Le vestiaire des filles

Chapitre XI - Mr Simms

Chapitre XII - Le témoin de moralité

Chapitre XIII - Punition d'une voleuse I

Chapitre XIV - Punition d'une voleuse II : la fouille

Chapitre XV - Punition d'une voleuse III : l'inceste

Chapitre XVI - Fin d'un apprentissage : où comment, après avoir branlé Rosalinde avec une bougie, je me fais enculer par Toots à quelques pas de mon fiancé !

Du même auteur, chez le même éditeur

CHAPITRE PREMIER

COMMENT JE DEVINS FILLE DE BUREAU

J'approchais de mes seize ans, quand mon père, voyant le peu d'enthousiasme que j'apportais à mes études, prit le parti de me faire entrer comme apprentie à la biscuiterie, une des nombreuses entreprises que le riche comte Zappa, notre propriétaire, possédait dans la région.

Je n'en menais pas large le jour où il m'y conduisit ; il faut dire qu'au village, les bruits les plus fâcheux couraient sur les mœurs des biscuitières. Mes sœurs aînées qui avaient dû y travailler toutes les deux pendant quelques mois avant de se caser m'avaient raconté que les contremaîtres menaient la vie si dure aux ouvrières pour les obliger à coucher avec eux qu'elles n'avaient toutes qu'une idée en tête : trouver au plus tôt un imbécile qui les épouse pour les délivrer de ce bagne.

Mais toutes n'avaient pas la chance qu'avaient eue mes sœurs, aussi, en attendant de dénicher l'oiseau rare, étaient-elles obligées de subir la loi des contremaîtres qui les traitaient comme des esclaves quand elles refusaient de céder, et comme des putains quand elles se soumettaient à leurs désirs. Hors de l'usine, habituées très tôt aux plaisirs de la chair, elles passaient d'un amant à l'autre dans l'espoir de faire une fin, mais comme elles les recrutaient le plus souvent parmi les vauriens qui fréquentaient la salle de billard, et qu'ils ne cherchaient, quant à eux, qu'à se les échanger pour coucher avec toutes, elles n'étaient guère mieux loties avec ces chenapans qu'avec les contremaîtres qui abusaient d'elles.

Connaissant leur réputation de filles légères, des hommes de la ville voisine venaient régulièrement, en fin de semaine, les chercher à la sortie de l'usine et les emmenaient en voiture pour faire la foire à Londres d'où elles revenaient par le car, le lundi matin, avec des teints de papier mâché, en se vantant de s'être amusées comme des folles.

Mon père n'ignorait rien de cela, mais il comptait sur la sévère éducation religieuse que nous avions reçue, mes sœurs et moi, pour me protéger contre

les dangers de la corruption. Il me renouvela néanmoins ses mises en garde contre les tentations que je pourrais subir de la part de ces filles dépravées.

— Ne les écoute pas si elles te promettent monts et merveilles. Ce sont des pécheresses. Contente-toi de travailler, d'obéir aux ordres sans discuter, et de rapporter ta paye à la maison. Nous en avons bien besoin pour te constituer une dot, et te marier au plus tôt comme tes sœurs avec un brave garçon sans imagination. Une fois mariée, tu pourras courir le guilledou tant qu'il te plaira, cela ne tirera plus à conséquence !

Il avait parfois des sorties de ce genre, bien surprenantes dans la bouche d'un homme qui fréquentait assidûment l'église, mais sa religion, qui était sincère, était tempérée par un solide bon sens, et il avait sous les yeux l'exemple de mes sœurs qui ne se gênaient pas pour cocufier leur mari. Il ajouta qu'au cas où les contremaîtres me chercheraient noise, je ne devrais pas hésiter à me placer sous la protection de Mme Mélanie, la secrétaire de direction, une ancienne condisciple de ma mère.

Nous arrivions en vue de la biscuiterie, une imposante et lugubre bâtisse qui se dressait à l'abri d'un rideau de peupliers, dans une anse de la rivière. L'air empestait la vanille artificielle quand nous franchîmes les grilles pour entrer dans la cour pavée. Je me dis que j'allais vivre dans cette puanteur sucrée pendant les semaines, les mois à venir, peut-être même pendant des années, et une angoisse inexprimable me serra le cœur.

Mon père m'aïda à descendre de sa camionnette. Toutes les filles qui, assises çà et là sur les pelouses qui entouraient la cour, attendaient l'ouverture de l'usine, nous observèrent curieusement. Quelques-unes étaient en compagnie de leur amant du moment, et la plupart d'entre elles fumaient. Je fus surprise de les trouver coquettement mises et maquillées comme des filles de la ville. Les plus délurées avaient tellement de fard aux joues, de noir aux yeux et de rouge aux lèvres qu'elles ressemblaient à des poupées de bazar. En outre, toutes étaient fort court-vêtues, ce qu'autorisait la saison, le printemps étant fort précoce cette année-là, et elles montraient leurs jambes sans parcimonie sous prétexte de profiter du soleil matinal. On pouvait voir là une bonne trentaine de ces filles dont les âges s'échelonnaient entre quinze et trente ans. On se serait cru dans une volière tant toutes jacassaient d'une voix haut perchée.

Elles firent silence quand nous passâmes devant elles ; quelques-unes se poussaient du coude en riant sous cape. À peine les eûmes-nous dépassées que des gloussements s'élevèrent.

— Il y a du bizutage dans l'air ! cria une fille à une autre, et toutes

s'esclaffèrent.

Mon père témoigna sa contrariété en fronçant les sourcils et en pressant le pas. Fort heureusement, à ce moment même une sirène se mit à mugir, et les portes de la biscuiterie, mues par un mécanisme électrique, pivotèrent sur leurs gonds. Toutes les filles se levèrent et jetèrent leur cigarette, car le comte Zappa interdisait qu'on fume dans l'enceinte de l'usine. Celles qui étaient en galante compagnie se donnèrent en spectacle en embrassant leur amant sur la bouche. Après quoi, elles se dirigèrent sans hâte excessive vers le porche.

Nous ne prîmes pas le même chemin ; mon père me conduisit vers les bureaux, ils se trouvaient à l'extérieur du corps de logis, dans les anciennes écuries qu'on avait aménagées en locaux administratifs dix ans auparavant quand le comte Zappa qui venait de s'installer dans la région avait racheté plusieurs propriétés laissées à l'abandon, dont cette ancienne gentilhommière qui tombait en ruine et qu'il avait fait transformer en biscuiterie. Mon père, qui était charpentier, avait participé à la construction des bureaux, et il me fit admirer la qualité de son travail. Le couloir que nous remontions était, en effet, boisé et lambrissé dans le goût du siècle dernier, dans des tons très chauds. Cependant, tout au bout, à l'endroit où il bifurquait, je vis qu'on avait mutilé les boiseries d'une façon scandaleuse : toute une partie du mur était couverte de graffitis tracés avec des limes à ongles, des crayons à paupières ou du rouge à lèvres. Mon père m'apprit que c'était ici que les ouvrières, chaque semaine, venaient attendre leur paye devant le bureau du comptable, M. Farnèse.

— Ces filles ne respectent rien ! me dit-il, plein d'indignation.

En revanche, l'autre embranchement du couloir qui menait au bureau de la secrétaire était d'une propreté parfaite et embaumait la cire d'abeille. Je respirais avec volupté cette odeur qui nous changeait agréablement de la douceâtre puanteur de la vanille qui régnait partout ailleurs. En même temps, un sentiment d'envie me mordait le cœur ; je me disais que Mélanie, la secrétaire du comte, avait bien de la chance de travailler dans un endroit si douillet et si calme, à l'écart de l'usine.

Je n'eus pas le loisir de laisser ces pensées s'attarder. Une porte s'ouvrit, et nous vîmes paraître le vaste embonpoint et la trogne rubiconde de Fenimore Carmody, le minotier qui fournissait l'usine en farine. Sa fille aînée, Melinda, une pimbêche qui jouait les princesses, se tenait derrière lui. Elle faisait grise mine. Je ne pus faire autrement que de remarquer qu'à son habitude, elle était habillée fort élégamment, bien qu'elle n'eût qu'un an de plus que moi, ce qui lui donnait l'allure d'une demoiselle, alors que ma mère persistait à m'habiller

comme une gamine. J'avais toujours détesté Melinda, à cause des grands airs qu'elle se donnait, mais aussi, et même surtout, parce que je lui enviais sa beauté. Elle avait un teint très clair, comme je n'en vis jamais à personne, et de grands yeux de biche, une bouche minuscule et bien dessinée, un nez très pur ; ajoutez à cela les plus beaux cheveux blonds du monde, qu'elle laissait flotter sur ses épaules, comme une crinière, et un corps élancé de mannequin déjà orné de rondeurs fort appétissantes. Vous comprendrez aisément que les autres filles ne l'aimaient guère. Elle me toisa avec dédain comme chaque fois que le hasard nous mettait en présence, pendant que mon père et le sien échangeaient leurs politesses.

— Alors, comme ça, toi aussi, Carmichael, tu amènes ta brebis à l'abattoir ? N'est-elle pas un peu jeunette ?

— Il n'est jamais trop tôt pour découvrir les saines vertus du travail, répondit pompeusement mon père. Mais toi-même, Carmody, un homme aussi riche que toi... Cette grande demoiselle ?

Melinda se fendit d'une sèche révérence.

— Oh, ce n'est pas pareil, fit rondement le minotier. Je ne l'amène ici que pour qu'elle se forme aux travaux d'écriture, avant de la placer à Londres, chez un avocat de mes amis. Mélanie m'a promis un emploi de bureau dès que la place serait vacante. Cela ne saurait tarder !

La jalousie m'empoisonna ; cette garce de Melinda allait travailler ici, dans ce bon parfum d'encaustique, pendant que je suerais à l'usine. Les larmes me montèrent aux yeux. Carmody prit un ton confidentiel :

— Néanmoins, comme le comte, avec qui je suis en très bons termes, ne veut pas avoir l'air de faire du favoritisme, Melinda va travailler pendant une semaine ou deux à l'emballage... (Voilà donc pourquoi elle arborait cette mine maussade.) Monsieur Simms, le contremaître principal, qui est de mes amis, va lui dénicher une planque, afin qu'elle patiente en attendant qu'un emploi de bureau se libère !

Mon père accusa le coup ; il n'était pas moins jaloux de la réussite sociale du minotier que moi de la beauté de sa fille ; cette faveur de plus lui parut certainement fort injuste.

— Allez, viens, ma cocotte, allons te présenter à Monsieur Simms, fit jovialement Carmody. À la revoyure, Carmichael, et bonne chance avec la tienne. Si tu veux, ajouta-t-il, en prenant un air important, je pourrais dire un mot à Simms pour qu'il lui trouve un petit boulot pas trop fatigant !

Mon père le remercia du bout des lèvres, et, me prenant par le bras, il poussa la porte qu'avait refermée le minotier et me fit entrer chez Mélanie.

Pour la bonne intelligence de ce qui va suivre, je vais ouvrir maintenant une brève parenthèse afin de vous présenter le personnel administratif. Tout d'abord, donc, au sommet de la hiérarchie, il y avait Mélanie, une ancienne maîtresse du comte Zappa. En tant que secrétaire de direction, elle avait la haute main sur tout le personnel, y compris celui de l'usine. Même M. Simms, qui régnait en tyran sur les biscuitières, était sous les ordres de Mélanie, et venait lui rendre régulièrement compte du moindre incident. C'était elle qui prenait les décisions. Le comte se reposait entièrement sur elle ; il ne venait ici que fort rarement, car l'odeur de la vanille l'incommodait ; du moins, était-ce la raison officielle.

L'autre personnage important, c'était M. Farnèse, le comptable, un gros type adipeux à l'air sournois, qui portait une visière en cuir bouilli comme un croupier de casino, pour protéger de la lumière électrique ses yeux rougis par la blépharite. Dès que je le vis, j'éprouvai à son égard une aversion insurmontable ; il y avait chez lui quelque chose de visqueux qui me donnait la chair de poule. Le second volume de mes Mémoires, si j'ai le courage de l'écrire, vous montrera que je ne me trompais pas.

Dans le même bureau que M. Farnèse, travaillait Phileas Ferguson, son adjoint et son souffre-douleur. Phileas Ferguson appartenait à la race des jeunes hommes pauvres, mais méritants, si vous voyez ce que je veux dire. Il avait trouvé cet emploi grâce à la protection du pasteur Darley, qui était dans les petits papiers du comte. Phileas, âgé de vingt-quatre ans à l'époque où commence ce récit, était un long dadais au nez proéminent, à la pomme d'Adam pointue, vêtu « pauvrement, mais dignement », qui rasait les murs et fuyait la compagnie des biscuitières dont les sarcasmes le faisaient rougir et bégayer. Il n'y avait que les jours de paye où il retrouvait sur elle un semblant d'autorité, car c'est lui qui les recevait dans le bureau pour les faire signer sur le registre avant de leur remettre leur enveloppe. Les plus effrontées se faisaient alors toutes mielleuses avec lui, car il avait la rancune des faibles et pouvait se venger en faisant poireauter une fille autant que cela lui chantait. D'où la rage de certaines et les graffitis qui profanaient les lambris.

Phileas n'était pas seulement le souffre-douleur du comptable et l'objet des moqueries des biscuitières, il était aussi, d'une façon proprement inexplicable, le « jouet » de Mélanie. Je n'en dis pas davantage, car dès le second chapitre, vous serez fixés sur ce que j'entends par là ; il partageait d'ailleurs ce sort avec une autre tête de Turc de Mélanie, la bibliothécaire, j'ai nommé Rosalinde Darley, qui travaillait sous les combles dans un petit réduit où s'empilaient d'inutiles paperasses qu'elle était censée classer. Fille aînée du

pasteur, Rosalinde ne se maquillait pas et s'habillait comme une vieille institutrice ; ses cheveux peu soignés, mais qui auraient été assez beaux, pendaient de chaque côté de son visage comme des oreilles de cocker ; elle avait des traits réguliers, une belle bouche charnue, un nez peut-être un peu trop pointu, et des yeux ronds au regard perpétuellement aux aguets qu'elle dissimulait derrière d'affreuses lunettes à monture d'acier. Quand on l'observait attentivement, on ne pouvait se défendre de l'idée qu'elle s'enlaidissait volontairement. Mais j'aurais l'occasion de revenir sur son cas et je vais finir cette liste en vous présentant l'infirmière, Julie Beaumonde, une Française, femme d'environ quarante ans, bien en chair, et qui passait le plus clair de son temps à lire des romans sentimentaux.

Elle vivait cloîtrée dans son infirmerie et avait l'air au premier abord d'une personne sans histoire. Mais c'était une impression trompeuse, si l'on juge par la crainte qu'elle inspirait aux biscuitières. Elles la redoutaient encore plus que M. Simms, et ce n'est pas peu dire. Il faut préciser qu'il n'y en avait pas une comme elle pour dépister les « maladies diplomatiques » et les « fièvres du lundi matin ».

Chaque fois qu'une biscuitière s'était absentée pour cause de maladie, elle devait, par ordre exprès du comte Zappa, subir de la part de Julie Beaumonde une visite de contrôle fort méticuleuse. Les biscuitières en plaisantaient entre elles, et les plus dévergondées affectaient même de trouver cette pratique amusante, mais il suffisait de voir leur mine défaite quand elles ressortaient de l'infirmerie, leur visa en main, pour comprendre que l'épreuve qu'elles venaient de traverser n'avait pas été de tout repos.

Voilà, je crois que vous connaissez maintenant toute la troupe. Ah non ! J'oubliais la dernière : l'ingénue de service ou, si vous aimez mieux, « la petite jeune fille », car c'est là le titre qu'on lui décernait d'une façon un peu condescendante ; il s'agissait en fait de cet emploi que Carmody avait quémandé pour sa fille. En un mot comme en cent, la petite jeune fille était la secrétaire de la secrétaire, ou plus exactement, sa bonne à tout faire. C'était en fait une planque royale, une vraie sinécure, que Mélanie réservait à ses favorites, de très jeunes et très jolies filles qu'elle recrutait parmi les candidates qui se présentaient pour trouver un emploi à l'usine. Vous pensez si les élues étaient ravies de travailler ici, au lieu d'aller marnier dans les ateliers. En général, Mélanie les gardait un an ou deux, le temps de les former, puis les filles allaient se placer en ville ou comme femmes de chambre dans de bonnes maisons où le certificat élogieux que leur délivrait la secrétaire les faisait accueillir à bras ouverts. Voilà, nous pouvons maintenant refermer

cette parenthèse.

À peine fûmes-nous dans le bureau qu'un grondement sourd ébranla les murs : les turbines des pétrins automatiques se mettaient en marche. Dans l'usine toute proche, le travail venait de commencer et d'asservir à sa loi les filles trop maquillées que nous venions de croiser. Au voisinage de ce vrombissement incessant auquel, comme au bruit d'un torrent tout proche, j'allais tellement m'accoutumer que je finirais par ne plus l'entendre, l'atmosphère féminine qui régnait chez Mélanie paraissait encore plus douillette. Je me fis la réflexion que le bureau de la secrétaire ressemblait en effet davantage à un salon où des amies se réunissent pour papoter en prenant le thé qu'à un lieu de travail.

On y apercevait bien, exilée dans un coin, une petite table hideuse chargée d'une antique machine à écrire, d'un non moins vétuste téléphone à potence et de papiers épars, mais c'était bien le seul meuble de la pièce qui pût porter à croire qu'on s'occupait bien ici d'administration. L'autre table, fort belle, et très grande, trônait bien en vue au milieu de la pièce, recouverte d'une nappe brodée de toute beauté sur laquelle s'effeuillait un magnifique bouquet de roses rouges. Il y avait, en effet, des fleurs en permanence dans le bureau, car Mélanie les adorait. Deux hautes fenêtres donnaient sur le jardin, elles étaient dotées de doubles rideaux en reps vieil or et de voilages de tulle. Des coussins aux couleurs vives s'éparpillaient sur un vaste et confortable canapé de cuir, devant lequel s'accroupissait un guéridon jonché de journaux de mode qui entouraient un gros cendrier de cristal et un plateau chargé d'un samovar, de deux tasses en très belle porcelaine, d'un sucrier et d'un pot à lait. Il va sans dire qu'on y voyait aussi, à la place d'honneur, une grosse boîte carrée en fer blanc qui contenait un assortiment des biscuits qu'on fabriquait à l'usine.

— Elles les font, me disait souvent Mélanie, quand je fus devenue sa putain, et nous, nous les mangeons ! C'est la vie, ma chérie !

(Mais nous n'en sommes pas encore là.) Son chapeau à la main, mon père observait ce décor d'un œil passablement réprobateur, car il se faisait du travail une idée plus austère. Mais lorsque Mélanie opéra majestueusement son entrée, arrivant de la pièce voisine qui lui servait de cuisine, il s'inclina respectueusement et se présenta en ces termes à l'égérie du comte Zappa.

— Bonjour, Madame Mélanie, je suis Carmichael, le charpentier. J'ai souvent eu l'honneur de travailler pour le comte, et ma femme et vous avez été à l'école ensemble.

C'était une façon de parler. En fait d'école, il s'agissait d'un cours pour adultes que dirigeait le pasteur Darley, où Mélanie qui venait d'arriver du

Brésil dans les bagages du comte, était venue quelque temps, il y avait dix ans de ça, pour perfectionner son anglais. Quant à ma mère, le pasteur lui faisait alors ingérer quelques rudiments de comptabilité afin qu'elle pût aider mon père, qui venait de s'établir à son compte, à gérer son affaire. Éblouie par la beauté exotique de la Brésilienne, ma mère, femme toute simple, était tombée sous son charme, et elles avaient copiné un bout de temps. (Par la suite, quand je connus mieux Mélanie, je devais souvent m'interroger sur la nature de leur amitié et me poser sur ma mère des questions que je m'empressais chaque fois de chasser de mon esprit.)

— Voici ma fille Charlotte, ma cadette, que je vous amène comme convenu.

Comment vous décrire l'embarras que j'éprouvai quand je vis s'abaisser sur moi les yeux de cette superbe créature, et qu'elle m'inspecta des pieds à la tête avec un sourire distrait.

— Elle me semble bien jeune, non ? laissa-t-elle tomber.

J'eus la nette impression qu'elle pensait à autre chose.

— En principe, ajouta-t-elle, nous n'avons pas le droit d'engager d'apprenties de moins de seize ans. Depuis que les travaillistes sont au gouvernement, la législation du travail est devenue draconienne sur ce point.

Mon père fit tourner son chapeau dans ses mains. Il expliqua qu'il avait obtenu pour moi, grâce à l'appui du pasteur Darley, une dispense spéciale de l'assistante sociale.

— Charlotte perd son temps à l'école. Les études ne sont pas son fort. Je me suis dit qu'il serait plus profitable pour elle de recevoir une formation professionnelle.

— Et plus profitable aussi pour vous, car elle vous rapportera sa paye ! ironisa Mélanie.

Mon père ne releva pas cette insolence. Mélanie m'observait sans s'occuper de lui. L'ombre d'un sourire relevait maintenant les coins de sa bouche épaisse qui lui donnait l'air de boudier perpétuellement. À deux reprises, je croisai son regard, où je crus lire une question appuyée, question que je n'avais lue à ce jour que dans les yeux des garçons qui me proposaient à voix basse d'aller faire un tour derrière l'église, pour nous y amuser à ce que vous devinez. Je me dis immédiatement que j'avais dû me tromper, je n'en rougis pas moins jusqu'aux oreilles, ce qui fit s'accroître le sourire de Mélanie. Elle me caressa la joue de ses longs doigts parfumés.

— Elle est vraiment adorable, je ne l'avais pas bien regardée. Quel âge dites-vous qu'elle a ?

Mon père fit mine de ne pas entendre. Les doigts de Mélanie suivirent l'arrondi de ma joue, effleurèrent la commissure de mes lèvres.

— Et quelle peau de pêche... un vrai bébé !

Elle se tourna vers mon père, et il fut bien obligé alors de lui dire mon âge. J'eus très peur qu'elle ne me jugeât trop jeune. Or, ce fut le contraire, elle parut ravie. Bien qu'elle fît la moue, la lueur qui brillait dans ses yeux trahissait une étrange gourmandise.

— C'est beaucoup trop jeune ! s'écria-t-elle néanmoins. Beaucoup trop ! Il est hors de question d'envoyer cet agneau chez ces ogresses ! Elles n'en feraient qu'une bouchée !

Terriblement déçu, mon père tordit son chapeau cabossé entre ses doigts.

— Il n'y aurait qu'une solution, fit alors Mélanie, ce serait que votre fille travaille ici avec moi, provisoirement. Le temps qu'elle atteigne l'âge légal. Je pourrais la former moi-même. Bien entendu, elle ne serait pas déclarée. Je veux bien faire une petite entorse au règlement en souvenir de l'amitié qui m'a liée autrefois à votre épouse, mais je ne peux pas prendre de risques trop grands. Si un inspecteur du travail débarque, nous lui dirons que votre fille est ma nièce, et qu'elle me tient compagnie.

Mon père consentit à tout, et même à ce qu'on me paye sur la caisse noire du comte, de la main à la main, tant que je n'aurais pas seize ans. Vous pensez s'il était heureux de cet arrangement ! Et moi donc !

Ce n'est donc que par une inutile coquetterie d'homme honnête qu'il crut bon de formuler une vague objection. La place n'était-elle pas occupée actuellement ? N'était-ce pas ce que Carmody nous avait laissé entendre ? Mélanie lui coupa la parole.

— Admirez comme le hasard fait bien les choses ! Je viens aujourd'hui de donner son congé à mon assistante. Figurez-vous qu'elle a pris un amant ! Voilà bien une chose que je ne puis tolérer. Que les ouvrières le fassent, c'est la règle, mais pas les filles que j'emploie ici !

Nous entendîmes à ces mots comme un sanglot étouffé qui parvenait de la pièce voisine. Mélanie se renfrogna aussitôt et prit nerveusement une cigarette dans le coffret en argent qui se trouvait sur le guéridon. Mon père lui offrit du feu. Il désapprouvait qu'une femme fume en public (ma mère ne le faisait qu'en cachette), mais il s'efforça de n'en rien montrer.

— Je comptais me défaire de cette fille à la première occasion ; poursuivait Mélanie, aussi quand, la semaine passée, Carmody qui sort d'ici et que vous avez peut-être croisé dans le couloir, m'a proposé son aînée, j'ai tout de suite bondi sur l'occasion. Mais ce vantard de minotier a cru bon de passer par-

dessus ma tête et de contacter directement le comte pour accélérer la procédure ! Bien mal lui en prit ! Vous n'ignorez pas que c'est Carmody qui nous fournit en farine. Le comte Zappa, furieux des prix qu'il nous fait, m'a formellement interdit par téléphone, à l'instant, d'engager la donzelle. Je le regrette pour elle, car elle me paraît charmante, mais le père n'est qu'un butor. Voilà pourquoi, si votre fille n'éprouve pas trop de répugnance à travailler avec moi (vous pensez bien que nous nous récriâmes, pour mon compte je fus à deux doigts de lui baiser les mains), l'affaire est faite !

Inutile de vous dire que mon père n'était pas moins ravi que moi, et d'autant plus à cause de ce qu'elle venait de dire : Mélanie ne voulait pas que ses employées eussent des affaires de cœur. C'était un homme droit et sans imagination, il prit pour argent comptant les paroles de Mélanie et, me laissant entre ses mains, il s'en alla le cœur léger, soulagé au fond de lui de me voir échapper à la promiscuité de ces filles délurées contre lesquelles il m'avait mise en garde – pas mécontent non plus, car il avait ses faiblesses, comme tout un chacun, de me voir attribuer un emploi que Carmody avait sollicité en vain pour sa fille. À peine venait-il de nous quitter qu'une fille en larmes sortit de la cuisine. Elle portait d'un côté une valise en carton et de l'autre main un carton à chapeau. C'était une très jolie blonde qui ne devait guère avoir plus de dix-huit ans. Elle avait un teint de porcelaine et une peau très fine qui, sous le rapport de la douceur, n'avait rien à envier à la mienne. Il s'agissait là pour Mélanie d'une qualité essentielle : un épiderme délicat, velouté et fragile, une chair laiteuse qu'on pouvait « marquer » facilement.

— Je raffole des filles qui ont une peau de bébé ! me confia-t-elle plus tard.

Je compris, au regard plein de rancœur qu'elle me lança à travers ses larmes, qu'il s'agissait de la fille congédiée dont j'allais prendre la place. Elle se rua dehors, me bousculant au passage, secouée par d'atroces sanglots. Mélanie lui courut après. Je les entendis chuchoter longuement dans le couloir. J'eus le sentiment que la fille suppliait Mélanie de la reprendre et qu'elle lui promettait de s'amender, mais que Mélanie, tout en la consolant, se montrait intraitable.

— Inutile de revenir là-dessus, Elizabeth ! Ce qui est fait est fait ! D'ailleurs, tu seras très bien chez Madame Lebrun ! Dans une semaine, tu m'auras oubliée !

— Mais elle louche ! cria la fille, indignée.

— Bah, tu n'auras qu'à fermer les yeux ! répondit Mélanie.

Enfin, l'ancienne favorite consentit à vider les lieux. Je ne devais plus la revoir. De retour, Mélanie vint me prendre par les mains et m'attira vers l'une

des deux fenêtres pour m'examiner à la lumière du jour. Je me sentais comme une emplette qu'elle venait de faire.

— Tu ne ressembles pas du tout à ta mère. Heureusement, cela m'aurait gênée. Mais comme te voilà fagotée ! Nous allons t'apprendre à t'habiller ; n'est-ce pas ?

— Est-ce qu'elle va travailler à l'usine, maintenant ?

Mélanie ne comprit pas tout de suite que je parlais de la fille congédiée.

— Elizabeth ? fit-elle enfin. Non. (Elle me ramena les cheveux derrière la nuque afin de mieux dégager mon visage poupin.) Je ne suis pas aussi ingrate qu'on le dit. Je lui ai trouvé une place de femme de chambre chez une amie, une veuve qui s'ennuie beaucoup. Elle louche un peu, mais à part ça, elle est encore très bien. Seulement, elle ne veut plus entendre parler des hommes. Son dernier amant la grugeait. Elizabeth sera chez elle comme un coq en pâte. Que veux-tu, elle est charmante, mais cela faisait deux ans qu'elle travaillait ici, on se lasse des meilleures choses. Et puis, elle commençait à devenir un peu vieille pour moi.

Trop vieille ? La fille n'avait guère plus de dix-huit ans. Mon étonnement n'échappa pas à Mélanie...

— Personne n'est parfait ! me dit-elle en scrutant ma peau de très près pour vérifier si j'avais des points noirs. Que veux-tu, moi, j'aime la chair fraîche, les enfants naïves qui ont encore tout à apprendre...

Un frisson tiède me lécha les reins ; sans force, je la laissai me pousser vers le canapé et m'y asseoir ; sans me lâcher les mains, elle s'installa tout près de moi. Son parfum m'étourdissait.

— Maintenant, nous allons faire connaissance, me murmura-t-elle, en me serrant les doigts. Nous avons tout le temps nécessaire, nous ne sommes pas pressées. Je veux tout savoir de toi, et bientôt, de ton côté, tu n'ignoreras plus rien de moi !

Parvenue à ce point de mon récit, je crois bon d'ouvrir une seconde parenthèse. Je ne voudrais pas en effet me donner le ridicule de me faire passer pour plus naïve que j'étais. À l'époque où mon père me présenta à Mélanie, je n'étais déjà plus tout à fait une oie blanche. Il y avait déjà plus d'un an que, marchant sur les brisées de mes sœurs, j'avais commencé à fréquenter les garçons. Certes, je n'en étais encore qu'à échanger avec eux des baisers maladroits et des attouchements superficiels, mais quand ils m'avaient bien échauffée, je leur montrais mes seins et je les laissais me les toucher. Cela me rendait toute molle et quelquefois même, je me laissais convaincre de retirer ma culotte, et nous jouions au docteur. Comme vous le voyez, ces jeux

ne tiraient pas à conséquence. Parmi ceux qui me lisent, que celui ou celle qui n'a jamais joué à touche-pipi me jette la première pierre.

Outre ces coquinerie, j'avais, comme toutes les filles du village, un amoureux attiré. Depuis ma plus tendre enfance, une affinité particulière m'avait liée à Paul, le fils cadet de mon oncle Jeremy. Parmi tous les garçons à qui j'accordais des rendez-vous derrière l'église, Paul était de loin le plus assidu. En revanche, c'est avec lui que je me montrais la moins délurée. N'était-ce pas compréhensible ? Puisqu'il était plus ou moins convenu dans la famille que nous nous marierions un jour, la prudence la plus élémentaire ne m'interdisait-elle pas de lui donner de moi l'idée que j'étais une fille trop facile ? Aussi lui disputais-je ce que j'accordais par ailleurs avec prodigalité. Nombreux étaient déjà ceux qui m'avaient mis la main entre les cuisses et à qui j'avais rendu la politesse, mais avec Paul, nous n'en étions encore qu'au stade des baisers et des caresses sur les seins.

Lorsque nous nous promenions ensemble, au bord de la rivière, nous nous tenions par la main. Mais, pendant qu'il me parlait de ses projets et des enfants que nous aurions, moi, je pensais aux garçons avec qui je le trompais. Parmi les plus hardis, il y en avait deux ou trois qui m'avaient demandé de me laisser enfiler par le cul ; à la campagne, ces choses-là sont monnaie courante, et presque toutes les filles du village se pliaient à cette coutume pour rester vierges jusqu'au mariage. J'hésitais, cependant, à sauter le pas, bien que mes sœurs m'eussent assuré que ce n'était douloureux que les premières fois, et qu'ensuite, on y prenait goût.

Comme Paul était le seul garçon que j'avais le droit de fréquenter, mes parents lui témoignant une confiance aveugle, il me venait par moments des agacements de le voir si empoté, et cela ne m'aurait pas déplu s'il m'avait fait un peu violence, comme les autres garçons. Mais il était trop timide, et il me respectait. Aussi lui menais-je la vie dure et me conduisais-je souvent avec lui en fille tyrannique et capricieuse. Périodiquement, je lui donnais son congé. Je lui disais que je ne voulais plus de lui, que nous nous connaissions trop, que j'en aimais un autre. J'étais heureuse de voir le chagrin que je lui causais alors. Il revenait dès que je le rappelais, et je n'étais pas peu fière, auprès des autres filles, de mon pouvoir sur lui.

— Ce sera un bon mari, me disait ma mère. Tu as raison de lui tenir la dragée haute, mais n'abuse pas. C'est un garçon en or, la fille qui l'épousera pourra en faire ce qu'elle voudra.

Son frère Toots ne lui ressemblait en rien. C'était un voyou fini, un garçon extrêmement déplaisant, une vraie petite brute. Nous nous détestions. Jaloux

de la préférence que j'accordais à son aîné, il ne manquait pas une occasion de me témoigner son aversion. Il tenait de son père Jeremy, homme envieux, plein de fiel, épris de racontars. Dans la famille, mon père Carmichael, l'aîné, était celui à qui tout réussissait, tandis que Jeremy, le cadet, allait d'échec en échec et tirait toujours, à quarante ans passés, le diable par la queue.

À l'époque où je commençai à travailler à la biscuiterie, Jeremy y exerçait les fonctions de chauffagiste ; c'était lui qui s'occupait de l'entretien des chaudières. Comme on le verra par la suite, il arrivait à ses fils de venir lui donner un coup de main.

Je n'ignorais pas que Jeremy, qui enviait la réussite sociale de mon père, ne voyait pas d'un meilleur œil que son fils Toots la relation que j'avais avec Paul. Il en voulait à son aîné de se laisser mener par le bout du nez et le traitait souvent de mauviette.

— Tu n'as donc pas de sang dans les veines, mon garçon ? Qu'est-ce que tu attends pour lui faire rougir les fesses ? Elles ne connaissent que la trique ! Si tu as peur de ne pas y arriver tout seul, demande à ton frère de t'aider ! Ah, ce n'est pas Toots qui se laisserait marcher sur les pieds par une femelle !

Et Toots se rengorgeait, tout faraud.

Je les détestais, lui et son père, et je m'en méfiais comme de la peste, car je savais qu'ils ne reculeraient devant rien pour me brouiller avec Paul. Or, bien que je préférasse me faire tripoter par les autres garçons du village, j'entendais bien garder Paul à ma dévotion.

Nous étions dans une de nos brouilles le jour où mon père m'amena à la biscuiterie. Une fois de plus, parce qu'il m'avait contrariée, je lui avais fait savoir que je ne voulais plus entendre parler de lui. Il l'avait très mal pris, car je lui avais dit son fait en public. Pour la première fois, j'avais vu s'allumer dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de la haine, et cela m'avait décontenancée.

Voilà, je crois en avoir assez dit sur ce chapitre. Nous aurons l'occasion de reparler de Paul, et de Toots, et de leur père Jeremy. Il est temps, maintenant, de revenir à Mélanie.

CHAPITRE II

LES ÉPINGLES

Nous venions donc de nous asseoir l'une auprès de l'autre sur le canapé de cuir ; j'étais tout étourdie par le parfum sucré, lourd et oriental qui émanait de son corps. Mon trouble ne passa pas inaperçu.

— Tu deviens aussi rouge quand les garçons t'attirent dans un coin ? me taquina-t-elle.

Tout interdite qu'une femme adulte puisse me poser ce genre de question, je sentis mes joues s'enflammer de plus belle. J'éprouvais une sensation de vide au creux de la poitrine.

— Nous connaissons ces rougeurs-là, me dit Mélanie, en me caressant la nuque. Nous savons d'où elles viennent, pas vrai ? Tu ne me feras jamais croire que tu es aussi timide que ça ; moi, quelque chose me dit que tu es une belle sournoise ! Et que ton cher papa ne me paraît guère perspicace en te confiant à moi... Dis voir un peu, qu'est-ce que tu portes, là-dessous ?

Comme je restai muette, elle insista :

— J'ai besoin de le savoir ; ne va surtout pas te faire des idées parce que j'ai mon franc-parler et que j'appelle un chat un chat. Je trouve très important pour me former une opinion sur une candidate de vérifier la propreté de son linge.

Pour ce premier jour de travail, j'avais mis une robe couleur prune que ma mère avait choisie personnellement afin que je fasse bonne impression sur son ancienne condisciple. Droite, de coupe très sage, elle ne collait pas au corps, et avait un plissé à partir de la taille pour qu'on ne remarque pas mes formes naissantes, une vraie robe de pensionnaire. Le haut, qui formait blouse, se déboutonnait jusqu'à la ceinture.

— Tu permets ? me demanda Mélanie.

Question de pure forme, la voilà d'autorité qui défait les boutons de mon corsage. Je me demandais bien pourtant en quoi l'état de mon linge de corps était à ce point important pour juger de mes capacités à un emploi de bureau.

Mais j'étais si troublée par le fait de me voir déshabiller par une femme que je ne connaissais que depuis moins d'une heure que cela me retirait tout mon jugement.

Lorsqu'elle eut entièrement déboutonné mon corsage, Mélanie, dont les narines s'étaient pincées, en écarta les deux moitiés pour dévoiler mon buste. Je portais un soutien-gorge en coton, très propre, mais assez usé, qui me venait de ma sœur aînée, et dans lequel mes seins juvéniles flottaient quelque peu. Mélanie tira sur un bonnet et se pencha pour mieux voir ce que mon soutien-gorge cachait si peu et peut-être aussi pour respirer l'odeur de ma peau. Il faisait très chaud, dans son bureau, et j'étais moite. Ma mère m'interdisait tout parfum. Honteuse, je crus que Mélanie allait faire une réflexion, comme quoi je sentais trop fort, mais au contraire, elle eut l'air d'aimer ça.

— Tu sens le bébé qui a la fièvre, me dit-elle en tirant un peu plus sur un des bonnets.

Un de mes seins sortit entièrement, et je vis que la pointe du mamelon était érigée, comme lorsque je me montrais à un garçon. Ce détail parut amuser Mélanie. Moi, je ne savais plus où me mettre. Je voyais bien qu'elle s'intéressait davantage à mes seins, qu'elle avait maintenant entièrement dégagés, qu'à la propreté du soutien-gorge. Je ne savais pas si cela me plaisait.

Il faut dire aussi que j'étais honteuse à cause de l'odeur entêtante qui montait de mes aisselles... Je ne pouvais faire autrement que de la sentir ; et cela réveillait en moi certains souvenirs nocturnes. Quand je me masturbais, le soir, dans mon lit, après avoir écouté dans la chambre voisine ma mère subir les assauts de mon père, il m'arrivait souvent d'enfouir mes narines sous mon aisselle, et je respirais à m'en soûler l'âcre parfum de sueur qu'elle dégageait. Pendant ce temps, je laissais courir de plus en plus vite mon index replié sur mon clitoris. Ma propre odeur m'a toujours inspiré des pensées sexuelles, j'ignore si c'est le cas de toutes les femmes. Certaines prétendent que non, mais je ne sais si je dois les croire.

— Ce soutien-gorge ne te sert à rien ! fit Mélanie. Et d'ailleurs, il est affreux. Je t'en donnerai d'autres. En attendant, retire-le...

Elle passa une main dans mon dos, sous la robe, et défit l'agrafe. Puis elle fit adroitement descendre la bretelle, toujours sous la robe, afin de la glisser sous mon coude, et de dégager mon bras. Elle renouvela l'opération de l'autre côté, et fit sortir le soutien-gorge par une manche. J'eus l'impression d'assister à un tour de passe-passe. Elle me montra le soutien-gorge en riant

de mon étonnement.

— J'ai l'habitude de déshabiller les filles ! m'expliqua-t-elle.

Elle regardait d'un œil ardent mes seins nus entre les pans de ma robe. Je tremblais à l'idée qu'elle pût les toucher, et c'est pourtant ce qu'elle fit, avec beaucoup de naturel, les cueillant dans ses mains et les soupesant comme deux oisillons tombés du nid. À sentir ses mains sur eux, un vertige me prit.

— Ils sont un peu jeunets, mais ils seront charmants, et même très coquins dès que tu te seras un peu remplumée.

Son pouce frôla mes mamelons étonnés.

— Voyons voir ta culotte, maintenant. J'espère que ce n'est pas à l'avenant !

Pour le coup, je me dressai d'un bond, m'arrachant à la douceur perfide de ses mains.

— Ah non, pas question !

Voilà tout ce que je trouvai à lui dire.

— Et pourquoi diable ? s'étonna Mélanie.

Je restai saisie de peur. En effet, bien qu'elle s'efforçât de sourire, je voyais bien que je l'avais vexée. Se croyait-elle si sûre de son pouvoir sur moi ? J'avais refermé ma robe.

— Je parie que tu ne fais pas tant de manières quand c'est un garçon qui te le demande ! me décocha-t-elle.

Le coup porta. À ma rougeur, elle vit qu'elle avait touché juste. Elle se mit à ricaner.

— Tu n'es qu'une petite prétentieuse qui cherche à faire valoir sa marchandise ! Ne va surtout pas bâtir des châteaux en Espagne parce que tu as une jolie frimousse et que j'ai le cœur tendre. Des filles qui te valent, je pourrais en trouver treize à la douzaine ! Melinda Carmody, par exemple. Il suffirait que je passe un coup de fil au comte, il finit toujours par me céder !

La menace produisit son effet.

— Excusez-moi... bredouillai-je, c'est que...

Ne trouvant rien d'autre à lui dire, je pris le parti de me taire.

— C'est que tu es une sotte ! poursuivit à ma place Mélanie. Et j'ajouterai que tu es bien insolente, et bien imprudente, pour une fille que je pourrais envoyer à l'usine d'un mot ! Sache-le, Charlotte, je n'aime pas qu'on me résiste. C'est un défaut de mon caractère.

Elle choisit dans le coffret d'argent ciselé une cigarette longue et fine, terminée par un bout de liège. Cherchant à me faire pardonner, je pris le gros briquet sculpté dans une douille de mitrailleuse, et je lui offris du feu. Elle

alluma sa cigarette et me remercia d'un battement de cils.

— Que les choses soient claires. Veux-tu aller à l'usine ? Tu n'as qu'un mot à dire.

— Oh non, Madame, c'est avec vous que je veux rester !

— Alors, mettons-nous bien d'accord. Si tu veux te la couler douce ici, il faudra faire tout ce que je veux, sans discuter. Même si ça te paraît inconvenant !

Je sentis mes joues tiédir. Un ange passa. Elle fumait, sans s'intéresser à moi, les yeux perdus dans le vide. De mon côté, l'émotion me faisait trembler. J'étais prête à tout accepter plutôt que d'aller travailler à l'usine avec ces filles qui me terrorisaient encore plus que Mélanie. Je sentais qu'elles y mettraient moins de formes, elles... mes sœurs m'avaient laissé entendre de quelle façon finissaient certains bizutages.

— Appelle-moi Mélanie. J'ai horreur qu'on me donne du « Madame ». Un dernier mot. Tu es une grande fille, pas vrai ?

Elle contempla l'extrémité incandescente de sa cigarette, comme si elle cherchait ses mots.

— Tu t'es déjà amusée derrière l'église, tu connais la vie. À ton âge, on a ses petits secrets, et c'est bien normal. J'espère pour toi que tu ne fais pas partie de ces gourdes qui prennent leur mère pour confidente. Et qu'il y a des choses que tu gardes pour toi, dont tu ne parles pas avec tes parents...

Je le lui confirmai d'un signe de tête. Évidemment que je n'étais pas idiote au point d'aller dire à ma mère ce que je faisais avec les garçons.

— Ce qui se passe dans ce bureau, poursuivit Mélanie, ne concerne que nous deux, Charlotte. Toi et moi. Et éventuellement d'autres personnes que je te présenterai. Il faudra savoir tenir sa langue, ma fille. Dans ton propre intérêt.

Derechef, j'opinaï de la tête. Voilà comment s'acheva notre prise de contact. Mélanie paraissait avoir renoncé à inspecter davantage mes dessous. Redevenant secrétaire de la tête aux pieds, elle me conduisit à ma table de travail. J'étais pétrifiée de peur à l'idée qu'elle me demande de taper à la machine. Il ne s'agissait que d'écritures. Dans un registre, je devais recopier des intitulés de factures et leur attribuer un numéro d'ordre. Les factures s'étagaient d'un côté du registre, dans un casier métallique en grillage. De l'autre côté, se trouvait un autre casier, vide, dans lequel je devais empiler les mêmes factures, après les avoir numérotées.

Pas un instant ne me vint l'idée qu'il s'agissait là d'une brimade, d'une mesure purement vexatoire destinée à me mettre du plomb dans la tête. En

effet, puisqu'il y avait un comptable, à côté, et même un aide-comptable, comment pouvait-il se faire qu'on me demandât, à moi, de faire ce travail qui ne relevait que de la comptabilité ? Si j'avais possédé un brin de jugeote, j'aurais pu constater qu'il s'agissait de factures vieilles de plus de deux ans. La vérité, c'est que ce travail ne servait strictement à rien.

Ces factures périmées, Mr Farnèse ne les avait prêtées à Mélanie que sous prétexte de fournir un « exercice de calligraphie » afin de former la main de ses petites jeunes filles. (Sauf que cette main, ce n'était pas exclusivement à l'écriture qu'il s'agissait de la former, vous devez commencer à vous en douter.)

Je ne sais rien de plus fastidieux que de recopier des intitulés de factures dans un registre. Au bout de deux heures de cette tâche, j'avais les doigts gourds et mon épaule était tout endolorie. Mélanie feignait de ne pas entendre mes soupirs ; étendue comme une odalisque sur le canapé, elle lisait langoureusement le journal en buvant du thé.

Voilà comment s'écoulèrent ces premières heures de travail.

C'était encore pire qu'à cette école que j'avais voulu fuir. Au moins, en classe, ne passait-on pas tout son temps à écrire. On pouvait aussi tirer sa flemme en faisant semblant d'écouter pérorer les professeurs, regarder par les fenêtres, bavarder avec sa copine de banc, jouer au morpion ou au combat naval, se repasser en douce des journaux coquins... Pas question, ici, d'échapper un instant à la surveillance de Mélanie ! À intervalles irréguliers, elle étouffait un bâillement et m'interpellait ainsi :

— Alors, Charlotte, ça avance ?

— Oui, Mélanie.

— On ne dirait guère, la pile est toujours aussi haute.

Elle se replongeait dans sa lecture.

Trois mortelles heures passèrent avant qu'elle m'autorise enfin une petite pause. Il était temps, mes doigts ne tenaient plus la plume qu'à grand-peine. Je les pliai à plusieurs reprises pour faire circuler le sang. Elle n'accorda aucune attention à cette mimique. Ce soir-là, en me voyant frotter à la pierre ponce mes doigts tachés d'encre, mon père ne dissimulera pas sa satisfaction.

— Eh oui, me dira-t-il, fini la rigolade ! Te voici dans la vraie vie, maintenant. Et ce n'est pas un lit de roses ! On ne travaille pas pour s'amuser !

S'il avait nourri quelques doutes à la vue du riant décor où j'allais travailler, ils furent alors dissipés.

Les cinq minutes de récréation que Mélanie m'avait royalement octroyées

étaient sur le point de s'achever et, la mort dans l'âme, je m'apprêtais à reprendre le harnais quand je la vis replier son journal et attirer à elle une corbeille à ouvrage qui était sous la table. Elle en sortit un petit rouleau d'une étoffe mordorée qu'elle déploya à bout de bras pour l'examiner. Je vis qu'il s'agissait d'une sorte de caraco dont elle venait d'assembler les diverses parties avec des épingles, sans doute après les avoir découpées d'après un patron (j'avais vu mille fois ma mère agir ainsi) et qu'elle allait maintenant bâtir avec du fil blanc.

Je ne m'étais guère attendue à ce qu'une créature d'apparence aussi sophistiquée se livre à des travaux d'aiguille. Mais je sus tout de suite qu'elle connaissait son affaire. Ses mains agissaient avec célérité, sans ces menues hésitations qui trahissent les couturières inexpertes. Pour enfiler l'aiguillée de fil blanc, elle chaussa d'austères lunettes à bords métalliques presque aussi ingrates que celles que j'allais voir plus tard sur le nez de Rosalinde Darley, la bibliothécaire, mais elle, Mélanie, cela ne l'enlaidissait pas. Bien au contraire, cela donnait quelque chose de coquin, une cocasserie piquante à sa beauté un peu brutale.

— Je suis myope comme une taupe, me renseigna-t-elle, voilà pourquoi j'ai de si grands yeux.

Elle bâtissait à grands coups, avec une sûreté remarquable.

— Cela t'étonne de me voir coudre ? Tu me prenais pour une intellectuelle ? Navrée de te décevoir. C'est comme couturière que j'ai démarré dans la vie. C'est moi qui habillais la première femme du comte Zappa. Elle était si contente de mes services, qu'il m'avait attachée à ses services.

Elle coupa le fil entre ses dents.

— J'avais d'autres talents, et je sus me faire apprécier de Madame selon mes mérites. C'était une femme qui s'ennuyait beaucoup. Le comte la délaissait. Elle n'avait que moi pour la distraire. Je sus me rendre indispensable.

En évoquant ces souvenirs, Mélanie avait l'œil luisant.

— C'est avec elle que j'ai découvert ma vocation ! me dit-elle.

Allait-elle se livrer un peu ? J'ai remarqué qu'une femme qui coud aime volontiers parler si elle a quelqu'un à sa portée. Les travaux d'aiguille, si monotones, incitent aux confidences. Chaque fois que ma mère s'y livre, elle jacasse comme une pie. Tout y passe. Et même s'il n'y a personne pour lui prêter l'oreille, elle parle à sa machine à coudre. Mais cela ne semblait pas être le cas de Mélanie. Plongée dans ses pensées, elle bâtissait son caraco. Dès

qu'elle avait fini un côté, elle retirait les épingles et les posait dans une boîte de métal dont elle avait retiré le couvercle. Puis elle découpait certains surplus d'étoffe qui dépassaient.

J'admirais la sûreté de ses gestes, elle n'avait pas besoin de regarder ce qu'elle faisait, ses mains agissaient comme si elles étaient indépendantes.

Comment se fit-il donc que la boîte d'épingles se renversa et que son contenu se répandit sur les genoux de Mélanie ?

— Oh que je suis maladroite ! s'exclama-t-elle, en secouant sa jupe pour se débarrasser des épingles qui s'éparpillèrent sous la table devant laquelle elle s'était assise pour coudre. Et je ne sais pas où j'ai fourré mon aimant ! Il va falloir les ramasser une à une !

— Laissez, Mélanie. Je vais le faire.

— Je ne voudrais pas abuser.

— Ça ne m'ennuie pas du tout.

Vous pensez si j'étais ravie de couper un peu plus à la corvée des écritures. Je m'agenouillai et soulevai la nappe pour me faufiler sous la table. J'avais agi sans songer à mal, et c'est en toute innocence que je m'attelai à ma tâche. Il y avait bien au bas mot une centaine d'épingles éparpillées sur le tapis, entre les chevilles de Mélanie. Toutefois, je ne pus faire autrement que d'admirer ses jambes. Et quand elle les écarta largement, pour me faire de la place, comment aurais-je pu interdire à mes yeux de remonter entre elles ? Vous dirai-je le choc que j'éprouvai alors en voyant à moins de cinquante centimètres de moi tout ce que la pudeur qui est propre aux femmes leur fait d'ordinaire dissimuler aux regards ?

Je dis bien tout, car Mélanie n'avait pas de culotte, et la disposition largement écartée de ses cuisses ne me permettait pas d'ignorer les moindres particularités de son anatomie intime. Essayez donc d'imaginer la vue qui s'offrit alors à mes yeux : les bas de soie noire de Mélanie n'étaient pas fixés par un porte-jarretelles, mais maintenus à mi-cuisses par des rubans élastiques rose et vert pâle. Au voisinage de cette noirceur et de ces couleurs sucrées, la blancheur ivoirine de la chair nue ressortait avec une violence scandaleuse. Et le contraste était encore plus brutal entre la blancheur des cuisses et la touffe sombre des poils sexuels que fendait une large entaille de chair rouge.

Je m'attendais si peu à un spectacle aussi choquant que tout mon esprit critique avait disparu. Il ne me vint pas seulement à l'idée de m'étonner qu'une personne aussi raffinée pût ne pas porter de culotte. Je me souviens même que je crus à ce moment, en toute candeur, qu'il s'agissait d'un usage courant dans la haute société. J'étais donc à mille lieues, alors que je laissais

avec une angoisse délicate mes yeux plonger dans la fente vermeille de son con, de comprendre que Mélanie me l'exhibait intentionnellement.

— Si elle savait ce que je vois ! pensai-je, avec un sournois tremblement de jubilation. Elle ferait moins sa fière !

Pourtant, le fait que son organe fût ouvert à ce point, et si humide, aurait dû me mettre la puce à l'oreille, et m'indiquer qu'avant de renverser sa boîte d'épingles, cette femme perverse avait longuement médité son coup, s'excitant à l'avance à la pensée de ce qu'elle allait me montrer, et qu'en ce moment même où je me repaissais de la vision qu'elle m'offrait, sachant parfaitement tout ce que mes yeux pouvaient voir, elle en retirait ce plaisir vicieux que toutes les femmes connaissent, même les plus honnêtes, quand elles montrent intentionnellement cette partie de leur corps.

Après un moment de stupeur, je m'étais remis à ramasser les épingles... à tâtons, à vrai dire, car il n'était pas en mon pouvoir de détacher un instant mes yeux du calice obscène de cette féminité béante. Je pouvais m'adonner en toute impunité à ma curiosité, car la table qui m'abritait empêchait Mélanie de me prendre en flagrant délit. Aussi ne me privais-je pas de contempler en détail tout ce qu'elle montrait si impudiquement. J'en avais la gorge serrée et les oreilles brûlantes d'émotion. Certes, j'avais déjà eu l'occasion d'entrevoir des sexes de femmes adultes, ceux de mes sœurs aînées, par exemple, quand il nous arrivait de faire notre toilette ensemble, mais jamais encore, je n'avais eu l'occasion d'en examiner un « à l'intérieur », et aussi à loisir qu'il m'était donné de le faire maintenant. Par ailleurs, quand j'avais entrevu la fente de mes sœurs, cela ne m'avait procuré qu'un amusement sans conséquence, dépourvu de la moindre arrière-pensée lascive. Comment se faisait-il alors, qu'ici, sous la table, dévorant du regard, la large brèche de chairs roses, aux contours irréguliers, aux bords un peu fripés, qui fendait l'espèce de manchon triangulaire abominablement poilu accroché au bas du ventre si blanc de Mélanie, j'avais du mal à avaler ma salive, et je sentais dans ma poitrine ce vertige un peu effrayant, mais si délicieux, que j'éprouvais chaque fois que j'accordais à un de mes amoureux une privauté plus poussée que les précédentes ?

Sans doute à cause de l'émotion perverse qu'elle éprouvait de son côté, le sexe de Mélanie ne restait pas un instant en repos. Comme animées de cette vie ralentie de certains mollusques – le remuement intestinal, par exemple, d'une moule qu'on vient d'ouvrir et qu'on arrose de citron –, ses nymphes, qui étaient d'une taille exceptionnelle et toutes gonflées, bougeaient constamment, se pliant et se dépliant, jaillissant de plus en plus obscènement,

comme des entrailles dépassant d'une blessure, entre les grandes lèvres très épaisses et luisantes. Congestionnées par l'excitation, les petites lèvres étaient d'un rouge vineux, tirant sur le violet, et toutes baveuses de jus sexuel.

À l'endroit où deux replis ovales marquaient, d'une double ride interne, la région où la muqueuse des grandes lèvres se rattache à la base des nymphes, la chair était couleur de lilas fané, avec, par endroits, des taches d'un rose très cru, comme de minuscules zones d'irritation.

Par moments, comme si elle était prise d'un tardif accès de pudeur ou d'un remords (mais plus vraisemblablement s'agissait-il d'une sordide coquetterie), Mélanie refermait les cuisses, et cela avait pour effet de rapprocher l'un de l'autre les deux pétales rouges des nymphes qui s'accolaient entre eux, ne formant plus qu'une unique languette pincée entre les grandes lèvres. Mais cette bonne résolution ne durait guère, et bientôt, la brèche de chair rose s'agrandissait à nouveau entre les poils humides, les cuisses s'écartaient de plus belle, et tout le con se rouvrait avec une telle générosité que je pouvais voir s'évaser à sa partie inférieure le trou, déformé par la position assise, de l'orifice vaginal tout suintant de sécrétions intimes.

Il me semblait même que chaque fois qu'après s'être refermée un instant, elle se livrait à nouveau, Mélanie parvenait à m'en montrer davantage, car le trou s'arrondissait de plus en plus. Vous pensez si j'étais intéressée par le phénomène : à cet endroit de mon anatomie, je ne parvenais, moi, et encore, à grand-peine, à ne m'introduire que le petit doigt.

— Tu dois mourir d'ennui, là-dessous, fit soudain la voix rauque de Mélanie, tombant d'en haut, et tu ne dois pas y voir grand-chose, avec cette nappe qui retombe. Veux-tu que je la soulève ?

— Oh, non, Mélanie, ce n'est pas la peine ! J'y vois très bien, je vous assure !

Le rouge me monta aux joues quand je prononçai ingénument ces mots, car le fait était que je voyais très bien, en effet, ce qu'elle me montrait avec tant d'impudeur. Sans doute Mélanie pensa-t-elle à la même chose, car elle eut un petit rire nerveux qui s'acheva en une toux embarrassée. C'est à ce moment que le doute m'effleura, et que je me demandai si elle ignorait vraiment le spectacle qu'elle me donnait.

— Prends tout ton temps, me dit-elle en effet d'une voix sourde. Nous ne sommes pas pressées !

En disant cela, elle rentra encore un peu plus sous la table en faisant s'avancer ses fesses vers le bord du canapé, si bien que je pus voir paraître sous le con déployé l'amorce de la raie du cul. Ainsi, elle ne me dissimulait

plus la moindre parcelle de son organe sexuel. Son con bâillait maintenant à un tel point que les nymphes pointaient hors du calice comme deux petites oreilles pourpres. Mais ce qui me fit soudain retenir mon souffle, ce fut l'érection de son clitoris. Dissimulé jusqu'à ce moment par la muqueuse, il en surgissait avec lenteur, comme la corne d'un gros escargot qui se déplie. Tout d'abord, ce ne fut qu'une sorte de remous au sein de la chair contractée, puis le bouton pointa, et, en peu de temps, apparut intégralement. Je n'avais jamais assisté à cette manifestation indubitable de l'excitation féminine sur une autre que moi-même, quand je me masturbais devant un miroir, et je fus sidérée par la grosseur du bouton de Mélanie. Il avait la taille d'un gros pois, avec une pointe qui rebiquait vers le haut, cramoisie.

Le silence était devenu absolu – si l'on fait abstraction du bruit de fond des turbines – et Mélanie était maintenant parfaitement immobile. La seule partie d'elle qui bougeait, c'était son sexe rose et poilu, tout baveux, qui s'écarquillait par brèves saccades, et alors, le pistil rouge semblait darder davantage, et de grosses larmes claires suintaient du vagin, formant des fils brillants qui pendaient à la racine des poils. Au parfum des roses et de la cire d'abeille se mêlait maintenant l'odor di femina que dégageait la muqueuse excitée.

Comme pour briser la tension nerveuse, Mélanie se mit à fredonner entre ses dents. L'odeur devint plus forte. Et voilà qu'elle soulève une jambe, et que sa main, sous la nappe, descend le long du mollet pour gratter la cheville. Dans cette position, elle m'expose maintenant toute la raie des fesses, jusqu'au bouton mauve et fripé de l'anus. Elle se gratte voluptueusement, en prenant tout son temps, et je m'emplis les yeux de l'incroyable spectacle : le noir des poils, le rose cru des muqueuses, le rouge vineux des nymphes et du clitoris, la blancheur du ventre et des cuisses qui servent d'écrin au bijou obscène, je n'ai jamais rien vu d'aussi scandaleux.

— Il y en a encore pour longtemps ? me demande Mélanie, d'une voix paresseuse.

— Non, justement j'avais fini... je crois bien que je les ai toutes ramassées...

— Sous mes pieds, peut-être ? fait Mélanie.

Et elle soulève les genoux pour décoller ses semelles du sol. Son anus s'ouvre, tout rond, et un gros filament de mouille se détache de la vulve.

— Non, non, dis-je, en feignant de tâter le tapis. Je n'en vois pas...

— Eh bien, sors de là-dessous, alors ! me lance Mélanie, d'une voix soudain maussade.

Il fallut bien m'exécuter. Tenant comme un ciboire la boîte d'épingles, j'émergeai de la nappe.

— Pose ça là ! me dit-elle.

Nous étions aussi rouges l'une que l'autre.

— J'espère que tu n'as rien vu d'inconvenant, sous cette table ? Tu es bien rouge !

Je portai mes mains à mes joues.

— C'est la chaleur...

— C'est vrai qu'il fait chaud ! approuva-t-elle, en tâtant ses propres joues. Ton oncle, Jeremy, le chauffagiste, est un bon à rien. La chaudière est toujours détraquée. Ou bien on crève de froid, ou bien on cuit ! C'est tout l'un ou tout l'autre !

Elle pinça les lèvres.

— C'est au point que j'ai renoncé à porter des culottes. Tu l'as peut-être remarqué ?

Je m'attendais si peu à une attaque aussi brutale que j'en demeurai pantoise.

— Ainsi, tu as regardé sous ma robe ! fit Mélanie. J'en étais sûre !

— Pas du tout... je ramassais les épingles... je ne pouvais pas...

À ma grande surprise, il me sembla que Mélanie rougissait encore plus.

— Oh, après tout, fit-elle... le mal ne serait pas grand, hein ? Nous sommes toutes faites de la même façon !

Elle feignait d'examiner avec soin son ourlet, mais je voyais bien qu'elle n'avait pas l'esprit à la couture car ses mains tremblaient. Elle coupa un brin de fil entre ses dents et tendit devant elle son ouvrage, comme pour en vérifier les proportions.

— Moi, soit dit en passant, ça ne me dérange pas que tu regardes, si ça t'amuse. Ce n'est pas comme si tu étais un garçon.

Il y avait une intonation fausse dans sa voix, et alors, je sus de façon certaine que c'était exprès qu'elle avait fait tomber la boîte d'épingles : afin de me montrer son sexe. Cette pensée me coupa le souffle et je fus prise de vertige.

— Tu as envie de reprendre tes écritures ?

— Oh, pas vraiment, à vrai dire, mais si vous l'ordonnez.

— Tu es une gentille petite ! Je crois que nous allons bien nous entendre, toutes les deux. Tout à l'heure, j'ai peut-être été un peu vive...

Sa rougeur s'était dissipée. Elle me caressa la joue d'un geste parfaitement naturel... et voilà que son coude se rapprocha dangereusement de la coupelle

d'épingles. Je fus sur le point de l'en avertir, mais quelque chose me retint. Mon cœur s'était mis à battre à grands coups. Et cette fois, comme j'étais aux aguets, je pus la prendre sur le fait, il n'y avait pas le moindre doute, ce fut tout à fait délibérément qu'elle envoya un coup de coude qui fit choir la boîte de la table.

— Oh décidément ! s'écria-t-elle, en me dévisageant avec impudence.

Elle éclata d'un rire énervé.

— Mais c'est de ta faute, aussi ! Tu avais bien besoin de la poser si près du bord ! Il va falloir que tu recommences, cela ne t'ennuie pas, au moins ? me demanda-t-elle d'une voix hypocrite. Si tu préfères faire tes écritures, je peux appeler le garçon de bureau. Il sera ravi de me rendre ce service !

Parlait-elle sérieusement ?

— Pas du tout, je vais le faire, Mélanie, cela ne m'ennuie pas du tout !

— Rien ne t'y oblige, tu sais ?

J'étais déjà sous la nappe... où le spectacle n'avait pas changé. Les cuisses de Mélanie formaient toujours un angle aussi indécent, et son sexe bâillait toujours avec autant d'impudeur. J'eus même l'impression que la brèche du con était encore plus profonde. Il ne faisait plus le moindre doute que Mélanie était affreusement excitée, car entre ses fesses, ses poils trempés par la mouille formaient une sorte de barbiche, et son bouton rouge était entièrement sorti.

— Je vais en profiter pour téléphoner à la nouvelle patronne d'Elizabeth ! me dit-elle.

Posé à terre, au pied du canapé, il y avait un second téléphone, très moderne, celui-là, rien à voir avec l'engin archaïque qui se trouvait sur ma table. Mélanie se pencha pour le ramasser et le posa au-dessus de ma tête.

— Quelle chaleur ! Vraiment, ton oncle Jeremy mériterait la potence ! s'exclama-t-elle.

À l'appui de ses dires, elle retroussa sa jupe tout en haut des cuisses et les ouvrit largement. Assise du bord des fesses sur le canapé, elle n'aurait pu s'exhiber davantage.

— N'en profite pas, hein, petite coquine ! me susurra-t-elle en composant le numéro.

Mais comment aurais-je pu m'interdire de contempler ce qu'elle me montrait d'une façon si délibérée ? Avec un ravissement effrayé, mes yeux plongèrent dans les profondeurs du tabernacle. Le con de Mélanie s'offrait joyeusement à ma curiosité, les chairs scandaleuses étaient toutes gonflées d'un affreux bonheur. Quant au trou du bas, c'était une vraie petite caverne. Ainsi, c'était donc là-dedans que les hommes fourraient leur outil ? J'imaginai

Mélanie livrée aux assauts du comte Zappa. J'étais au bord de l'extase.

— Alors, ma chère Lebrun ? fit Mélanie. Comment trouvez-vous ce bel oiseau que je vous ai envoyé ? Beau plumage, non ? Agréable ramage ? Vous verrez, je l'ai bien dressée, cette petite fille. Vous pourrez tout obtenir d'elle, si vous savez vous y prendre. En dépit d'un aspect un peu hautain, c'est une fille très soumise. Aussi, n'hésitez pas à sévir, elle n'attend que cela. À la première peccadille, croyez-moi, jetez-moi cette coquine en travers de vos genoux et donnez-lui une bonne fessée cul nu sur son insolent derrière. N'ayez pas peur de lui rougir les fesses ! Ne vous laissez pas attendrir par ses larmes et par ses cris, ce ne sont que des simagrées !

J'entendis Mélanie glousser pendant que parlait son interlocutrice.

— Évidemment qu'elle y a déjà goûté ! Vous l'aurais-je recommandée sans cela ? Panpan cucul ! Elle n'attend que ça...

Lorsque Mélanie avait parlé de fessée, j'avais vu son clitoris se résorber à l'intérieur des muqueuses, comme si elle l'avait aspiré du dedans, mais il ressortit tout de suite, et se rallongea, tout luisant de mouille. Il semblait s'agir d'un réflexe qu'elle ne maîtrisait pas, car ce phénomène se reproduisit à plusieurs reprises. Après avoir été englouti, le clitoris se redéployait dans toute sa gloire.

— Elle ne trouvera jamais une aussi bonne place ailleurs ! Profitez-en sans scrupules, ma chère Lebrun. Et menez-lui la vie dure. Ces insolentes pécores ne méritent pas qu'on soit indulgente ! Si elle fait sa mijaurée, la première fois, montrez-vous intraitable et mettez-lui le marché en main. La fessée ou la porte ! Vous verrez qu'elle s'inclinera. Elle est comme toutes ces filles qui ont eu une éducation religieuse très stricte. Rien ne lui plaît tant que d'être contrainte à faire... ce qu'elle adore !

Elle se tut pour laisser la parole à son interlocutrice, et, en l'écoutant, elle se gratta machinalement la cuisse. Elle eut un petit rire approbateur à quelque chose que l'autre lui avait dit, et, distraitement, sa main se rapprocha de l'aîne.

— Mais évidemment ! fit-elle. C'est tout à fait ça. Vous auriez tort de vous laisser retenir pour des scrupules aussi moyenâgeux. Il faut vivre avec son temps !

Ses doigts s'étaient allongés et avaient pincé machinalement une mèche de poils sur le bord d'une grande lèvre ; tout en écoutant Mme Lebrun, et en ponctuant ce qu'elle disait avec des petits gloussements ou des monosyllabes, Mélanie tirait sur ses poils, de-ci, de-là, déformant son sexe qui paraissait grimacer sous mes yeux. Je retins mon souffle quand elle recommença à se

gratter ; cette fois, ses ongles farfouillaient entre les poils, au bord de l'échancrure, à l'orée de la muqueuse. Allait-elle, ici, sous mes yeux...

— Bien sûr, ma chère, vous avez tout à fait raison ! s'exclama-t-elle.

Et comme sans y penser, machinalement, distraitemment, elle se gratta l'intérieur du con, comme si une brusque démangeaison venait d'y naître. Son doigt montait et descendait, furieusement, se rapprochant de plus en plus du clitoris à chaque passage.

— Je ne peux vous en dire plus long, fit-elle, avec un soupir ; je ne suis pas seule. Mais suivez bien mon conseil, vous ne le regretterez pas. Quand on utilise la manière forte, on peut tout obtenir d'elle. Cette petite mégère devient une perle de douceur...

À ce mot de perle (fût-ce par association d'idées ?), Mélanie pinça délicatement entre le pouce et l'index la perle de chair rouge qui ornait son intimité secrète, et elle tira dessus en la faisant rouler doucement sur elle-même. C'est une caresse à laquelle je m'étais souvent adonnée le soir, avant de m'endormir ; je n'en ignorais donc pas les effets. Maintenant, le doute n'était plus permis, Mélanie, cette grande dame, se masturbait sous mes yeux. Je n'écoutais plus ce qu'elle disait, je regardais ses doigts s'énervant sur son bourgeon, et grossir la petite boule de chair sous l'afflux du sang provoqué par l'excitation. De temps en temps, elle appuyait le pouce dessus, l'écrasant, puis, vite, elle le reprenait entre deux doigts et l'asticotait. Au bas du con, la corolle du vagin bâillait entre les poils, montrant le rouge cru de la muqueuse intérieure, et de grosses larmes claires en coulaient, qui allaient se perdre dans la raie des fesses. Un dernier pinçon, plus prononcé que les précédents, et je vis se crisper les muscles de ses belles cuisses ; elle souleva un peu les fesses et resta ainsi un moment, deux doigts logés dans la fente. Puis elle se rassit, et ses cuisses se détendirent, elle rapprocha ses genoux l'un de l'autre ; j'eus le temps de voir que son sexe était trempé, il disparut à ma vue. Fébrilement, je me mis à ramasser les épingles.

— Tenez-moi au courant ! fit Mélanie. Vous savez comme je suis friande de ragots !

Elle téléphona ensuite à une certaine Mme Arnoult. J'ignorais alors qu'il s'agissait de l'actuelle égérie du comte Zappa. Je fus surprise par l'intonation douceuse que Mélanie adopta pour lui parler ; cela ne ressemblait pas du tout au ton cavalier qu'elle avait eu avec la nouvelle patronne d'Elizabeth.

— Surtout, n'oubliez pas de dire au comte que tout s'est passé à merveille concernant la Melinda. Cette petite poupée prétentieuse en a pris plein sa vanité. Elle croyait avoir la place, elle est tombée de son haut ! Naturellement,

j'ai endormi le père par de fausses promesses. Et en ce moment même, la jeune idiote fait ses débuts comme empaqueteuse ! Vous pensez si elle doit rager ! C'est au comte à jouer convenablement sa partition, maintenant... Naturellement, dès qu'il sera question de bizutage, vous serez la première avertie ! Monsieur Simms ne manquera pas de me le faire savoir... Je crois que nous allons bien nous amuser avec cette jeune pouliche !

Un peu intriguée par ce que je venais d'entendre, je sortis de sous la table au moment où Mélanie raccrochait. Elle me lança un regard moqueur.

— Toi, tu m'as l'air d'être une sacrée petite coquine, hein ? Il t'en a fallu du temps pour les ramasser, ces épingles... J'espère que tu n'en as pas profité pour te rincer l'œil quand cette démangeaison m'a prise !

Je bafouillai n'importe quoi. Cette fois, Mélanie prit bien garde à ce que la boîte d'épingles soit fort éloignée du bord de la table. Elle me saisit par la taille, m'attira contre elle. Son parfum m'étourdit.

— Dis-moi, me chuchota-t-elle d'une voix rauque, est-ce que tu as déjà joué avec des filles... comme avec les garçons ?

Je fis mine de ne pas comprendre. Elle me serra plus fort et sa main épousa l'arrondi de ma hanche.

— Allons, ne joue pas les ingénues, tu sais bien de quoi je veux parler... de ces jeux que la morale réprouve... au docteur, par exemple ? Vous n'avez jamais joué à vous prendre la température ?

— Oh non, Mélanie ! Il n'y a pas de filles comme ça parmi mes amies. Elles n'aiment que les garçons !

Mélanie pinça les lèvres et ses yeux durcirent.

— Décidément, soupira-t-elle, tu es bien la fille de ta mère !

Néanmoins, elle avait toujours son bras autour de ma taille, ce qui m'interdisait de m'éloigner d'elle. Quand sa main descendit le long de ma hanche et me pinça une fesse, je sentis au creux des reins cette moiteur familière qui me les tiédissait chaque fois qu'un garçon me soulevait ma robe.

— Et avec les garçons ? me demanda-t-elle. Qu'est-ce que tu fais, exactement ? À moi, tu peux le dire... tu leur montres tes petits nichons ?

Elle me serra un peu plus fort, ses cheveux me caressaient les joues, et je sentais la tiédeur de son cou ; maintenant, sa main ne se gênait plus, soupesant alternativement les rondeurs jumelles de mon derrière.

— Tu les laisses te les toucher ? Te les sucer, peut-être ?

Comme je me taisais toujours, elle ajouta :

— Et ta petite craquette ? Tu les laisses mettre le doigt dedans ?

De la tête, je fis signe que oui, cette main qui palpait mon derrière, ce

chuchotement, l'accent crapuleux qu'avait pris la voix de Mélanie me retiraient toute ma volonté.

— Oh, comme elle est rouge, la petite coquine. Et dis-moi, ça te plaît, hein, de te faire toucher ton petit poilu ? Ne mens pas, sale petite femelle, je te connais comme le fond de ma poche !

Son doigt s'était replié, explorant la vallée de mes fesses à travers la robe. Quand il atteignit l'anus, j'eus, malgré moi, un haut-le-corps. Je ne sais ce qui serait advenu si, à ce moment même, une sirène ne s'était mise à mugir bruyamment. Mélanie me lâcha, dans un sursaut, consulta sa montre.

— Mon Dieu, fit-elle. Déjà midi ! Comme le temps passe vite quand on discute entre copines ! Et toi, petite flemmarde, qui n'a pas fait la moitié de tes factures !

Quand la sirène se tut, je constatai que les turbines ne fonctionnaient plus. Dans le silence insolite qui succédait à leur vacarme ininterrompu, nous nous regardâmes avec une sorte de gêne. J'eus l'impression que Mélanie m'en voulait de ce moment d'intimité un peu sordide que nous venions de partager ; en un instant, elle reprit ses airs de grande dame et redevint la froide créature qui m'avait accueillie, quelques heures plus tôt, en compagnie de mon père.

— Ce n'est pas tout ça, fit-elle. Mais il va falloir rattraper le temps perdu. En attendant, à la soupe !

CHAPITRE III

UN JEUNE HOMME TRÈS MÉRITANT

À midi, les ouvrières ne quittaient pas la biscuiterie, elles prenaient leur repas sur place, à la cantine. Les gens de bureau avaient le droit d'y aller, mais ils préféraient rester entre eux, à l'écart de la plèbe. Ils se retrouvaient donc pour manger en petit comité dans un local qui se trouvait derrière l'infirmerie. Chargé de la corvée de gamelles, Phileas, le garçon de bureau, se rendait à la cantine un peu avant que n'y débarque la horde des biscuitières, et il en rapportait les portions de chacun. La cuisine de la cantine n'étant pas fameuse, chacun améliorait son ordinaire en l'agrémentant de quelques friandises.

Après m'avoir donné ces éclaircissements, Mélanie ajouta :

— Tu as donc le choix entre la cantine et le petit réfectoire. À moins que tu ne préfères, encore, dîner en tête à tête avec moi. J'avoue que la compagnie du gros Farnèse m'est insupportable, et pour mon compte, je préfère prendre mon repas toute seule dans ma cuisine. Viens, je vais te la faire visiter.

Elle m'entraîna dans la pièce voisine. Je fus ravie de découvrir la plus charmante cuisine rustique qu'on pût imaginer.

— Que veux-tu, j'aime mes aises ! fit Mélanie que mon étonnement amusait.

Elle me fit visiter les lieux. Des rideaux blancs à ramages rouges égayaient l'unique fenêtre qui donnait sur le verger où l'on pouvait voir les pommiers en fleurs. Près d'une petite souillarde, on avait posé sur une table à tréteaux un réchaud de camping à butane. Deux chaises à fond de paille se faisaient face de part et d'autre d'une petite table ronde couverte d'une toile cirée aux couleurs vives. Il y avait aussi un frigidaire, ce qui, à l'époque, et dans nos régions, représentait le comble du luxe.

— C'est un cadeau du comte, me dit fièrement Mélanie. Un cadeau personnel (elle se rengorgea un peu). Alors ? Que choisis-tu ?

— Oh, ici, Mélanie, si vous le permettez ! C'est si joli !

— Ah bon ? Ce n'est donc pas pour ma compagnie ?

Elle me pinça la joue. Honteuse de ma gaffe, je protestai que c'était aussi pour rester avec elle. Elle me montra où se trouvaient les couverts et la nappe, ainsi que les serviettes. Je fus effrayée par la splendeur du linge de table, une nappe brodée à la main, des serviettes assorties ornées de grands monogrammes. Je n'avais encore jamais vu de pareilles splendeurs, un tel raffinement était inconnu chez nous, où les serviettes servaient simplement à s'essuyer. Les couverts étaient à l'avenant, de l'argenterie authentique (encore un cadeau du comte, comme tout le reste) et la vaisselle était une pure merveille. Du Chine. C'est la première fois de ma vie que j'en voyais. J'étais sidérée par la transparence et la légèreté de la porcelaine. Je manipulais ces assiettes avec une infinie prudence, une sorte de respect apeuré, comme s'il s'était agi des objets d'un culte. Aucune de mes pensées n'échappait à Mélanie.

Pas plus que ne lui échappa le violent sursaut que je ne pus réprimer lorsque j'aperçus, accrochés derrière la porte du placard que j'avais ouvert pour y prendre la vaisselle... deux instruments que je ne connaissais que trop bien pour en avoir abondamment tâté, ainsi que mes sœurs, lors de notre première enfance : deux énormes martinets, qui, à en juger par l'état de leurs lanières, n'avaient guère dû chômer.

— Eh bien, se moqua impitoyablement Mélanie, qu'as-tu à faire cette tête ? Tu n'en as jamais vu ?

Elle en décrocha un et fit siffler les lanières dans le vide. Moi, je pensai à ce moment à ce qu'elle avait dit au téléphone à la nouvelle patronne d'Elizabeth, alors que je regardais son sexe, sous la table. Il avait bien été question de fessées, ce que j'avais déjà jugé bien scandaleux, mais aucunement de martinet. Cette fois encore, Mélanie parut lire en moi à livre ouvert. Elle me menaça d'un air coquin avec son instrument, pour me rassurer aussitôt :

— Allons, ressaisis-toi, petite sotte. Ton charmant derrière n'a rien à craindre... pour le moment ! Il ne fera connaissance avec Monsieur Martin que si je suis vraiment très mécontente de toi. Et tu feras en sorte que je ne le sois pas, pas vrai ?

Elle jeta négligemment le martinet sur une chaise et me caressa la joue.

— Elizabeth y a souvent goûté, elle, mais c'était différent. C'était une vraie tête de mule, pas un caractère docile, comme toi. Je finis par croire qu'elle aimait ça !

Elle alla s'asseoir à table et déplia sa serviette. Puis elle se versa un verre de vin et en but une lampée. Elle venait de reposer son verre quand on frappa

timidement à la porte du bureau.

— Quand on parle du loup, il sort du bois, me dit-elle alors en riant. C'est en effet pour cet imbécile que je m'en sers surtout ! Il ne comprend que la manière forte !

— Qui ça ? demandai-je, tout effarée.

— Phileas, bien sûr, qui voudrais-tu ? À qui d'autre ici pourrait-on donner du martinet ? Cet idiot de garçon de bureau qui nous apporte notre pitance !

Elle vit bien que j'avais du mal à la croire et eut un sourire entendu.

— Chaque fois que je me sens nerveuse, me souffla-t-elle, à voix basse pour ne pas être entendue par celui qui venait de frapper, je lui en donne ! J'invente un prétexte, et je le convoque ici. Je ferme la porte à clef et en avant la musique ! Tu verrais comme il est drôle, avec ses cuisses poilues, et tous ses trucs qui se balancent !

Elle s'étrangla de rire et s'essuya le coin de l'œil.

— Tu ne peux pas savoir comme ça m'amuse ! Tu me trouves méchante, non ?

Je n'eus pas le loisir de répondre.

— Eh bien, entrez donc, Phileas ! Qu'attendez-vous ? La soupe va refroidir ! cria-t-elle d'une voix désagréable.

J'entendis s'ouvrir la porte du couloir, et quelqu'un traversa le bureau. Mélanie me fit un clin d'œil, elle avait du mal à conserver son sérieux. Je remarquai aussi que ses narines s'étaient pincées et qu'il y avait sur son visage cette expression avide qu'elle avait eue quand elle avait abaissé mon soutien-gorge.

— Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! Vous voulez donc nous affamer, mon cher Phileas ?

Je me retournai alors et vis pour la première fois le souffre-douleur de Mélanie. Imaginez un grand dadais dégingandé, vêtu d'une veste trop étroite et d'un pantalon trop court, comme s'il avait gardé un vieux costume du temps de son adolescence dans lequel il aurait grandi et serait devenu adulte.

Car sur le plan du physique, tout au moins, Phileas était un homme, plus un enfant. Il venait, à l'époque où je le connus, d'entrer dans sa vingt-quatrième année. Néanmoins, quelque chose que je ne saurais décrire dans son comportement gauche et compassé donnait l'impression qu'il n'était encore qu'un adolescent en proie aux tourments d'une puberté difficile. Il se tenait légèrement voûté, comme si sa grande taille l'embarrassait, et il était plutôt fluet. En comparaison de son torse étroit, ses mains et ses pieds paraissaient disproportionnés. (Une autre partie de son anatomie ne l'était pas moins, mais

laissons ça pour plus tard.) Son visage étroit et anguleux s'ornait d'un long nez courbé en forme de bec qui le faisait ressembler à un oiseau ahuri, une sorte d'échassier. Sa pomme d'Adam était proéminente, et quand il était ému, elle montait et descendait sans arrêt. Cela dit, très propre de sa personne, fleurant toujours la savonnette et l'eau de toilette, et ne portant qu'un linge impeccable.

— J'y veille, tu le penses bien, il ne manquerait plus qu'il pue des pieds et que ses caleçons soient douteux ! me confia par la suite Mélanie. Tu ne peux pas savoir la guerre que j'ai dû lui mener pour qu'il change de chaussettes tous les jours !

Dernier détail, ses cheveux étaient gominés, comme ceux des voyous avec qui sortaient les biscuitières, mais sur lui, ça paraissait très insolite et même assez comique.

Comme Phileas et moi, nous nous regardions en chiens de faïence, Mélanie fit cérémonieusement les présentations.

— Mon cher Phileas, permettez-moi de vous présenter ma nouvelle assistante, Charlotte Carpenter, une jeune fille de beaucoup de mérite et qui, j'en suis sûre, me donnera toutes les satisfactions que j'en attends.

Je m'inclinai gauchement devant le garçon de bureau et il m'adressa un sourire niais.

— Quant à ce monsieur, poursuivit Mélanie, son nom est Phileas Ferguson. Tel que tu le vois, il s'agit d'un jeune homme très méritant et... prêt à tout pour donner satisfaction à ses supérieurs.

Mélanie marqua une petite pause et je vis la pomme d'Adam de Phileas qui remontait dans sa gorge, comme s'il avalait sa salive.

— Phileas, poursuivit Mélanie, a perdu son père très tôt et sa mère s'est remariée avec un homme beaucoup trop jeune pour elle !

Je vis Phileas blêmir et baisser les yeux.

— Heureusement, le pasteur Darley l'a pris sous sa protection et l'a fait entrer ici, encore très jeune. Grâce à l'argent que ramenait Phileas, sa jeune sœur a pu poursuivre ses études... Il faut te dire que Phileas est une véritable mère pour sa sœur, laquelle est un ange de vertu, cela va sans dire...

Il me sembla que Mélanie persiflait un peu ; quant à Phileas, il ne faisait aucun doute que le sujet l'embarrassait ; chaque fois qu'on parlait de sa sœur devant lui, il était dans ses petits souliers.

— Malheureusement, poursuivit Mélanie, la jeune personne, comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Opal ! bredouilla Phileas.

— Opal ! En effet, comment puis-je oublier un pareil prénom...

— Eh bien, Opal n'est pas très douée pour les études, et il a fallu que notre ami se résigne à la faire travailler... grâce à sa protection et à l'appui du pasteur Darley, elle vient de faire ses débuts à la biscuiterie, et tu aurais eu l'occasion de lier connaissance avec elle si tu avais été aux ateliers... car vous avez à peu de chose près le même âge !

Phileas me jeta un coup d'œil de côté et pinça les lèvres. Sans doute aurait-il préféré que sa sœur travaille ici qu'à l'usine.

— Tu penses bien que notre cher Phileas ne s'y est résolu que contraint et forcé, car il connaît la détestable réputation des biscuitières ! Mais le beau-père ne voulait plus rien entendre. C'était ça ou travailler dans les champs. Cette charmante Opal a préféré l'usine, on la comprend ! Et dites-moi, mon cher Phileas, trouvez-vous que ce soit un choix bien prudent ? Car enfin, elle va avoir chaque jour l'exemple du vice sous les yeux... Ne craignez-vous pas qu'elle cède à la contagion ?

— Ma sœur est un ange ! s'écria Phileas. (Je vis qu'il était fort courroucé.) Elle ne risque rien de ces gredines !

— Il est vrai, me dit fielleusement Mélanie, que la pieuse Opal est sans cesse fourrée chez le pasteur ! Il ne tarit pas d'éloges sur elle... Au point que la propre fille du pasteur, Rosalinde, qui travaille aussi ici, s'en montre parfois jalouse. Rosalinde et Phileas, vois-tu, sont pour ainsi dire fiancés...

— Oh, comment pouvez-vous dire une chose pareille ! s'indigna Phileas. Sa pomme d'Adam fit furieusement la navette. Rosalinde n'est pour moi qu'une collègue de bureau ! Tout le reste, ce sont des racontars...

Tout indigné, le grand dadais s'approcha de la table et y déposa les deux gamelles qu'il portait. Il s'agissait de ces gamelles carrées, à deux étages superposés, en usage chez les militaires. Il retira le couvercle et la partie supérieure qui formait un petit bac dans lequel des dés de betterave baignaient dans de la mayonnaise. Le dessert se trouvait à l'étage au-dessous : de la purée de marrons, toute craquelée, qui ressemblait à un morceau de bouse de vache. Quant au plat principal, il était dans la gamelle proprement dite : de la purée de pommes de terre arrosée de jus de viande et surmontée d'une saucisse. Cette dernière attira immédiatement l'attention de Mélanie, elle la piqua de sa fourchette et la sortit pour la contempler :

— Oh, quel drôle d'objet, fit-elle. Je ne sais pas ce que ça me rappelle...

Elle m'adressa un clin d'œil fripon. Le fait est que la grosse saucisse évoquait un pénis d'homme, elle était d'un rose très pâle et recourbée, avec une grosse extrémité arrondie.

— Et vous, Phileas, à quoi cela vous fait-il penser ?

Le garçon de bureau haussa les épaules, pour laisser entendre qu'il jugeait ce genre de propos déplacés ; mais comme malgré lui, un sourire niais découvrit ses longues dents de rongeur ; et il me lança un coup d'œil sournois. Ce faisant, il aperçut le martinet que Mélanie avait laissé sur une chaise et il blêmit. Sa pomme d'Adam ne fit qu'un bond et il se tourna vers Mélanie, à qui il adressa un regard chargé de reproche.

— Ah, oui, fit cette dernière, avec un rire de gorge, je vois ce qui vous chagrine. Allons, ne craignez rien, grand sot. Allez ranger ça dans le placard...

Les cils baissés, Phileas ramassa le martinet et alla le suspendre derrière la porte qu'il referma. Je remarquai, quand il se retourna, que deux taches rouges ornaient ses pommettes. Mélanie lui montra la saucisse, qui pendillait aux dents de sa fourchette.

— Elle est belle, non ? fit-elle. Grasse et dodue ! Mais pour la longueur, la vôtre doit bien faire le double, autant que je m'en souviene !

Une lueur trouble s'était allumée dans les yeux de Phileas. À nouveau, il me lorgna par-dessous. Il avait joint ses grandes mains devant lui ; cela le faisait ressembler à un bedeau. Mélanie posa la saucisse dans son assiette.

— J'espère, fit-elle, que ça ne vous a pas donné l'idée de tremper la vôtre dans la purée de Charlotte ?

— Oh ! fit Phileas

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— C'est qu'il est vicieux comme pas un ! me dit-elle, sa sœur Opal est un ange, admettons, mais lui... tu aurais tort de te laisser abuser par ses airs de chien couchant !

— Voyons, Mélanie, protesta-t-il, vous ne devriez pas plaisanter ainsi ! Cette demoiselle va croire que c'est vrai !

— Mais vous en êtes parfaitement capable, mon joli monsieur. D'ailleurs, je préfère en avoir le cœur net, nous allons le vérifier immédiatement. Ouvrez votre pantalon !

Phileas ouvrit la bouche, puis un flot de sang colora ses joues maigres, et sa pomme d'Adam se remit à jouer au yoyo.

— Mélanie, implora-t-il, d'une voix blanche, vous ne parlez pas sérieusement ?

— Ai-je l'habitude de demander les choses deux fois, Phileas ? Voulez-vous qu'on demande à Monsieur Martin de sortir de son placard ?

— Mais pas devant elle... enfin... fit le malheureux garçon de bureau, en

me désignant.

— Et pourquoi non ? Je suis sûre que ça l’amusera beaucoup... Elle n’est pas comme votre sœur Opal !

Phileas sursauta, puis, comme s’il savait par expérience qu’il était inutile de discuter, il me tourna pudiquement le dos et se déboutonna face à Mélanie.

— Non, non, mon cher ! se moqua cette dernière. Moi, je la connais... c’est à Charlotte qu’il faut la montrer... Elle aussi, elle a envie de la voir !

À contrecœur, le garçon de bureau se tourna donc vers moi.

Sa braguette était ouverte jusqu’en bas. Il hésita, comme s’il ne pouvait croire que Mélanie pût exiger de lui une chose aussi infâme. Comme elle frappait son assiette avec les dents de sa fourchette pour marquer son impatience, il se décida brusquement et introduisit deux doigts dans son pantalon. Il en extirpa un long tuyau de chair pâle qu’il laissa pendre hors de la braguette, et qui s’affaissa entre ses cuisses avec la mollesse languide d’un monstrueux ver blanc.

— Le reste ! ordonna Mélanie. (Sa voix était rauque.) Sortez tout, imbécile ! Nous voulons tout voir !

Avec un sanglot plein de rage, comme s’il trépignait intérieurement de son impuissance à s’opposer à la volonté de Mélanie, Phileas plongea à nouveau sa main dans sa braguette et délogea ses couilles.

J’avais déjà vu des sexes de garçon, derrière l’église, quand mes amoureux et moi nous nous tripotons, mais c’était toujours dans la pénombre du crépuscule, et il s’agissait de garçons de mon âge, presque encore des enfants. Cela n’avait rien à voir avec le trouble que je ressentis à voir à la lumière du jour l’appareil sexuel d’un homme adulte. J’ignorais alors que Phileas était un phénomène, dans son genre, et je fus sidérée par les dimensions de son engin. Ses couilles étaient aussi grosses que deux petits melons, quant au pénis, il avait les dimensions d’un de ces pains français qu’on appelle des bâtards. Devant ce spectacle incroyable, je sentis une chaleur familière alourdir le bas de mon ventre. Bien qu’elle l’eût sans doute déjà contemplée plus de mille fois, Mélanie ne quittait pas non plus des yeux l’énorme pine molle du garçon de bureau.

— Mon Dieu ! Mais comme elle est laide ! J’espère que vous ne l’avez jamais montrée à votre sœur ! Un ange comme elle... il y aurait de quoi la dégoûter à jamais du mariage !

Phileas respirait péniblement, la tête baissée. Sa bite et ses couilles se balançaient au rythme de son souffle, au-dessus de la nappe brodée. Avec un sourire figé, Mélanie tendit un doigt devant elle et donna une pichenette à

l'extrémité de la verge qui eut aussitôt une sorte de spasme. Elle replia son index et le détendit à nouveau, frappant d'une nouvelle chiquenaude le bout de la pine, et alors, sur-le-champ, celle-ci parut s'allonger et s'alourdir. Comme gonflée de l'intérieur par la chair qui se dilatait, la peau se retroussa et laissa dépasser à l'extrémité du prépuce un morceau de viande rose.

— Mélanie... supplia Phileas.

Il chuchotait ; sur le même ton, elle lui rétorqua :

— Faites-le... vous, faites-le ! Faites sortir le bout. Montrez à Charlotte ! Je parie que vous faites moins de manières, quand votre sœur vous le demande !

— Je vous interdis ! bégaya furieusement Phileas... ma sœur... laissez ma sœur en dehors de tout cela... vos sales perversions... d'ailleurs, d'ailleurs, je m'y refuse absolument ! Il n'y a aucune raison pour que je me plie à votre tyrannie ! Vous ne pouvez, sauf votre respect, exiger de moi une chose pareille... et devant cette enfant ! Je m'y refuse absolument, vous entendez, Mélanie !

Épuisé par son accès de timide fureur, Phileas, qui avait les larmes aux yeux, se mit à haleter, oublieux de son gros appendice qui se balançait devant lui.

— Voyez-vous ça ! fit mielleusement Mélanie. Mais, ma parole, on se révolte ! Il s'y refuse absolument ! Na ! Tu as bien entendu, Charlotte ? Alors que je n'aurais qu'un mot à dire à Monsieur Farnèse et au comte sur ses petits trafics !

Phileas devint aussi blanc que la nappe brodée : sa bouche s'ouvrit comme celle d'un poisson qu'on vient de jeter dans l'herbe, mais, pas plus que de celle-ci, il n'en sortit le moindre son.

— Figure-toi que ce jeune escroc traficote les feuilles de paie de ses protégées, à l'insu du comptable, afin de leur compter plus d'heures qu'elles n'en ont fait réellement !

Deux larmes jaillirent des paupières de Phileas.

— Je ne l'ai fait qu'une fois... sanglota-t-il. Une seule fois... Devrais-je payer jusqu'à la fin de mes jours ? Et c'était pour réparer une injustice, Mademoiselle Mélanie le sait fort bien, me dit-il. Il s'agissait de ma cousine germaine, Monsieur Simms, le contremaître, qui la persécutait, avait omis volontairement de lui compter ses heures supplémentaires !

— Vous avez contrefait l'écriture de Monsieur Simms, mon cher Phileas, appelez ça comme vous voulez, pour moi, c'est un faux. Non seulement, c'est un cas de renvoi immédiat, sans indemnités, mais on pourrait même vous expédier en prison pour ça !

— Ce sale individu ! Monsieur Simms ! Il voulait l'obliger...

Les larmes ruisselaient sur les joues maigres de Phileas.

— Vous savez très bien à quoi il voulait l'obliger !

— Et alors ? Elle n'en serait pas morte ! Voilà bien des chichis pour quelque chose qu'elle ne demande qu'à donner à n'importe qui !

— Il voulait qu'elle vienne dans son bureau ! Après la fermeture...

— En quoi cela vous concernait-il, Monsieur le redresseur de torts ? Est-ce qu'elle n'a pas fini par coucher avec lui, comme toutes les autres ?

Du dos de la main, Phileas s'essuya le nez.

— Mouchez-vous ! lui cria Mélanie.

Elle lui jeta son mouchoir. Il le prit et se moucha comme un enfant.

— Figure-toi, me dit Mélanie, que c'est comme ça que le pot aux roses fut découvert. La délicieuse cousine de cet ahuri n'a rien eu de plus pressé, une fois devenue la putain de Monsieur Simms, que de lui raconter ce que Phileas avait fait. Cette petite salope, c'est avec ses fesses qu'elle les gagne, maintenant, ses heures supplémentaires ! Ce n'est pas devant les machines ! Le contremaître lui compte la double dose chaque fois qu'elle couche avec lui ! Voilà une finaude qui sait de quel côté la tartine est beurrée !

Phileas repliait le mouchoir.

— Bien sûr, Monsieur Simms est venu me trouver ! J'ai fait en sorte de calmer sa colère. Je lui ai promis que ça ne se reproduirait pas.

Elle se versa un verre de vin et le but d'une traite.

— Depuis ce jour, le vertueux Phileas et moi, nous avons nos divertissements, en compagnie de Monsieur Martin. N'est-il pas vrai, mon cher Phileas ?

Boudeur, renfrogné, le garçon de bureau haussa les épaules. Mais sa verge et ses couilles pendaient toujours hors de son pantalon. L'instant d'après, ce fut mon tour de blêmir quand j'entendis ce qu'elle me demanda.

— Puisque le vertueux Phileas est trop pudique pour le faire lui-même, tu vas donc lui prêter ta jolie main !

Comme je restai coite, les joues brûlantes, n'osant en croire mes oreilles, elle me donna une pichenette sur la main.

— Eh bien ? Qu'attends-tu ? Tu as des cousins, non ? Tu dois donc savoir comment on fait ! C'est la première chose que les garçons font toucher à leurs cousines et à leurs sœurs ! Allez, Mademoiselle, prenez-la dans la main. Elle ne va pas vous mordre. Et tirez bien la peau vers l'arrière pour faire sortir son gros nez rouge !

Malgré moi, l'expression « gros nez rouge » me fit rire ; au bout de la verge

toute gonflée de Phileas, le gland pointait à peine hors du prépuce, comme, en effet, un gros nez rouge hors d'un capuchon. Me voyant rire, Mélanie s'esclaffa à son tour et reprit, d'une voix crapuleuse :

— Allez, ne fais pas ta mijaurée, fais-lui sortir son gros nez rouge ! Tu vas voir comme il est drôle quand il a tout dehors... on dirait un morceau de viande crue !

Pouffant nerveusement (c'était plus fort que moi) en voyant s'exorbiter d'une façon comiquement outragée les yeux globuleux du garçon de bureau, j'avancai la main vers son énorme pénis. Il entrouvrit la bouche, et se lécha nerveusement les lèvres. Le bout de sa langue, que j'entrevis, ramena mon attention sur le gland d'un rose un peu sale qui pointait au bout de sa verge ; l'idée que j'allais pouvoir prendre en main cette partie de son individu, et faire sortir le gros nez rouge m'emplissait soudain d'une joyeuse impatience. Pourtant, un reste de respect humain me freinait encore.

— Oh non, dis-je... Mélanie, quand même... je ne peux pas faire une chose pareille...

— Tu veux que je me fâche ? fit-elle.

— Non, non ! Je vais le faire...

J'adressai un regard d'excuse à Phileas, pour bien lui montrer que je n'agissais que contrainte et forcée, mais lui n'avait d'yeux que pour ma main. J'empoignai donc le gros tuyau de chair tiède. Oh, quelle sensation bizarre cela me produisit ! Je sentis comme un éclair au fond de mon ventre et un délicieux titillement me chatouilla sous ma culotte.

— Ah ! avait fait Phileas.

Je serrai sa verge dans mes doigts, l'étranglant un peu, et le bout rouge commença à sortir.

— Doucement, idiot ! me chuchota Mélanie, en se retenant à grand-peine de rire. Fais-le sortir très lentement... Tu verras. C'est beaucoup plus drôle ! Doucement, très doucement...

Je fis signe que j'avais compris et desserrai mon étreinte ; la peau moite de la verge glissait le long de la tige qui durcissait, et comme une grosse bulle rouge, le gland s'arrondissait de plus en plus.

Vous devez bien vous en douter, bien que j'affectasse toujours de rire nerveusement, j'étais devenue cramoisie. Je dois dire à ma décharge que Phileas ne l'était pas moins. S'efforçant sans y parvenir de prendre un maintien très digne, et comme indifférent, il n'en témoignait pas moins par ses tressaillements des sensations que je lui procurais en le décalottant. Mélanie elle-même, en me regardant faire, avait rosé. En dépit de son caractère vicieux,

c'était une femme très fine, et la laideur de ce que nous étions en train de faire ne pouvait pas lui échapper ; mais peut-être même que la honte qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver ajoutait à son étrange plaisir.

En fait, je pus constater qu'il s'était sournoisement rapproché de moi pour mieux me laisser opérer. Bien que j'eusse fait ce que m'avait demandé Mélanie, je ne lâchai pas pour autant l'outil de Phileas. Le gland, énorme, était presque aussi gros qu'un bouton de porte et si gonflé par l'afflux du sang que la fine pelure qui laissait voir par transparence la muqueuse mauve ressemblait à un vernis. Lentement, une goutte de liquide incolore suinta par la fente du méat.

— Oh, tu as vu ! cria Mélanie d'une voix perçante, regarde donc ! Il a la goutte au nez ! Tu ne trouves pas qu'on dirait un gros nez rouge avec la morve qui coule au bout ?

La comparaison m'amusa et j'acquiesçai en riant.

— Êtes-vous enrhumé, mon bon monsieur ? demanda Mélanie.

Elle affectait de parler au gland de Phileas.

— Oh oui, on dirait bien qu'il a un gros rhume ! Peut-être qu'il lui faudrait une bonne friction pour le réchauffer ?

Je sentais frémir la verge de Phileas. Elle était maintenant terriblement dure, et si grosse que j'arrivais à peine à l'entourer de mes doigts.

— Secoue-lui son gros nez rouge ! Fais-lui tomber sa goutte ! me souffla malicieusement Mélanie.

Riant comme elle, je secouai la grosse verge, et en effet, la goutte se détacha et glissa sous le gland, le long du frein. Curieusement, je soulevai la bite pour suivre le trajet de la goutte et je pus voir le filet du frein qui avait blanchi.

Inutile de le dissimuler, bien que je fisse semblant de rire, j'étais tout émuostillée. Bien plus que lorsque j'avais touché, sur leur demande, la verge de mes amoureux. Et ce n'était pas seulement à cause de l'énormité de l'engin de Phileas ; cela tenait surtout à l'étrangeté de la situation. Cela se passait en plein jour, dans une cuisine, et cette verge d'adulte avec laquelle je jouais, son possesseur n'avait pas le pouvoir de m'interdire d'en faire ce que je voulais. Je crois bien, en y réfléchissant, que c'est surtout cela qui m'excitait : la certitude de pouvoir faire quelque chose de sale et de défendu, impunément (puisque'on m'obligeait à le faire), à un homme adulte qui était lui-même à ma merci. J'en tremblais de jubilation.

Pressée d'en finir, je serrai nerveusement le gros boudin de chair tiède et élastique que je sentais frémir comme un animal vivant et, ainsi qu'il m'était

arrivé de le faire (sur leur demande, je le précise) à certains de mes amoureux du presbytère, je dénudai intégralement le gland du garçon de bureau en rabattant le plus possible vers les couilles la peau coulissante de la verge. À nouveau, Phileas émit une sorte de râle, mais ce fut sa seule réaction.

— Oh, fis-je, en voilà une autre, Mélanie !

Elle approuva en riant salement. Une seconde goutte perlait au bout du gland.

— Tu crois qu'il pleure ? se moqua-t-elle. Peut-être qu'il a un gros chagrin ? Peut-être que sa fiancée n'a pas été gentille avec lui ?

À nouveau, elle affectait de parler au gland de Phileas, de s'apitoyer sur son sort.

— Mouche-le, me dit-elle. Mouche donc ce gros morveux ! Donnez-lui mon mouchoir, Phileas ! Vous croyez que je ne vous ai pas vu l'empocher ? Il a essuyé vos larmes de comédie, il va essuyer maintenant la morve de votre gros nez rouge !

Hargneusement, Phileas sortit de sa poche le mouchoir parfumé de Mélanie et me le tendit. Je le pris et j'essayai soigneusement la grosse goutte claire. Puis j'enveloppai tout le gland avec le mouchoir et je le frottai, comme pour le nettoyer. Excité malgré lui par les sensations que je lui fournissais ainsi, le garçon de bureau se tortilla. Je frottai un peu plus fort, je me doutai bien que cette partie de son anatomie devait être atrocement sensible, et j'avais soudain envie de le faire un peu souffrir.

— Oh vraiment, Mélanie ! fit soudain Phileas, sauf le respect que je vous dois, c'est mal ce que vous faites ! Vous abusez de votre pouvoir...

J'avais posé le mouchoir sur la table, et c'est du bout des doigts maintenant, directement, que je tâtais curieusement la chair si sensible du gland. Le contact de cette peau fine et suave comme celle d'un bébé, l'élastique dureté de la chair que je comprimais, l'impuissance de Phileas, la complicité sordide de Mélanie, tout cela me procurait soudain un bonheur indicible. Dire qu'en ce moment mon père me croyait en sûreté auprès de Mélanie, et que j'étais là, avec elle, en train de tripoter à ma guise les parties sexuelles d'un homme adulte ! Cela me donnait une sorte de délicieux vertige.

— Oh, ça va, hein ! fit Mélanie, en adoptant une intonation affreusement vulgaire, inutile de monter sur vos grands chevaux, hein ? On vous connaît, mon beau monsieur ! Et d'abord, est-ce qu'elle serait si dure, votre affreuse chose, si cela ne vous plaisait pas ? Pas la peine de ramener votre fraise, hein ?

Phileas se renfrogna.

— Maintenant que nous avons vérifié que vous ne l'avez pas trempée dans la purée, votre fraise, nous allons vous la rendre ! Allez donc vous amuser tout seul avec elle, dans les cabinets ! Vous croyez qu'on n'est pas au courant de vos habitudes ? Qu'on ne sait pas ce que vous allez faire, dix fois par jour, quand vous passez dans le couloir, l'air affairé, avec des papiers à la main ? Lâche donc cet imbécile, Charlotte. Et vous, laissez-nous ! On vous a assez vu ! Hop, rentrez votre instrument indécent et fichez le camp d'ici !

Je lâchai donc la verge de Phileas. Pendant qu'il rangeait maladroitement (du fait de son érection) ses attributs dans son pantalon, je flairai subrepticement mes doigts ; ils sentaient le poisson.

— Va te laver les mains ! me dit Mélanie. Après avoir touché une pareille saleté, frotte-toi bien les doigts à la pierre ponce.

Phileas s'en alla sans demander son reste. À peine eut-il claqué la porte du bureau que Mélanie, jetant le masque, éclata d'un rire joyeux. Je me joignis à elle. Pendant une bonne minute, nous nous tordîmes comme deux collégiennes, nous en avions les larmes qui ruisselaient.

— Oh, tu as vu ? Tu as vu ? Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Mélanie hoquetait de rire, en se tenant le ventre à deux mains. Je l'approuvai d'un signe, incapable de parler. Moi aussi, je me comprimais le ventre, car je riais à un tel point que cela me faisait mal à l'estomac.

— N'était-il pas d'un comique irrésistible ? Et encore, tu ne connais pas tous ses talents ? Tu devrais le voir danser le cul nu, sous un tutu de ballerine, et courir dans toute la cuisine sur la pointe des pieds pendant que je le poursuis avec le martinet...

Elle faillit s'étangler de rire, et moi-même, à cette idée, je crus me trouver mal.

— Hou ! cria Mélanie, hou ! C'est trop, c'est trop ! Je crois que je vais pisser... La tête qu'il faisait ! Et toi, si tu avais pu voir la tienne quand tu tenais sa grosse figue... Cela valait mille !

Je hoquetai de plus belle.

— Oh, fit soudain Mélanie, entre deux quintes de rire... oh, je crois bien que je vais pisser... (Elle avait pris une voix alarmée...) Oh, oui, oui, je pisse... vite... la soupière, là-bas... vite... quand je ris trop, cela me fait toujours ça... Et Phileas n'est pas là pour que je pisse dans sa bouche... vite, vite, la soupière ! Mais dépêche-toi donc, idiot, ne reste pas bouche bée... Je te dis que ça coule !

Ahurie, je la vis trousse sa jupe et écarter les cuisses. D'un bond, je pris la soupière qu'elle me désignait, sur l'évier, et je la glissai entre ses genoux

écartés. De voir sa fente de chair rouge, toute mouillée d'excitation, bâiller impudiquement entre les poils de son con me donna un coup au cœur.

— Oh mon Dieu... tu m'excuseras, ma chérie... mais ça devenait urgent...

Elle me caressa la joue du bout des doigts, et de l'autre main, ouvrit largement son con, dégageant les petites lèvres et le clitoris.

— Je fais ça pour ne pas mouiller mes poils... comme je n'ai pas de culotte, c'est plus prudent...

J'acquiesçai, les yeux fixés sur sa fente. Elle pissait avec une impudeur royale, comme une jument : le gros jet jaune fusait avec violence entre les lèvres de chair et frappait le fond de la soupière. J'étais fascinée. Voir pisser Mélanie, voir son con ouvert à quelques centimètres de mon visage, et sentir sa main qui me caressait doucement la joue... La folie continuait ! Oh, si mon père avait pu me voir... Enfin, elle acheva de se vider et soupira voluptueusement.

— Le mouchoir... là bas...

Je pris le mouchoir avec lequel j'avais essuyé le gland de Phileas et le lui tendis. Elle parut un peu contrariée, et sur le moment, je ne compris pas pourquoi. Pendant que j'allais vider l'urine dans la souillarde, elle s'essuya. Il me sembla que cela lui prit un peu plus de temps que nécessaire, comme si elle en profitait pour se masturber un peu.

— Et toi ? me demanda-t-elle, en laissant retomber sa jupe. Tu n'as pas envie de faire ? Ne te gêne pas, hein, on est entre femmes, et quant à la soupière, elle en a vu d'autres, en fait, elle sert surtout à ça... tu penses bien qu'on ne fait jamais de soupe ici !

Je déclinai l'offre de Mélanie.

— Tu es sûre ? Il ne faut pas te gêner.

— Non, non, ça va... je vous assure.

— Taratata... j'y pense, tout à coup, tu n'es pas sortie une seule fois de la matinée... Ne me dis pas que tu n'as pas envie, je ne te croirais pas !

— Eh bien, si vous permettez, je vais y aller...

J'esquissai un pas vers la porte. Mais elle ne l'entendait pas ainsi.

— Y aller ? Et où donc veut-elle aller ? Je te dis que la soupière sert à ça... Allons ! Exécution... faites votre pipi, Mademoiselle !

D'autorité, elle me tendit la soupière. Je pouvais voir que ses narines s'étaient pincées. Ce matin, elle n'avait pas pu vérifier ma culotte, je compris qu'elle se rattrapait maintenant et que me faire pisser n'était qu'un prétexte, elle voulait voir mon « petit poilu ». Cette idée me faisait frémir de honte. Pisser devant quelqu'un, même une femme, je ne l'avais jamais fait de ma vie.

Souvent mes amoureux m'avaient demandé de pisser dans l'herbe, derrière le presbytère, pour voir comment ça sortait, mais j'avais toujours refusé. Cette fois-là, pourtant, je sentais bien qu'il n'y avait pas d'échappatoire.

Mélanie me demanda, douceuse :

— Tu veux que je te tienne la soupière, moi aussi ? Ou tu préfères t'accroupir ?

Mais elle ne me laissa pas le temps de répondre.

— Je préfère la tenir... je ne voudrais pas que tu fasses un faux mouvement... cette soupière est du Chine, comme tout le reste, ça coûte les yeux de la tête...

Elle avait pris un ton de voix très naturel, comme pour bien me laisser entendre qu'elle ne faisait ça que pour me rendre service. Je remontai donc ma sage robe prune. Mélanie fit la moue en voyant ma culotte de coton et avança la soupière entre mes cuisses.

— Écarte simplement ta culotte sur le côté, me dit-elle, avec cette voix rauque que j'allais souvent entendre par la suite, chaque fois qu'elle céderait à un de ses caprices charnels... inutile de l'enlever, tu perdrais du temps...

Le cœur battant très fort, je fis ce qu'elle disait. Je tirais ma culotte dans l'aine pour découvrir mon sexe.

— Oh, la jolie petite figue rose ! me taquina Mélanie en se penchant pour mieux la regarder. C'est encore tout neuf, ça n'a pas servi... ouvre-la avec les doigts, comme j'ai fait... pour ne pas te mouiller... allons, on est entre femmes...

Affreusement gênée, mais avec au creux des reins cette langueur que je connaissais bien, j'ouvris donc mon sexe, et elle put à son tour observer tous les secrets de mon anatomie. Comme cela me mettait à la torture, je me dépêchai de pisser ; Mélanie ouvrit la bouche, ravie, et se mit à rire doucement.

— Oh, la jolie petite fontaine... pisse, ma mignonne, pisse bien... tu vois que tu avais envie, petite surnoise ! Et on dirait que ça te plaît, de pisser en public ! Ton petit bouton de rose est tout sorti !

La honte m'embrasa tout entière. J'envoyai une dernière giclée dans la soupière.

— Attends ! me cria Mélanie, comme j'allais rabattre ma culotte. Oh, la sale... mais il faut t'essuyer, voyons... tu ne voudrais pas mouiller ta culotte ! Tu sentiras le pipi ! Reste comme ça, je m'en occupe...

Elle posa la soupière de pisse sur la table, près des gamelles de purée, et revint vers moi avec le mouchoir. Je tendis la main, mais elle secoua la tête et

s'agenouilla devant moi.

— Je vais le faire... contente-toi d'écarter ta culotte...

Elle m'ouvrit le sexe avec ses doigts et m'essuya méticuleusement l'intérieur de la fente avec un coin du mouchoir. Je tremblai d'émotion. Je compris que c'est ce qu'elle aurait voulu que je lui fisse, à la façon insistante avec laquelle elle essuyait toutes mes « jolies petites choses » (pour reprendre son expression). Enfin, elle me laissa en paix et se releva. Elle porta le mouchoir à ses narines et grimaça.

— Voilà un mouchoir qui aura beaucoup servi, aujourd'hui, heureusement qu'il est parfumé !

Nous dînâmes ensuite en tête à tête, comme deux amoureuses.

Bien sûr, vous vous doutez bien que nous ne touchâmes pas à la purée qui avait refroidi, ni aux obscènes saucisses toutes figées dans leur graisse. Mélanie avait sa réserve personnelle dans le garde-manger et dans le frigidaire. Nous prîmes donc un repas froid et dévorâmes à belles dents des victuilles extraordinaires : des blancs de poulet en gélatine, du foie gras, des petites tartines de caviar de la Caspienne, du saumon fumé, des œufs en gelée et de délicieuses salades toutes préparées que Mélanie se faisait livrer par un traiteur. Tout cela arrosé d'un vin excellent.

Comme je n'étais pas habituée à en boire, j'eus très vite la tête qui tournait. J'entendais, au fond d'un brouillard tiède, Mélanie qui me répétait sans cesse à quel point nous nous entendions bien, toutes les deux.

— Deux petites friponnes, tu ne trouves pas ? Des collégiennes en goguette ! Tu as vu, nous avons pissé l'une devant l'autre comme si nous nous connaissions depuis dix ans ! Aucune gêne, entre nous, tu as vu ?

J'approuvais tout ce qu'elle disait. J'étais soûle comme une grive ! Jamais encore je n'avais été à pareil festin.

— Et tu vas voir, me cria-t-elle soudain, comme nous allons bien nous amuser avec cet imbécile. Nous aurions tort de ne pas en profiter, hein, puisque nous l'avons sous la main et qu'il est obligé de faire tout ce que nous voulons !

J'approuvai encore. Soûle comme je l'étais, tout me paraissait naturel.

— Tu verras, comme il est tordant en tutu de ballerine ! Et quand il lâche sa sauce !

Malgré mon ivresse, j'avais peine à croire qu'elle disait vrai. Phileas en tutu de ballerine ? Dansant cul nu ? Non. Impossible... elle doit me taquiner, voilà ce que je me disais. Mais l'idée m'émoustillait, je l'avoue, ou alors, c'était l'effet du vin.

Quand arriva le dessert, un colossal gâteau au chocolat, crémeux et fondant, je crus bien mourir de bonheur. Jamais encore, je n'avais mangé quelque chose d'aussi bon. Indulgente, Mélanie me regarda m'empiffrer.

Maintenant, ne vous hâtez pas de me juger sévèrement et ne perdez pas de vue le fait que j'avais à peine seize ans, et enfin que j'étais seule pour la première fois de ma vie. Tout ce qui suivit ce repas pantagruélique se déroula comme une sorte de rêve, à peine cohérent. Est-on responsable de ce qu'on fait en rêve ?

Après ces précautions oratoires, vous devez vous attendre au pire. Je ne vais pas décevoir votre attente, si honteuse que je sois encore, au moment où j'écris ces lignes, au souvenir de ce que nous fîmes subir à ce malheureux garçon de bureau cet après-midi-là.

Et c'est ce que je vais vous conter dans le chapitre suivant, sans rien omettre, puisque j'ai promis de ne rien cacher dans ces mémoires.

CHAPITRE IV

PUNITION D'UNE BALLERINE

Du fond de la torpeur animale qui m'avait envahie, j'entendis Mélanie qui me parlait. J'ouvris les yeux en sursaut.

— Tiens, bois ça, me disait-elle, ça va te réveiller, petite goinfre !

Elle me tendait une tasse de café noir. Je la bus, et en effet, mes idées s'éclaircirent quelque peu.

— Tu sais quoi ? me dit-elle, en me caressant les cheveux, il faut faire quelque chose qui nous remue un peu les nerfs, sans quoi nous allons nous endormir, toutes les deux ! Ce vin était plutôt traître.

J'en convins dans un bâillement, tout mon corps baignait dans une délicieuse hébétude. Elle me versa une seconde tasse de café.

— Mais quoi faire ? songea-t-elle à voix haute.

Elle fit mine de se creuser la tête, mais j'avais déjà deviné à la lueur coquine de ses yeux qu'elle avait son idée, et je croyais deviner laquelle. Aussi ne fus-je pas vraiment surprise quand elle me dit :

— Et si on demandait à Phileas de danser pour nous ? Cela t'amuserait de le voir faire la ballerine ? Dans *La Mort du cygne*, notamment, tu ne peux pas savoir comme il est crevant...

Je m'étais attendue à quelque chose dans ce genre et je me sentis aussitôt tout émoussillée.

— Oh oui, fit Mélanie, je crois que c'est une bonne idée. Tu vas voir, on va bien rire. Va prendre les martinets...

— Les deux ?

— Bien sûr, il faut bien que tu t'amuses, toi aussi ! Je me levai et allai prendre les deux martinets. Mélanie me les fit poser bien en vue, sur la table. Elle riait sous cape.

— Et là-bas, me dit-elle, sur la dernière étagère, prends ce carton à chapeau et descends-le.

J'obéis, j'étais toute moite de curiosité. Elle souleva le couvercle du carton

et en tira un tutu de ballerine, en tulle pailleté d'or. Il y avait aussi un justaucorps de danseuse, un de ces maillots collants qui couvrent le buste et qu'on accroche aux épaules par deux fines bretelles ; en bas, cela s'achève par une petite culotte.

Elle déploya le justaucorps devant moi en m'observant avec un sourire égrillard. Devinant à son attitude que le maillot devait avoir une particularité remarquable, je le regardai plus attentivement... et sentis mes joues s'échauffer. En effet, la partie du vêtement qui était censée cacher les parties sexuelles avait été découpée aux ciseaux, on y avait fait un trou ovale grand comme ma main. Souriant de plus belle, Mélanie retourna le justaucorps et je pus constater que derrière, c'était encore pire, la découpe était si grande qu'il ne faisait aucun doute qu'elle laissait les fesses entièrement nues.

C'est à l'examen de son justaucorps que Phileas, qui revenait chercher les gamelles pour les rapporter à la cantine, nous trouva occupées. Il eut une grimace de contrariété en voyant le tutu qui débordait du carton à chapeau, et quand il aperçut le justaucorps que tenait Mélanie, ses paupières battirent à plusieurs reprises, comme celles d'un hibou.

— Je faisais admirer votre garde-robe à Charlotte, lui dit mielleusement Mélanie en refourrant le justaucorps dans le carton, et je me disais que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée si vous lui montriez un jour vos talents. Mais rassurez-vous, rien ne presse !

Phileas parut aussitôt quelque peu rassuré, mais ça ne dura guère. Alors qu'il s'approchait de la table pour prendre les gamelles, il découvrit, bien en vue, les deux martinets. Ses joues s'empourprèrent et sa pomme d'Adam s'agita.

— Mélanie ! bredouilla-t-il... vous m'aviez promis...

— Eh bien quoi ? fit la secrétaire. N'est-il pas normal que je vous corrige quand vous vous êtes montré impertinent ? Cela ne fait-il pas partie de nos conventions ?

— Mais... mais... pas devant elle... supplia le garçon de bureau.

— Et pourquoi donc ? N'a-t-elle pas le droit de s'amuser, elle aussi ? Puisqu'il y a deux martinets, n'est-il pas normal qu'elle en utilise un ? Je compte bien qu'elle saura vous corriger comme vous le méritez, vilain garçon ! Et qu'elle ne se laissera pas attendrir par vos cris et par vos larmes de comédie.

À cette idée, et surtout au regard haineux et effrayé que me lança le garçon de bureau, je me sentis délicieusement remuée. Cependant, les mains tremblantes, tout terrorisé, Phileas s'emparait des gamelles. Il put constater

que nous n'avions pas touché à leur contenu et contempla d'un œil envieux les reliefs de notre festin.

— Vous voulez du gâteau au chocolat ? lui proposa alors Mélanie, en caressant le manche d'un des martinets. La petite goinfre que vous voyez là en a quand même laissé un peu pour vous, Phileas, méchant garçon, bien que vous ne le méritiez pas, après vous être conduit devant elle d'une façon aussi indécente... et lui avoir laissé tripoter vos vilains attributs...

À ce rappel, les joues de Phileas devinrent roses, et il me regarda en coulisse ; je n'arrivais pas à savoir si les allusions de Mélanie l'humiliaient ou l'émoustillaient. Cependant, ce que j'ignorais encore, la gourmandise était son péché mignon. Luttant contre la convoitise, il s'efforçait de garder digne figure.

— Je veux bien le finir, accorda-t-il, comme s'il nous faisait une grâce, si vous devez le jeter ; demain, il serait rassis.

Il étendit la main vers l'assiette au gâteau. Mais, tenant le martinet à l'envers, Mélanie lui donna un coup sur les doigts avec le manche. Elle avait frappé sec et il se suça le doigt en lui adressant un regard de reproche.

— Tout beau, mon joli monsieur ! lui dit-elle doucereusement, un gâteau pareil, cela se mérite. Que ferez-vous en échange pour nous distraire, Phileas ?

D'un geste éloquent, elle souleva la partie du tutu qui dépassait de la boîte à l'aide du manche du martinet. Phileas se renfroigna immédiatement.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Mélanie... Monsieur Farnèse m'a demandé de préparer la paye des ouvrières pour demain. Dès que j'ai rapporté les gamelles, je dois aller voir Monsieur Simms pour qu'il me fournisse les éléments.

— Si nous sommes contentes de votre prestation, vous pourrez aussi avoir le reste de vin. C'est du pouilly-fuissé.

Elle plongea dans le gâteau une des grosses cuillères d'argent ornées des armoiries du comte Zappa et y puisa une généreuse portion qu'elle lui tendit. Il ne se fit pas prier pour l'engloutir.

— Combien de temps ? lui demanda Mélanie. De combien de temps disposons-nous ? Ne mentez pas.

— Eh bien... disons...

— Une heure ?

— Mais pas plus, Mélanie, je vous assure, une heure, c'est la dernière limite. Je pourrais toujours dire à Monsieur Farnèse que je n'ai pas trouvé Monsieur Simms...

— Oh, je vous fais confiance pour inventer un mensonge. Mais une heure suffira... Tenez, buvez un peu de vin.

Elle lui en versa un demi-verre qu'il dégusta les yeux mi-clos.

— Si vous faisiez quelques entrechats ? Qu'en dites-vous ? Charlotte meurt d'envie d'admirer vos talents...

Il fit la moue à cette idée.

— Aujourd'hui ? Mais voyons, Mélanie, vous n'y songez pas ! Et devant cette petite jeune fille...

Il n'alla pas plus loin et m'observa entre ses longs cils.

— Pourquoi non ? fit négligemment Mélanie. N'a-t-elle déjà pas vu de votre personne tout ce qu'il y avait à voir ? Cessez d'ergoter et de jouer à la grande star, allez plutôt tirer le verrou, nous serons plus tranquilles.

Avec une moue de vieille fille, son verre à la main, Phileas, dont l'empressement démentait les protestations vertueuses, fila dans le bureau voisin. Nous l'entendîmes tourner la clef dans la serrure et tirer le verrou. Dès qu'il fut de retour, Mélanie lui versa un second verre, et il le but, debout devant nous. J'eus l'impression qu'il était tout frémissant d'attente. Il n'arrêtait pas de m'envoyer des petits coups d'œil en coulisse et se détournait aussitôt qu'il croisait mon regard. Ayant posé son verre vide, il s'essuya les lèvres du dos de la main et, tout en m'envoyant une de ces œillades obliques, il porta la main à la boucle de sa ceinture. Je me sentis devenir délicieusement moite ; il ne faisait plus de doute : nous allions assister à une cochonnerie.

— Ne pourrais-je pas garder mon pantalon ? On perdrait moins de temps...

— Vous n'y songez pas, Phileas, voyons, soyez réaliste, mon cher. Une ballerine en pantalon ?

Il fronça les lèvres, et dégrafa la boucle de sa ceinture. Mélanie se cala confortablement dans sa chaise et croisa les jambes, retroussant insoucieusement sa jupe à mi-cuisses. Les yeux de Phileas se posèrent sur la portion de chair nue qu'on apercevait au-dessus du bas noir ; et il commença à déboutonner sa braguette.

— Ce sera tellement plus drôle, le taquina cruellement la secrétaire, quand vous aurez votre cul nu et toutes vos bricoles à l'air !

— Cette gamine n'a que seize ans, objecta d'un ton neutre Phileas, qui avait ouvert son pantalon et le tenait à sa taille des deux mains, je pense que vous savez ce que vous faites.

— Ne vous mettez pas en peine de cela et lâchez ce pantalon. Ne vous a-t-on jamais appris qu'il ne fallait pas faire attendre les dames ?

Avec un soupir, Phileas ouvrit les doigts et son pantalon descendit en

accordéon le long de ses jambes. Le pantalon aux chevilles, il prit l'assiette que lui tendait Mélanie, et il se mit à manger le gâteau en se servant de la cuiller. Il avait à demi fermé les paupières pendant que nous l'examinions, Mélanie et moi, en échangeant des sourires moqueurs.

N'était-il pas en effet de la plus grotesque des indécences, vêtu en haut et nu à partir de la taille ? Vous pensez bien que ce n'était pas à ses mollets de coq ni à ses cuisses incroyablement poilues que nous nous intéressions. Il savait parfaitement ce qu'il s'agissait de nous montrer ; et il avait écarté les jambes, autant que le lui permettait le pantalon à ses chevilles, pour que ce fût bien visible. Pendant que nous contemplions ses attributs sexuels, il s'empiffrait de chocolat, mais ne restait pas pour autant insensible à ce que la situation avait d'émoustillant. Telles deux lourdes sacoches sombres, ses couilles velues pendaient entre ses cuisses et au-dessus d'elles, presque verticalement, se dressait la lubrique massue de chair blafarde de sa bite. Était-ce dû à l'émotion de se dénuder devant nous, ou s'agissait-il d'un réflexe purement animal ? Il bandait effrontément, et le bout de son engin lui touchait presque le nombril, au ras de la courte chemise qui cachait sa poitrine entre les pans ouverts de son veston.

— Eh bien, mon gaillard, le complimenta ironiquement Mélanie, pendant qu'il se versait un verre de vin pour faire passer le gâteau, on dirait que ça vous fait de l'effet. Tu as vu un peu cette chose, Charlotte ? Je plains votre future épouse !

Phileas dégustait son vin à petites gorgées.

— Faites sortir le bout, lui dit Mélanie, d'un ton de voix aussi naturel que si elle lui avait demandé du feu, montrez donc à Charlotte le gros nez rouge... elle aime bien ça... qu'on vérifie s'il a la goutte au nez, comme tout à l'heure !

Tenant son verre d'une main, Phileas laissa descendre l'autre et pinça sa pine entre deux doigts pour dénuder le gland. Il bandait si fort qu'il dut forcer un peu ; dès que le gland, qui brillait comme une petite tomate, fut découvert, la peau élastique du prépuce, retournée sur elle-même, se resserra à sa base, étranglant le petit chauve d'un anneau de chair écarlate.

— Approchez ! fit Mélanie.

Pour ce faire, il dut retirer ses pieds du pantalon qui l'encombrait ; l'ayant ramassé, il le disposa soigneusement sur le dossier d'une chaise. Dès qu'il fut à portée de Mélanie, elle prit le gros tuyau de chair blafarde dans ses mains et le flatta sur toute sa longueur.

— Vous êtes drôlement dur, mon cher, jamais vous ne pourrez faire la

ballerine avec cette matraque entre les jambes. Touche donc, Charlotte, qu'en penses-tu ?

À mon tour, je pris en main l'énorme barreau de chair. Pour être dure, elle l'était. Je n'en revenais pas que de la chair pût durcir à ce point. Avec un mélange d'épouvante et d'abjecte satisfaction, je palpais sur toutes ses coutures la bite et les couilles de Phileas. Ces dernières m'intriguaient particulièrement. Le verre aux lèvres, il se laissait faire, en retenant son souffle.

— Il faut faire quelque chose, dit Mélanie, il ne pourra jamais danser convenablement dans cet état. Nous allons remédier à cela. Allez devant l'évier !

Mélanie me cligna de l'œil et me fit signe de venir avec elle. Phileas nous avait précédées devant l'évier. Il avait fermé les yeux, ses narines frémissaient.

— N'allez pas vous faire des idées, surtout, hein, imbécile. C'est uniquement pour que vous puissiez danser ! lui dit Mélanie.

Elle prit en main la bite raidie et l'abaisse à l'horizontale au-dessus de l'évier.

— Il faut le soulager ; m'expliqua-t-elle. Nous allons traire le bouc ! Ouvre le robinet.

Dès que l'eau commença à couler, elle se mit à le masturber d'une façon mécanique, couvrant et découvrant le gland, serrant la bite à pleine main. Tout en l'astiquant, elle me parlait.

— C'est un cochon, ce Phileas, un vrai porc, un obsédé sexuel ! Il ne pense qu'à se masturber. Tu as vu un peu ce morceau ?

Le pauvre diable se contorsionnait ; en proie aux affres du plaisir, il grimaçait d'une façon épouvantable, les yeux hors de la tête, la bouche ouverte.

— Tiens, me dit soudain Mélanie, finis-le donc toi-même, j'ai l'impression que cet animal se retient pour faire durer la chose ! J'ai une crampe au poignet !

Sans me faire prier, je lui pris des mains la grosse bite et me mis à mon tour à faire aller et venir la peau coulissante sur la tige. J'étais ravie des soubresauts et des halètements que je provoquais ainsi. Chaque fois que je tirais la peau vers les couilles pour dénuder le gland, Phileas avait un violent sursaut et émettait un rauque soupir. Que c'était drôle de branler un homme, que c'était excitant, j'en étais tout alanguie ! Comme ma main allait de plus en plus vite, Phileas n'y tint plus. Livide, le visage baigné de sueur, il implora

Mélanie.

— Dites-lui d'aller moins vite... ça me brûle atrocement...

— Quel douillet ! crache donc dans ta main, Charlotte, et mouille lui son pruneau !

Je me mis à rire d'une façon incohérente, et je tirai violemment sur la peau du prépuce pour découvrir le gland tout rougi par l'inflammation due aux brutales frictions que j'avais exercées, puis je crachai dessus. Du bout des doigts, j'étais ma salive sur la peau fragile. Phileas se dandinait lascivement sous ces attouchements. Quand son gland fut bien enduit de salive, je me remis à l'œuvre. Cela glissait beaucoup mieux maintenant et ça ne tarda pas à produire le résultat escompté. Soudain, il me prit l'épaule et me la broya comme pour m'implorer de ralentir. Du coup, j'allai encore plus vite, sentant approcher le terme. En effet, pendant qu'il émettait un râle de moribond, une épaisse giclée de matière blanchâtre fusa hors de lui et alla asperger l'émail du mur carrelé, derrière l'évier. Le râle de Phileas se transforma en une sorte de sanglot. Il dansait sur place et sa bite, que j'étranglais, vomissait de longues rafales de sperme glaireux.

— Oh Mélanie... Mélanie... bredouilla le garçon de bureau. Oh, comme j'ai honte... cette petite jeune fille...

Sa verge ramollissait à vue d'œil ; un filament de morve translucide pendait à son extrémité. Prise d'un dégoût soudain, je la lâchai. Comme s'il était désireux de faire disparaître les traces de son ignominie, Phileas ouvrit le robinet et nettoya le mur souillé de sperme. Puis il se rinça minutieusement le gland et rabattit par-dessus la peau de son prépuce.

Nous le regardions faire, en nous moquant de lui. Vous dire à quel point, maintenant que son excitation était retombée, il paraissait penaud passe mes faibles talents. Mais ne croyez pas pour autant que nous en avons fini avec lui. Ce serait bien mal connaître Mélanie. Il fallut bel et bien que Phileas se mette entièrement nu devant nous, qui nous étions rassises sur nos chaises, comme au spectacle, et qu'il revêtît son infâme tutu. Je fus surprise en le voyant nu de lui trouver une certaine grâce un peu sèche ; bien qu'elles fussent très poilues, ses cuisses longues et bien dessinées avaient quelque chose de féminin, mais ce qui gâtait tout, c'étaient les extrémités : ses pieds et ses mains qui étaient disproportionnés, et surtout ses parties sexuelles qui ballottaient entre ses cuisses, et desquelles nous ne pouvions détacher nos regards. Quand il eut revêtu son justaucorps et son tutu, ce fut encore pire. Du fait que ses couilles et sa verge s'échappaient par l'ouverture du slip, on ne voyait plus qu'elles ; tout le reste avait l'air d'un écrin destiné à attirer

l'attention sur cette partie de son anatomie. Le tutu qui était amidonné s'évasait comme la corolle d'une marguerite, laissant constamment découvertes les parties qui nous intéressaient.

Quand, feignant d'ignorer nos rires et nos quolibets, il se livra à quelques entrechats, dressé sur la pointe des pieds, ce fut tellement comique que je crus que j'allais pisser. À chacun de ses pas, sa verge s'élançait en avant comme une trompe, puis retombait sur le double coussin de ses couilles.

— Faites la révérence, Mademoiselle ! lui ordonna Mélanie, qui pleurait de rire.

Il s'inclina devant nous, balayant l'air d'un geste gracieux de son bras.

— Tournez-vous, idiot... dans l'autre sens !

Elle s'étranglait de rire. Impavide, le garçon de bureau pivota sur ses pointes pour faire la révérence en direction de la fenêtre. Mélanie m'enfonça son coude dans les côtes. En effet, sous la corolle scintillante du tutu, nous pouvions voir, encadrées par le slip découpé, les fesses pâles de Phileas. De derrière, elles ressemblaient à celles d'une femme, et n'était que ses cuisses étaient abominablement velues, ainsi que je l'ai déjà dit, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une vraie ballerine en train de nous exhiber son derrière.

Incliné de l'autre côté, il restait immobile, nous montrant stoïquement son cul. Ses fesses absolument dépourvues de poils étaient d'une blancheur nacrée. Elles frémissaient légèrement. Je me demandai à quoi il pouvait bien penser pendant qu'on l'obligeait à prendre des postures aussi ridicules.

— Elles sont bien pâles, aujourd'hui, fit alors Mélanie d'un ton de voix menaçant. Ne crois-tu pas que nous devrions les faire un peu rougir, Charlotte ?

J'opinaï de la tête, toute ravie, et elle me passa un martinet.

— Reculez un peu, Mademoiselle ! ordonna alors Mélanie. Venez plus près de nous et montrez-nous si vous êtes bien propre !

Avec un sanglot rentré, Phileas, toujours incliné, obéit ; tout en se rapprochant de nous à reculons, il avait pris ses fesses dans ses mains et il les écartait. Il s'immobilisa devant Mélanie. Autour de son anus dilaté, il y avait une petite couronne de poils, et on pouvait voir l'amorce des couilles qu'il comprimait entre ses cuisses.

— Ouvrez-le plus que ça, Mademoiselle ! cria Mélanie en lui assénant un violent coup de martinet en travers des cuisses.

Il poussa un cri strident et tira si fort sur ses fesses que son anus montra l'anneau rouge de la chair interne, et que ses couilles remontèrent par derrière. Du bout de l'index, Mélanie lui tâta ignominieusement l'anus, et

même, elle y introduisit une phalange.

J'entendais Phileas haleter ; ses couilles comprimées avaient pris une couleur violacée.

— Allez vous faire admirer par Charlotte ! lui ordonna Mélanie.

Toujours sur la pointe des pieds, il se déplaça de côté, et j'eus son anus juste en face de moi. Mélanie m'adressa un clin d'œil et se mit dans la bouche le bout de l'index. D'un geste, elle mima ce qu'elle voulait que je fasse. Je suçai donc le bout de mon doigt et je le rentrai dans le cul de Phileas. Il poussa une petite plainte très féminine, et je sentis sa chair chaude s'ouvrir. J'enfilai tout mon doigt en lui avec un sentiment de bonheur abject.

À cause des sensations qu'il éprouvait à être fouillé ainsi, il se relâcha un peu et écarta les cuisses. Ses couilles libérées reparurent entièrement.

— Oh, le vilain bouc ! cria Mélanie, en lui donnant un second coup de martinet sur les mollets.

Pendant qu'il criait, ce fut plus fort que moi : j'attrapai à pleine main ses couilles gonflées et je les serrai très fort. Je sentis alors son anus se crispier spasmodiquement sur mon doigt. Lâchant les testicules, j'avançai ma main entre ses cuisses, à la recherche de sa bite. Je la trouvai, à tâtons, et constatai qu'elle bandait à nouveau. Mélanie me regardait faire. Elle avait une main sous sa jupe, ses yeux luisaient.

— N'est-ce pas qu'on s'amuse bien ? me souffla-t-elle.

Je fis oui de la tête, je venais de tirer sur la peau de la verge pour faire sortir le gland.

— C'est bien, Mademoiselle, vous pouvez vous retourner, nous avons assez visité vos arrières ! fit Mélanie.

Phileas se retourna, ce qui m'obligea à le lâcher. Quand il nous fit face, je vis que son visage était empourpré et qu'il baissait les yeux. Sa bouche frémissait comme s'il était sur le point d'éclater en sanglots. Sous le tutu, sa bite au gros nez rouge découvert pointait comme l'extrémité d'un tuyau d'arrosage. Mélanie lui donna une petite tape, comme sur le museau d'un chien.

— Décidément, Mademoiselle, votre clitoris me paraît bien développé ! Tu ne trouves pas, Charlotte ?

À mon tour, je donnai une tape sur le gland rouge, et j'eus le plaisir de voir se crispier le visage de Phileas. C'est à ce moment que Mélanie se pencha sur moi et me souffla ces mots à l'oreille :

— Un jour, peut-être que c'est toi que je ferai danser ainsi le cul nu ! Qu'en dis-tu ? Et peut-être même que j'inviterai Phileas à te regarder !

Parlait-elle sérieusement ? Je crus m'évanouir à cette idée.

Elle se mit à rire et parut aussitôt oublier ce qu'elle venait de dire pour s'occuper à nouveau de notre souffre-douleur. Le moment était venu pour lui de nous montrer ses talents. Comment vous décrire la danse qu'il exécuta ? J'en serais bien incapable. Imaginez-le sautillant de-ci, de-là, avec ses couilles qui ballottent, les bras en corbeille au-dessus de la tête, se livrant à de ridicules entrechats, levant une jambe au plafond comme une danseuse de french cancan... et pendant ce temps, comme il était à portée de nos mains, vous devez bien vous douter que nous ne nous privions pas de lui tripoter ses volumineux attributs. C'est surtout son gland qui nous amusait, car chaque fois que nous le touchions, Phileas tressautait violemment et ne parvenait pas à garder la pose. Nous nous excitions de plus en plus, et nous ne tardâmes pas à lui envoyer des coups de martinet de plus en plus cruels sur les cuisses et sur les fesses pour qu'il danse mieux. Chaque fois, il poussait un cri strident et se mettait à danser de plus belle. À vrai dire, il faisait n'importe quoi, se livrant aux plus grotesques contorsions, et les coups de martinet visaient maintenant le plus souvent ses grosses couilles mauves et sa verge toute raide. Cela devait lui faire très mal, car il glapissait d'une voix de plus en plus aiguë, et des larmes coulaient sur ses joues maigres.

Nous prenions de plus en plus goût à le fouetter ; et bientôt, nous n'attendîmes même plus qu'il se remette à danser. Nous le pourchassions dans la cuisine en riant féroce, et il courait en tous sens pour nous échapper, se heurtant aux meubles, tentant vainement de protéger ses fesses et ses attributs de ses grandes mains. Il nous suppliait d'une voix stridente :

— Mesdemoiselles, Mesdemoiselles... arrêtez... arrêtez... cela fait trop mal, ce n'est plus de jeu !

Essoufflées, nous cessâmes de le poursuivre et nous allâmes nous rasseoir sur nos chaises. Le malheureux crut-il vraiment que nous en avions fini ? Je le vis tendre une main vers son pantalon qui était sur le dossier d'une chaise.

— Vous plaisantez, Mademoiselle ! Vous avez dansé pour nous, vous allez maintenant recevoir la récompense que méritent vos talents ! Je vais vous apprendre à vous moquer du monde ! lui cria Mélanie.

— C'est maintenant, me souffla-t-elle à l'oreille, que nous allons vraiment nous amuser. Nous avons un prétexte pour le punir puisqu'il a si mal dansé !

Et elle lui ordonna de prendre la posture la plus propice au châtiment qu'il avait mérité. Nous tournant le dos, il dut se pencher en avant et écarter les fesses avec ses mains, comme lorsqu'il avait fait sa révérence. Seulement, cette fois, il avait les jambes bien écartées.

— Nous allons vous faire rougir les fesses, Mademoiselle, cela vous apprendra à danser aussi mal ! lui cria Mélanie. Penchez-vous davantage et écartez bien les fesses !

En riant de bonheur, elle visa l'anus et le cingla férocement avec le martinet. Phileas cria d'une voix stridente :

— Penchez-vous davantage ! Et toi, vise bien ses grosses sacoches... c'est à cause d'elles qu'il a si mal dansé...

Je lui cinglai les couilles cruellement. Ce qui me ravissait, c'est qu'en dépit de la souffrance que nous lui infligions, il ne cherchait plus comme tout à l'heure à fuir. Il subissait sa correction. À tour de rôle, nous lui fouettions les fesses et l'entrecuisse, lui arrachant des plaintes aiguës. Mélanie rayonnait de bonheur, ses yeux luisaient, elle riait d'une façon saccadée, et moi, je ne devais pas être très différente, une atroce jubilation me gonflait la poitrine, je n'aurais jamais cru que cela pouvait être aussi amusant de fouetter un homme nu. La posture de Phileas, toutefois, ne nous livrait que ses parties arrière. Quand nous lui eûmes bien fait flamboyer les fesses et l'arrière des cuisses, Mélanie lui ordonna d'aller se coucher sur la table. En grande hâte, nous déplaçâmes les assiettes et les gamelles pour lui faire une place. Une fois qu'il fut couché sur le dos, Mélanie lui ordonna de prendre ses jambes dans ses mains et de les ramener vers sa poitrine en les écartant le plus possible.

— Faites la grenouille ! lui cria-t-elle.

Il tira si fort sur ses jambes que ses genoux lui touchaient les épaules. Dans cette position dont je n'ai pas besoin de vous souligner l'humiliante obscénité, Phileas nous livrait à la fois tout son cul bien ouvert et toute la partie frontale de son anatomie.

À tour de rôle, nous nous mîmes à lui cingler l'entrecuisse et le sillon des fesses, nous pouvions maintenant viser sa verge au bout sorti, et c'est sur elle que nous concentrions nos efforts. Phileas avait les yeux hors de la tête. En pouffant de rire, nous cinglions ses mollets poilus, ses cuisses, ses couilles, ses fesses et sa bite, nous n'épargnions rien. Pour ma part, j'éprouvais une jouissance très particulière chaque fois que je lui lacérais en même temps la raie du cul et le sexe, de façon que l'extrémité des lanières vienne lui mordre le gland. Il poussait alors un cri épouvantable et battait comiquement l'air de ses longues jambes maigres de pantin.

Mais les meilleures choses ont une fin, et l'heure dont nous disposions avant que Mr Farnèse s'inquiète de l'absence indûment prolongée de son adjoint s'était presque écoulée. Avant de lui rendre sa liberté, Mélanie lui imposa une ultime avanie. Entièrement nu, il dut faire le ménage, desservir,

laver la vaisselle, et pour finir, nettoyer le sol qu'il avait éclaboussé aux alentours de l'évier. Il était au-delà de toute protestation, ayant abdiqué tout respect humain.

En le voyant frotter le carrelage, à genoux, appuyé sur une main, les reins bien cambrés, tourné vers nous de façon à nous montrer son anus et ses couilles, je sus de façon certaine que ce n'était pas la première fois que Mélanie lui infligeait cette corvée.

— Ne dirait-on pas un chien, comme ça, à quatre pattes ? me demanda-t-elle.

Elle lui cria :

— Ouvrez votre cul mieux que ça, sale chien !

Jugeant sans doute qu'il n'obéissait pas assez vite, elle lui expédia un féroce coup de pied dans les côtes. Phileas poussa un glapissement et posa bien à plat ses deux avant-bras sur le carrelage mouillé. Prosterné, il creusa les reins et éleva son derrière. Nous pûmes voir sa bite se balancer, elle n'avait rien perdu de sa morgue, et son anus s'écarquilla, œil aveugle cerné de poils noirs.

Une fois de plus, Mélanie me prit à témoin.

— N'est-il pas drôle ainsi, ce vilain chien ? Jouons encore avec lui, il nous reste quelques minutes. J'aime beaucoup jouer avec les vilains chiens vicieux. On peut tout leur faire, ils n'iront rien rapporter à personne !

Elle s'accroupit d'un côté de Phileas, et moi de l'autre. Il se tenait absolument immobile, livré à nos caprices, et nous l'entendions à peine respirer pendant que nous lui tripotions le sexe et les couilles. Les mains de Mélanie et les miennes se touchaient pendant que nous le masturbions ainsi, et nous échangeions des œillades complices dans le dos du malheureux. Du fait de sa position, j'avais l'impression que nous étions en train de traire une chèvre... ou un bouc !

— On s'amuse bien, hein ? me disait sans arrêt Mélanie. Branle-le plus fort, on va encore le faire juter !

Et en effet, cela ne tarda pas. Bientôt, Phileas arrosa le sol de son sperme en poussant un profond soupir... puis il s'affaissa et resta un instant couché de tout son long, secoué de sanglots muets, le visage caché dans ses mains.

Avec une grimace de mépris, Mélanie se releva et lui donna un petit coup de pied.

— Et cela se prend pour un homme ! me dit-elle.

Nous allâmes nous laver les mains à l'évier, et Phileas, après s'être nettoyé, alla se rhabiller :

— Vous pouvez emporter la bouteille de vin, lui dit Mélanie. Et rincez-vous le visage, imbécile. Vous êtes en sueur. Voulez-vous donc que tout le monde soit au courant de ce que vous venez de faire ?

Après s'être débarbouillé, Phileas quitta enfin les lieux, emportant les gamelles ainsi que le salaire de sa prestation : le reste du gâteau au chocolat et le fond du vin.

— Tu as vu ce que c'était qu'un homme, me dit Mélanie après qu'il fut sorti. Crois-moi, ne t'occupe pas de cette engeance. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Tu pourras t'amuser avec celui-ci, mais ne te mets jamais à leur merci. Ce sont des bêtes sans dignité.

Me laissant achever le rangement, elle regagna le bureau. Quand je l'y retrouvai, je vis qu'elle s'était recomposé son visage impassible. Chapeautée, gantée, elle était en train d'enfiler un superbe manteau de fourrure. (Un vison de toute beauté, sans doute cadeau du comte Zappa.)

— Je te laisse le bureau. J'ai besoin de changer un peu d'air. Je vais faire un tour en ville. Quant à toi, finis tes écritures. Je veux que toute la pile ait disparu d'ici demain matin. Ne va surtout pas t'imaginer que tu es ici seulement pour te goberger et t'amuser.

Elle quitta le bureau sans m'accorder un regard. Peu après, j'entendis démarrer sa voiture.

Je passai tout le reste de la journée à me morfondre sur mes factures. Je n'avais toujours pas terminé quand la sirène retentit et je dus rester une heure de plus. J'étais donc toute seule dans le bâtiment désert quand une voix goguenarde et fielleuse m'interpella. C'était mon oncle Jeremy, le chauffagiste, qui faisait sa tournée du soir après la fermeture des bureaux.

— Tiens, tiens, que vois-je là ? Mais oui, c'est bien la petite Charlotte ! Alors, comme ça, tu es punie ? Pour un premier jour de travail, ça promet !

— On ne m'a pas punie, j'ai un travail important à terminer !

— Tu parles, Charles, gouailla mon oncle. Il n'y a pas une heure que j'ai entendu la Mélanie parler de toi avec Mr Farnèse. Elle prétendait qu'elle allait te dresser, car tu n'étais bonne à rien ! Même qu'elle a rajouté qu'elle regrettait de ne pas avoir engagé plutôt Melinda Carmody comme fille de bureau ! Ah, je n'ai pas gagné au change, qu'elle disait !

Je fus ulcérée par cette trahison. Deux larmes de dépit m'en montèrent aux yeux, pour la plus grande satisfaction de Jeremy. Je l'implorai pour qu'il ne parle pas de ce que Mélanie avait dit à mon père. À ce moment, mes cousins entrèrent dans le bureau. Ils portaient de longs tabliers crasseux qui leur descendaient jusqu'aux chevilles et tenaient des balais et des seaux. Paul

faisait vraiment triste figure dans cet accoutrement, et son frère n'était guère mieux loti.

— Mais... que font-ils là, mon oncle ?

Jeremy eut une grimace de dépit.

— Nous n'avons pas la chance d'avoir des emplois de bureau dans la famille ! me lança-t-il haineusement. Aussi, comme les temps sont durs, mes garçons en sont-ils réduits à faire les nettoyeurs pour faire rentrer un peu d'argent.

Paul m'avait caché ce secret honteux, et son faraud de frère ne s'en était pas vanté non plus.

— Je leur montre les locaux et je leur donne un coup de main ! ajouta Jeremy.

Toots ricana et cracha sur le sol. Paul le fusilla du regard. Mais comme nous étions dans une de nos brouilles, il ne daigna pas m'adresser la parole.

— Tu vas pouvoir raconter cela ce soir à table, chez toi, je gage que tu obtiendras un beau succès !

Le visage de Jeremy suait la haine ; la jalousie qu'il éprouvait à l'égard de mon père le rendait malade.

— Je ne dirai rien... Paul, je te jure que je ne dirai rien. (Paul haussa les épaules, dédaigneux, repoussant mon offre de paix.) Après tout, il n'y a pas de sot métier. Mais de votre côté, mon oncle... ne répétez pas à mon père ce que Mélanie a dit de moi...

Mon oncle me le promit, et il exigea la même chose de ses fils. Toots donna son accord, du bout des lèvres, et se mit à balayer pendant que Paul vidait le cendrier de Mélanie dans son seau. Horriblement gênée de les voir réduits à ces travaux humiliants, j'expédiai le reste des factures. Je pus enfin quitter les lieux. La dernière vision que j'emportai, ce fut celle de mon oncle et de ses deux fils qui me regardaient faire, appuyés sur leur balai. Pour la première fois, je ne trouvai aucun réconfort dans le regard de Paul. Il m'observait avec la même hostilité que les deux autres.

Je pris alors conscience que j'étais passée de l'autre côté, nous n'appartenions plus au même monde : j'étais devenue une demoiselle de bureau. Je pris la résolution de faire tout ce que je pourrais pour garder mon emploi... dussé-je me plier pour cela aux caprices les plus inconvenants de la dulcinée du comte Zappa. Comme le disait souvent mon père :

— Tout se paie, dans la vie. On n'a rien pour rien.

Voici donc de quelle façon s'acheva ma première journée de travail à la biscuiterie.

CHAPITRE V

LE THERMOMÈTRE

Le lendemain, qui était un mardi, le jour de la paye des biscuitières, Mélanie m'accueillit aussi naturellement que si rien ne s'était passé. Pas la moindre allusion à nos jeux avec Phileas : cela semblait effacé de sa mémoire. Elle se montra enjouée, mais assez distante. J'avais trouvé en arrivant une nouvelle pile de factures sur ma table. Je m'attelai à ma tâche sans enthousiasme excessif. De son côté, elle passa quasiment toute la matinée à téléphoner à des amies. Il était question d'une sorte de soirée que donnait l'une d'entre elles : que devait-on mettre ? Serait-ce collet monté ou ollé ollé ? Qui viendrait ? Etc.

Je découvrais un nouvel aspect de son caractère, une Mélanie un peu chichiteuse, parlant volontiers chiffon, donnant dans le ragot mondain en baissant la voix chaque fois qu'elle prononçait un nom propre. Et donc, pendant qu'elle tuait le temps de la sorte, moi, je suais sur mes factures. Ce n'est pas une façon de parler, je transpirais vraiment, j'en avais les aisselles trempées. Il faut vous expliquer qu'à cause de ses ascendances sud-américaines, Mélanie était excessivement frileuse. Elle poussait à un tel point le chauffage que le bureau baignait dans une atmosphère tropicale. Cela ne la gênait guère car elle ne portait quasiment rien sous sa robe, ainsi que j'eus maintes occasions de le vérifier ce matin-là alors que, vautrée sur le canapé, les cuisses impudiquement ouvertes, elle téléphonait à ses copines ou lisait son journal.

Chaque fois que je levais les yeux sur elle, j'avais un aperçu différent de sa féminité ; elle ne portait pas plus de culotte que la veille, et à plusieurs reprises, tant elle s'ouvrait avec indécence, je pus voir bâiller la fente rose de son con dans la broussaille de ses poils pubiens. Au milieu de la matinée, Phileas entra dans le bureau, tout affairé, et présenta un gros registre à Mélanie. Comme il lorgnait sur ses cuisses découvertes, elle rabattit sa robe d'un geste négligent et, après avoir couvert le micro avec sa main, elle

parcourut d'un regard agacé les pages qu'il tourna lentement devant elle.

— Encore des heures supplémentaires ? ricana-t-elle. Décidément, votre cousine est bien en cour, Phileas ! Elle va finir par attraper des cors aux fesses !

Phileas pinça les lèvres et tourna la dernière page.

— Et votre chère petite sœur ? La charmante Opal ? Elle n'a pas encore fait d'heures supplémentaires, elle ? Comment cela se fait-il ? le taquina Mélanie.

Comme chaque fois qu'on faisait allusion à sa sœur, le garçon de bureau se renfrogna. Mélanie parapha le registre pour donner son accord et reprit sa conversation téléphonique.

Phileas vint ensuite à ma table pour y chercher je ne sais quel tampon dont il marqua une dizaine de pages successives. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous étions aussi gênés l'un que l'autre de nous retrouver en présence après ce qui s'était passé la veille. Et encore, moi, j'avais l'excuse de l'ivresse, mais lui ! Je ne levai pas les yeux de mes écritures, et Phileas faisait comme si je n'étais pas là. Mais voilà qu'au moment de repartir, il me chuchota ces paroles :

— Dans votre propre intérêt, Mademoiselle, je ne saurais trop vous conseiller de garder bouche cousue sur ce qui s'est passé hier ! En ce qui me concerne, je nierai tout !

J'en restai saisie. Comme si j'allais me vanter d'une chose pareille ! Quel prétentieux imbécile ! Je m'apprêtais à le remettre vertement à sa place quand il éclaira ma lanterne.

— Je ne tiens pas à faire de la prison... alors que c'est à moi que l'on a fait violence !

Je compris alors qu'il redoutait qu'on l'accuse d'avoir détourné une mineure. Je le rassurai sur-le-champ :

— Me prenez-vous pour une idiote ?

Il se radoucit immédiatement et me susurra confidentiellement en faisant papilloter ses cils :

— Vous et moi, Mademoiselle Charlotte, nous sommes embarqués dans la même galère. On profite de nous parce que nous sommes pauvres. Croyez-moi, nous avons tout intérêt à bien nous entendre. Nous devons... unir nos faibles forces... pour... pour lutter contre la tyrannie qu'on nous fait subir !

Ce langage ampoulé me donna envie de rire ; en même temps, je commençais à craindre que Mélanie ne prenne ombrage de ce conciliabule, mais apparemment, elle était trop occupée à parler chiffon au téléphone.

— Puis-je compter sur votre amitié ? me demanda Phileas, en donnant un

ultime coup de tampon à son registre.

— Nous verrons.

— Pour ma part, je suis tout disposé à vous être agréable... Et, si le cœur vous en dit, à vous laisser vous amuser comme vous l'entendez avec moi. Si cela vous intéresse, bien entendu ! Ne craignez rien pour votre réputation. Je sais me montrer discret, ce n'est pas moi qui irais me vanter de mes bonnes fortunes !

J'avais du mal à en croire mes oreilles. S'agissait-il bien d'une invite ?

— Eh bien ! cria alors Mélanie, en couvrant à nouveau de sa main le micro de son téléphone, il vous en faut du temps Mr Phileas pour tamponner ces dix pages ! Est-ce que vous songeriez à débaucher mon personnel ?

— Pas du tout, Mélanie, qu'allez-vous penser !

Il referma son registre et prit la poudre d'escampette sans demander son reste.

— Et fermez bien cette porte ! lui cria-t-elle encore, avant de reprendre sa conversation, on ne s'entend plus !

Elle disait vrai, depuis une ou deux minutes un vacarme joyeux régnait dans le couloir. Par équipes de douze, les biscuitières venaient chercher leur enveloppe, car c'était jour de paye. En attendant que Mr Farnèse leur calcule leurs heures, elles faisaient la queue devant sa porte. Tout excitées à l'idée de toucher leur argent, elles s'interpellaient avec des rires stridents et se lançaient l'une à l'autre des quolibets d'une incroyable vulgarité. Je rougissais sur mes factures en entendant les mots crus qu'elles employaient. À un moment, une dispute éclata, j'eus l'impression que deux filles se crêpaient le chignon.

— Va donc faire taire ces idiots ! me cria Mélanie, exaspérée.

Plus morte que vive, je sortis dans le couloir. Le silence se fit immédiatement. Les biscuitières avaient une pétoche bleue de Mélanie. Elles formaient une troupe confuse devant la porte du comptable. La dispute avait éclaté parce que l'une d'elles avait voulu passer avant son tour. Quand elles virent qu'il ne s'agissait que de moi, elles se remirent à jacasser.

— D'où elle sort, celle-là ?

— C'est la remplaçante d'Elizabeth !

— Ma parole, Mélanie les prend au berceau, maintenant !

Je remarquai alors qu'une fille qui n'avait guère plus que mon âge, et qui n'était pas maquillée, se tenait un peu à l'écart du troupeau et paraissait aussi choquée que moi par l'attitude des autres biscuitières. Sans doute s'agissait-il d'une nouvelle. Elle pinça les lèvres d'un air désapprobateur en entendant les propos de ses collègues. Une grande bringue aux cheveux roux, âgée d'une

trentaine d'années, extrêmement maquillée, se détacha du troupeau.

— Qu'est-ce que tu veux, ma mignonne ? me demanda-t-elle. Approche, n'aie pas peur. Quel âge as-tu ?

— Mélanie... bafouillai-je, demande que vous fassiez un peu moins de bruit.

— Mais bien sûr, mon lapin ! Et toi, qu'est-ce que tu demandes ? Tu ne veux pas venir me téter un peu ? J'ai ma montée de lait !

D'un geste brusque, elle entrouvrit sa blouse blanche sous laquelle elle était de toute évidence nue ; un sein encore très beau en sortit. Sa pointe, très foncée, presque noire, était démesurément allongée, comme une tétine de chèvre. Elle se la pinça entre le pouce et l'index et tira dessus pour l'allonger encore, me la présentant, comme s'il s'agissait d'une tétine.

— Viens, ma coquine, regarde comme mes bouts sont durs, viens me les sucer, je te donnerai un penny !

Avec un sourire d'invite, elle acheva d'ouvrir sa blouse et dénuda son autre sein. Comme je restai muette, la rousse, toute dépoitraillée, se tourna vers la nouvelle qui avait les yeux hors de la tête, et elle lui présenta ses nichons.

— Et toi, Opal, ça te chante ? Tu veux me les téter ? Approche, je ne dirai rien à ton frère.

Toutes les filles s'esclaffèrent, et la nouvelle rougit jusqu'aux oreilles.

— Allez, Opal, fais pas la gueule, quoi ! Va la sucer !

— Opal Ferguson, fais-nous rire un peu, suce-la donc !

Toutes les filles l'encourageaient, gouailleuses, et chaque fois elle secouait furieusement la tête et devenait de plus en plus rouge. Ainsi, c'était donc là la jeune sœur de Phileas. Je n'eus pas trop le temps de l'examiner en détail, car la rousse s'était retournée vers moi.

— Ainsi, personne ne veut me les téter ? Vous préférez peut-être autre chose, toutes les deux ? Cela, par exemple !

Le sang me monta aux joues. Je m'étais adossée à la porte que j'avais refermée pour que Mélanie ne soit pas dérangée par le bruit. La grande ouvrière rousse vint se placer devant moi et se retourna. En me surveillant par-dessus son épaule, elle souleva sa blouse à deux mains pour me montrer son gros cul pâle. Il était couvert de zébrures violacées, certaines très profondes, comme si on venait de lui donner le fouet. Je le savais par mes sœurs : certaines des ouvrières, parmi les plus débauchées, acceptaient d'être punies ainsi par les contremaîtres.

— Il te plaît, mon gros pétard ? Tu as vu un peu dans quel état l'a mis Mr Simms ?

Elle écarta ses « miches » des deux mains pour m'exhiber son anus. J'eus un coup au cœur en le voyant largement ouvert. Les autres filles s'étranglaient de rire, en s'efforçant néanmoins de faire le moins de bruit possible, et elles se montraient l'une à l'autre Opal Ferguson qui avait ouvert la bouche.

— Montre-lui l'autre côté, à cette petite gouine ! chuchota une des filles.

— Vas-y, insista une autre, vas-y, Margie, fais-lui voir ta moule !

La rousse fit mine d'hésiter.

— Tu crois ? Tu crois que c'est ce qui l'intéresse ? Eh bien, régale-toi, ma mignonne, regarde, regarde comme elle bave bien pour toi, ma grosse moule ! Si le cœur t'en dit, elle est à toi. Tu peux la manger nature, sans jus de citron !

Les filles se tordaient sans pitié. J'eus un coup au cœur quand elle se retourna et je compris mieux alors la surprise scandalisée que j'avais vue sur le visage d'Opal : le sexe de la rousse était entièrement rasé. À ce jour, c'était la première fois que je voyais un sexe de femme dépourvu de poils. C'était d'une obscénité incroyable. Le terme de moule qu'avaient employé les biscuitières lui convenait atrocement : entre deux lèvres épaisses aux bords d'un rose sale, la fente formait une profonde blessure mauve, et les crêtes des nymphes, d'un rouge sombre, évoquaient de façon criante la chair fragile d'un mollusque. Le con de cette femme était en outre encore plus gros que celui de Mélanie, qui m'avait pourtant paru de belle taille, et on aurait dit qu'elle prenait plaisir à en accroître la laideur. Elle l'ouvrait des deux mains et tirait sur les lèvres chauves dans tous les sens pour le faire grimacer : les petites lèvres sortaient de plus en plus de la fente, toutes luisantes de bave, et formaient comme deux guenilles de chair à vif.

La dénommée Margie n'eut pas le loisir de s'exhiber davantage, au fond du couloir la voix de Mr Farnèse venait de crier son nom. Laisant retomber sa blouse, y refourrant ses seins, elle ne fit qu'un bond jusqu'à la porte que Phileas venait d'entrouvrir.

Le bousculant au passage, elle se faufila dans le bureau. Toutes les filles s'attroupèrent autour du garçon de bureau et lui firent des grâces pour qu'il ne les fasse pas trop attendre.

— Mr Phileas, soyez chic, lui susurra une petite brune au visage très effronté, j'ai un train à prendre, je dois aller à un mariage... ne me faites pas attendre.

— Voyons, Zelda, vous savez que ce n'est pas possible, nous devons respecter l'ordre alphabétique.

La brune lui tira furieusement la langue, vexée d'être rabrouée. C'est alors que Phileas aperçut sa sœur à l'écart. Il fendit la foule des biscuitières et alla

la rejoindre. Subrepticement, il tira une enveloppe de sa poche, la lui remit.

— J'ai signé pour toi, Opal, le compte y est. File à la maison...

Opal prit l'enveloppe et toisa les autres filles avec un petit sourire satisfait. Elles étaient vertes de rage.

— Ce n'est pas bien de faire des passe-droits, Phileas, lui lança Zelda.

— Vous n'allez pas nous rendre votre sœur sympathique, en agissant ainsi ! lui cria une autre.

Il haussa dédaigneusement les épaules pour montrer le peu de cas qu'il faisait de ces menaces et vint me trouver.

— Savez-vous, me dit-il, qui passe sa visite d'embauche, en ce moment ? (Il me désigna le fond du couloir, de notre côté.) La Melinda Carmody ! Elle n'est pas contente. Faites donc comme si vous alliez aux toilettes... Julie laisse souvent la porte ouverte exprès, pour leur rabattre leur caquet. Vous pourrez la voir en petite tenue...

Je lui répondis sèchement que cela ne m'intéressait pas. Mais à peine fut-il rentré chez le comptable que je remontai la partie du couloir qui conduisait à l'infirmerie. La porte était bien ouverte, en effet. Avant d'entrer dans les toilettes, qui se trouvaient en face, je jetai un coup d'œil. Une femme bien en chair, vêtue d'une blouse blanche très bien coupée (rien à voir avec celles que portaient les biscuitières) qui épousait les formes rebondies de son corps plantureux, était assise derrière un petit bureau chargé de paperasses. Devant le bureau, Melinda Carmody, uniquement vêtue d'une affriolante chemise de dentelles, était en train de se peser. Elle avait les joues cramoisies et semblait furibonde. En m'entendant, elle se retourna et me reconnut ; une lueur haineuse brilla dans ses yeux.

— Au lieu de ronchonner, vous devriez me remercier, lui dit avec un épouvantable accent français l'infirmière qui ne pouvait pas me voir. Les autres filles, je les fais mettre à poil ! C'est uniquement par égard pour votre père que je vous ai autorisée à garder votre chemise !

J'entrai dans les toilettes et n'entendis pas la suite. Quand je ressortis, la porte de l'infirmerie était fermée. J'entendis un cri indigné et j'allai y coller mon oreille.

— Chez moi... on le met dans la bouche ! protestait Melinda.

— Ici, on le met dans le derrière, voilà tout. Allons, dépêchez-vous, baissez cette culotte. Que d'histoires pour un thermomètre !

Je n'en écoutai pas davantage et regagnai le bureau où Mélanie téléphonait toujours.

Je n'étais pas assise à mes inutiles factures depuis un quart d'heure, et

Mélanie venait enfin de raccrocher, quand l'infirmière française entra chez nous. Elle était toute rose d'excitation et ses gros seins s'agitaient librement sous sa blouse.

— Qu'est-ce que j'apprends, ma chère Mélanie, fit-elle avec son incroyable prononciation, ne m'aviez-vous pas laissé entendre que c'était Melinda Carmody qui devait remplacer Elizabeth ? Figurez-vous que je viens de faire passer sa visite d'embauche à cette pauvre petite chose fragile ! Elle était d'une nervosité... l'idée d'aller travailler à l'usine la rend malade de rage !

— Monsieur le comte, lui expliqua Mélanie, a jugé bon de lui faire faire un stage à l'emballage, pour lui apprendre à ne pas trop faire sa fière. Vous savez qu'il n'est pas content des prix que lui fait son père, le minotier !

— Vous m'en direz tant ! Ah ma chère Mélanie, si vous aviez pu voir le charmant derrière qu'elle a...

Mélanie dut lui adresser un signe d'intelligence car Julie Beaumonde se retourna d'un coup et m'aperçut. Elle resta toute saisie de surprise, puis vint me pincer la joue.

— Mais c'est un bébé ! Ainsi, c'est donc toi qui as hérité de la place. Comment t'appelles-tu, mon poussin ?

— Elle s'appelle Charlotte, c'est la fille de Carmichael Carpenter, le charpentier du village.

— Et déjà des petits seins très prometteurs... Je me souviens de tes sœurs, deux chaudes garces ! Tu as de qui tenir !

Les deux femmes échangèrent un sourire complice. Je ne savais plus où me mettre. Julie me tâtait les seins sans vergogne, et je n'osais pas la rabrouer. Tout en maudissant la sotte rougeur qui me tiédissait les joues, je la laissai me tirer au milieu de la pièce où elle m'examina tout à loisir. Mélanie paraissait amusée. La Française me trouvait à son goût. Elle me palpaït sur toutes les coutures et ne cessait de s'extasier :

— Mon Dieu, les jolies jambes ! Et ces petites mains délicates ! Et cet adorable derrière bien charnu ! Et ces grands yeux de biche à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession ! (Et l'on aurait tort !) Et cette peau délicate...

Elle se remit à me toucher les seins et les fesses.

— Que c'est ferme, à cet âge ! Que c'est élastique !

Je n'osais pas la repousser.

— Savez-vous que ça ferait une sylphide parfaite ? Une fois qu'elle aura pris un peu de poids et que les formes seront plus prononcées ! Fais voir tes jambes, ma jolie ? Est-ce que tu aimerais danser en tutu ?

Je dus relever ma robe au-dessus des genoux.

— Les cuisses sont un peu fortes, je la verrai plutôt en nymphe.

C'était la première fois que j'entendais ces termes de nymphe et de sylphide. J'étais loin de me douter qu'il s'agissait du bataillon de filles qui ornaient les soirées intimes du comte Zappa.

Sous prétexte de danses, on les faisait s'exhiber dans le plus simple appareil devant les invités. Uniquement des hommes, cela va sans dire, et triés sur le volet. Bien entendu, les sylphides ne faisaient pas que leur montrer leur cul. Tout le corps de ballet était à la disposition de ces messieurs, qui en usaient à leur gré comme de filles de bordel. Julie Beaumonde était chargée par le comte de vérifier qu'elles étaient saines.

— Monte ta jupe plus haut, ne joue pas les timides !

Je dus donc montrer ma culotte, et les yeux de la Française apprécièrent le renflement de mon sexe juvénile.

— Ce sera de toute évidence une callipyge. On pourrait mieux en juger si elle était nue.

— Comme vous y allez, Julie ! fit en riant Mélanie. Elle n'est pas employée ici officiellement ! C'est juste pour la former un peu !

L'infirmière ne put cacher sa contrariété.

— Il faudrait quand même lui faire passer une visite, ne serait-ce que par acquit de conscience ! Est-ce que tu vas à la selle régulièrement ? Vous permettez, au moins, que je lui prenne sa température.

— D'accord, mais rien de plus, hein ?

— Il y a une épidémie de grippe espagnole en ce moment. Il faut bien que je m'assure que les nouvelles ne contaminent pas le troupeau. Va te mettre sur le canapé, ma mignonne, et baisse ta culotte.

Avant que j'eusse réalisé de quoi il était question, les deux femmes me poussèrent vers le canapé, et Mélanie m'obligea sans trop de douceur à me coucher sur le ventre. Julie me retroussa ma robe au-dessus des reins et me baissa ma culotte sur les mollets. Pour cacher ma confusion, j'enfonçai mon visage dans un coussin. Je sentis qu'on tâtait mes fesses nues. Une boule de chaleur se forma dans mon ventre. Après un moment, une des deux femmes fit descendre ma culotte jusqu'à mes chevilles et m'en débarrassa. Le coussin était imprégné du parfum de Mélanie, je me gorgeai de cette odeur pendant qu'on m'écartait les cuisses. Amusées par ma docilité, les deux femmes m'en félicitèrent narquoisement.

— C'est bien, me dit Mélanie, en me caressant une cuisse du bout des doigts... tu es une gentille petite...

— Ce n'est pas comme la Melinda ! approuva Julie, en me caressant une fesse.

Une langueur sournoise se répandait dans mon corps, comme quand je jouais avec les garçons derrière le presbytère. On me glissa un coussin sous le ventre pour me surélever le derrière et on m'écarta encore plus les cuisses. Affreusement honteuse, je sentis que j'étais mouillée au bas du ventre. Dans cette posture impudique, les deux femmes, qui se tenaient derrière moi, devaient voir tous mes orifices.

— Elle a déjà des poils... gloussa Julie. Et regardez...

Je n'entendis pas ce qu'elle chuchotait, mais Mélanie se mit à rire. Je suis sûre qu'elles parlaient de mon sexe, du fait qu'il était ouvert et mouillé. Je mordis le coussin. Julie Beaumonde me prit par les fesses et me les écarta pour dégager davantage mon anus. Je l'entendis cracher. Son doigt mouillé de salive me toucha l'orifice arrière.

— Allons, me gronda-t-elle, ne te crispe pas comme ça ! Tu es grande, maintenant, il va falloir t'habituer à le montrer... ouvre bien ce gros derrière et pousse un peu... voilà, comme ça, fais bien s'ouvrir ta petite...

J'eus un hoquet : son doigt venait d'entrer dans mon cul.

— Je l'élargis un peu... dit Julie.

Il y eut un froissement d'étoffe. J'en déduisis que Mélanie s'était accroupie pour mieux voir mon con dans la fourche de mes cuisses. Elle poussa le coussin sous mon ventre pour mieux dégager toute ma fente. Mon cœur se mit à taper très fort, cela m'ébranlait la tête, et j'eus comme un éblouissement, en même temps, je sentis que je devenais encore plus mouillée.

— Voilà, me complimenta la Française, c'est bien ouvert. Hop !

Elle m'introduisit le thermomètre dans le cul. Les deux femmes se turent. Deux mains me maintenaient les fesses bien écartées. Un souffle tiède balayait les poils de mon con. Sans doute que l'une d'elles devait lorgner ma fente de tout près. À nouveau, j'enfonçai mes dents dans le coussin. J'éprouvais une sensation de vertige dans la poitrine. Un doigt insidieux frôlait les bords de mon sexe. Je retins ma respiration. Le doigt se posa entre les lèvres mouillées de ma fente et enfonça en moi ma chair qui débordait dehors.

— Mon Dieu, ce sont les grandes eaux de Versailles... Si elle mouille comme ça pour un simple thermomètre, que sera-ce quand on lui mettra autre chose ! En tout cas, elle est vierge, aucun doute à ce sujet !

L'infirmière me tâtait l'hymen sans vergogne, mais avec une infinie délicatesse. Puis voilà qu'elle me toucha le clitoris.

— Ah, voici sa petite perle qui pointe le museau...

— Fais voir...

Le doigt pressa davantage, et je sentis mon clitoris saillir. On me le pinça. J'étais à deux doigts de jouir. Jamais encore un garçon ne m'avait tripotée d'une façon aussi méticuleuse. Enfin, elles me retirèrent le thermomètre.

— Voilà, c'est fini, Mademoiselle joli cul ! me dit Julie Beaumonde en m'envoyant une taloche sur la fesse.

Je m'empressai de reprendre une pose plus décente et de rabattre ma robe après avoir remis ma culotte.

— Pas de fièvre ! fit Julie, en secouant le thermomètre. Cette petite mouilleuse a l'air d'être en bonne santé. Pourtant, elle est bien rouge, ne trouvez-vous pas ?

— C'est parce qu'elle nous a montré son cul ! se moqua Mélanie en me pinçant l'oreille.

Elle n'avait pas tort, mais je ne l'aurais avoué pour rien au monde. J'étais encore tout étourdie du plaisir aigu que j'avais éprouvé quand l'une d'elles avait touché mon bouton. J'avais une épouvantable envie de me masturber. J'étais là, indécise, affreusement gênée, et je ne savais quel comportement adopter devant ces deux garces qui me regardaient en souriant, quand un cri lamentable s'éleva au fond du couloir.

— Madame Beaumonde... Madame Beaumonde ! Vite ! Je vous prie ! Cela fait plus de dix minutes, je ne tiens plus !

La voix paraissait affolée. La Française se frappa le front de la main.

— Mon Dieu, c'est vrai ! La Margie Harrington que j'oubliais ! Je viens de lui donner un lavement ? Vous voulez venir voir, ça promet d'être drôle !

Je revis en pensée la grande rousse très maquillée qui s'était exhibée devant Opal et moi. Elle semblait beaucoup moins flambante, maintenant, à en juger par l'accent suppliant de sa voix.

— Par pitié, Madame Beaumonde, venez me détacher... je vais faire sur moi...

On l'avait donc attachée ? Pour lui donner un lavement ? Les deux femmes se sauvèrent en riant.

— Voilà, voilà, j'arrive ! cria Julie.

J'entendis peu après claquer la porte de l'infirmerie. Dévorée par la curiosité, je sortis du bureau. On ne voyait plus personne devant la comptabilité, toutes les filles avaient touché leur paye. Je m'approchai en catimini de l'infirmerie pour tâcher d'entendre ce qui s'y passait. Pourquoi diable Julie Beaumonde avait-elle attaché une fille après lui avoir donné un lavement ?

Mais voilà qu'au moment où j'atteignais l'angle du couloir, la porte des W.-C., qui se trouvait juste en face de celle de l'infirmier, s'ouvrit. Phileas s'apprêtait à en sortir, la main encore à la braguette. Nous demeurâmes aussi surpris l'un que l'autre.

— Entrez donc, Mademoiselle Charlotte, me dit-il en s'effaçant galamment, la place est encore chaude !

Il s'efforçait péniblement de plaisanter, mais il était horriblement mal à l'aise. Venait-il de se masturber ? Sans réfléchir, j'entrai dans les toilettes. Elles contenaient deux cabinets, un pour dames, un pour messieurs, et un lavabo commun. Or, voilà qu'au lieu de sortir, Phileas rentra derrière moi.

— Avez-vous réfléchi à ma proposition ? me demanda-t-il. Je ferme la porte, nous serons plus tranquilles.

Plus tranquilles pour quoi ? Il me faisait peur, soudain, et je reculai vivement jusqu'au lavabo. Tout de suite, il fit en sorte de me rassurer.

— Non, non ! Il ne faut surtout pas avoir peur de moi ! Je suis absolument inoffensif ! Tenez, tenez, je vous en donne la preuve : me voici à votre disposition, vous pouvez me faire tout ce que vous voudrez, je n'exige rien, je n'interdis rien. Vous ne trouverez jamais un homme plus accommodant que moi. Les contremaîtres sont des brutes sans scrupules ! Ils ne rêvent que de viols et de sévices ! Quant à Mr Farnèse, il est encore pire...

Tout en dégoisant ces insanités, il avait ouvert son pantalon. Il y plongeait une main fébrile et fit paraître à la lumière du jour son gros pendentif sexuel. Il dégagea ses couilles, l'une après l'autre, et les laissa pendre hors du pantalon. Dès que tout son fourbi fut à l'air, il mit ses mains derrière son dos et se tint ainsi devant moi, à ma disposition !

— Je sais que les filles sont taquines, à votre âge ! Ne croyez pas que je vous en veuille... Vous pouvez me faire ce qui vous amuse, je ne dirai rien à personne ! Tenez ! Prenez-la... Elle est à vous.

Il tendit soudain l'oreille, puis ajouta, d'une voix horriblement mielleuse :

— Ma grosse poupée... je vous la prête, la vilaine ! Vous pouvez la punir ; si vous voulez !

Bien que cette chose difforme qu'il m'exhibait me parût d'une incroyable laideur, j'étais encore si remuée par ce qu'on m'avait fait dans le bureau que, presque malgré moi, je tendis la main et pris le flasque tuyau de chair moite. Le gros gland rosâtre émergea dans un glissement, il était tout luisant de salive. Ainsi, je ne m'étais pas trompée, le garçon de bureau venait de se masturber, ce qui expliquait la languide mollesse de son gros attribut. Curieusement, je palpais cette chair élastique et frémissante. Un sourire idiot

sur les lèvres, Phileas m'encourageait par des petits hochements de tête approbateurs.

— Allons devant le lavabo, me chuchota-t-il. Nous serons mieux. Vous pourrez aller jusqu'au bout...

Sa verge se gonflait insidieusement dans ma main. Le tenant par là, comme par un manche, je le suivis jusqu'au lavabo. Nos regards se croisèrent dans la glace ; nous étions aussi rouges l'un que l'autre ; il détourna aussitôt les yeux et j'abaissai les miens sur son gros gland violacé. Ce morceau de chair aux louches reflets de viande crue me fascinait. Je ne pouvais m'empêcher d'en toucher la suave peau visqueuse, et chaque fois, je sentais Phileas se raidir d'appréhension.

Je me mis à le branler vigoureusement, le tenant d'une main par les couilles, de l'autre par le tuyau. En quelques va-et-vient, sa queue devint aussi compacte qu'un morceau de bois. Sans qu'il me le demande, je m'interrompis au bout d'un moment et crachai dans ma paume pour lui enduire le gland de salive. Il me remercia de cette attention par un battement de paupières.

— Plus lentement... sans vous donner d'ordre...

Je ralentis mon mouvement : moi aussi, j'avais envie que ça dure. Il ferma les yeux, s'abandonnant sans retenue à son intense bonheur. Tout en le masturbant lentement, je relevais sa bite pour bien la voir, je ne me lassais pas de lui manipuler les couilles. Cela m'intriguait prodigieusement de sentir les gros noyaux qu'elles contenaient monter et descendre sous la pression de mes doigts dans leurs sacs de peau fripée. Que c'était laid, un sexe d'homme ! Et pourtant... si amusant à tripoter !

Soudain, j'eus envie de le voir juter et j'accélérai mon mouvement.

— Je vais tout larguer ! Arrêtez un moment...

Il se contorsionnait d'une façon si comique que j'allai encore plus vite, et voilà qu'au lieu du jet que je m'attendais à le voir cracher, je vis simplement poindre à l'extrémité de son gland enflammé une épaisse larve de sperme, bientôt suivie d'une seconde, puis d'une troisième... Au lieu de s'échapper avec violence, le sperme ne paraissait sortir de lui qu'avec la plus grande difficulté, et comme à contrecœur, comme le jus d'un citron trop pressé ; il glissait le long de la verge, par-dessous, y abandonnant un sillage baveux, pour aller se perdre dans les poils de ses couilles.

Néanmoins, ces faibles preuves de son plaisir ne laissaient pas de lui procurer des sensations sans doute extrêmement violentes, car à chaque goutte qui perlait, il était soulevé d'un spasme prodigieux et poussait un gémissement aigu : dans la glace, je vis qu'il avait les yeux hors de la tête, et

qu'il semblait en proie à une atroce souffrance. Puis, d'un seul coup, sa grosse saucisse se ramollit et se ratatina entre mes doigts. Prise de dégoût, je la lâchai. Les mains toutes tremblantes, sans prendre la peine de s'essuyer, Phileas rentra son flasque attribut dans son pantalon.

Il venait à peine de reboutonner sa braguette que la porte s'ouvrit.

— Bien entendu, vous étiez là, j'aurais dû m'en douter ! C'est à croire que vous passez votre vie dans les cabinets ! fit une voix féminine.

Une petite jeune femme au visage pâlot, dont les cheveux retombaient sur les joues comme des oreilles de cocker, entra dans les toilettes en menaçant Phileas d'un doigt mutin. M'apercevant soudain, elle se figea sur place et je vis ses yeux s'arrondir de stupeur.

— Mais, ma parole, s'écria-t-elle, le gredin donne des rendez-vous galants dans les chiottes !

— Voyons, Rosalinde, ne vous moquez pas !

L'arrivante m'examinait des pieds à la tête.

— Je vois ce que c'est, fit-elle, c'est la remplaçante d'Elizabeth ! « Un clou chasse l'autre », comme dit le proverbe. Décidément, vous n'avez pas perdu de temps, Monsieur le joli cœur !

Je ne pus faire autrement, pendant qu'elle raillait ainsi Phileas, que de remarquer qu'elle avait une grosse bouche bien dessinée, extrêmement sensuelle et qu'en dépit du fait qu'elle était attifée comme une vieille institutrice, elle possédait une assez jolie silhouette, bien qu'elle fût un peu courte sur pattes. On devinait des rondeurs confortables sous sa robe informe.

— Et que dirait Monsieur Farnèse, pour ne rien dire de Mélanie, si l'on apprenait que vous donnez des rendez-vous galants dans les chiottes à des filles mineures, mon cher Phileas ? demanda fielleusement Rosalinde en rajustant ses lunettes d'acier sur son petit nez pointu.

J'eus la surprise de voir que Phileas ne se laissait pas démonter.

— Et que dirait votre papa, le respectable pasteur Darley, s'il apprenait certaines choses... sur son adorable fille ? répliqua-t-il, sur le même ton doucereux.

Rosalinde lui décocha un sourire glacial.

— Voyons, Phileas, nous n'allons pas nous disputer pour si peu ! Vous savez bien que je plaisantais !

— Bien entendu, Rosalinde... et moi aussi, je plaisantais !

— Nous n'arrêtons pas de nous taquiner, me dit alors Rosalinde. Que voulez-vous, cela fait si longtemps que nous travaillons ici... il faut bien se distraire. Et comment vous appelle-t-on ?

Phileas répondit à ma place :

— Elle s'appelle Charlotte !

— Quel charmant prénom ! fit Rosalinde, qui n'en pensait pas un mot. Et à propos, votre délicieuse sœur, la vertueuse Opal, comment s'adapte-t-elle à sa nouvelle vie ?

Elle eut un sourire taquin et ajouta :

— J'espère que Monsieur Simms ne se montre pas trop sévère avec elle !

Elle avait fait mouche ; Phileas se renfroigna.

— Savez-vous ce qu'on raconte, poursuivit la bibliothécaire. On dit que vous l'avez fait passer avant son tour pour lui donner sa paye. Zelda était furieuse ! Elle a juré qu'elle rosserait votre sœur à la première occasion !

— Ah vraiment, elle a dit ça ? Eh bien qu'elle s'y frotte ! Elle trouvera à qui parler !

— Méfiez-vous de Zelda, c'est une vipère ! l'avertit alors Rosalinde.

Ils en étaient là de cet échange d'amabilités qui ressemblait beaucoup à une querelle entre deux anciens amoureux quand nous entendîmes s'ouvrir la porte de l'infirmerie. Un rire de femme s'éleva dans le couloir.

— Mon Dieu ! Mélanie ! chuchota Rosalinde. Il ne faut surtout pas qu'elle nous trouve ensemble !

Terrifiée, elle courut s'enfermer dans le cabinet des femmes. Phileas se rua dans celui des hommes. Et moi, je me retrouvai toute seule, comme une idiote, devant le lavabo. J'ouvris aussitôt le robinet, pour me donner une contenance, au cas où Mélanie entrerait ici. Dieu merci, elle ne le fit pas. J'attendis un moment, puis je sortis dans le couloir. J'avais eu chaud. Je me promis de ne plus jamais me montrer aussi imprudente.

CHAPITRE VI

LE LAVEMENT DE ZELDA

Ce mercredi, mon troisième jour au service de Mélanie, Zelda Casper, l'insolente petite brune qui avait proféré des menaces à l'égard de Phileas parce qu'il avait fait passer sa sœur avant les autres, vint solliciter un congé exceptionnel de deux jours pour assister à Brighton au mariage d'une de ses cousines. La procédure instaurée par le comte pour décourager l'absentéisme exigeait que les candidates à un congé exceptionnel subissent une visite médicale à l'infirmerie. Ce matin-là, donc, sur le coup de dix heures, alors que je recopiais mes factures, n'en menant pas large, car Mélanie, d'une humeur exécrationnelle, me battait froid, Julie Beaumonde entra en coup de vent.

— Vite, Mélanie, devinez qui j'ai chez moi ? La Zelda ! Figurez-vous qu'elle quémande une autorisation d'absence ! Monsieur Simms m'a donné pour consigne de ne pas la ménager ! Faites donc comme si vous passiez par hasard pour me remettre un formulaire quelconque...

Mélanie parut toute joyeuse de cette diversion. Elle replia son journal et enfila ses chaussures. Au moment de quitter le bureau, elle parut s'aviser de mon existence.

— Allez, viens, me dit-elle. Je t'ai assez boudée. Viens t'instruire un peu ! Prends donc une paperasse quelconque. Une vieille facture fera l'affaire.

Je pris la première que je trouvais et courus après elle dans le couloir. Nous entrâmes l'une derrière l'autre dans l'infirmerie où Zelda, assise sagement devant le bureau de Julie Beaumonde, subissait son interrogatoire préliminaire. Elle avait fait des frais de toilette et j'eus du mal à la reconnaître dans son élégant tailleur noir très cintré à la taille, et coiffée d'un minuscule chapeau à voilette. Elle nous décocha un regard noir et murmura, d'une voix à peine audible :

— Ce n'est pas pour faire la fête, je vous assure, Madame Beaumonde. C'est ma cousine germaine qui se marie, il faut absolument que j'y aille, je suis sa demoiselle d'honneur. Elle ne me pardonnerait pas de lui faire faux

bond !

— Tu vas encore boire du champagne et tu reviendras de là sur les genoux, avec des valises sous les yeux, incapable de faire ton travail correctement !

— Je vous promets que non, Madame, je serai très raisonnable.

Honteuse d'avoir à solliciter ainsi devant nous, la petite brune nous regarda à nouveau de travers.

— Je te connais, aboya Julie, en compulsant des paperasses. J'ai ta fiche sous les yeux, avec les appréciations de Monsieur Simms ! Une syndicaliste ! Une forte tête ! Une meneuse ! Ce sont les termes qu'il emploie ! Elaine Farmel, Margie Harrington et toi, vous n'arrêtez pas de semer le trouble dans les ateliers ! Toujours à râler, jamais contentes de votre sort !

Pendant que Julie fulminait de la sorte, Mélanie alla chercher deux petits tabourets dans le cagibi voisin, et nous nous installâmes comme si nous étions au concert, un peu en retrait. Zelda y prit à peine garde, tant elle était occupée à se justifier.

— Et pas plus tard qu'hier soir, à la sortie ! N'as-tu pas été mêlée à une dispute ? Opal Ferguson, une nouvelle, s'est plainte à Monsieur Simms que tu l'avais giflée en plein atelier !

— C'est une prétentieuse ! Sous prétexte que son frère travaille dans les bureaux, elle se croit tout permis !

— Ce n'est pas une raison pour la gifler !

Zelda baissa la tête ; s'apercevant que nous étions assises, elle tressaillit et ouvrit la bouche de stupeur. Julie Beaumonde ne lui laissa pas le temps de réagir davantage.

— Si tu veux vraiment ce congé, il va falloir que je te visite !

— Mais... je suis en bonne santé...

— On croit ça ! Moi, je te trouve bien pâle. Et puis ne discute pas, tu n'es pas à l'atelier ici, mais à l'infirmerie. Allez, mets-toi en chemise !

Les mains de Zelda se crispèrent sur son sac. Elle se tourna une fois de plus vers nous.

— Ne t'occupe pas d'elles, lui cria Julie Beaumonde. Dépêche-toi d'enlever tes frusques ! On a assez perdu de temps !

Avec une moue de contrariété, Zelda retira l'épingle qui fixait son bibi sur son chignon. Elle déposa son couvre-chef sur le bureau. Ses cheveux bruns que l'épingle avait maintenus se déployèrent sur ses frêles épaules, et rougissant soudain, elle ressembla à une petite fille qui s'est maquillée pour jouer à la grande. La bouche boudeuse, elle retira sa veste et la posa soigneusement sur le dossier de sa chaise. Puis elle dégrafa sa jupe sur les

côtés et la fit glisser. Être ainsi donnée en spectacle paraissait la mettre au comble de la confusion. Quand elle eut retiré son corsage, elle ne fut plus vêtue que d'une coquine chemise de satin rose qui s'arrêtait en haut des cuisses gainées de nylon noir.

— Retire ton collant. Tu peux garder ta chemise.

— Ce sont des bas.

— Des bas ! Voyez-moi ça ! On ne se refuse rien. Alors, tu peux les garder. Fais voir, retrousse-toi.

S'efforçant d'ignorer notre présence, Zelda souleva sa chemise. La blancheur anémique de ses cuisses avait quelque chose d'un peu scandaleux au voisinage des bas noirs. Elles étaient plus grosses qu'on n'aurait cru à la voir vêtue. C'était une fausse maigre. Ses cuisses se touchaient entre elles tout du long. Zelda portait une culotte noire à froufrous ornée de dentelles.

— C'est pour aguicher tes amants que tu mets des culottes de pute ? se moqua Julie Beaumonde. Enlève-moi ça !

Consternée, Zelda s'exécuta. J'entrevis ses fesses blanches, un peu lourdes, et la touffe hirsute de poils noirs de son sexe. Mais tout de suite, la chemise retomba. Elle froissa sa culotte en boule et la fourra dans son sac. J'avais chaud au visage, tout à coup, et ne savais quel comportement adopter, presque aussi mal à l'aise que Zelda, très consciente que Mélanie et l'infirmière étudiaient mes réactions. Pourtant, j'aurais aimé en voir davantage, car la brève vision du triangle poilu entre les cuisses pâles s'était imprimée sur ma rétine. Je n'eus pas longtemps à attendre. Julie s'était levée. Elle vint rejoindre la jeune biscuitière devant le bureau.

— Je te trouve le teint bien brouillé. Fais voir si tu as des vers. Remonte ta chemise. Allons, plus vite que ça ; ne t'occupe donc pas d'elles, elles ont déjà vu un cul de femme, ne serait-ce que le leur !

Avec un sanglot, Zelda souleva sa chemise et dévoila son fessier charnu. On devinait l'ombre des poils au creux des fesses. Nous ne tardâmes pas à en voir davantage, car Julie la força à écarter les jambes et à s'ouvrir les fesses en les prenant à pleines mains. L'anus mauve apparut, tout ridé, ainsi que la partie arrière du sexe dont la fissure médiane était encore masquée par des poils courts et frisés, tout emmêlés, qui ressemblaient à de la laine de chèvre.

— Écarte-les plus que ça ! L'anus doit être grand ouvert ! Tire bien sur les fesses, et penche-toi vers l'avant !

Zelda agrippa rageusement ses globes fessiers et nous vîmes s'arrondir l'orifice anal, petit œil rosâtre au centre de l'auréole brune. Une armoire de verre contenant des instruments de petite chirurgie se dressait derrière le

bureau. À cause du contre-jour, la vitrine faisait un effet de miroir. Le visage rougi par la confusion de Zelda s'y réfléchissait. Je croisai son regard empli de haine. Qu'elle dût s'offrir en spectacle, et d'une façon aussi humiliante, devant moi, une nouvelle, devait lui être particulièrement odieux. Elle poussa un cri de rage quand Julie Beaumonde, qui s'était sucé le doigt, le lui mit dans l'anus. Son sursaut de révolte amusa l'infirmière. Elle fit tourner son doigt sur lui-même, longuement, comme si elle le vissait, et l'enfonça ainsi jusqu'à la garde.

— Allons, allons, tu ne me feras jamais croire qu'une fille aussi délurée que toi ne s'est pas fait enfiler dans ce trou bien autre chose qu'un doigt ! Cesse donc de te crisper, ouvre le cul ! Voilà, comme ça... c'est bien...

Zelda, les mains posées à plat sur le bureau, baissait la tête pour nous cacher son visage. Julie qui lui soulevait sa chemise d'une main pour bien nous montrer son cul, lui fouillait l'anus en riant sous cape. Ne sachant où me mettre, je me tortillais sur mon tabouret et froissais nerveusement la facture que je tenais. Je ne pouvais pas ne pas me souvenir de la façon dont Julie, la veille, m'avait élargie moi-même avant de m'introduire le thermomètre.

— C'est bien ce que je craignais, dit l'infirmière, en flairant son doigt. Tu as besoin d'un bon lavement !

— Oh non, Madame Beaumonde, je vais très bien de ce côté, je vous assure !

— Taratata !

— Pas devant elles, alors... Oh, je vous en prie !

— Plus un mot ! Et garde la pose. Tiens ta chemise bien haut ! Je reviens tout de suite !

Deux larmes de rage brillèrent dans les yeux de Zelda. Elle s'ouvrit les fesses, nous montrant le trou de son cul avec une sorte de forfanterie. Mais elle avait beau faire, elle ne parvenait pas à nous cacher son humiliation. Ses cuisses et son derrière étaient couverts de chair de poule, ses jambes tremblaient violemment sous elle. De l'eau coula dans la petite officine où Mélanie était allée prendre les tabourets. Puis le rideau de plastique se souleva et Julie reparut, portant un broc et déroulant un fin tuyau de caoutchouc noir. L'anus de Zelda se crispa d'appréhension.

Dans la vitrine, je vis qu'elle me regardait ; soudain, cela me donna envie de rire, et pour l'humilier encore plus, je me penchai un peu, afin de lui montrer que je regardais son anus. Elle me fusilla du regard, grimaçant de haine impuissante. Mais brusquement, ses yeux s'agrandirent et elle entrouvrit la bouche. Julie, qui s'était assise sur la chaise, venait de lui enfiler dans le cul

la longue canule noire. Elle éleva le broc à bout de bras, au-dessus de sa tête. Je compris que l'eau chaude giclait dans les entrailles de Zelda. La pensée de ce qu'elle pouvait éprouver m'emplissait de jubilation. Comme elle devait être humiliée ! Mais est-ce que cela ne la titillait pas un peu, en même temps ? À sa place, j'aurais été morte de honte. Mais en même temps... montrer ainsi son cul à tout le monde... se faire enfiler ce tuyau dedans.

Cela dura un temps qui me parut infini ; enfin, avec un bruit d'évier qui se débouche le récipient acheva de se vider. Julie retira la canule et posa le broc à terre.

— Enlève ta chemise, Zelda ! dit-elle d'une voix radoucie. Tu seras mieux toute nue.

La biscuitière obéit sans discuter. Toute sa volonté semblait annihilée. Elle ne portait pas de soutien-gorge et nous pûmes contempler son émouvante nudité. En dépit d'un aspect assez souffreteux, son corps fluet ne manquait pas d'une grâce un peu morbide, bien qu'elle eût le derrière un peu trop gros par rapport au reste et des petits seins en forme de citrons déjà fripés par la débauche. Il y avait quelque chose de provocant et de vicieux dans la façon dont elle cambrait le torse pour faire pointer ses petits nichons ; son ventre gonflé d'eau s'arrondissait en forme de ballon, comme celui d'une femme enceinte, et paraissait d'une blancheur malsaine à cause du voisinage des bas noirs et de la touffe de poils sombres entre les cuisses. Le visage grimaçant à cause des coliques, elle se dandinait comiquement, soutenant son gros ventre des deux mains, en proie aux affres du lavement que nous entendions gargouiller dans ses entrailles.

— Je peux t'y aller ? Madame Beaumonde ? Je peux t'y aller ? Oh, je sens que ça vient !

Elle avait pris une voix implorante et geignarde de petite fille, abdiquant toute pudeur.

— Et où veut-elle aller toute nue, cette idiote ? nous demanda Julie. Tu vas faire ici, devant nous !

À cette perspective, Zelda écarquilla les yeux.

— Comment ? cria-t-elle, mais...

— J'ai besoin de voir de quelle façon tu évacues tes matières ! lui dit l'infirmière d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Zelda parut comme assommée. Pourtant quand Julie lui poussa la bassine entre les mollets, elle s'accroupit immédiatement dessus, nous tournant le dos. Mais la vicieuse Française ne l'entendait pas ainsi. Elle l'obligea à se relever un peu, de façon à ne plus être qu'à demi accroupie afin que nous ne rations

rien du spectacle infamant qu'elle allait nous donner. Les mains posées sur les genoux, le buste penché vers l'avant, Zelda se vit donc contrainte de creuser les reins pour nous exhiber son entrefesse bien ouvert. Le cratère rose de l'anus, dilaté, s'écarquillait entre les bords boursoufflés de l'auréole hérissés de poils mouillés, comme un œil obscène entre des cils chassieux. Un jet de liquide jaunâtre fusa avec violence de son orifice qui s'était arrondi et alla s'écraser bruyamment dans le fond de la bassine émaillée. Elle avait bien visé : seules quelques gouttes éclaboussèrent le sol. Elle se vida en très peu de temps, avec des bruits abjects sur lesquels je ne m'appesantirai pas. Le lavement que lui avait donné l'infirmière était parfumé à l'eucalyptus et cette odeur poivrée masquait celles que l'on aurait pu redouter. Tout en se vidant ainsi, Zelda glapissait de honte et de soulagement. Quand elle eut fini, elle se releva et enjamba la bassine. Ricanante, Julie la torcha avec un morceau de coton. Zelda se laissa faire abjectement, reniflant ses sanglots comme une petite fille.

— Allons, c'est fini ! la consola moqueusement la Française.

Et, d'une façon inattendue, elle prit dans sa main, comme si elle cueillait un citron, un des pâles petits nichons de la jeune biscuitière et lui titilla le téton.

Zelda réagit par une petite moue offusquée, mais ne fit rien pour se dérober à cette familiarité que n'excusait aucun prétexte médical. Pendant un moment assez long, l'infirmière la pelota à son gré, malaxant et tortillant le bout du sein qui s'était érigé. Tout le temps où elle subissait cette privauté, Zelda conserva la pose que la Française lui avait fait prendre pour la torcher : penchée en avant, elle continuait à nous exhiber son anus et l'arrière de son sexe entrebâillé. J'eus l'impression curieuse qu'elle avait oublié notre présence.

— C'est bien, dit enfin Julie Beaumonde, non sans lui avoir au préalable étiré une ultime fois le téton, tu t'es montrée obéissante. Tu l'auras donc, ton congé, petite pouffiasse ! Qu'est-ce qu'on dit à Madame Beaumonde ?

— Oh, merci, Madame Beaumonde, merci infiniment ! répliqua Zelda, d'une voix affreusement sucrée.

Elle n'eut qu'un léger sursaut quand l'infirmière lui enfonça les ongles dans le sein, et pourtant, elle cela dut lui faire mal, car les ongles, qui étaient longs et pointus, avaient entièrement disparu dans la chair du sein.

— Il te reste à accomplir une dernière formalité, dit Julie, et après, tu pourras partir. Penche-toi davantage et ouvre bien le cul...

Zelda s'exécuta avec un ignoble empressement et l'infirmière lui fourra à nouveau son index dans l'anus ; elle lui fouilla le cul longuement et d'une

façon qui me parut délibérément injurieuse, comme si elle faisait en sorte que Zelda comprenne bien qu'on l'avilissait volontairement, et qu'on la donnait en spectacle. Pour qu'il n'y ait pas le moindre doute possible dans l'esprit de la jeune femme, Julie l'avait ostensiblement fait pivoter sur elle-même pour que nous puissions bien voir tout ce qu'elle lui faisait subir. Et tout en lui explorant le cul de cette manière dégradante, elle ajoutait l'injure à l'outrage en la taquinant doucereusement.

— C'est bien propre, au moins, là-dedans, maintenant ? Si un des invités de ta cousine à envie de te prendre de ce côté-là, il ne faudrait pas qu'il ait une mauvaise surprise, hein, coquine ? On sait comment ça se passe, dans ces mariages !

La seule réaction de Zelda à ce propos insultant fut un gloussement étranglé. Elle était au-delà de toute révolte, n'était plus qu'empressement servile. À son attitude, j'avais même le sentiment qu'en elle quelque chose acquiesçait joyeusement aux outrages qu'on faisait subir à sa chair. C'était comme si elle allait au-devant des gestes de l'infirmière par une façon outrancière de se soumettre à ses attouchements. Julie l'avait senti, elle aussi, aussi ne se donnait-elle plus les gants d'invoquer des prétextes médicaux ; elle avait pris une voix pâteuse d'ivrogne pour parler à Zelda :

— La petite cochonne a des envies, on dirait, hein ?

— Oh, Madame Julie, voyons...

— Allez, allez, on sait ce que c'est... tourne-toi devant ces dames et ouvre bien les pattes... On va te chatouiller un peu où ça te démange...

— Madame Beaumonde ! Oh, vraiment...

Avec un rire gras, l'infirmière la fit se tourner face à nous, afin que nous puissions voir son sexe. Les paupières baissées pour ne pas avoir à nous regarder, Zelda écarta veulement les cuisses en pliant les genoux, elle fit basculer son bassin vers l'avant de façon à bien exhiber sa fente vulvaire largement ouverte. Julie lui ouvrit les lèvres du con et lui pinça le clitoris entre le pouce et l'index.

— C'est là, hein, que ça te travaille, sale petite branleuse ?

Les bras ballants, Zelda s'abandonnait entièrement. Tout en lui fouillant le con d'une main, l'infirmière se remit à lui pincer les seins, les lui froissant sans ménagement, les lui chiffonnant. Ce traitement ne semblait pas déplaire à Zelda, loin de là, bien qu'elle affichât une grimace offusquée. Elle accompagnait par des petits mouvements saccadés du bassin vers l'avant la masturbation sagace de l'infirmière.

— Naturellement, elle est trempée, nous renseigna celle-ci, vous voyez

comme c'est rouge, là-dedans, et comme ça coule... ces filles sont toutes des chiennes, elles ont déjà le vice dans la peau au sortir de l'enfance et passent toute leur vie à s'offrir à qui les veut... ce sont des malades, des nymphomanes... regardez-moi celle-là comme elle se trémousse dès qu'on lui tripote le bouton !

Pour mieux branler Zelda, l'infirmière s'était assise sur son tabouret bas, comme une fermière en train de traire une vache, et comme elle nous faisait face et qu'elle écartait vulgairement les cuisses, nous eûmes le spectacle de sa large crevasse qui béait, non moins rouge et non moins mouillée que celle de la biscuitière ; quant à son clitoris, il pointait comme le bout d'un doigt tendu entre les poils hirsutes de sa toison. Cependant, son index naviguait de bas en haut entre les lèvres du con de Zelda, laquelle se déhanchait de plus en plus.

— Oui, oui, j'ai compris, j'ai compris... sale petite gouine, tu veux juter, hein ? Eh bien, vas-y... mouille-moi les doigts !

Comme si elle n'avait attendu que cette permission, Zelda poussa un glapissement comique et ses yeux s'exorbitèrent. L'infirmière venait de lui fourrer le pouce dans le vagin et lui comprimait brutalement le clitoris. Aussitôt après avoir joui, Zelda parut accablée de remords. Elle reprit une pose décente et nous tourna honteusement le dos pour s'essuyer. Ses épaules tremblaient.

Quant à Julie Beaumonde, elle semblait pressée de nous voir toutes dehors :

— Allez, cessons de plaisanter, j'ai mon travail qui m'attend. Puisque Mélanie est là, tu n'as qu'à l'accompagner dans son bureau, elle te délivrera ton bon de sortie. Tu as droit à quarante-huit heures, souviens-toi ! Pas une heure de plus. Et ça se sera décompté sur ta paye, hein ?

Comme Zelda faisait mine d'enfiler sa jupe, l'infirmière la rabroua sans douceur :

— Ah non, tu te rhabilleras au secrétariat... on a assez perdu de temps comme ça, avec tes gamineries !

Zelda se garda bien de protester ; cramoisie, elle prit ses affaires dans ses bras, dissimulant du mieux qu'elle pouvait sa nudité, et nous précéda dehors. Mélanie et moi lui emboîtâmes le pas. Je dois dire que le spectacle de cette fille nue se hâtant devant nous dans le couloir était particulièrement piquant. En la suivant, nous regardions bouger son cul nu dont la chair un peu molle tremblait à chaque pas ; Zelda se hâtait, tout effarée, de crainte que quelque occupant des bureaux ne l'aperçoive, et cela faisait se dandiner d'une façon comique ses fesses livides. Mélanie, au contraire, faisait en sorte de marcher lentement et ne lui ménageait pas ses quolibets.

— Pourquoi cours-tu si vite, Zelda, nous avons tout notre temps !

Nous arrivions à l'angle du couloir, dans cette partie d'où nous serions vues par le comptable si la porte de son bureau était ouverte. Zelda, alarmée, s'arrêta et se tourna vers nous.

— Oh, Madame Mélanie, je vous en prie... bégaya-t-elle.

Elle indiqua du menton l'endroit dangereux.

— Est-ce que... est-ce que...

Mélanie avança le cou et se retourna avec un sourire.

— La porte du comptable est fermée, tu peux venir... dit-elle.

Sans méfiance, Zelda tourna l'angle du couloir et se trouva face à face avec M. Farnèse et Phileas qui se tenaient là, immobiles et muets, aux aguets. Zelda poussa un grand cri, voulut revenir en arrière, mais Mélanie qui veillait au grain la poussa violemment vers les deux hommes.

— Regardez un peu qui est là, Monsieur Farnèse !

Le comptable, hilare, ajusta son lorgnon.

— Mais... ma parole, Phileas, je ne rêve pas ? C'est bien une femme nue !

Éclatant en sanglots, la biscuitière voulut ouvrir la porte du bureau de Mélanie, mais celle-ci lui barra le chemin. Zelda se rencogna alors dans l'angle du mur, tentant tant bien que mal de dissimuler sa nudité avec ses vêtements. Phileas s'avança vers elle.

— Alors, c'est toi qui as frappé ma sœur ? Tu fais moins ta fière, maintenant !

— Comment ? s'indigna M. Farnèse. Elle s'est permis ?

— C'est elle qui m'a provoquée ! se défendit Zelda en croisant ses bras sur ses seins et en plaquant tant bien que mal sa robe sur son bas-ventre.

Comme elle s'adossait à la porte, on ne voyait presque plus rien de son corps, ce qui ne faisait pas l'affaire des deux hommes.

Je les vis se consulter du regard, indécis, puis tous deux se tournèrent d'un commun accord vers Mélanie.

— Oh, Madame Mélanie, implora la biscuitière. Empêchez-les...

Elle eut un hoquet terrifié en voyant le gros comptable étendre sa main vers elle et lui caresser l'épaule.

— Elle est douce, cette biscuitière, tu ne veux pas toucher, Phileas ?

— Non, cria Zelda. Pas lui !

Elle se recroquevilla contre la porte et supplia Mélanie du regard.

— Et pourquoi ça ? dit cette dernière. Il n'a pas la gale, que je sache !

— Elle ne fait pas tant de façons avec les voyous de la salle de billard ! fit M. Farnèse, qui essayait de glisser sa main sous la robe que Zelda pressait sur

son corps pour lui toucher un sein.

Elle se démenait, essayait de le repousser sans se découvrir, et ce n'était pas facile. Dans un mouvement qu'elle fit, un sein s'échappa. Le comptable s'en empara avec un gros rire paillard.

— J'en tiens un, Phileas, occupe-toi de l'autre.

— Non ! s'époumona Zelda. Au secours ! Au secours !

— Tu peux crier, la railla le comptable, avec le vacarme des turbines, on ne risque pas de t'entendre.

Il lui froissait méchamment le nichon, et son visage était devenu cramoisi ; une veine se gonflait sur sa tempe, tortueuse.

— Il me fait mal, Madame Mélanie, empêchez-le ! Mais faites donc quelque chose !

— C'est parce que tu te débats, rétorqua froidement Mélanie. Tu n'as qu'à te laisser faire... Ce n'est pas du mal qu'ils ont envie de te faire... pas vrai, messieurs ?

— Bien au contraire ! renchérit le comptable.

— Moi, dit Phileas, qui se tenait en retrait, je lui mettrais bien une fessée pour lui apprendre à fiche la paix à ma sœur !

Comme il s'approchait de l'autre côté, Zelda, furieuse, lui envoya un coup de pied pour qu'il reste à distance. Profitant de ce qu'elle se tournait de l'autre côté, Mélanie, vive comme l'éclair, lui arracha ses vêtements des bras et s'enfuit en riant vers le bureau du comptable.

— Non ! hurla Zelda, en tentant de cacher son sexe et ses seins avec sa main et son bras replié. Non ! Je me plaindrai au comte ! Rendez-moi ça, sale garce !

Aussitôt, effrayée elle-même de ce qu'elle venait de dire, elle voulut se reprendre, mais il était trop tard. Mélanie ne riait plus.

— Sale garce ? Tu m'as appelée sale garce ? Tu as osé ?

— Oh, je vous en prie, c'est sorti malgré moi... je ne voulais pas...

— Eh bien, puisque je suis une sale garce, débrouille-toi avec eux et ne compte pas sur moi pour te défendre ! Les voilà, tes vêtements, va les chercher !

Singeant une fureur qu'elle était bien loin d'éprouver, Mélanie lança violemment les vêtements de la biscuitière dans le couloir, vers la porte du comptable. Zelda s'élança pour les ramasser, bousculant les deux hommes au passage, mais alors qu'elle y parvenait presque, Farnèse la prit par le bras et la retint. Elle fondit en larmes et voulut le gifler. Il recula la tête en ricanant. Quant à Phileas, il s'était précipité, et c'est lui qui avait ramassé les vêtements

épars sur le sol. Quand il les eut tous, il courut vers le bureau du comptable. Alors, Farnèse lâcha la biscuitière, et se dirigea d'un pas placide vers son antre pour rejoindre son adjoint. Toute nue, les bras repliés pour dissimuler son sexe et sa poitrine, Zelda, qui pleurait nerveusement, supplia Mélanie.

— Oh, Madame, pardon, pardon... mais je vous en supplie... dites-leur de me rendre ma robe...

— Tu n'as qu'à aller la chercher chez eux ! répliqua venimeusement Mélanie.

Horriifiée, Zelda écarquilla les yeux.

— Mais... mais... ils vont me...

— Et après ? Ce ne sera pas la première fois, non ?

— Mais... Mais...

C'est tout ce que Zelda parvenait à articuler. Moqueusement, les deux hommes l'imitèrent.

— Mê... mê...

— La chèvre appelle le bouc ! s'exclama Mélanie.

Comme Zelda, à bout de nerfs, fondait à nouveau en larmes, la secrétaire fit mine de se radoucir :

— Allons... ne sois pas idiote, Zelda, ils vont te la rendre, ta robe... mais à une condition !

— Non ! Je ne veux pas, vous m'entendez ? Je ne suis pas une putain !

— Mais écoute, au lieu de crier. Si tu baisses ton bras et si tu enlèves ta main, je te promets d'intervenir... Sinon, je te laisse avec eux !

Zelda la contempla pour chercher à voir si elle disait vrai. Puis, comprenant qu'il n'y avait pas d'autre issue, elle laissa tomber le bras qu'elle avait replié devant sa poitrine et écarta la main qu'elle tenait ouverte sur son pubis. Les deux hommes se rapprochèrent avidement, comme deux fauves qui ont senti l'odeur de la viande fraîche, et dévorèrent avec des yeux affamés les seins de Zelda et son sexe poilu.

— Voilà, fit-elle, vous avez vu... maintenant rendez-moi mes affaires...

— Écarte davantage les jambes... dit le comptable. On ne voit rien, avec tous ces poils...

— Non !

— Allez, Zelda, un bon mouvement ! fit Mélanie.

— Oh, mon Dieu ! Je le savais, je le savais !

Rageusement, Zelda s'essuya les yeux et fixa les deux hommes avec un air de défi.

— C'est ça qui vous intéresse, hein, salauds ? C'est ça... eh bien, regardez,

et puissiez-vous devenir aveugles !

Elle écarta les cuisses avec forfanterie et avança son bas-ventre. Dans les poils, la fente du con bâilla, profonde entaille de chair rose. Mr Farnèse se baissa et ajusta son lorgnon pour mieux examiner le sexe ouvert de la biscuitière.

— Mais... mais... elle est mouillée ! fit-il, en prenant une voix scandalisée.

— Comment ? s'indigna Mélanie. Mais il a raison... Dans ce cas-là, je ne m'en mêle plus !

Avec un rire égrillard, le comptable se releva et vint tout contre la femme nue, il lui prit un sein sans qu'elle cherche à se dérober.

— Tu as bien une minute, Zelda, viens dans notre bureau, nous serons mieux... Nous t'aiderons à te rhabiller... Pas vrai, Phileas ?

Se laissant peloter, Zelda haletait. Elle lança un coup d'œil furtif vers l'escalier. Un instant, je crus qu'elle allait se ruer dehors, toute nue, mais elle se ravisa et, la tête basse, se laissa conduire par le comptable dans son bureau. Il la tenait contre lui en lui empaumant un sein. Comme ils allaient franchir la porte, j'eus le sentiment d'une présence, dans mon dos, et je me retournai.

Là-bas, devant la porte du réfectoire des employés de bureau, au pied du petit escalier qui menait aux combles, j'aperçus Rosalinde. Dès qu'elle vit que je l'avais vue, elle mit un doigt devant ses lèvres pour me recommander le silence, et elle entra vivement dans le réfectoire. Mélanie, qui lui tournait le dos, ne l'avait pas vue. Elle me prit par le bras en riant doucement et m'entraîna chez le comptable.

— Viens ! On va bien rire ! Après tout, cette garce n'avait qu'à se montrer plus maligne... s'attaquer à la sœur de Phileas n'était pas la chose à faire ! Tu sais ce qu'on dit de la rancune des faibles ?

Nous pénétrâmes dans le bureau du comptable. Je fus fâcheusement impressionnée par l'état de délabrement des lieux ; tout était sale et vieux, les peintures n'avaient pas été refaites depuis au moins dix ans, le cuir des fauteuils était déchiré et ils montraient leur bourre, les meubles de travail étaient d'une laideur abominable.

Dans ce décor sinistre, la nudité morbide de la biscuitière prenait un relief encore plus insolite, ce que renforçait le fait qu'elle avait conservé ses bas noirs et qu'elle portait ses souliers à talons hauts. Quand nous entrâmes, M. Farnèse qui la tenait par la main était en train de lui parler à l'oreille. Phileas, qui s'apprêtait à refermer la porte, nous laissa entrer à contrecœur et M. Farnèse eut une grimace contrariée.

— Naturellement, vous allez lui rendre ses vêtements, hein, Farnèse ? dit

Mélanie.

— Bien sûr... voyons... bafouilla le gros homme qui semblait tout à coup consterné.

Posément, Mélanie alluma une cigarette. Le comptable se précipita pour lui offrir du feu.

— Cela dit... je ne vous défends pas de vous amuser un peu avec elle... après tout, cette fille n'est rien de mieux qu'une putain... il suffira de lui glisser la pièce...

Mortifiée, Zelda baissa la tête.

— Mais bien sûr... bien sûr, bafouilla le comptable, soudain rasséréné. Toute peine mérite salaire !

Il marqua un temps d'arrêt, indécis. Voyant que Mélanie s'installait dans un fauteuil, il se gratta l'oreille, embarrassé.

— Vous permettez... j'ai envie de voir... cela m'amuserait...

Comme les deux hommes restaient interdits, Mélanie s'adressa à Phileas :

— Voyons, tu ne vas pas la laisser s'en tirer comme ça, hein ? Il faut venger la roustie qu'elle a donnée à ta sœur...

— Parfaitement ! Parfaitement ! bégaya Phileas.

— Je ne la frapperai plus, je vous assure, Phileas ! tenta de plaider Zelda.

— Tu fais moins ta fière, hein ?

Après une hésitation, il tendit sa main et lui prit prudemment un sein, prêt à se reculer à la première rebuffade. Constatant que Zelda se laissait faire, il nous adressa un regard oblique, puis il la poussa vers une table.

— Mets-toi là-dessus... lui souffla-t-il.

— Vous allez me le faire ? demanda Zelda. Oh, quand même, ce n'est pas bien !

Elle recula vers la table et s'assit dessus.

— Couche-toi sur le dos... lui dit Phileas.

Il déboutonnait son pantalon, nous tournant le dos. Du plat de la main, il obligea Zelda à se renverser sur la table. Elle ne se coucha pas entièrement, garda le buste légèrement relevé en prenant appui sur les coudes. Mais elle écarta docilement les cuisses.

— Vous en profitez, hein, parce que je ne suis qu'une ouvrière... bredouilla-t-elle.

Phileas lui ouvrit le sexe et regarda à l'intérieur de sa fente.

Il avait sorti sa bite et se masturbait mollement d'une main.

— Tu... tu n'avais qu'à ne pas t'en prendre à ma sœur... ce n'est pas une fille comme vous...

— Fais-la tourner vers nous... ordonna alors Mélanie. Et toi, tiens-toi de profil... on ne voit rien, si tu te tiens devant elle...

Phileas et le comptable déplacèrent la table sur laquelle était vautrée la biscuitière, de façon que son sexe ouvert soit disposé face à Mélanie et à moi, qui me tenais derrière le fauteuil qu'elle avait élu. Je pus voir à quel point le con de Zelda était largement ouvert, les nymphes pendaient dehors et de la bave engluait les poils autour du vagin. Phileas tira sur la peau blême de son énorme pénis pour dégager son gland. Zelda écarquilla les yeux de stupeur en voyant les dimensions peu communes de son organe ; elle ne s'était pas attendue à ça, et je vis poindre une curiosité passionnée dans ses yeux.

— Oh... mais... il ne pourra jamais... c'est... c'est bien trop gros !

— Tu n'avais qu'à ficher la paix à Opal ! dit Phileas en appuyant son gland entre les poils.

La chair velue céda onctueusement, et il s'engouffra de quelques centimètres sans trop de difficulté.

— Alors ? demanda le gros comptable.

Elle haussa les épaules, boudeuse. Ses yeux ne quittaient pas l'endroit de son corps où était plantée la tige monstrueuse de Phileas. Peu à peu, centimètre par centimètre, cela progressait. Quand enfin tout fut entré, Zelda ouvrit la bouche et aspira bruyamment de l'air.

— Oh ! Oh !

— Oui ? lui demanda le comptable. Tu trouves ça trop gros, peut-être ? Tu as mal à ton petit trou poilu ?

— Fichez-moi la paix ! Et qu'il se dépêche, on m'attend, chez moi !

Lentement, le gros boudin coulissait entre les poils de son ventre et chaque fois qu'il touchait le fond, cela faisait sauter sur sa poitrine ses petits seins décharnés. Tout à coup, elle ferma les yeux et se laissa aller en arrière, couchée sur le dos. Elle s'abandonnait aux assauts désordonnés de Phileas qui semblait pressé de conclure, maintenant, comme s'il avait craint que Mélanie lui ordonne d'arrêter avant qu'il ait éjaculé. Le petit corps souffreteux de la biscuitière se cambrait pour mieux s'offrir et à son souffle précipité, on comprenait que Zelda approchait du plaisir. Pourtant, son visage restait impassible.

Au bout d'un moment, le comptable, qui s'était contenté de regarder, commença à la toucher à son tour, lui palpant les seins. Puis il se déboutonna, et se tenant pudiquement tourné, comme s'il craignait la moquerie de Mélanie, il se masturba au-dessus du visage de Zelda. Je ne voyais qu'à peine son gros sexe pâle au bout violet. À un moment, il bredouilla quelques mots

que je ne compris pas ; Zelda souleva la tête. Elle ouvrit la bouche, et Farnèse lui fourra sa bite dedans. Il dut éjaculer aussitôt, car l'instant d'après, elle se recula et cracha le sperme dans le creux de sa main.

Que vous dire de plus ? Ils obtinrent tous leur misérable plaisir, y compris Zelda bien qu'elle n'en témoignât rien. Quand ce fut terminé, cette fille dépravée se rhabilla devant les deux hommes qui s'étaient servis de son corps, tout en fumant une cigarette qu'ils lui offrirent. À la voir ; on aurait cru une putain qui vient de s'offrir à deux clients. Le visage de Zelda était sec et dur. Elle prit sans façon le billet d'une livre que le comptable lui donna en paiement de ce qu'ils venaient de faire.

— Et à l'avenir, j'espère que tu ficheras la paix à ma sœur ! bredouilla Phileas.

Après quoi, elle vint dans le secrétariat où Mélanie lui délivra sa permission de sortie. Ce fut à moi qu'échut l'honneur de lui tamponner son visa. Je n'oublierai jamais le regard plein de morgue et de froide forfanterie qu'elle me lança quand je lui tendis son bout de papier :

— Tu ne perds rien pour attendre, ma jolie ! me murmura-t-elle, en vérifiant que Mélanie qui venait de décrocher son sempiternel téléphone ne pouvait pas l'entendre. Je règle toujours mes comptes. Opal et toi, vous êtes sur ma liste... Vous vous êtes bien amusées ; moi aussi, je m'amuserai quand Monsieur Simms vous cassera le cul ! Tu as beau te planquer ici, et Opal peut se cacher derrière son frère... votre jour viendra, mes poulettes ! On y passe toutes, tu comprends ? Toutes ! Alors, profite de ton reste... profite bien... ça ne durera pas toujours !

CHAPITRE VII

SCÈNE LUBRIQUE DANS UNE INFIRMERIE

Ainsi que je l'ai rapporté dans le précédent chapitre, les démêlés de Zelda avec le comptable et son adjoint avaient eu un témoin : Rosalinde Darley. Vous n'avez pas oublié qu'elle avait déjà failli nous surprendre, Phileas et moi, en fâcheuse posture dans les W.-C. J'avais cru alors à une coïncidence et je n'y avais pas attaché trop d'importance ; j'étais loin de me douter de la vérité, à savoir que la bibliothécaire employait tout son temps (et elle en avait à revendre) à se nourrir de la vie amoureuse d'autrui ; en fait, j'allais vite l'apprendre, il ne se passait quasiment rien de sexuel dans l'enceinte de la biscuiterie que Rosalinde n'en fût avertie par une sorte de flair ou de prémonition.

Et aussitôt de se précipiter pour tout voir. Car Rosalinde était une voyeuse insatiable.

Cela ne veut pas dire qu'elle n'était que voyeuse ; le lendemain de la visite médicale de Zelda, je fus le témoin d'une scène qu'elle fit à Phileas et qui me révéla jusqu'à quelles profondeurs de vice pouvait descendre cette jeune femme effacée, aux allures précocement vieillotées. C'était en fin de matinée, j'étais occupée à recopier mes sempiternelles factures, et Mélanie se vernissait les ongles, vautreée sur son canapé avec son impudeur habituelle. Comme les chaudières étaient une fois de plus détraquées, il régnait dans le bureau une chaleur infernale, et nous avions laissée ouverte la porte du couloir pour faire un peu d'air. C'est ainsi que vers onze heures, nous vîmes passer, furtive et silencieuse, la silhouette voûtée du garçon de bureau. Il se déplaçait avec la discrétion d'un fantôme, et je ne l'aurais sans doute pas remarqué si Mélanie ne m'avait avertie.

— Tu as vu ? Il a une note de service à la main ! Quel imbécile ! À qui croit-il donner le change ? Quand il passe avec cet air affairé, tu peux être sûre qu'il va se boucler dans les cabinets, et tu te doutes pour quoi faire !

Le geste extrêmement vulgaire dont elle illustra ce commentaire fut

parfaitement explicite. La sonnerie du téléphone m'empêcha de réagir par mes minauseries habituelles. C'était Mme Arnoult, l'actuelle maîtresse du comte, qui annonçait sa visite.

— Vous êtes aux écuries ? s'extasia Mélanie. Quelle chance vous avez ! Ainsi, le comte a acheté un nouvel étalon ? Mais bien sûr que je veux admirer cette merveille. Vous savez que je suis folle des chevaux, surtout quand ils sont entiers ! J'arrive à l'instant, ma chérie !

Mélanie enfila son vison.

— Toi, me lança-t-elle, tout en ébouriffant d'une main ses cheveux devant le miroir, tu ne bouges surtout pas d'ici, compris ? J'aurais peut-être besoin de toi à mon retour !

Est-il besoin de le dire ? À peine fut-elle dehors, je me sentis prise d'un besoin pressant. Bien sûr, l'idée que le garçon de bureau était à ce moment même occupé à faire ce que Mélanie m'avait laissé entendre, cette idée n'était pas tout à fait étrangère à cela. Dévorée par une invincible curiosité, je remontai le couloir sans faire de bruit. J'imaginais déjà la peur que je lui ferais quand je le surprendrai en train de s'évertuer au-dessus du lavabo, les yeux hors de la tête, tout défiguré par son misérable plaisir.

Évidemment, si je le surprenais ainsi, je ferais mon offusquée !

— Dégoûtant, lui dirais-je, n'avez-vous pas honte ? Un homme de votre âge, se tripoter comme un galopin !

Il ne serait pas un instant dupe de ma prétendue indignation. Peut-être même, sa frayeur passée, me proposerait-il de jouer moi-même avec sa grasse poupée ? Je refuserais, bien sûr, affichant le plus grand dégoût ! Mais il reviendrait à la charge... et peut-être, amusée et méprisante, me laisserais-je fléchir... Que voulez-vous, toute la matinée, Mélanie m'avait exhibé sa fente en se vernissant les ongles ; cela m'avait remuée.

Mais voilà qu'au moment où je mets subrepticement la main sur la poignée de la porte des W.-C., j'entends à l'intérieur de ces derniers une voix féminine, étrangement fielleuse, qui prononce ces paroles :

— Comment osez-vous me proposer de pareilles horreurs ? Rentrez ça, imbécile ! Ah, vous avez l'air malin !

— Rien qu'un instant, Rosalinde, supplie Phileas. Avec la main...

— Il n'en est pas question ! Pour qui me prenez-vous ? Pour Zelda ? Croyez-vous que je ne suis pas au courant de ce que vous faites avec elle ?

— Moi ? Zelda ? Oh, Rosalinde, comment pouvez-vous...

— Je vous ai vus, vus de mes propres yeux, elle était toute nue, et vous êtes entrés avec elle dans le bureau de Farnèse !

Pour le coup, Phileas ne trouva rien à dire.

— Croyez-vous que j'ai envie d'attraper une de leurs sales maladies ? poursuit Rosalinde d'une voix qui frémissait. Racontez-moi donc ce que vous lui avez fait ! Et devant cette petite fille, en plus !

C'est de moi qu'il s'agissait ; vous vous doutez bien que j'étais dévorée de curiosité. Rosalinde Darley faisant une scène de jalousie à Phileas ! Mais voici que Mélanie revient en toute hâte chercher son parapluie, car il commence à bruiner. Découvrant le bureau vide, elle m'appelle à tue-tête.

— Charlotte ! Ah, la petite chipie ! Il suffit que je m'absente une seconde pour qu'elle disparaisse ! Où es-tu encore passée ?

— Mon Dieu, s'exclame derrière la porte Rosalinde, Mélanie ! Il ne manquait plus qu'elle ! Cachez-vous, imbécile, je sors à sa rencontre ! Il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble !

Me voilà prise entre deux feux. Que faire ? Me trouver nez à nez avec la bibliothécaire qui comprendra que j'ai épié ses propos, revenir sur mes pas et affronter la colère de Mélanie ? Dans des moments pareils, on réfléchit avec son corps ; le mien s'élance vers la porte la plus proche, celle de l'infirmerie. Je pourrais toujours prétendre que je suis allée demander une aspirine à Julie. Mais à peine suis-je entrée, me voici prise à la tête par une épouvantable odeur d'éther. Le parfum sucré est si épais, si écœurant, qu'il manque me faire défaillir. Je referme la porte. La pièce est plongée dans la pénombre. On a tiré les rideaux devant les fenêtres. Du premier coup d'œil, je constate que l'infirmière n'est pas là.

Dans le couloir, Mélanie et Rosalinde s'expliquent :

— Vous n'avez pas vu la petite ?

— Ah non, Mélanie. Et elle n'est pas non plus dans les toilettes, j'en sors. Mon Dieu, quel manteau superbe vous avez ! Est-ce un cadeau du comte ?

Insensible à la flatterie grossière de la bibliothécaire, Mélanie ne daigne pas répondre.

— Si vous voyez Charlotte, dites-lui que je dînerai probablement avec Madame Arnoult. Et faites-lui savoir que je suis furieuse contre elle !

Bruits de talons qui s'éloignent. Puis, suant la haine, sifflante, la voix de Rosalinde :

— Compte là-dessus, sale garce prétentieuse !

Et l'instant d'après :

— Vous pouvez sortir, imbécile. Elle est partie.

— Mon Dieu, bafouille Phileas en ouvrant la porte des W.-C., quelle peur j'ai eue... Adieu, je file !

Rosalinde ne l'entend pas ainsi :

— Vous filez ? Et qui vous l'a permis ?

— Mais voyons, j'ai du travail à faire. Monsieur Farnèse va s'inquiéter !

— Laissez-le s'inquiéter ; ce gros porc. Allons plutôt rendre visite à Julie. Venez.

Et sur ces mots, elle toque à la porte de l'infirmierie. Je ne fais qu'un bond jusqu'au cagibi où l'infirmière range ses médicaments, c'est un renforcement séparé de la pièce principale par un rideau.

— Vous êtes là, Mme Beaumonde ? C'est Rosalinde. J'aurais besoin d'un peu de Phénergan, de la pommade... fait la voix mielleuse de Rosalinde.

Tapie derrière le rideau, je vois par l'interstice s'ouvrir la porte et pointer le pâle museau de Rosalinde.

— Tiens... C'est vide. Entrons donc...

Sa note de service à la main, Phileas s'arrête sur le seuil.

— Vous sentez cette odeur ? C'est intenable !

— Julie a dû renverser un flacon d'éther. Fermez cette porte, je vais ouvrir la fenêtre pour aérer

Dans le cagibi où je me blottis, l'odeur d'éther est encore plus étourdissante. J'ai le cœur au bord des lèvres. Prise de faiblesse, je dois m'asseoir sur une caisse. Dans l'infirmierie, Rosalinde tire les rideaux, ouvre les fenêtres pour faire un courant d'air ; la lumière entre à flots. Ébloui, Phileas cligne des yeux comme un hibou.

— Selon toute apparence, Julie n'est pas là, lui dit Rosalinde. Cela me revient, maintenant, je crois l'avoir entendue dire ce matin qu'elle avait des courses à faire en ville, tant mieux. Cela nous laisse le champ libre.

Elle donne un tour de clef.

— Voilà, de cette façon personne ne nous dérangera. Nous allons pouvoir régler nos petits comptes, mon cher Phileas.

Phileas se dandine gauchement, je vois hésiter sur ses lèvres ce rictus honteux qu'il a eu dans la cuisine, le jour où Mélanie l'a obligé à s'exhiber : il baisse les yeux, ses longs cils de fille lui donnent un air effarouché. La bibliothécaire le nargue :

— Alors ? On fait moins le fier, hein ? Et si nous parlions tranquillement de nos petites affaires ? Pour la Zelda, peu importe, c'est une putain. Mais cette petite fille, l'autre jour, quand je vous ai surpris. Vous étiez en train de le faire, hein ?

— Mais qu'allez-vous penser ? Êtes-vous folle ? Une fille si jeune ? Me prenez-vous pour un...

— Je vous prends pour ce que vous êtes. Un dégoûtant personnage... Un vicieux... qui ne pense qu'à faire des cochonneries...

Les joues roses, Phileas boit ces paroles comme du petit-lait. Et voilà qu'avec le plus parfait naturel, Rosalinde met la main sur lui, elle l'empoigne entre les cuisses.

— Rosalinde !

— Oui ?

Elle lui tâte sans vergogne les couilles et la bite à travers le pantalon. Les yeux baissés, il la regarde faire.

— N'est-ce pas ce que vous vouliez ? Qu'on s'en occupe ? murmure-t-elle.

Il la regarde déboutonner sa braguette. Elle ne se presse pas, elle décortique les boutons un à un, comme si elle écosait des petits pois. Une fois qu'elle a entièrement ouvert le pantalon, elle y introduit sa petite main et attire au-dehors les attributs de Phileas. La verge, d'abord, qu'elle laisse retomber comme une longue trompe flasque, puis les grosses couilles sombres, qu'elle dispose artistiquement sur le pantalon. Elle se recule d'un pas, pour juger du tableau qui s'offre à ses yeux. Phileas reste absolument immobile, le feu aux joues, le souffle court, paupières baissées, il contemple sa lourde bite qui commence à se gonfler comme indépendamment de sa volonté.

— Il faudrait vraiment que j'aille à la comptabilité... Monsieur Farnèse va me passer un savon...

Sans même l'écouter, elle lui prend la verge et repousse la peau vers la base pour faire sortir le gros gland caoutchouteux d'un rose vineux. Elle en tâte la viande fragile du bout d'un doigt. La verge se redresse aussitôt. Cela fait glousser Rosalinde. Elle porte un doigt à ses narines et le flaire.

— Vous avez fait des cochonneries... cela pue le sperme... et moi, vilaine que je suis... à tripoter vos horreurs...

Elle parle à voix très basse.

— Si mon père, le respectable pasteur Darley, pouvait me voir... que penserait-il... et que penserait votre chère sœur si elle vous voyait, vous, vilain chenapan ?

Tout en parlant, elle flatte la lourde verge, comme si elle la massait. Quand elle rabat le prépuce par-dessus le gland, Phileas, malgré lui, se cambre pour lui pousser sa tige entre les doigts. Cela fait rire doucement Rosalinde, et elle lui repousse à nouveau la peau vers l'arrière ; chaque fois qu'il reparaît, le gland semble plus gros, plus rouge, plus gonflé.

— Elle devient dure... vous sentez comme elle devient dure ? Et comme elle grossit... N'avez-vous pas honte, vilain ?

Elle le branle de plus en plus vite ; à ce jeu, elle s'excite. Elle dévore des yeux le gland violacé, sa bouche s'entrouvre, tout humide de salive, et ses joues sont aussi rouges que celles de Phileas.

Quand par hasard leurs regards se croisent, ils se détournent tous les deux aussitôt, avec le même petit rire crispé, plein de gêne. Se prenant au plaisir, Phileas ose accompagner des reins, avançant et reculant comme s'il dansait sur place, la caresse mécanique qui fait se gonfler sa bite phénoménale.

Mais soudain, au moment où l'on aurait pu croire que la masturbation de Rosalinde allait produire ses résultats, la main de cette dernière se crispe sur la tige de chair qu'elle étreint, et elle y plante ses ongles.

— Tout beau, Monsieur. N'oubliez pas que nous sommes en comptes. Je vais vous apprendre à jouer les Don Juan avec les Zelda et les Charlotte ! Vous connaissez le tarif !

— Rosalinde !

— En avez-vous sur vous ? Des épingles ? En avez-vous ?

Farouchement, le garçon de bureau fait un geste de dénégation.

— Dans ce cas... nous trouverons certainement ici des aiguilles de seringues... cela fera l'affaire...

— Non ! crie alors Phileas. J'en ai ! J'en ai !

Pendant que Rosalinde lui flatte la verge pour entretenir son érection, il fouille dans la poche de sa veste et en extrait un morceau de papier replié où sont enfilées une dizaine d'épingles à tête colorée.

— J'en ai toujours sur moi... pour épingler mes notes de service...

Soigneusement, Rosalinde choisit une épingle dans le paquet qu'il lui a remis. Le garçon de bureau, livide, suit ses moindres gestes du regard.

— Nous allons les désinfecter à l'alcool... Et vous aussi, Phileas, nous allons vous désinfecter !

— À l'alcool ? s'alarme Phileas. Mais ça va brûler !

— J'y compte bien, s'esclaffe Rosalinde, toute joyeuse. C'est ce qui rendra la chose si amusante... pour moi ! Vous voir vous trémousser. Je vais vous apprendre à courir les filles, personnage dissolu ! Venez par ici ! Allons, courage !

Le tenant par le gland, elle le tire vers le bureau de l'infirmière. Il se laisse remorquer, un peu hagard. Se peut-il qu'il prenne plaisir à se laisser malmener de la sorte ?

À cause de l'odeur d'éther, je suis un peu soûle, c'est à travers cette ivresse qui me donne par moments l'impression de rêver que je vois Rosalinde verser de l'alcool sur un morceau de coton. Elle attire une chaise et s'y installe, face

à Phileas debout. La lourde bite se trouve alors à la hauteur de son visage. Elle la prend d'une main et de l'autre, à l'aide du tampon de coton imbibé d'alcool, elle désinfecte méticuleusement toute la tige, en partant des couilles et en remontant progressivement vers le gland découvert. Au fur et à mesure que le coton se rapproche de la partie la plus sensible de son individu, Phileas blêmit et ses yeux s'exorbitent.

Rosalinde, pour son compte, ne se tient plus de joie. Avec sur le visage une expression d'atroce convoitise, elle commence à tamponner le pourtour de la verge, à la base du gland, dans cette zone où le renflement de la chair rosit et prend des reflets nacrés annonçant la proximité des muqueuses. Phileas émet un long gémissement et se mord le dos de la main. Le coton se rapproche de la chair rouge du gland. Il se dresse comiquement sur la pointe des pieds, dans une ridicule tentative pour se soustraire à la brûlure qui le dévore.

Cela fait glousser hystériquement Rosalinde dont, derrière les lunettes cerclées d'acier, les yeux luisent d'une joie malsaine.

— Nous allons vous astiquer le flambeau, Monsieur le séducteur ! Cela vous apprendra à faire le joli cœur !

— Rrrrhaaaaaa...

Il trépigne sur place, de grosses larmes coulent sur son visage. (Mais pourquoi accepte-t-il, si ça lui fait si mal ?) Je n'imagine que trop bien, pour m'être une fois, par mégarde, versé une goutte d'eau de Cologne sur cette partie du corps, l'atroce brûlure qu'il doit éprouver.

Pourtant, je ne parviens pas à le plaindre. Au contraire, j'ai envie que Rosalinde soit encore plus cruelle avec lui, je sens s'éveiller en moi une exaltation morbide, mon ventre devient très chaud, j'ai comme une très forte envie de faire pipi, sauf qu'il s'agit de tout autre chose. Si je ne craignais de révéler ma présence, je me masturberais.

Non contente de se servir du coton, Rosalinde verse maintenant des gouttes d'alcool directement sur le gland. Un râle sourd, ininterrompu, sort de la poitrine de Phileas. Avec une sorte de curiosité fascinée, qui la fait ressembler à un enfant occupé à torturer un insecte, la bibliothécaire recommence à le branler. Elle recouvre et dénude le gros gland enflammé par l'alcool puis, quand elle l'a bien tourmenté, elle prend une épingle et, d'un coup précis, la plante dans la chair rouge. Un cri atroce échappe à Phileas, ses grandes mains s'agitent dans le vide, il sanglote.

— Cela vous apprendra à faire vos cochonneries avec des mineures ! tance Rosalinde, en le lardant d'une deuxième épingle.

Nouveau soubresaut du malheureux, nouveau cri perçant, nouvelles larmes.

Ces signes de la souffrance qu'elle inflige arrachent des sourires ravis à la bibliothécaire. Elle saisit par-dessous la peau grisâtre des couilles et tire dessus pour bien l'allonger, puis elle enfle là une troisième épingle.

— Que dirait votre chère sœur, la vertueuse Opal, si elle vous voyait en ce moment ?

— Je vous prie de ne pas mêler ma sœur à vos turpitudes ! C'est un ange !

— Un ange ? Alors là, laissez-moi rire, on voit bien que vous ne connaissez rien aux filles !

Un sourire hideux défigure Rosalinde ; elle retire une épingle du gland dans lequel elle l'a fichée et donne un coup de pied dans le mollet de Phileas.

— Baissez votre pantalon ! crie-t-elle.

Il obéit sans discuter ! Mais de quel incompréhensible pouvoir dispose-t-elle sur lui, pour qu'il cède ainsi à toutes ses lubies ? Son pantalon tombe en accordéon le long de ses jambes. Elle lui expédie une seconde ruade.

— Un ange ! Je vous en ficherais des anges ! Retirez ces épingles, et faites gicler votre jus !

Les mains tremblantes, avec mille grimaces, Phileas extirpe les épingles qui sont plantées dans son gland et il les pose sur le bureau. Rosalinde le fait se retourner et lui enfle un doigt dans l'anus. Par-derrière, elle lui caresse les couilles.

— Faites-le, Phileas, vite, faites-le... La vilaine que je suis veut vous zieuter pendant que vous le faites !

Elle a pris une étrange voix perçante, très haut perchée, qui évoque celle d'une poupée de ventriloque. Et le malheureux Phileas le fait donc. D'une main prudente, il commence à se masturber. Soudain, je le vois ouvrir les bras en croix et je l'entends crier d'une façon épouvantable. La garce vient de lui piquer une épingle dans l'anus. C'en est trop, l'odeur de l'éther aidant, j'ai comme une faiblesse et ferme les yeux ; je ne sais combien de temps dure mon absence, mais quand je reviens à la réalité, c'est pour constater que les protagonistes ont changé d'amusement.

Maintenant, la bibliothécaire, à genoux devant Phileas, semble le supplier : elle lui enlace les cuisses et lui couvre les couilles et la bite de baisers ; elle sanglote :

— Vilaine que je suis, vilaine, vilaine... Mon père a raison, je suis une mauvaise fille. J'ai le vice dans la peau ! Me pardonnez-vous, mon chou ? Pardon, pardon...

Elle envoie des petits coups de langue amoureux sur le gland torturé. Pas rassuré, Phileas la tient par les joues, prêt à la repousser ; comme s'il craignait

qu'elle le morde.

— C'est de votre faute, aussi, pourquoi me poussez-vous à bout ! Vous savez que je suis jalouse ! Et vous vous conduisez comme un Casanova ! Et en plus, vous n'arrêtez pas de me parler de votre sœur ! Cet ange de vertu ! Laissez-vous faire, je fais vous guérir vos bobos...

Elle enfourne le gland dans sa bouche et entreprend de le sucer :

— Oh... Mademoiselle Rosalinde...

La voix de Phileas est éperdue de reconnaissance. Elle se retire, le regarde par en dessous, malicieuse, faussement espiègle, on dirait une vieille petite fille. Sur ses lèvres, la salive est rose de sang.

— Voyez-vous ça ! Il ne dit pas non, hein ? Ce n'est pas comme pour les épingles ! Cela l'émoustille, ce Casanova, ce Don Juan, de se faire sucer par la fille du pasteur !

Elle se renfonce la verge au fond de la bouche, le plus profondément possible, son nez touche le ventre de Phileas. Elle fait des bruits obscènes en le suçant.

— Oh Mademoiselle... Mademoiselle...

Voilà ce qu'il répète ; il est aux anges, au bord de l'extase, mais elle a beau faire... rien ne vient. Au bout d'un moment, elle se recule, dépitée.

— Votre jus ne veut pas sortir ! Pourquoi ? C'est parce que vous m'en voulez ? J'ai été vilaine avec vous ? Attendez... On va punir la vilaine fille, on va lui apprendre à vous faire des misères !

Elle déboutonne fébrilement son corsage, l'ouvre d'un geste théâtral, emphatique, comme une actrice sur une scène de théâtre, et offre ses seins nus en se cambrant. Elle ne porte pas de soutien-gorge, ses seins sont menus et pas très fermes, terminés par de minuscules pointes roses, on dirait des seins de très jeune adolescente, sauf qu'ils sont un peu flétris.

— Punissez la vilaine fille, Monsieur Phileas...

J'ai l'impression en voyant le garçon de bureau prendre un des petits seins flétris dans sa grande main osseuse, et le tirer vers le haut en le tordant sur lui-même, que ce n'est pas la première fois qu'il cède à cette insolite requête. Rosalinde se cambre pour mieux s'offrir. Pendant qu'il lui pince les mamelons, les étire, les froisse méchamment, y plante ses ongles, elle l'encourage à se montrer encore plus cruel par mille mimiques forcenées et autant de supplications hystériques. Au point qu'avisant les épingles éparses sur le bureau, il en saisit une et la pique dans un des seins qu'il pétrit, tout près de l'aréole. Un rôle de souffrance et d'extase s'échappe de Rosalinde. Alors, très vite, il lui plante toutes les épingles dans les seins, ne laissant au-

dehors que les petites têtes colorées.

Défigurée par la souffrance, Rosalinde s'est renversée en arrière, ses cheveux touchent le sol ; la grosse bite se balance devant son visage ; entre deux hurlements, elle l'avale et la suce ; puis ses gémissements renaissent. Effrayée par ce spectacle insupportable, je me suis relevée ; l'odeur de l'éther me monte à la tête ; je ne veux plus voir ça, je me retourne donc, et voilà que mon coude heurte le broc à lavement posé sur une caisse, il tombe à mes pieds avec un vacarme épouvantable.

Les cris de Rosalinde cessent sur-le-champ.

— C'est vous, Julie ? demande-t-elle d'une voix alarmée.

Or, le plus beau de l'affaire, c'est que Julie est vraiment là ! J'ai peine à en croire mes yeux ! Étendue sur un lit pliant, elle gît, aussi inerte qu'un cadavre. Un linge humide lui cache le visage. C'est d'elle que provient l'odeur d'éther. Elle en est comme imbibée. Je n'ai pas le loisir de m'interroger sur ce mystère. Ne pouvant disparaître par un trou de souris, je me tapis sous le portemanteau auquel sont accrochées des blouses blanches. Je me dissimule tant bien que mal sous l'une d'elles, je m'adosse au mur, me pétrifie.

Il n'était que temps : le rideau glisse sur sa tringle et Rosalinde paraît, les seins hors du corsage, avec leurs épingles plantées dedans. Les pointes de ses mamelons sont toutes raides. Elle se fige de surprise en apercevant le corps inerte de Julie. Puis, machinalement, elle commence à retirer les épingles de sa poitrine.

Phileas, la bite dehors, découvre à son tour l'infirmière.

— Elle est morte ?

— Mais non, imbécile, elle a pris de l'éther... Vous ne l'entendez pas ronfler ?

Le fait est que Julie ronfle très légèrement ; sa poitrine se soulève à peine.

— Partons ! supplie Phileas.

— Et pourquoi donc ?

— Si elle se réveillait ?

— Vous plaisantez ? Avec ce qu'elle a pris, elle en a pour jusqu'à demain matin !

Ils se penchent sur l'infirmière et Rosalinde soulève le linge qui lui cache le visage. Les traits de Julie Beaumonde sont bouffis, sa bouche bée.

— Vous ne saviez pas qu'elle se droguait ?

Phileas fait non de la tête ; ses yeux descendent, la blouse de l'infirmière est retroussée au-dessus de ses jambes, on voit le blanc de la cuisse.

— On dirait que ça vous intéresse ? Une femme de quarante ans passés...

vous n'êtes pas dégouté !

Rosalinde a repris sa voix geignarde.

— Voulez-vous que je vous fasse voir son cul ?

Interloqué, Phileas la dévisage.

— Mais... voyons, elle va se réveiller...

— Voulez-vous... ou ne voulez-vous pas ?

Le silence du garçon de bureau est éloquent.

— Je vais d'abord vous montrer son con ! dit Rosalinde. Zieutez-le bien ! Regardez donc comme c'est poilu entre les cuisses, une Française... z'avez vu tous ces poils, mon chou ? Paraît que ce sont toutes des salopes, ces Françaises !

Rosalinde, à deux mains, retrousse la blouse de l'infirmière. Elle la fait remonter tout en haut, la fait glisser sous les fesses, découvre le ventre bombé, très pâle, moite de sueur, et, entre les larges cuisses blanches veinées de bleu, la touffe en triangle, épaisse, bouclée, qui dissimule le sexe bombé et gras. Une fente mauve s'ouvre entre les poils, et deux fines lamelles de chair rose en dépassent.

— Zieutez donc ! Z'avez vu ça ? C'est quelque chose, non ? Aidez-moi... on va lui ouvrir sa grosse cramouille...

Elle soulève une des cuisses de l'infirmière.

— Ayez pas peur ; quand elle a pris sa dose, on peut tout lui faire, elle se rend compte de rien... oh, la salope de Française, z'avez vu ? C'est tout mouillé, là-dedans...

Rosalinde saisit le sexe par les babines, elle les sépare pour en révéler l'intérieur à Phileas. L'œil habité d'une lueur maniaque, il se penche pour lorgner à l'intérieur de l'organe poilu et baveux. Sa main s'agite, il se masturbe comme un collégien qui regarde une photo cochonne. Sauf que là, la photo, c'est une vraie femme.

— Vous voulez lui enfiler votre truc dedans ? Hésitez pas, mon chou ! Elle est à vous... Je vous la donne !

— Mais...

— Je vous la prépare, vous direz pas que je suis pas bonne avec vous, hein ? Vilain coureur de filles !

Elle farfouille dans les chairs roses et lisses que révèle la large entaille, entre les poils. Ses ongles titillent les pétales des nymphes, elle les pince, les étire au point de les déformer, puis elle taquine de l'index le clitoris couleur de lilas fané.

— On dirait une morte... fait Phileas.

— Raison de plus pour en profiter !

Rosalinde va se placer à la tête du lit de camp, elle se penche au-dessus du buste de la dormeuse et la saisit sous les articulations des genoux, elle lui soulève les cuisses et les lui rabat sur la poitrine. Le con s'ouvre largement, grande fissure rose et violacée, la raie du cul apparaît, l'œil aveugle de l'anus s'écarquille dans le duvet brun. Phileas enfourche l'étroite couchette ; à califourchon dessus, il s'avance vers la grotte rose du vagin. Il abaisse sa verge et loge son gland dans l'ouverture humide. Rosalinde, les yeux fous, tire très fort sur les jambes de la Française et se penche pour voir disparaître l'énorme engin de Phileas dans la touffe de poils.

Quand c'est fait, elle retrousse sa propre robe et enjambe le visage de la dormeuse. Ses fesses pâles sont crispées. Elle pose son con sur la bouche de Julie et s'agite.

— Vilain chenapan ! halète-t-elle tout en frottant spasmodiquement son entrecuisses sur le visage de Julie, je vous apprendrai à profaner des mortes, moi ! Cela se paiera au prix fort, Monsieur. Vous aurez droit aux épingles !

Cette menace ne semble pas émouvoir Phileas qui utilise fébrilement le vagin inerte qu'on lui a donné. La chair de l'un glisse dans la chair de l'autre avec un bruit liquide.

— Maman, oh... Maman...

— Ne lui envoyez pas la sauce, idiot ! Voulez-vous qu'elle s'en aperçoive à son réveil ?

— Mais... Mais... cela vient...

— Dans le cul, imbécile ! Il faut tout leur dire ! Dans le cul, elle ne s'en rendra pas compte ! Allez prendre de la vaseline à côté, il y en a sur la table à pansements...

Phileas dégainé à regret et passe de l'autre côté du rideau.

— Vite, mon chou, vite, implore Rosalinde. Je sens que ça vient, de mon côté.

L'affaire est promptement menée. Phileas revient avec la vaseline, il s'oint le gland. Rosalinde l'aide à écarter les fesses de la dormeuse. Il lui graisse l'anus, lui en met dedans, pousse son doigt bien au fond. Puis il enfourche à nouveau le lit étroit et vise la tache brune de l'anus. Il s'introduit lentement.

— Dans le cul, dans le cul, grosse salope française ! susurre venimeusement Rosalinde. Lâchez-lui tout dans les tripes, mon chou !

Certes, je n'éprouve pas de sympathie démesurée pour Julie Beaumonde, mais qu'on utilise son corps inconscient de cette façon me révolte. J'ai l'impression de voir deux assassins s'acharner sur le cadavre encore chaud de

leur victime. Pourtant, allez comprendre : en dépit de mon indignation, le spectacle ne laisse pas de m'exciter. Lorsque je le constate, à mon corps défendant, à certaines manifestations de ma chair qui ne peuvent tromper, je suis prise d'un violent dégoût envers moi-même. Serais-je sur le point de devenir aussi détraquée que ces gredins ?

La conclusion ne tarde plus ; avec un beuglement grotesque que Rosalinde accompagne de son rire chevrotant, le garçon de bureau dépose son offrande dans le cul de la Française endormie. Après quoi, épuisé par sa dépense nerveuse, il s'affale sur elle, tout du long, et lui agrippe un sein, presque tendrement. Quand il dégage sa verge, un peu plus tard, je vois qu'elle est maculée de merde. Cela excite les moqueries de Rosalinde. Il s'essuie tant bien que mal...

Leur ignoble forfait accompli, ils ont remis en ordre les vêtements de la dormeuse. Puis ils sont sortis sans bruit, comme deux fantômes. Moi, encore toute remuée par ce que je venais de voir, j'ai quitté ma cachette et j'ai couru comme une folle me réfugier dans le bureau de Mélanie.

CHAPITRE VIII

LES LIVRES BELGES DE MME ARNOULT

Le lendemain, j'eus enfin l'occasion de faire la connaissance de cette fameuse Mme Arnoult qui avait supplanté Mélanie dans les faveurs du comte Zappa. Nous venions de sortir de table quand elle nous rendit visite à l'improviste.

Figurez-vous une grande femme brune, au visage très expressif, et qui parlait à toute allure, d'une voix excessivement maniérée.

Comme Mélanie – et cela devait refléter les goûts du comte – , elle possédait une taille incroyablement fine qui lui donnait une silhouette de guêpe, car elle ne manquait ni de seins ni de fesses, bien au contraire.

Je pus constater par la suite, quand je la vis en petite tenue, que cette minceur incroyable devait beaucoup à un corset à baleines, qu'elle portait très serré, à la façon des élégantes de la Belle Époque. Elle se le faisait lacer si serré par ses bonnes qu'il lui étranglait littéralement le corps en son milieu ; mais cela ne semblait pas l'incommoder ! Elle semblait très fière de cette silhouette en sablier et des rondeurs que cet artifice mettait en valeur.

Ce corset n'était pas la seule chose, chez elle, qui rappelât le début du siècle. En fait, toute sa façon de s'habiller, que je jugeai au premier abord fort extravagante, appartenait aux années qui avaient vu triompher la Belle Otero. Certes, tout cela était remis au goût du jour pour qu'elle ne soit pas ridicule, mais c'étaient bien, rembourrées sur les hanches, les mêmes robes en cloche qui retombaient jusqu'à terre, les mêmes manches froufroutantes, les mêmes décolletés aventureux et les mêmes chignons compliqués. Quelques années plus tard, dans un vaudeville français que m'emmena voir un de mes amis, je reconnus sur l'actrice (il s'agissait, je crois, d'une pièce de Feydeau, *Occupe-toi d'Amélie*) le modèle des tenues qu'affectionnait Mme Arnoult.

Ce jour-là, elle entra sans frapper, courant presque, les bras tendus vers Mélanie.

— Je ne fais que passer en coup de vent ! cria-t-elle.

Et c'est tout à fait l'impression que cela me fit : qu'elle avait été poussée là, toute froufroulante, par une sorte de bourrasque, qui n'était que l'effet de son tempérament excessif : elle était toujours pressée.

Les deux maîtresses du comte, l'ancienne et la nouvelle, s'embrassèrent avec des démonstrations d'affection qui me parurent trop théâtrales pour être honnêtes.

— C'est toujours un plaisir de vous voir, Sophie, même en coup de vent !

— Je ne pourrais pas rester longtemps, sinon, vous pensez bien !

Mme Arnoult avait pris Mélanie à bout de bras et la considérait fixement. Elle paraissait éperdue d'admiration.

— Mais comment faites-vous pour être toujours aussi belle ? Savez-vous que je suis jalouse ?

— Et quel est donc ce bon vent qui vous amène ?

Mme Arnoult leva les bras au ciel.

— Ah, tenez, ne m'en parlez pas ! Je suis par monts et par vaux. Le chauffeur du comte a récolté une chaude-pisse, ou quelque chose d'approchant, la syphilis, peut-être, bref, il est à l'hôpital et c'est moi qui suis réduite à tenir le volant.

— Monsieur le comte est ici ?

Mélanie avait pâli de contrariété.

— Chez Farnèse. Il est venu prendre un peu d'argent. Savez-vous de quoi il est question depuis hier, ma toute belle ? Je vous le donne en mille : rien moins que d'acheter à son père la Melinda Carmody !

— Voyons, c'est impossible. Le minotier est fou de sa fille ! Jamais il ne la vendra, même au comte !

— Voyons, chérie, vous connaissez le comte. C'est un diplomate, un fin négociateur. Vous vous doutez bien que les choses n'ont pas été dites aussi brutalement. Mais je vous résume le fond de l'affaire. Figurez-vous que le minotier a entendu parler des soirées dansantes du comte, et qu'il rêve d'y être invité. Le comte lui a fait miroiter cela, et un marché fabuleux à l'appui. En échange... Melinda accepterait de se plier aux coutumes de la biscuiterie... pour ne pas faire de jalouses parmi les ouvrières.

— Vous voulez dire... qu'elle serait bizutée ?

— Et tout ce que cela implique ! Oh, bien sûr, le comte n'est pas entré dans les détails. Il lui a présenté l'affaire comme une sorte de rite folklorique un peu brutal... Il s'est engagé personnellement à ce que les choses n'aillent pas trop loin ! C'est un malin, notre comte !

— Les bras m'en tombent !

Mme Arnoult éclata d'un rire strident.

— Vous ne pouvez croire comme il me tarde d'assister à l'humiliation de cette pécore ! On vous préviendra, bien sûr, et vous serez de la fête ! Ah, une dernière chose... J'ai là quelques livres belges que je préfère ne pas laisser traîner dans la voiture. Nous devons aller acheter du champagne pour le bizutage, nous mettrons probablement quelques caisses dans la Rolls... Vous vous doutez bien que je ne peux pas laisser de tels ouvrages à la portée des manutentionnaires.

Elle tendit à Mélanie un paquet qu'elle tenait serré sous son bras. Mélanie le reçut avec empressement.

— Vous pourrez y jeter un coup d'œil... Vous me direz votre opinion. Il y a des photos dans le texte, je ne vous en dis pas plus !

Mélanie alla poser les livres sur la table basse et déploya un journal de mode par-dessus, pour les cacher, précaution qui ne laissa pas de m'intéresser. Tout cela s'était déroulé en beaucoup moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour l'écrire : cette Sophie Arnoult parlait à la vitesse d'une mitrailleuse.

Quoi qu'il en soit, pendant que Mélanie dissimulait les livres, les yeux de la visiteuse, qui s'apprêtait à ressortir, opérèrent un rapide tour d'horizon... et m'aperçurent alors. Je venais de faire notre vaisselle et me tenais, discrètement, sur le seuil de la cuisine, un torchon à la main. Mme Arnoult eut un haut-le-corps et poussa un cri ravi. Elle vint m'admirer de tout près, comme si j'eusse été un caniche.

— Vous ne m'aviez pas dit ça, cachottière ! Mais cette fille est ravissante. Cachez-la bien, surtout, que le comte ne la voie pas ! Quel âge as-tu, ma mignonne ?

Je lui dis mon âge.

— Beaucoup trop jeune pour faire une sylphide, décréta alors la maîtresse du comte. Nous ne voulons pas d'ennuis avec la police. Mais... ce serait une très amusante poupée...

Ses grands yeux noirs avaient pris un éclat liquide. Nous voyant occupées l'une de l'autre, Mélanie souleva le journal qu'elle avait jeté sur les livres, et dénoua le paquet. Elle prit un volume et l'ouvrit. Elle le feuilleta, s'arrêta sur une illustration.

— Oh, celle-ci est particulièrement immonde ! fit-elle. Je comprends pourquoi vous préféreriez ne pas les laisser dans votre voiture ?

Mme Arnoult qui me caressait la joue se retourna.

— N'est-ce pas ? cria-t-elle. On se demande où ces Belges vont chercher tout ça ! Mais attendez, ce n'est encore rien, prenez donc l'autre, là-dessous,

le grand...

Elle courut au canapé et choisit un des livres dans la pile.

— Venez, jolie coquine, venez voir les vilaines images !

Elle s'assit sur le canapé et Mélanie à côté d'elle. Elles ouvrirent le livre. De l'endroit où j'étais je pouvais voir qu'il était orné de photos, dont certaines en pleine page, mais je ne pouvais distinguer ce qu'il y avait dessus. De temps en temps, Mme Arnoult cessait de tourner les pages. Les deux femmes, muettes, tombaient en arrêt devant une illustration.

— Quand même ! soupirait l'une.

— Oui, hein ? C'est incroyable, non ? répliquait l'autre.

— Quelle chaleur il fait chez vous, ma chère, soupira langoureusement Mme Arnoult, on se croirait sous les tropiques ! Et moi qui suis habillée comme une belle du siècle passé : le comte, ce pervers, ne se lasse pas de me voir attifée de la sorte. Cela lui rappelle sa mère. Je suis en nage, là-dessous. Il me fait même porter des pantalons de dentelles !

À l'appui de ses dires, Mme Arnoult troussa sa robe, et je pus voir qu'elle portait bien de longs caleçons agrémentés de fanfreluches qui lui gagnaient les cuisses jusqu'aux genoux. Elle agita sa robe de bas en haut pour s'aérer. Ses cuisses s'écartaient. Mélanie ne s'occupait que de son livre, dont elle tournait les pages.

Mme Arnoult m'adressa un sourire effronté. Son pantalon était ouvert sur le devant : je pus voir la tache noire des poils de son sexe que partageait une fente rose. Cela ne dura qu'un instant. Quand elle fut certaine que j'avais vu ce qu'elle me montrait, Mme Arnoult laissa retomber sa robe et se leva.

— Il faut que j'y aille. Le comte va s'impatienter ! Je vous embrasse ! À tout à l'heure !

Mélanie s'arracha à grand-peine de son bouquin. Elle le posa, retourné, sur le canapé, mit un coussin par-dessus. Après quoi, elle raccompagna Mme Arnoult jusqu'au couloir. Elles y tinrent un conciliabule chuchoté. Profitant de l'occasion, je courus au canapé et soulevai le coussin. Je retournai le livre.

Ce fut comme si l'on m'avait giflée en plein visage. Jamais je n'aurais pu croire qu'il existait de pareilles photos. Des femmes entièrement nues, se vautrant dans les poses les plus lubriques, les cuisses impudiquement écartées. Des hommes, le pénis en érection. J'avais chaud aux joues.

Et tout à coup, un goût amer m'emplit la bouche. Parmi ces matrones plantureuses aux allures vulgaires qui s'exhibaient dans les postures les plus disgracieuses, je vis, frêle et gracile, le corps androgyne d'une petite fille

d'une douzaine d'années à peine.

Son corps n'était pas encore formé ; elle n'avait pas de poils sur le sexe et son torse était plat, orné de deux minuscules tétons. Une femme au muflle épais la tenait assise sur ses genoux et riait aux éclats en lui écartant les cuisses qu'elle tenait par-dessous. Une autre, une infâme blonde oxygénée, non moins hilare, brandissait un martinet. Une troisième introduisait la canule d'une grosse poire à lavement entre les fesses de la fillette. Le sang me monta à la tête quand je réalisai que ce n'était pas dans l'anus, mais dans le sexe ! On était en train de déflorer la malheureuse de cette façon barbare.

La gamine était en larmes, elle se cabrait, se cabrait. On lui tordait les bras pour l'immobiliser et un homme très gras, très velu, tenant son pénis raidi dans une main, le pointait vers la bouche ouverte qui criait, s'appêtant à l'y fourrer.

Scandalisée, je lus la légende qui commentait ce cliché : « Initiation d'une future pensionnaire ; cette scène a été photographiée dans une maison close de Buenos Aires, le 12 juillet 1912. »

Ces pratiques étaient alors chose courante.

Je remis le livre comme je l'avais trouvé et regagnai la cuisine les jambes tremblantes. Je me versai un grand verre d'eau.

— Ces Belges, où vont-ils chercher des idées pareilles ?

Rétrospectivement, l'intonation mondaine qu'avait eue Mme Arnoult m'emplissait d'horreur. J'imaginais que c'était à moi qu'on faisait subir cette violence. Une épouvante animale me saisissait.

Mélanie me trouva assise dans la cuisine. Se douta-t-elle de quelque chose ? Elle me caressa la joue.

— Viens donc, me dit-elle, viens voir ce que je t'ai acheté.

— Vous m'avez acheté quelque chose ? À moi ?

Je me sentais fondre. Toutes mes préventions s'évanouirent en un clin d'œil. Ainsi, elle avait pensé à moi ! Pendant toute cette semaine, elle m'avait battu froid, ne m'adressant la parole que pour me réprimander. Et j'étais persuadée qu'elle allait se séparer de moi, m'envoyer à l'usine. Ce que mon oncle Jeremy m'avait rapporté le premier soir me revint en mémoire ; je me souvenais à quel point j'avais eu l'impression d'avoir été trahie. Je ne pus m'empêcher de lui en faire tardivement le reproche.

— Mélanie... Le premier jour... Pourquoi avez-vous dit à M. Farnèse que je n'étais bonne à rien ?

Elle rougit d'une façon très inattendue sous mon accusation.

— Qui te l'a dit ? voulut-elle savoir. Ah, j'y suis ! C'est ton oncle ! Cet âne

bâté de chauffagiste !

Elle m'embrassa vivement, tout près des lèvres.

— Petite sottise ! roucoula-t-elle, ne comprends-tu donc pas que nous devons donner le change ? Tu es si jeune... Il faut nous montrer prudentes, vois-tu. Il y a tellement de jaloux et d'envieux !

— Mais... toute cette semaine, pourquoi avoir été si méchante ?

— Il le fallait. Tu comprendras plus tard. Mais c'est fini, maintenant. Nous allons devenir amies, d'accord ? Seulement, il faudra continuer à te plaindre de moi auprès des autres. Si l'on pense que je te rudoie, que je t'accable de travail, cela désarmera les racontars !

Elle me serrait dans ses bras, j'étais éperdue de bonheur. Ainsi, nous allions devenir amies, nous nous dirions tout...

— Cette Mme Arnoult, lui dis-je, en enfouissant mon visage entre ses seins, respirant leur odeur avec volupté, je ne l'aime pas du tout !

— Crois-tu donc que je l'aime, moi ? En certaines occasions, il faut savoir se montrer hypocrite. Par ailleurs, Sophie a ses qualités. Peut-être changeras-tu d'avis sur son compte. Dans la vie, ma chérie, personne n'est jamais tout blanc ni tout noir. Mais regarde plutôt ces merveilles... admire... n'est-ce pas ravissant ?

Je crus m'évanouir d'émotion quand je la vis tirer d'un sachet qui portait la marque d'une boutique londonienne une paire de bas de soie noire d'une incomparable finesse.

— Et ce n'est pas tout... vois !

Elle déposa une boîte de carton sur mes genoux et souleva le couvercle. (Nous étions toutes les deux assises sur le canapé.) J'avais l'impression que c'était Noël. Je retirai le fin papier qui enveloppait mon cadeau : une paire d'escarpins à talon haut, noirs, vernis, ornés de boucles de strass, deux pures merveilles. J'en avais le souffle coupé. Les larmes aux yeux, je les tournais et les retournais dans mes doigts tremblants pour mieux les admirer. Ils scintillaient de mille feux. Jamais je n'avais vu de talons aussi fins.

— C'est du trente-six... La taille la plus petite que j'aie pu trouver ! Tu n'auras qu'à mettre un peu de papier froissé à l'intérieur, au bout, pour qu'ils ne te tombent pas des pieds. Viens, on va t'essayer tout ça...

Elle se mit à genoux devant moi et me retira mes chaussures et mes chaussettes.

— Je ne pourrais jamais mettre ces souliers... Et encore moins ces bas ! Mon père ne voudra jamais ! Ni ma mère !

— Évidemment, petite sottise, qu'ils ne voudraient pas. Nous ne sommes pas

folles, toi et moi, au point de les mettre au courant. Tu les mettras quand nous serons entre nous. Et plus tard, si tu es sage, si tu fais en sorte que personne ne jase sur nous, je t'emmènerai au théâtre. Je t'habillerai comme une petite femme, je te maquillerai... Tu seras délicieuse ! Une femme en miniature !

Je me souvins à ce moment de la phrase de Mme Arnoult : « *Ce serait une très amusante poupée !* » Mais toute ma rancune avait fondu. Je tendais coquettement une jambe devant moi, et Mélanie me la gainait avec la soie arachnéenne. Je frémissais de volupté au contact de ses mains, je ne reconnaissais plus ma jambe sous cet ornement somptueux. Ils étaient si légers, ces bas, qu'on aurait dit de la fumée, à travers eux ma chair paraissait encore plus blanche, mes jambes devenaient deux objets rares et précieux. J'eus un bref frisson quand les doigts de Mélanie atteignirent la peau nue, en haut de mes cuisses ; elle tira sur les bas pour leur faire bien épouser la forme de mes mollets.

— Il faut ôter cette culotte affreuse, me dit-elle. Il vaut mieux n'en pas porter du tout que d'avoir de telles horreurs. On se sent plus femme, tu verras, quand on a le cul nu sous sa robe ! Surtout si l'on a des bas !

J'étais sans force et sans volonté devant elle. Elle me déculotta. Je vis qu'elle regardait avidement mon sexe en me soulevant un genou pour faire glisser la culotte à mes chevilles. Je devins humide.

— Et maintenant, les souliers !

Elle me les fit chausser : il fallut pour qu'ils tiennent, comme elle l'avait dit, les rembourrer au bout avec du papier froissé en boule. Je fis quelques pas maladroits en tenant ma robe retroussée à mi-cuisses. Les yeux de Mélanie luisaient de bonheur.

— Tu verras comme on s'amusera bien, toutes les deux, mais il ne faudra jamais en parler à personne, hein ? Les gens ne comprendraient pas. Tu me le promets ?

Évidemment, que je le lui promis. Me prenait-elle pour une sotte ?

— Viens, je vais te faire les yeux !

— Et si on entre ?

— Idiote, j'ai fermé à clef en reconduisant Sophie. Et j'ai prévenu Phileas qu'on ne devait me déranger sous aucun prétexte. J'ai prétendu que j'avais la migraine. Nous serons tranquilles jusqu'à ce soir !

Elle me maquilla donc la bouche et les yeux, puis me poudra les joues. Je ne fus autorisée à juger du résultat, devant la glace de la cheminée, qu'une fois qu'elle eut fini. Je fus scandalisée. J'avais tout d'une putain en herbe. Mais que c'était fascinant ! Je reconnaissais à peine mon visage, et pourtant,

c'était bien moi. Avec quel art pervers, elle avait fait ressortir la lascivité candide de mes traits ! J'entrouvris coquettement la bouche pour voir la blancheur de mes dents.

— Chaque fois que nous jouerons ensemble, je te maquillerai ainsi. Mais il faudra bien te débarbouiller ensuite...

Elle me ramena, titubante sur mes hauts talons, vers le canapé. Sa bouche tremblait.

— Pour t'enseigner les bonnes manières... nous allons jouer aux dames en visite, qu'en dis-tu ?

Cela me fit rire ; n'étais-je pas un peu grande pour jouer à des amusements aussi puérils ? Mais je voulais tout ce qu'elle voulait.

— On prendrait le thé ?

— Voilà ! Tiens, j'ai une idée... Et si tu étais Mme Arnoult ?

— Oh oui !

Cela m'amusait follement. Je me mis à sauter sur place et j'imitai les intonations snob et le débit précipité de l'égérie du comte.

— Quelle chaleur, ma chère ! On se croirait dans une serre !

Mélanie en riait aux larmes.

— C'est cela même ! On croirait l'entendre ! Soulève donc ta robe comme elle... Nous ferons comme si tu avais un pantalon de dentelles.

Je réalisai soudain que j'avais le cul nu et soulevai timidement l'ourlet de ma robe. Cela ne fit pas l'affaire de Mélanie.

— Non, non... Souviens-toi, elle la soulevait complètement sa robe... et elle écartait les cuisses... Ah, ces Françaises, comme elles sont impudiques !

Je me sentis prise au piège. Sotte que j'étais d'avoir cru qu'il s'agirait d'un jeu innocent. Je n'en fis pas moins ce qu'elle voulait. Elle s'était assise sur le tapis, à mes pieds, pour mieux voir mon sexe. La robe relevée, les cuisses écartées, je ne bougeais plus. Je me souvenais du jour où elle m'avait montré son con : les rôles étaient inversés, c'était elle maintenant qui regardait le mien. Il faisait vraiment très chaud. Sans doute avait-elle poussé le chauffage au maximum. Je sentais ma fente s'ouvrir.

Elle se pencha pour mieux voir mon con. Je pensai à quel point elle était d'une nature dissimulée. Tout le matin, elle avait eu ces cadeaux pour moi et ne m'en avait rien dit. Elle se leva et vint s'asseoir tout contre moi.

— Alors, ma chère Sophie, me dit-elle, en prenant une intonation exagérément mondaine, et si nous les regardions un peu, ces livres belges, hein ?

Elle souleva le journal de mode et prit un volume qu'elle me fourra dans les

maines. J'étais toute moite. J'avais eu le temps de constater que le livre où j'avais vu cette horrible photo n'était plus dans la pile.

— Installons-nous, ma chère Arnoult !

Mélanie me cala un coussin sous les reins et me fit m'étendre à demi sur le dos, de sorte que je me retrouvai mi-assise, mi-couchée. Elle prit une pose semblable, tout contre moi. Je n'osai pas ouvrir le livre qu'elle avait posé sur mes cuisses.

— Voilà, nous serons très commodes de la sorte !

Elle émit un rire perçant affreusement artificiel en me couvant du regard. Deux taches rouges ornaient ses pommettes. Je lui donnai la réplique, imitant le hennissement de Mme Arnoult.

— Hi, hi... c'est bien vrai ce que vous dites, ma jolie ! Vous avez tout à fait raison !

C'était parfaitement pervers : Mélanie jouait à la petite fille qui joue à la dame, et cette dame, c'était elle ! Cela lui permettait d'outrer ses intonations et de prendre les postures les plus scabreuses sans que cela, en apparence, tire à conséquence, puisqu'il ne s'agissait que d'un jeu !

Ainsi, tout en s'exclamant, elle se cambrait pour faire ressortir ses seins, ainsi que font les petites filles qui n'en ont pas. Mais elle, elle en avait, elle me les poussait au visage. Elle s'aérait, en soulevant sa robe en haut des cuisses, les écartant, et je ne pouvais faire autrement que de l'imiter, puisque j'étais censée être Mme Arnoult !

Le fait d'être Mme Arnoult me délivrait du souci d'être moi-même. Je n'étais pas plus responsable des dévergondages auxquels nous allions nous livrer qu'une actrice qui joue la comédie sur la scène d'un théâtre. Cela ne comptait pas.

Je piaillais donc avec le plus parfait faux naturel, toute frémissante, cependant, à ce qui ne pouvait manquer de suivre après de tels préliminaires.

Que faisaient donc Mme Arnoult et Mélanie quand elles lisaient ensemble leurs livres belges ? J'en avais une vague idée qui se confirma quand Mélanie me retroussa ma robe, pour que je sois à mon aise. Elle garda ensuite sa main posée sur mon bas noir, sous la couverture du livre que je consentis enfin à ouvrir. Dans ce livre, et dans tous ceux que nous feuilletâmes ensuite, s'étalait le vice à l'état pur. Là encore, des nudités de filles très jeunes, certaines encore impubères, voisinaient avec celles de femmes mûres et d'hommes moustachus. Seulement, ces petites filles-là semblaient consentantes, on ne leur faisait pas violence. Sous les caresses obscènes des adultes avec qui elles jouaient, elles ne semblaient subir aucune violence, rien qu'une sale

excitation.

Que je ne tardai pas à partager...

— Mon Dieu ! s'exclama d'une voix pointue Mélanie, mais c'est honteux, ma chère ! Vous avez vu ça ?

Elle pointait son doigt manucuré sur une photo où une fille d'une dizaine d'années, entièrement nue, se faisait lécher le sexe par une femme aussi nue qu'elle en âge d'être sa mère.

— Vous avez raison, ma chère ! C'est parfaitement révoltant ! Ah, ces Belges, quand même !

— Je ne rêve pas, hein ? Elle est bien en train de lui lécher...

Sur ma cuisse, cachée par le livre, ses doigts remontaient, insidieux, atteignaient la lisière des bas noirs.

— Vraiment, Sophie, je ne vous comprends pas ! Quel plaisir malsain éprouvez-vous à lire de pareils livres ?

Mélanie passant son autre bras derrière mes épaules et me serra contre elle.

Son odeur, la chaleur de son corps, sa proximité, la lubricité des photos que nous contemplions, joue contre joue, sa main posée sur la chair moite de ma cuisse, tout cela me procurait un vertige effrayant dans le creux de la poitrine. Paraissant ignorer ce que sa main faisait, Mélanie m'embrassa sur la joue et reprit sa voix naturelle :

— Que tu as chaud...

Nous avions sous les yeux la photo d'une adolescente au sexe glabre, au visage peint comme le mien, qu'un homme commençait à sodomiser.

On voyait nettement le gland franchir la collerette anale. L'adolescence grimaçait, les yeux dilatés.

— Il faudrait aller dans le couloir baisser le rhéostat, mais j'ai la flemme... soupira Mélanie.

J'étais en sueur. Ses doigts effleuraient mon sexe. Ils caressèrent les abords de la fente. Mélanie me parlait de mon oncle Jeremy, le chauffagiste, de son incompetence. Tout en me disant cela, elle tâtait les lèvres de la vulve. Elle mit son doigt dans la fente, tout du long. Elle appuya, en le recourbant, pour le faire pénétrer dans la chair humide et brûlante. Mon con s'ouvrait et bientôt, elle eut tout son doigt enveloppé par ma muqueuse. Elle se mit à me frotter la fente de bas en haut et de haut en bas, doucement... oh, si doucement... Je m'écarquillais du mieux que je pouvais et je retenais mon souffle. Elle m'expliqua que le comte avait casé Jeremy à l'entretien des chaudières pour faire plaisir à mon père, le charpentier.

— Même ça, qui est pourtant très simple, il ne le fait pas correctement !

À l'aide de deux doigts qu'elle écartait en fourchette, elle m'ouvrit le con, et repliant le doigt du milieu dans la fente, elle me tapota doucement le clitoris.

— On est bien, hein, là, toutes les deux, à lire ces vilains livres, me chuchota-t-elle à l'oreille, pendant que les autres travaillent !

J'aurais été bien incapable de lui répondre ; me massant, me cajolant le clitoris, elle me conduisait au bord du délire.

— Doucement, idiote, ne te crispe pas, ça va venir tout seul ! Regarde les vilaines photos et laisse-moi faire... laisse-toi aller...

Son bras gauche me serra très fort contre elle, m'immobilisant, et son doigt s'activa. J'eus un long frémissement de tout le corps, une vague montait du fond de ma chair : elle s'y prenait beaucoup mieux que les quelques garçons à qui j'avais permis de me toucher.

Elle s'y prenait même mieux que moi-même ! Sa caresse minutieuse me faisait perdre la tête. Jamais mon petit bouton n'avait été à pareille fête : je m'ouvrais de plus en plus.

Elle s'arrêta net au moment où je croyais atteindre le bonheur. Je n'osais pas la regarder. Nous restâmes assises l'une près de l'autre, sans échanger une parole. Elle avait retiré sa main de mon entrecuisse. Je la vis consulter son bracelet-montre.

— Attends ! me chuchota-t-elle.

Elle se rendit dans la cuisine. Je l'entendis ouvrir le placard où elle rangeait ses bouteilles de vin français. Elle revint avec un gros flacon carré qui contenait une liqueur verte, et deux minuscules verres à pied.

— C'est de l'Izarra. Tu en as déjà goûté ?

Je répondis négativement.

— Vide-le d'un coup... comme un médicament...

Je le fis. Une bouffée de tiédeur m'inonda le visage ; l'alcool descendit dans mon corps. Un goût de bonbon à l'anis m'emplissait la bouche. Elle me versa un second verre. Puis un troisième. Et je dus les boire d'un coup chaque fois. Enfin un quatrième (il s'agissait de verres minuscules comme des dés à coudre), et celui-ci, je fus autorisée à le siroter. J'étais environnée d'un brouillard très doux, assise sur un nuage, j'avais l'impression que mes os flottaient dans ma chair. Je m'entendis rire d'une voix perçante, qui n'était ni la mienne ni celle que j'avais empruntée à Mme Arnoult. Mélanie venait de me poser un nouveau livre sur les genoux, et c'était ce livre qui avait provoqué mon rire idiot. Les photos qu'il contenait étaient particulièrement obscènes : il s'agissait exclusivement de femmes, de femmes entre elles.

Elles avaient des bas noirs pour tout vêtement. Elles se touchaient, elles se suçaient les seins et le sexe les unes les autres ; elles s'y introduisaient réciproquement divers objets ou légumes. Elles roulaient des yeux, ouvraient la bouche, tiraient la langue, mais ce qu'on regardait surtout, c'était leur anus et leur sexe, dont on ne pouvait rien ignorer tant leurs poses s'y prêtaient.

Mélanie se remit à jouer.

— Il fait vraiment une chaleur atroce, ma chère Sophie. Vous permettez ? Je ne me gêne pas, avec vous...

Elle se leva, fit passer sa robe par-dessus sa tête et revint s'asseoir près de moi en combinaison, une combinaison de satin noir, très courte. Une fois assise, elle en abaissa les bretelles et laissa sortir ses seins superbes. Je fus surprise par la largeur des aréoles et par la longueur insolite de leurs pointes que raidissait l'excitation.

— Faites comme moi, ma chère Sophie, mettez-vous à l'aise, cela restera entre nous, ne craignez rien, je ne vous dénoncerai pas au comte...

Elle me mit toute nue, ne me laissant que mes bas noirs, comme aux vilaines femmes des photos. Debout devant elle qui était assise sur le canapé, je cachais mon sexe sous une main. Elle m'obligea à mettre mes bras derrière mon dos et me fit faire quelques pas sur mes escarpins qui craquaient. Je me vis alors dans la glace, avec mon visage peint et mon sexe glabre.

J'avais tout d'une des jeunes apprenties putains du premier livre. Cette vision me coupa le souffle. Je me tournai vers elle, j'étais, sous le coup de l'alcool, entre le rire et les larmes, affolée, honteuse, mais aussi excitée, éperdue. Je la vis se lever à son tour. Elle aussi s'était mise toute nue. Ses seins lourds bougeaient devant elle ; elle vint me prendre par la taille et me ramena au canapé.

— Nous allons encore regarder les vilains livres, tu veux bien ? Ensuite, je nous ferai un café très fort pour nous dessoûler !

Sa main avait pris un de mes petits seins. Elle le pinçait. J'adorais la légère souffrance que cela me causait. Elle me renversa sur le canapé, me fit écarter les cuisses, me glissa un coussin de plus sous les reins, me replia un genou. Je tenais le livre à bout de bras pour qu'elle puisse le voir et me masturber en même temps.

— Tu vas tourner les pages lentement, et moi, je t'expliquerai ce qu'elles font, ces sales lesbiennes...

Elle commençait à perdre la tête, et son affolement sexuel se communiquait à moi. Elle m'ouvrit largement le con et me toucha à l'intérieur avec tous ses doigts.

— Oh, la petite salope qui mouille en regardant des images cochonnes ! Si son père pouvait la voir ! Et son oncle Jeremy, donc !

Elle me releva une jambe à la verticale pour avoir accès à mes deux orifices. Elle me passait le doigt entre les lèvres du sexe, puis, une fois qu'il était bien mouillé, elle me l'enfilait dans l'anus. Je devenais folle, la honte me consumait. Le livre inutile tomba de mes mains.

— Relève tes jambes, tiens-les avec tes mains. Je vais te lécher. On t'a déjà léchée ? Je lui fis signe que non. Tu vas voir comme je vais bien te sucer ton petit bouton...

Elle m'envoya un coup de langue. Je fis un véritable bond. Cela m'avait traversé tout le ventre d'une sorte de secousse fiévreuse. Au second coup de langue, je ne pus m'empêcher de crier. Enfin, elle me lécha toute la fente, en appuyant bien, en me mouillant de salive tiède. Sa langue m'ouvrait, me fouillait, je croyais mourir de plaisir.

— Il est si petit, ton con, si mignon... On dirait un abricot qu'une guêpe vient de fendre !

Elle m'éloignait un peu pour regarder mon sexe qu'elle ouvrait du bout des doigts. Puis elle recommençait à me l'embrasser, à me le sucer.

— J'avais le même que toi, à ton âge, sauf que j'étais brune et déjà très poilue... Tiens, je vais te le mordre !

Elle y enfonça les dents avec douceur. Elle me darda en même temps sa langue dans le vagin. Mais chaque fois que je touchais au plaisir, elle s'arrêtait et me regardait d'un air moqueur en léchant sa grosse bouche humide toute barbouillée de rouge. Elle posait sa main sur ma poitrine, aplatissant mon petit sein.

— Comme ton cœur bat ! Tu sens comme il bat ? Cela te plaît, hein, d'être cochonne ? Soyons-le encore plus. N'as-tu pas envie de regarder le mien. Je sais que tu l'as déjà vu, sous la table, mais c'était en cachette. Regarde, je vais te le montrer...

Elle releva un genou et écarta la cuisse pour me montrer son sexe. Les lèvres, toutes gonflées, me parurent beaucoup plus grosses que la fois où elle avait renversé ses épingles.

— Il te plaît, mon gros con de salope ? gloussa-t-elle.

Deux fines languettes roses couvertes de bave épaisse pointaient entre les grandes lèvres écartées.

— Viens me lécher la moule, chérie... N'aie pas peur, elle ne va pas te mordre. On va se lécher la moule toutes les deux en même temps. Tu vas voir comme c'est bon. On le fera tous les jours, tous les jours, sans arrêt...

Sa voix était devenue rauque. Elle me prit la main et me força à lui toucher le con. Elle se l'ouvrit pour que j'y fasse entrer mes doigts. Son clitoris se présenta de lui-même à mes attouchements.

Elle m'enseigna la caresse qu'elle voulait que je lui fisse ; je devais la fouiller brutalement, lui froisser les nymphes, lui aplatis le clitoris, le lui pincer entre les ongles.

Nous jouâmes ainsi un long moment : elle était assise sur le canapé, en face de moi qui étais accroupie par terre, elle relevait ses genoux repliés, comme une grenouille, et moi, je fouillais dans la large crevasse humide que cette posture faisait bâiller au-dessus de son anus.

— Tripote, tripote bien... enfonce tes jolis doigts dans les trous... tu verras... je t'apprendrai tout ce qu'on peut se faire, entre femmes...

Elle haletait ; soudain, elle poussa un râle étrange, c'était une voix caverneuse qui montait du fond de son ventre et qui exprimait une émotion bestiale, une angoisse terrifiante : elle m'attira contre elle, me faisant remonter entre ses cuisses. Elle me prit par les fesses et me fit frotter mon sexe au sien. Pour mieux me coller à elle, elle m'avait enfoncé un doigt dans le cul. En même temps, elle me léchait les seins. Nous n'en pouvions plus, l'une comme l'autre. Son clitoris glissait entre les lèvres de ma vulve ; il était dur, élastique, j'avais l'impression qu'un gros bec mou me picorait. Elle se branlait dans mon con tout en me le branlant : c'était prodigieux. Le plaisir s'échangeait directement entre nos deux sexes comme des baisers entre deux bouches. Je crus que j'allais m'évanouir. J'entendais, très loin, ses râles, ses vociférations. Une bouche poilue m'aspirait la moelle des os.

La crise nous surprit en même temps.

Lorsqu'elle fut passée, Mélanie, alors que moi, j'étais encore tout alanguie, parut soudain lasse et mécontente. Je n'étais pas encore habituée à ces brusques revirements de la chair, à ses changements d'humeur. La voyant maussade, je me sentis honteuse de ce que nous venions de faire.

— Surtout, ne t'avise pas de te vanter de ce qui vient de se passer ! Si tu en parlais à quelqu'un, je le saurais. Crois-moi, tu le regretterais ! me dit-elle d'une voix qui sifflait.

Elle me dévisageait d'un air méchant, tout en enfilant sa combinaison. Honteuse de ma nudité, je me penchai pour ramasser ma robe.

— Ne bouge pas... Reste ainsi...

Je me figeai donc dans la pose où son ordre m'avait surprise : courbée en deux, un bras tendu, les fesses en l'air. Elle me les écarta et me lécha l'anus. Entre deux coups de langue, elle proférait de vagues menaces : elle me

renverrait à l'usine si j'avais la langue trop longue, et l'on me bizuterait d'une façon particulièrement cruelle. Elle y veillerait elle-même, demanderait à Mr Simms de passer la consigne aux filles...

Puis elle se remettait à me lécher le derrière. Lorsque je fus bien propre, elle m'autorisa à me rhabiller.

— File à la cuisine, je ne veux plus te voir ! Fais-toi oublier !

Je m'enfuis donc, emportant mes vêtements, et je me rhabillai dans la cuisine. Je l'entendis ouvrir les fenêtres pour chasser les odeurs que nous avions laissées.

CHAPITRE IX

ROSALINDE DARLEY

Lorsque je revins dans le bureau, portant la grande cafetière que j'avais préparée sur son ordre, quelle ne fut pas ma surprise de trouver Mélanie endormie. Elle s'était habillée comme pour sortir, en tenue de dame chic, et elle dormait ainsi, gisant de tout son long sur le canapé, aussi raide qu'une morte, son chapeau à voilette posé sur le ventre comme un bouquet de fleurs. Sans doute s'était-elle allongée un instant, en attendant que je lui apporte le café, et le sommeil l'avait-il saisie dans cette pose.

Ne sachant que faire, je posai la cafetière sur la table basse. Elle dormait comme un enfant, le visage apaisé. Sa poitrine se soulevait à peine. Une demi-heure s'écoula. Soudain, sous la fenêtre ouverte, une voiture klaxonna. C'était la Rolls du comte, que je n'avais pas entendue revenir à cause du vacarme des turbines.

Mélanie se redressa d'un coup, comme une morte qui ressuscite, les yeux grands ouverts. Ce fut si brusque que je poussai un cri.

— Eh bien, m'aboya-t-elle au visage, qu'as-tu à me regarder de cette façon ? N'as-tu jamais vu personne dormir ?

Elle courut à la fenêtre, se pencha au-dehors.

— Assez travaillé, ma chérie ! lui cria Mme Arnoult. Venez donc faire la fête avec nous : le comte se sent d'humeur folâtre. Nous allons faire la tournée des grands-ducs !

— Quel bonheur ! répondit Mélanie. J'ai bien besoin d'une bonne récréation. C'est gentil à vous de distraire une pauvre recluse ! J'arrive !

Elle se retourna vers moi. Le sourire de commande qu'elle avait affiché s'effaça en un instant. Elle me braqua dessus un doigt menaçant.

— Un mot, un seul mot, tu entends, m'avertit-elle d'une voix qui sifflait, sur ce qui se passe ici, et tu pourras faire une croix : jamais plus, tu ne trouveras d'emploi dans la région. J'y veillerai personnellement. Je te ferai une réputation de voleuse et de faiseuse d'histoires !

Puis elle se rua dehors, me laissant assommée. Était-ce bien cette mégère qui m'avait léchée aussi délicieusement ? Comment pouvait-elle changer ainsi d'un instant à l'autre ?

J'allai à la fenêtre, me cachant derrière le rideau. Deux contremaîtres en blouse blanche, Ferdie et Zacharias, les âmes damnées de Mr Simms, le principal, et un ouvrier en bleu de chauffe en qui je reconnus mon oncle Jeremy, le chauffagiste, étaient occupés à prendre des caisses de champagne dans la malle arrière de la Rolls. Ils échangeaient des quolibets avec Mme Arnoult, qui supervisait l'opération. Un chien d'une taille énorme gambadait autour d'eux, en aboyant joyeusement.

— On va bien se marrer, samedi, au bizutage, pas vrai ?

— Ouais, mais il y en a quelques-unes qui ne vont pas rigoler !

Les trois hommes s'écartèrent pour laisser Mélanie s'engouffrer dans la Rolls. J'eus à peine le temps d'entrevoir le comte Zappa, à l'arrière : une mince silhouette immobile, un visage pâle et maladif, barré d'une fine moustache noire, des yeux noirs superbes qui me parurent chargés de tristesse. Il était le seul à ne pas sourire.

Mme Arnoult se mit au volant. Elle appela mon oncle.

— Jeremy ! Soyez gentil de vous occuper de Satan. Nous le reprendrons à notre retour. Il est intenable, en ce moment. Il doit être en rut !

— En rut ? coassa Zacharias, c'est Margie qui va être contente !

Ils s'esclaffèrent en chœur, se frappant sur les cuisses. Le grand chien noir se dressa sur ses pattes arrière et posa celles de devant sur les épaules de mon oncle pour le lécher au visage. Le bout de son sexe, d'un rose carminé, était entièrement sorti ; long et mince, il ressemblait à un piment rouge.

— Mais oui, mais oui, lui fit mon oncle. Tu vas avoir ta chienne, mon joli ! Ta chienne à deux pattes !

Les rires redoublèrent. Conduite avec une maestria toute professionnelle par Mme Arnoult, la Rolls s'éloigna à vive allure.

Suivis par le chien, portant leurs caisses de champagne, les trois hommes défilèrent en procession sous la fenêtre.

— C'est du bon ! cria un des contremaîtres, à quelqu'un que je ne pouvais pas voir. Le comte ne s'est pas moqué de nous !

— On va bien s'amuser, samedi, au bizutage ! Pas vrai, les gars ?

— Et comment ! Mais j'ai comme la vague impression qu'il y en a quelques-unes qui vont s'amuser moins que nous !

— Et c'est bien pour cela que ce sera si amusant ! cria Jeremy.

Et de hurler de rire à nouveau, tous les trois, pendant que le chien aboyait.

Puis ils tournèrent à l'angle du bâtiment et je cessai de les entendre, le vacarme de l'usine couvrant leurs voix.

Songeuse, je restai à la fenêtre, à admirer le paysage qu'on découvrait à perte de vue, par-delà la rivière. Le crépuscule arrivait, un brouillard aussi vaporeux que les bas que m'avait offerts Mélanie s'élevait doucement entre les peupliers. Une barque, avec son pêcheur tapi à l'arrière, passa sans bruit. Comme je me penchais dehors pour la suivre des yeux, j'entendis, dans mon dos, la porte s'ouvrir.

Une chaleur soudaine m'embrasa les reins. À cette heure, ce ne pouvait être que Phileas qui, ayant constaté le départ de Mélanie, en profitait pour venir me proposer ses services. Mes mains se crispèrent sur le bord de la fenêtre et je sentis durcir les pointes de mes seins. Dans un éblouissement, j'eus comme une vision intérieure de ce qui allait suivre : le garçon de bureau, après avoir tourné la clef dans la serrure, ouvrait son pantalon et, ses attributs sortis, venait vers moi qui lui tournait le dos, devant la fenêtre. Il soulevait ma robe et découvrait mon cul nu. (Je n'avais pas retrouvé ma culotte.) Mes jambes fléchirent, mon cœur s'affolait...

Oserait-il m'enfoncer son énorme morceau dans le cul ?

(Étant vierge, c'était seulement là qu'il aurait pu le faire.) Je n'eus pas le loisir de m'interroger plus longtemps à ce sujet, un toussotement bref me tira de ce songe éveillé. M'étant retournée, je me trouvai nez à nez avec Rosalinde Darley. Ses cheveux ternes pendaient sur ses joues, cachant en partie son visage lunaire ; elle s'était emmitouflée frileusement dans un grand châle de grand-mère.

— Je l'aurais juré ! me déclara-t-elle d'une voix mielleuse. La fenêtre grande ouverte ! C'est du Mélanie tout craché ! Elle fait pousser le chauffage au maximum, si bien qu'on se croirait au sauna, et Madame ouvre sa fenêtre. On voit que ce n'est pas elle qui paye le mazout !

Avisant la cafetière qui fumait, elle fondit dessus comme un oiseau de proie.

— Du café frais ? Quel luxe ! Cela tombe bien, j'en avais envie. Mais auparavant, il conviendrait de grignoter quelque chose !

Elle ne m'avait pas seulement accordé un regard ; elle était déjà dans la cuisine. Je n'ai jamais vu quelqu'un se déplacer aussi vite et aussi silencieusement que Rosalinde quand il s'agissait de chaparder de la nourriture. Je la retrouvai devant le frigo, un œuf à la main. Elle retira une épingle de sa chevelure et perça la coquille en deux endroits. Assez dodue, guère plus grande que moi, ses gestes précis et furtifs la faisaient ressembler à

un petit rongeur : un écureuil ou un loir. Elle renversa la nuque et goba l'œuf, en fermant les yeux. Je pus la voir un peu mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors, ses cheveux s'étant rabattus en arrière. Orné d'une grosse bouche vorace et boudeuse et d'un nez pointu, son visage, lorsqu'elle avait les yeux clos, avait quelque chose d'enfantin et de désarmé.

En moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, elle mit le frigo de Mélanie en coupe réglée. Elle agissait avec méthode, prélevant de tout un peu, juste assez pour s'en mettre plein la lampe, mais pas trop, pour qu'on ne le remarque pas. L'abondance des victuailles se prêtait fort bien à cela. Je la vis avaler coup sur coup une tranche de saumon, deux cornichons, un reste de crème fraîche, une branche de céleri qu'elle croqua tout en suçant un yaourt, lequel yaourt fut aspiré aussi bruyamment que l'avait été l'œuf cru et pour finir, deux grosses cuillerées de miel qu'elle laissa fondre voluptueusement dans sa bouche avec le visage transi de béatitude d'une femme en train de jouir. Il y avait indéniablement quelque chose de sexuel dans la façon dont elle jouissait de la nourriture. Quand ce rapide festin fut achevé, Rosalinde rota poliment derrière sa main aux petits doigts bouffis, dont les ongles étaient coupés ras, et elle referma la porte du frigo comme à regret.

Alors seulement, elle parut s'apercevoir de ma présence et une légère roseur colora ses joues blêmes, comme si elle regrettait soudain de s'être donnée en spectacle.

— J'ai toujours faim, me déclara-t-elle. Ce sont les nerfs. Le psychologue qui me soigne affirme que je compense ainsi un manque d'amour. (Elle eut un étrange petit rire désenchanté en se pinçant les hanches qu'elle avait en effet assez dodues.) Si cela continue, je vais être grasse comme une caille. Et toi ? Es-tu gourmande ? (Elle récidiva son petit rire.) Manques-tu d'amour ?

Comme je ne répondais pas à cette double question, elle tira ses cheveux en arrière et me regarda gravement. Je ne comprenais pas ce qu'il y avait de changé en elle : son visage était beaucoup plus doux, et s'il eut été moins bouffi, on eût pu le trouver très beau. Il y avait en lui quelque chose d'usé, comme dans les pierres qu'on trouve au bord des torrents.

Lorsqu'elle me parla à nouveau, ce fut avec la voix sucrée et geignarde qu'elle avait eue à l'infirmerie, lorsqu'elle avait accablé Phileas de reproches avant de s'amuser avec lui de la façon atroce dont je vous ai parlé. Cette réminiscence me fit frissonner.

— Ainsi, tu es la nouvelle fille de bureau. Tous les deux ou trois ans, nous en voyons arriver une nouvelle. Toute fraîche au début... Un peu moins fraîche quand elle a fait son temps. Et même, parfois, plutôt défraîchie...

Son atroce petit rire me donna la chair de poule. Ses grands yeux lisses, bombés, me contemplaient sans donner l'impression de me voir.

— Nous nous sommes déjà croisées deux ou trois fois dans les couloirs... et notamment dans les W.-C., si ma mémoire est bonne. Mais la chère Mélanie n'a pas jugé bon de nous présenter l'une à l'autre. Il est vrai que j'appartiens comme toi au menu fretin, à la valetaille.

Le ressentiment qui se manifestait, chaque fois qu'elle parlait, par un persiflage incessant était ce qui me déplaisait le plus en Rosalinde ; il n'y avait aucune douceur dans cette petite femme aux gestes si doux, aux intonations si doucereuses ; son âme blessée ne semblait plus pouvoir se complaire qu'aux badinages se déroulant sur un fond de haine. Elle était pleine de venin et de hargne.

— Je me présente donc, puisqu'on n'a pas daigné le faire. (Sa voix s'enfla d'une pompe pleine de dérision.) Je suis, telle que tu me vois dans toute ma gloire, Rosalinde Darley, la bibliothécaire. C'est mon titre officiel. En fait, je suis archiviste : il n'y a jamais eu le moindre livre dans cette usine, tu t'en doutes. Mais on m'a donné ce titre ronflant parce que je suis la fille du pasteur Darley, un homme très vertueux.

Elle mouilla son index et se lissa les sourcils. Voyant son index replié, je ne pus faire autrement que me souvenir de la façon dont elle avait caressé le sexe ouvert de l'infirmière française, quand elle l'avait préparée pour que Phileas puisse l'enfiler. Tous ses gestes, même les plus anodins, avaient quelque chose de sexuel, et je dirai même de basement sexuel.

— Et toi, poursuivit-elle, si j'en crois mes sources, qui sont très autorisées, tu es la nièce du chauffagiste, cette brute épaisse de Jeremy. Ce n'est pas là un grand titre de gloire. Et je doute fort que ce soit grâce à cette protection peu reluisante que tu aies décroché ta place, au nez de Carmody qui la guignait pour sa fille. Sans doute est-ce à ton frais minois et à tes façons de salope en herbe que tu le dois... Je fais confiance à Mélanie pour avoir flairé en toi des aptitudes insoupçonnées encore de toi-même !

Son rire s'accroissait d'une façon théâtrale ; elle me donnait la chair de poule.

— Je t'ai peut-être mal regardée, mais sincèrement, je ne comprends pas comment elle a pu te préférer à Melinda... Tu es nettement moins jolie qu'elle !

Elle plongea deux doigts dans son gousset (elle portait une veste de tailleur de coupe assez masculine) et en tira ses lorgnons à monture d'acier qu'elle chaussa sur son nez pointu. Je compris alors ce qu'il y avait eu de changé en elle, c'était le fait qu'elle ne les portât pas. Dès qu'elle les eut, ses traits

durcirent, ses yeux s'arrondirent, elle vieillit de dix ans en un instant et redevint la Rosalinde que j'avais déjà rencontrée. En voyant la grimace qu'elle fit, je compris qu'elle devait être excessivement myope, et qu'elle me voyait, à ce moment, pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans le bureau.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Eh bien, on peut dire que cette fois les choses n'ont pas traîné ! Il n'y a pas une semaine que tu es ici et te voici déjà promue putain !

Le mot me fit l'effet d'une gifle. Derrière les verres des lunettes, les yeux de Rosalinde jubilaient d'une atroce façon.

— Je comprends parfaitement maintenant ce qui lui a plu en toi ! Cet air de fausse innocence et ces yeux de parfaite salope ! Ah, vous devez bien vous entendre, toutes les deux, quand vous vous enfermez pour soigner ses migraines ! Oh, inutile de faire cette tête... on est passée par là, ma chère... moi aussi, j'ai été demoiselle de bureau !

Je cherchai mes mots pour la détromper, elle ne m'en laissa pas le temps ; me tirant par le bras, elle me mena devant la cheminée et je pus voir les couleurs criardes de mon visage peinturluré.

J'avais complètement oublié de me démaquiller. Je crus m'évanouir d'horreur. J'étais à faire peur : le noir des paupières avait coulé sur mes joues quand j'avais pleuré, y laissant des traces verticales, et mon rouge à lèvres bavait de tous côtés, comme si j'avais mangé des groseilles. Je ressemblais à un clown.

— C'était pour rire ! criai-je, en fondant en larmes. Mélanie m'a maquillée pour s'amuser !

— Oh, je n'en doute pas, ma chère ! Et je sais parfaitement de quelle façon vous avez dû poursuivre vos amusements ! Je te l'ai dit : je suis passée par là avant toi. Quand j'avais ton âge, c'était moi qu'elle maquillait. Depuis (elle porta ses mains à son visage blafard), j'ai pris le maquillage en horreur. Cette sale putain brésilienne a brisé ma vie... À cause des goûts pervers qu'elle m'a donnés, je ne pourrai plus jamais épouser un homme ! Moi, la fille du pasteur Darley, je suis devenue une sorte de monstre... Je ne me complais que dans les plus infâmes turpitudes !

Elle me dévisageait durement. Disait-elle vrai ? Sans doute, tout n'était-il pas faux dans son délire, mais il y avait tellement de haine rentrée en elle que je ne parvenais pas à éprouver la moindre pitié à son égard ; elle ne m'inspirait qu'une aversion sans limites.

— Elle me versait ses sales caresses... me faisait boire le venin de ses

baisers... Et pendant ce temps, mon imbécile de père était tranquille. Il croyait que j'étais en bonnes mains !

Elle se mit à rire en voyant que je me démaquillais furieusement avec mon mouchoir, effaçant les couleurs qui me barbouillaient comme si j'avais pu ainsi effacer aussi ce qui s'était passé sur le canapé. Mue par la même association d'idées que moi, elle contempla alors ce meuble d'un regard sagace, comme si, au désordre des coussins, à la forme qu'y avait imprimée le corps de Mélanie endormie, elle pouvait récapituler tout ce que nous avions fait.

— Où sont-ils ? me demanda-t-elle soudain.

Je la regardai sans comprendre, frottant mes joues avec mon mouchoir mouillé de salive.

— On connaît les migraines de Mélanie ! me cria-t-elle alors. Les livres belges ? Où les a-t-elle cachés ? J'ai entendu cette putain de Sophie Arnoult, tout à l'heure. Elle lui en apporte chaque fois qu'elle vient ici !

— Vous vous trompez.

Je vis bien qu'elle n'écoutait pas. Ses yeux faisaient le tour de la pièce. Ils avaient la même lueur avide que devant le contenu du frigo. Elle s'accroupit devant le canapé et passa le bras dessous. Elle en ramena ma culotte et me la brandit moqueusement sous le nez.

— C'est à toi ? Certainement ! Coquette comme elle est, jamais Mélanie ne porterait de pareilles horreurs !

— Donnez-moi ça !

Je lui arrachai la culotte, elle ricana.

— C'était pour rire ! me singea-t-elle. Tu retires toujours ta culotte quand tu veux rire ?

Elle s'installa sur le canapé et me fixa durement.

— Allez, raconte... ça t'a plu de te faire chatouiller la tirelire ? Elle t'a bien sucée, au moins ? Tu as bien miaulé ?

Les larmes aux yeux, je serrai la culotte dans mon poing fermé ; j'aurais voulu la tuer. Ma colère impuissante parut la divertir.

— Et qu'est-ce qu'il dirait, au fait, ton oncle Jeremy, cette langue de vipère, s'il apprenait que tu enlèves ta culotte pour soigner les migraines de Mélanie ?

Je l'implorai d'un regard effrayé ; elle eut un sourire triomphal.

— Donnant donnant, me dit-elle. Tu me dis où elle a caché les livres belges et je ne parle pas à ton oncle.

— Mélanie...

Elle me coupa la parole.

— Je sais ! Elle serait folle de rage si elle l'apprenait. Me prends-tu pour une idiote ? Cela restera entre nous. Ce sera notre secret. Où sont-ils... ?

Du menton, je lui indiquai veulement le portemanteau. Elle ne comprit pas, tout d'abord. Elle alla tâter les vêtements accrochés. Le paquet de livres belges était accroché par sa ficelle à l'intérieur d'un grand imperméable ciré. Rosalinde cria de bonheur en le trouvant. Elle emporta le paquet sur le canapé et étudia méticuleusement la façon dont il était ficelé.

— Il faut que je refasse exactement les mêmes nœuds, m'expliqua-t-elle. Cette garce est méfiante comme un prêteur sur gages !

En un instant, elle dépiauta les livres. Elle prit le premier de la pile et l'ouvrit. Ses yeux s'immobilisèrent. Je vis son visage afficher soudain un air de grande indifférence. Elle bâilla et me dit d'une voix dolente :

— Rien de bien intéressant, toujours les mêmes âneries. Cette Arnoult devrait changer un peu son fusil d'épaule.

Je ne fus pas dupe un instant de sa prétendue indifférence ; ses narines s'étaient dilatées, comme à l'infirmerie, au moment où elle avait enfoncé la première épingle dans la verge du garçon de bureau.

— Si tu allais faire un tour dans le jardin, me proposa-t-elle, je te rappellerai. Je voudrais les feuilleter, par acquit de conscience. Passe par le réfectoire, on ne te verra pas.

Je fis comme elle disait ; je descendis dans le jardin et allai me promener au bord de la rivière ; une heure passa, environ, et je commençai à m'inquiéter. Il lui en fallait, du temps, pour les feuilleter, ces livres ! Je revins sous la fenêtre. Les rideaux étaient tirés, la lumière allumée. Que faire ? Si jamais on me voyait là, on s'étonnerait.

J'étais à me morfondre quand une vieille guimbarde dont le moteur faisait un bruit de pétarade remonta l'allée qui menait de la route à l'usine. Au-dessus de moi, la fenêtre s'ouvrit.

— Eh bien, qu'attends-tu, idiote ? me cria Rosalinde. Cela fait une heure que je t'attends. Monte vite. Ne vois-tu pas que c'est mon père qui arrive ?

Affolée, je courus jusqu'à la petite porte du réfectoire et, l'instant d'après, j'étais dans le bureau. Le paquet de livres avait disparu, sans doute avait-il regagné sa place, sous l'imperméable.

— Où donc étais-tu ? Je t'ai cherchée...

Je ne pris pas la peine de répondre. Elle renifla ses doigts. Une odeur de sexe se dégageait d'elle.

— Ces livres n'étaient pas du tout intéressants, m'affirma-t-elle. On voit que ce sont des hommes qui les écrivent, et qu'ils les écrivent pour des

hommes. Ils ne connaissent rien aux femmes. Mon père, tout pasteur qu'il est, pourrait leur en apprendre plus qu'ils ne savent.

Elle parut frappée d'une idée et me considéra fixement.

— Tu as été une assez chic fille, dans l'ensemble. Je vais te payer en retour. Tu sais quoi ? Tu vas venir avec moi et je te ferai voir mon père en train de distribuer la bonne parole. Crois-moi, c'est autre chose que ces livres pitoyables. Tu verras comme il est impayable, mon cher papa, et comme il a l'air de croire dur comme fer aux conneries qu'il débite !

Elle me prit par la main ; sa paume était moite ; de près, elle sentait encore plus le sexe. Ma répugnance ne lui échappa pas.

— Ne crains pas pour ta vertu, me dit-elle, je n'aime pas les filles ! Viens, on va rire.

— Mais... si Mélanie...

— Tu veux rire ? Si elle est partie avec le comte, elle en a pour la soirée. Je la connais. Ne crains rien. Suis-moi... Je vais faire ton éducation ! Nous allons te faire connaître les dessous de la biscuiterie...

CHAPITRE X

LE VESTIAIRE DES FILLES

On accédait à l'antre de Rosalinde par un petit escalier en colimaçon qui se trouvait au fond du couloir, derrière l'infirmerie. C'était, directement sous les combles, une pièce obscure guère plus grande qu'un placard où, sur des étagères alignées le long des murs, s'empilaient dans le plus grand désordre des monceaux de paperasses jaunies par le temps.

Sur des cordes tendues d'une cloison à l'autre du linge séchait : des culottes, des soutiens-gorge, des bas. Rosalinde faisait sa lessive sur place. Une odeur de graillon imprégnait les lieux, car elle y cuisinait aussi son frichti quand l'ordinaire de la cantine ne lui convenait pas. Elle jouissait ici d'une paix parfaite : personne ne venait jamais voir ce qu'elle y fabriquait. Comme je l'appris par la suite, elle n'avait d'ailleurs quasiment rien à faire ; son emploi ne servait à rien : personne n'avait jamais besoin de consulter les vieilles paperasses qu'elle était censée archiver. Elle ne devait cette sinécure qu'au fait qu'elle était la fille du pasteur, et que le comte Zappa, soucieux de sauver les apparences, tenait à se ménager les bonnes grâces de son père.

Sitôt que nous fûmes dans sa tanière, Rosalinde ferma la porte à double tour et tira un vieux rideau d'indienne qui masquait un pan de mur. Il y avait à cet endroit une autre porte qui donnait, elle, sur la partie non aménagée du grenier. Au-delà de cette porte, le sol était couvert d'une épaisse couche de poussière dans laquelle les pas de Rosalinde avaient tracé à la longue une sorte de sentier. N'ayant pas de vie personnelle à proprement parler, elle se nourrissait de celle des ouvrières, dont elle allait chaque jour épier les conversations et les jeux dans le vestiaire qui se trouvait à l'autre extrémité du grenier.

Une simple cloison de bois protégeait l'intimité des biscuitières, en outre, en vieillissant, les planches s'étaient rétrécies et avaient pris du jeu, si bien que des fissures, dont certaines avaient été agrandies au canif par Rosalinde, permettaient de voir et d'entendre tout ce qui se passait dans le vestiaire. Pour

ne pas être trahie elle-même par le contre-jour, la bibliothécaire avait cloué à la cloison, du côté du grenier, une épaisse tenture de velours verdâtre de façon à interdire aux personnes qui se trouvaient dans le vestiaire de voir ce qui se passait dans le grenier. Dans l'ombre de cette tenture, quand le vestiaire était éclairé, l'espionne était invisible.

Comme deux fantômes, nous nous glissâmes donc sous ce rideau de fortune, et brusquement j'eus, à quelques centimètres à peine de moi, les cheveux blancs du pasteur Darley. J'en fus saisie de terreur ; j'aurais pu le toucher en tendant la main sans les planches qui nous séparaient. Osant à peine respirer, je me tournai vers Rosalinde. Je discernais à peine la tache blanche de son visage lunaire dans l'ombre glauque du rideau ; elle posa son doigt devant ses lèvres pour m'inciter au plus parfait silence. Le profil d'aigle du vieux pasteur se détachait derrière la fissure sur la lumière électrique très crue d'une ampoule que ne protégeait aucun abat-jour.

Rosalinde passa son bras autour de ma taille et m'attira contre elle. Elle colla sa bouche tiède à mon oreille.

— Cher, cher papa... susurra-t-elle fielleusement. N'est-il pas édifiant ?

Cependant, sa main rampait sous mon aisselle et, comme je n'avais pas le courage de l'en empêcher, de crainte de faire du bruit, Rosalinde me prit un sein.

Le pasteur se gratta la gorge.

— Êtes-vous sûre de ne pas vous tromper, ma fille ? demanda-t-il.

— Que j'aïlle en enfer si je mens ! cria la biscuitière qui lui faisait face.

Le pasteur se renfroigna.

— J'ai du mal à vous croire, cependant. Le père de votre fiancé... un homme d'une réputation irréprochable... vous faire... des propositions malhonnêtes ?

La fille qui se trouvait en face de lui était assez jolie, très jeune ; elle avait les joues roses, comme si l'aveu qu'elle venait de faire lui coûtait, mais une leur friponne dans ses yeux insolents démentait son prétendu embarras.

— Il n'arrête pas de me coincer dans les couloirs, dès que nous sommes seuls, lâcha-t-elle, en baissant pudiquement les paupières. Il faut que je lui montre mes seins... ou mes fesses !

— Et vous le faites ?

— Comment refuser, Monsieur ? Sans son consentement, jamais son fils ne m'épousera. Et si encore cette vieille fripouille se contentait de ça... Mais des fois... C'est bien pire !

Le pasteur Darley dressa l'oreille. Nous vîmes parfaitement, Rosalinde et

moi, que bien qu'il s'efforçât de ne pas le montrer, il brûlait d'en entendre davantage. La main de sa fille, cependant, me soupesait le sein, et le bout d'un de ses doigts replié me frôlait le téton. C'était à peine une caresse, presque une question, et comme je n'y répondais pas négativement puisque je me laissais faire, Rosalinde me serra plus fort contre elle, et elle me pinça la pointe du sein entre le pouce et l'index, ce qui me provoqua une délicieuse décharge électrique dans tout le corps. Cependant, je feignais hypocritement de ne rien remarquer et de ne m'intéresser qu'aux propos qui s'échangeaient derrière la cloison de planches.

— Que voulez-vous dire ? demanda le pasteur, après un assez long silence.

Comme la jeune biscuitière faisait mine d'hésiter, il l'encouragea d'un geste. Sagaces, les doigts de Rosalinde me titillaient lascivement le mamelon ; je m'alanguissais. Maintenant, l'odeur de sexe qui émanait de la bibliothécaire ne me paraissait plus aussi repoussante. Je me sentais moite et fébrile, comme chaque fois que je laissais un garçon tripoter mon corps.

— Je dois faire... comme ceci... murmura timidement la fille, tout en retroussant sa robe lentement.

Elle avait de jolies cuisses très rondes, déjà bien charnues. Les yeux du pasteur se posèrent sur le triangle rose de la culotte. Je vis s'agiter sa pomme d'Adam.

— Cher, cher papa... siffla haineusement Rosalinde dans mon oreille.

Et tout soudain, elle se faufila derrière moi et me prit à bras-le-corps. Elle était maintenant collée à mon dos, me tenant par les nichons, et elle épiait son père par la même fissure que moi, son menton posé sur mon épaule et sa joue contre la mienne. Je sentais battre ses cils contre ma tempe ; elle chevauchait à demi ma croupe, se frottant l'entre cuisse sur mes fesses.

— N'est-il attendrissant, le saint homme ? me murmura-t-elle.

Une de ses mains lâcha le sein qu'elle tenait et descendit ; je sus ce qu'elle allait faire, pourtant je restai inerte ; elle remonta ma robe, par-devant, et quand elle fut troussée, elle mit sa main entre mes cuisses et me prit le sexe. Je l'entendis rire quand elle sentit que j'étais mouillée. Vous vous souvenez que je n'avais pas de culotte. En effet, bien qu'elle me l'eût rendue, après l'avoir trouvée sous le canapé, je n'avais pas osé la remettre devant elle. Elle pouvait donc toucher mon con tout à loisir, et ne s'en privait pas. Ses doigts ouvrirent ma fente et entrèrent dans ma chair.

— On dirait que ça te fait de l'effet ! se moqua-t-elle. Rassure-toi... moi, c'est pareil...

Elle venait de débusquer mon clitoris ; elle le flatta du pouce, de bas en

haut. J'eus une énorme bouffée de chaleur dans la poitrine. Cependant, derrière la fissure, le spectacle se corsait. Les joues enflammées, les paupières baissées, la fille poussait de côté sa culotte pour montrer son sexe au pasteur. Elle était debout, en face de lui qui était assis.

Elle écarta une cuisse pour qu'il puisse bien voir la large entaille rose qui fendait son pubis dodu, au pelage sombre de jeune loir. Le pasteur Darley avala sa salive.

— Il exige que je l'ouvre... pour lui montrer que je suis toujours vierge... sans quoi il me menace de refuser son consentement à notre mariage !

— Et... tu l'ouvres ? demanda le pasteur.

La fille acquiesça.

— De quelle façon t'y prends-tu, exactement ? voulut savoir le père de Rosalinde.

— Comme ça, Monsieur... je mets une main de chaque côté, vous voyez, et je tire sur les bords...

Des deux mains, la fille écarta les lèvres de son con, élargissant la fissure rose et humide qui les séparait. Le pasteur se pencha pour lorgner à son aise le calice de chair luisante qu'on lui exposait avec si peu de vergogne. La voix de la fille se mit à trembler. Si délurée fût-elle, la comédie qu'elle jouait ne laissait pas d'agir sur ses sens.

— Il me le touche, Monsieur... il me met le doigt dedans... il me le tâte, très longtemps... pour être bien sûr (qu'il dit !) que je suis toujours pucelle !

Il y avait comme une supplication dans la voix haletante de la fille, et elle avançait le bassin vers le pasteur, lui offrant la large bouche poilue et baveuse de son ventre.

— Pendant ce temps, son fils, mon fiancé, qui ne se doute de rien, est en train d'étriller le cheval ! s'indigna-t-elle.

Très lentement, comme si elle avait appartenu à un somnambule, la main du pasteur s'éleva. Il allongea un doigt devant lui. Avec une prudence infinie, il avança ce doigt tendu vers l'entaille vulvaire d'un rose de cyclamen. Loin de s'y opposer, la fille vint à sa rencontre, elle fit un pas en avant, bomba le ventre pour faire s'avancer son sexe ouvert, et elle posa un pied sur le barreau d'un tabouret tout proche.

On put voir alors que tout l'intérieur de sa vulve baignait dans les sécrétions. Les chairs rouges se retournaient au-dehors, frémissantes, les nymphes palpitaient.

— Oh, Monsieur... soupira la fille.

Le pasteur tressaillit comme s'il sortait d'un songe, et posa son doigt à

l'entrée du vagin. La fille eut un long frémissement voluptueux.

— Je me touche aussi le bouton, pour voir si ça me fait de l'effet. Je lui dis que non, ça ne me fait rien, mais il sent bien que mon bouton durcit ! Quel méchant homme... comme il s'amuse de moi, faible fille !

Avec une sagacité qu'on n'aurait pas attendue d'un homme d'Église, le pasteur effleurait le clitoris dardé de la biscuitière. Il lissait les nymphes écartées, puis remontait jusqu'au bouton et le cernait d'une caresse circulaire qui le faisait saillir de plus en plus. Les cuisses de la fille tremblaient, elle avait à demi fermé les yeux.

Cependant, pendant que le père s'occupait de celui de la biscuitière, la fille ne laissait pas chômer le mien. Elle me le branlait vicieusement, en le faisant rouler sur lui-même, caresse que connaissent toutes les collégiennes, et que mes sœurs m'avaient enseignée alors que j'étais encore toute petite.

Là-bas, donc, derrière la fente, le pasteur, l'air soucieux, le front sévère, branlait avec conscience la biscuitière dont le bouton, de plus en plus gros et de plus en plus rouge dardait d'une manière effrontée, quémandant impudemment des contacts plus appuyés. Rosalinde aussi me masturbait de plus en plus vite, calquant son geste sur celui de son père. Je pouvais voir bouger le doigt de celui-ci en sentant celui de sa fille bouger au bas de mon ventre.

C'était affolant, et cela me donnait un sentiment exquis de salissure. Nous dûmes jouir en même temps, la fille et moi, séparées par quelques centimètres. Moi, je fus obligée de mordre ma main pour ne pas manifester mon plaisir trop bruyamment, mais la fille, qui n'était pas tenue à tant de discrétion, se laissa aller d'une façon éhontée, et le bruit qu'elle fit masqua celui que je ne pus m'empêcher de produire.

Dans un soubresaut, elle s'était toute renversée en arrière et sa nuque heurta la cloison avec un choc sourd. Elle ouvrait stupidement la bouche, comme un poisson qu'on vient de jeter sur l'herbe. Et voilà qu'alors qu'elle gémissait, abdiquant toute pudeur, un jet de liquide jaune fusa de son sexe et inonda les doigts qui la fouillaient.

— Oh, je suis confuse ! cria-t-elle. (Elle semblait sincère, ce qui ne laissa pas de m'étonner.) Je vous jure que cela m'a échappé, Monsieur. Je crois bien que j'ai pissé sur vos doigts ! Avec mon beau-père, c'est pareil. Il prétend que cela cessera quand je ne serai plus vierge !

La fille eut une sorte de sanglot.

— Vous devriez l'entendre se moquer de moi, Monsieur, quand je lui mouille ainsi les doigts. Il me traite de pisseuse ! Et il ricane d'une façon

dégoûtante...

Le pasteur fit signe que cela n'avait pas d'importance, pour son compte. Il s'essuya les doigts avec son mouchoir.

— Oh, excusez-moi de nouveau, Monsieur... Je sais que ce que je vais faire n'est pas très décent, mais que voulez-vous, je n'y tiens plus !

La fille, la robe toujours troussée au-dessus du cul, fit trois pas qui la séparaient d'une sorte de placard qu'elle ouvrit. Elle en tira un seau hygiénique et le posa entre elle et le pasteur. Sans regarder ce dernier qui s'était figé de stupeur, elle enjamba le seau et fléchit à demi les genoux.

Elle pissa ainsi dans le seau, ouvrant largement son con avec ses mains. Les yeux du pasteur lui sortaient du crâne. Quant à cette dévergondée, elle semblait littéralement folle de bonheur du fait d'être vue en train de pisser par un homme vénérable. Elle tirait à dessein très fort sur les bords de sa fente, pour bien montrer au pasteur le petit trou rouge d'où giclait l'urine. Quand ce fut fini et qu'elle revint vers lui, elle semblait terriblement émoustillée. Elle ne prit même pas la peine de s'essuyer.

— Monsieur le pasteur, soupira-t-elle, il faut que je vous fasse encore un aveu... et celui-ci est vraiment très pénible !

Elle tourna le dos au vieillard et se pencha en écartant ses fesses pour lui montrer son anus. Rosalinde et moi nous pouvions le voir distinctement par la fissure. Il était rose, parfaitement rond, dépourvu de poils, en tout point semblable à celui d'un jeune enfant.

— Il prétend, chevrota la fille, qu'on peut le faire également par ce trou... Et il me le vérifie donc aussi !

Elle recula, tenant ses fesses écartées à deux mains, de façon à offrir le trou de son cul au pasteur. Il ne se fit pas prier : au moment même où son index pénétrait dans l'anus de la biscuitière, celui de Rosalinde s'insinua dans le mien. Je connus aussitôt un plaisir inouï, d'autant plus aigu que j'avais anticipé cette caresse ! Que dis-je, je l'avais espérée ! Et qu'elle était venue, que Rosalinde me l'avait faite au moment précis où j'avais envie qu'elle me la fît, alors que je commençais à m'interroger pour savoir si elle oserait me la faire ! J'étais si onctueuse de lascivité que son doigt entra en moi d'un seul coup, m'arrachant un soupir extasié.

— Oh, la dégoûtante, me susurra Rosalinde, en prenant sa voix horrible, elle se fait toucher le troufignon, et elle aime ça... la vilaine, la sale...

Je tremblais de délices ; son autre main s'était glissée sous ma robe et touchait mes seins nus, passant de l'un à l'autre, les déformant, les aplattissant, les pinçant. Et j'avais tout son doigt enfoncé dans le cul ! Elle lâcha mes seins

et me toucha le con. Elle me touchait le cul et le con en même temps ; un doigt enfilé derrière, me branlant par-devant. Me massant l'intérieur de l'anus, son doigt coulisait comme celui de son père dans le cul bien ouvert de la biscuitière. Celle-ci ne tarda pas à jouir à nouveau, ce que nous devinâmes en entendant ses soupirs et en voyant ses fesses se crisper à plusieurs reprises. Quand ce fut fait, elle laissa retomber sa robe. Le pasteur n'eut que le temps de retirer sa main.

La fille se retourna ; bien que ses joues fussent écarlates, elle ne semblait pas vraiment honteuse.

— Voilà, dit-elle, voilà exactement comment ça se passe avec le père de mon fiancé, Monsieur. Vous avez tout deviné, vous m'avez fait exactement ce qu'il me fait !

Elle dévisageait le pasteur avec un sourire effronté. Il baissa les yeux, ne sachant trop quelle contenance adopter.

— Quand il m'a fait tout ça, et que je me suis bien laissé faire, alors seulement, j'ai la permission d'aller me promener dans le verger avec mon fiancé. Et là, nous nous embrassons sur la bouche en regardant les étoiles. Nous faisons des projets d'avenir : mais pendant que nous parlons de nos futurs enfants, je ne peux m'empêcher de penser aux sales caresses de mon beau-père... et au plaisir infâme que j'y ai pris ! Voilà, vous possédez maintenant toutes les pièces du dossier. Qu'en déduisez-vous ? J'attends, avec l'angoisse que vous devinez, votre verdict. N'ai-je pas eu tort d'avoir consenti à cela ? Aurais-je dû me rebiffer ? En un mot, croyez-vous que je sois perverse, Monsieur ?

— C'est un grand mot ! fit le pasteur. Non, je ne le crois pas. Et je ne crois pas non plus que votre beau-père soit aussi noir que vous le dépeignez. Après tout, peut-être a-t-il ses raisons de se montrer aussi méfiant et n'a-t-il en vue que le bonheur futur de son fils. S'il vous vérifie ainsi, c'est parce qu'il veut être sûr qu'une gourgandine n'entrera pas dans sa famille. Cela part d'un bon sentiment. Quant au reste... La chair est faible, nous sommes payés pour le savoir : aussi, croyez-moi, ma fille, ne vous tracassez pas outre mesure. Et allez en paix ! Que le Seigneur soit avec vous !

Sur ces bonnes paroles, la fille prit congé du pasteur (il me sembla qu'elle se retenait à grand-peine de rire) et sortit donc du vestiaire après lui avoir fait une révérence. M'empoignant par les seins, Rosalinde me tira en arrière.

— Viens, me souffla-t-elle. Tu ne connais pas encore le fond de l'affaire !

Elle souleva le rideau et nous nous retrouvâmes dans le grenier. Me tenant par la main, elle me fit faire quelques pas le long de la cloison. Nous

arrivâmes devant un endroit où les planches étaient neuves, très serrées les unes contre les autres, ne laissant entre elles pas le moindre interstice. Mais si l'on ne pouvait rien voir, on n'en entendait pas moins tout ce qui se disait.

— Alors ? questionna une voix féminine.

— Il te l'a fait ? demanda une autre fille. Oh, raconte ! Vite ! Ne nous fais pas languir !

Toutes les filles, les deux qui venaient de parler et celle que nous venions de voir se mirent à rire à perdre haleine.

— Il te l'a fait ? Il te l'a fait ? Mais raconte ? Par-devant ou par-derrrière ?

Elles se tordaient de plus belle.

— Non, non, parvint enfin à dire celle qu'on interrogeait. Rien que le doigt ! Et pourtant... Je me suis montrée assez engageante !

— Quel con ! Cela ne m'étonne pas de ce vieux péteux ! s'indigna alors une quatrième voix, assez éraillée, très vulgaire, en qui je reconnus instantanément celle de Margie Harrington, la biscuitière au sexe chauve qui s'était exhibée à moi le jour de la paye.

— Laissez-moi faire ! déclara-t-elle. Je vais vous montrer comment on s'y prend ! Donnez-moi cinq minutes, montre en main, ensuite, vous pourrez lâcher le fauve. Cinq minutes, pas une de plus ! Nous allons rire !

Nous entendîmes s'ouvrir la porte. Rosalinde me reconduisit alors sous la tenture et nous y arrivâmes à temps pour assister à l'entrée de Margie dans le vestiaire. En la voyant paraître, le pasteur sembla très contrarié ; il se leva d'un bond.

— Encore vous, Madame Harrington ? Mais... je vous ai déjà entendue la semaine passée !

— Que voulez-vous, Monsieur, c'est ainsi, et je crains bien qu'on n'y puisse rien changer ! Le démon ne me laisse pas un instant de répit. Je suis sans cesse tracassée par des envies bestiales. Tenez, le croirez-vous, Monsieur, en ce moment même, malgré tout le respect que m'inspirent vos cheveux blancs, je ne peux m'empêcher... c'est plus fort que moi, j'en suffoque ! Voyez... Et pourtant, je m'étais juré...

Hagarde, comme prise d'une impatience maladive, elle déboutonna entièrement sa blouse de travail et la retira. La voyant marcher droit sur lui, entièrement nue, soutenant ses gros seins dans ses mains, le pasteur se passa la main sur le visage.

— Voyez-vous, ça me fait une sensation incroyable chaque fois que je me mets nue devant un homme ! Cela me chatouille dans tout le corps ! Je ne peux pas m'en empêcher. Oh, je vous en prie, Monsieur, ne détournez pas les

yeux... Au contraire... Tenez, regardez bien ma fente... je vais l'ouvrir pour vous...

Elle se mit à califourchon sur le tabouret, faisant bâiller son sexe chauve en face du pasteur qui s'était rassis lourdement, comme si ses jambes n'avaient plus la force de le soutenir. Quoi qu'il en eût, il ne put faire autrement que de baisser les yeux pour contempler ce qu'elle lui montrait. Le saisissant entre deux doigts, Margie tira sur son gros clitoris pour le faire sortir du con.

— Quand j'étais petite, révéla-t-elle, après la mort de mon père, ma mère, qui ne l'avait jamais aimé, se consola très vite. Il n'y avait pas un mois qu'il était en terre qu'elle prit l'habitude de faire venir ses amants chez nous. Tous les hommes du voisinage s'étaient donné le mot, et ils venaient à tour de rôle consoler la veuve joyeuse. Parfois même, il en venait deux ensemble. Ma mère leur donnait le café. Elle portait toujours un vêtement très lâche sous lequel elle était nue, et les hommes, devant nous, mon frère qui avait quatorze ans et moi à peine douze, lui passaient leurs mains sous la robe, sans se gêner. Ma mère qui était déjà assez ivre se mettait alors à rire d'une façon stupide.

— Oh, les vilains, s'indignait-elle, voulez-vous bien laisser une pauvre veuve en paix !

— Mais nous venons vous consoler, Madame Harrington, il ne faut pas se laisser abattre ! Ce n'est qu'un coup du sort !

— Pas devant les enfants, je vous prie !

— Voyons, nous ne faisons rien de mal ! Vous avez l'esprit mal placé...

— Vous peignez-vous la scène, Monsieur le pasteur ? demanda Margie. Nous étions tous dans la cuisine qui était fort petite, nous à table en train de faire nos devoirs, les deux hommes assis près de nous, ma mère, debout, leur servait le café ou la goutte, et eux, de chaque côté d'elle, ils avaient leurs mains sous ses vêtements... Sous l'étoffe, nous pouvions voir ces mains d'hommes courir sur le corps de notre mère... Sous l'étoffe noire, car elle portait le grand deuil ! Des mains lui touchaient les seins et le ventre, et même entre les cuisses, et d'autres lui fouillaient le derrière. Ma mère, debout, le sang aux joues, l'œil luisant, se laissait faire. Au bout d'un moment, pourtant, elle n'y tenait plus. Comme elle ne pouvait décemment nous demander de sortir, c'est elle qui quittait la pièce, suivie par ses deux soupirants.

— Elle saisissait le premier prétexte venu, ne s'embarrassant pas d'en trouver un qui parût vraisemblable, pour attirer les deux hommes dans sa chambre.

— Oh, j'y songe, disait-elle, j'ai oublié de fermer les volets, les insectes vont entrer, attirés par la lumière. Je reviens à l'instant.

— Laissez, laissez, nous allons le faire...

Et tous disparaissaient en pouffant. Le dernier sorti refermait soigneusement la porte de la cuisine. Mais à peine avaient-ils disparu, mon frère et moi, nous nous levions. Nous n'avions pas besoin de nous consulter. Mon frère avait huilé les gonds et le mécanisme de la serrure ; il possédait un double de la clef de la cuisine. Nous attendions de les entendre rire, au fond du logement où se trouvait la chambre conjugale, et nous allions les épier. En général, nous ayant enfermés dans la cuisine, ils se sentaient en sécurité et laissaient grande ouverte la porte de la chambre. Le couloir était obscur. Nous nous cachions derrière le portemanteau et de là, nous pouvions tout voir et tout entendre. Notre mère, entièrement nue, entre les deux hommes également nus, qui se la repassaient ou la prenaient en même temps, par les deux trous. Et cela, Monsieur le pasteur, sur le lit où elle nous avait conçus avec notre père. Il y avait d'ailleurs un portrait de notre père au-dessus de ce lit. Il semblait assister aux ébats de sa veuve. On aurait pu croire que ma mère tirait un plaisir supplémentaire, plaisir infâme, à se faire profaner ainsi sous les yeux du mort. Parfois, elle le prenait à partie, et pendant qu'un des hommes l'enculait, elle s'adressait au portrait en ces termes :

— Tu ne me l'as jamais fait par ce trou, le narguait-elle, tu n'aurais jamais osé, vil capon ! Eh bien, regarde, regarde comme il me l'enfonce bien. Oh, si tu pouvais savoir comme j'aime ça...

Alors, riant, l'autre homme, pour la faire taire, car ils étaient un peu gênés, eux, qu'on mêle un mort à leurs turpitudes, venait lui fourrer sa queue dans la bouche, et elle le suçait avec des bruits répugnants...

Tout en racontant ces choses, Margie Harrington n'arrêtait pas de se masturber devant le pasteur. Elle ouvrait son sexe d'une main, en tirant les lèvres vers le haut pour faire remonter l'orifice et saillir le clitoris, et de sa main libre, elle se pianotait régulièrement le bourgeon.

Par moments, sous l'afflux du plaisir, que trahissaient aussi d'abondantes sécrétions, elle se mordait la lèvre et se taisait un moment. Un spasme la faisait se cambrer et son visage durcissait. Puis, l'instant d'après, elle se remettait à parler d'une voix épaissie, presque inaudible.

— Mais ce ne sont là que vétilles, Monsieur. Écoutez plutôt la suite. Mon frère avait quatorze ans, je vous l'ai dit, et ce spectacle lui donnait des envies. Il ouvrait son pantalon et m'obligeait à le masturber. Moi-même, malgré l'horreur que j'éprouvais, j'en tirais du plaisir. Et souvent, mon frère me faisait ce que les hommes faisaient là-bas à ma mère. Il me léchait le sexe ou m'enfilait sa verge dans l'anus. Quant à moi, je devais lui sucer le gland.

Enfin, un soir, il me ravit mon pucelage, debout, derrière le portemanteau. Et de ce soir, nous cessâmes de nous intéresser aux ébats de notre mère. Nous savions qu'elle en avait pour jusqu'à minuit, heure à laquelle les hommes qui avaient raconté chez eux qu'ils allaient au café jouer aux cartes seraient contraints de regagner leurs foyers respectifs. Mon frère me faisait mettre nue et me couchait sur la table. Et là, pendant que les hommes s'amusaient avec celui de ma mère, lui, il s'amusait avec mon corps. Je ne vous dirai pas, Monsieur, toutes les inventions malades qui peuvent traverser l'esprit d'un garçon de cet âge, surtout quand il est vicieux comme l'était mon frère. Ce qu'il aimait le plus, c'était m'introduire dans les orifices des instruments, des outils, des légumes... et en le faisant, il m'insultait, il insultait notre mère... Et moi, j'avais du plaisir, Monsieur, voilà bien le plus horrible de l'affaire ! J'avais du plaisir !

Mais le pire reste encore à venir. L'année suivante, ma mère, dont les amants se montraient moins ardents, inventa un nouveau tour pour les séduire. Elle prit l'habitude de me laver devant eux, dans une bassine, devant la cheminée. Parfois, mon frère était là, assis à table, avec un camarade à lui, qui venait l'aider à faire ses devoirs. Un garçon très pâle, qui louchait. Et il y avait donc l'amant de ma mère. Et moi, qui venais d'avoir treize ans et qui était déjà formée et velue, elle me mettait nue devant tous ces représentants du sexe mâle, et elle me savonnait minutieusement le corps. Elle m'obligeait à écarter les cuisses face à eux, afin de leur montrer l'intérieur de mon sexe.

— Tu vois, disait-elle à mon frère, les filles ne sont pas faites comme vous, mon gars. Elles ont un trou de plus, ici.

Et elle m'enfilait le doigt dedans. Or, je dois vous avoir dit que je n'étais plus vierge. Elle ne parut jamais s'en étonner.

— Il faut bien nettoyer le petit bouton rouge ! me disait-elle.

Et elle me masturbait longuement, délicieusement, devant les deux garçons et devant son amant. Naturellement, je me mettais à soupirer. J'étais, vous vous en doutez, affreusement humiliée...

Quand elle m'avait bien nettoyée ainsi, et qu'elle voyait que son amant s'était bien échauffé, ma mère se levait pour aller fermer les persiennes de sa chambre, et l'homme la suivait. Je me retrouvais donc toute nue dans ma bassine, avec mon frère et son camarade.

— Finis de te rincer, me disait ma mère en sortant, tu deviens grande, maintenant !

— Mais je n'avais pas le loisir de le faire. À peine avaient-ils disparu, mon frère prenait le relais. Son camarade et lui venaient s'occuper de moi. Ils me

faisaient sortir de la bassine, m'essuyaient, et s'amusaient avec mon sexe et mon anus. Ce garçon avait un pénis très long et très mince et il aimait surtout me l'introduire dans l'anus. Je me souviens qu'il aimait beaucoup me sucer, aussi. Il pouvait me sucer pendant des heures, ne s'en lassait pas. Quand il retournait chez lui, il avait les lèvres déformées, toutes gonflées, comme si on lui avait tapé dessus... Plus tard, il est devenu prêtre, car il appartenait à une famille catholique.

Perdue dans ses souvenirs, Margie se tut un long moment.

— Comprenez-vous pourquoi je suis devenue ce que je suis, Monsieur ? Une marie-couche-toi-là... une sale femme ?

Elle se mit à rire d'une façon lugubre.

— Ici, à la biscuiterie, tout ce qui porte pantalon m'est passé dessus ! On ne se gêne pas avec moi. Dès qu'un contremaître a envie de tirer un coup, on me fait venir dans le bureau de Monsieur Simms. Et mon mari, un homme dans le genre de mon père, un saint homme, ne s'est jamais douté de rien. Il faut dire qu'à la maison, comme ma mère du vivant de mon père, je cache bien mon jeu. Il me prend pour une sainte. Et vous, Monsieur, me prenez-vous aussi pour une sainte ? Ou pour une détraquée ?

— Je vous prends pour une malheureuse, dit le pasteur : Rhabillez-vous...

— Voyez-vous, je tremble à l'idée de devenir veuve. J'ai deux filles, dont l'une vient d'avoir ses règles pour la première fois. Si je devenais veuve...

— Taisez-vous, dit le pasteur, d'une voix sourde. Il ne faut pas penser à ces choses. Et remettez votre blouse !

Margie le regarda d'un air égaré.

— Remettre ma blouse ? Mais... vous ne m'avez pas donné la médecine que réclame ma chair, Monsieur !

Sur une table qui se trouvait là s'étaient dans le plus grand désordre des blouses blanches et des dessous de femmes, ainsi que des cendriers débordant de mégots et des tasses sales. Margie Harrington fit le ménage, rapidement, et une fois que la table fut nette, elle s'y jucha, puis s'y prosterna dans la posture la plus obscène que peut prendre une femme. Creusant les reins, écartant le plus qu'elle put les cuisses, elle offrit en spectacle au pasteur ses deux orifices largement béants. Fascinées, Rosalinde et moi, enlacées, elle derrière moi, ne quittions pas des yeux le vaste estuaire de chair rouge et mouillée dont les lèvres glabres bâillaient comme les valves d'une grosse huître molle, et, au-dessus, les vastes mappemondes zébrées de coups de fouet de son large cul de jument. Au fond de la profonde vallée qui séparait les fesses, l'anus, impatient, s'ouvrait et se refermait, comme un petit œil noir à la prune

rose...

Le pasteur avait ouvert son pantalon. Tenant à la main un membre de belle taille, il marcha vers la table. Les deux orifices de la femme se trouvaient à la bonne hauteur. Il emmancha son gland dans le vagin, puis posa ses belles mains distinguées sur les fesses de la biscuitière. La tête baissée, il regarda le serpent qui se dressait au bas de son ventre entrer dans le con de la biscuitière. Quand il fut au fond, il soupira de bien-être.

— Oh oui, Monsieur, graissez-vous bien la tige, et ensuite, enfillez-la-moi par-derrière. Servez-vous de mon cul, Monsieur ; il est à tout le monde ! Et ne craignez rien, je connais mon affaire, vous n'attraperez pas une sale maladie, je suis aussi saine que l'enfant qui vient de naître !

Elle écartait ses cuisses le plus qu'elle pouvait, et le pasteur plongeait dans son fourreau avec furie.

— Cher papa, murmurait Rosalinde, comme il se donne ! Il est comme quand il fait un sermon, il se laisse aller la bride sur le cou, ne ménage pas sa dépense ! S'il continue ainsi son vieux cœur ne va pas y résister, ma mère va se retrouver veuve, et moi orpheline !

Elle me branlait au même rythme forcené que le pasteur baisait Margie Harrington, tout en se frottant l'entre cuisses sur ma croupe, si bien que nous connûmes le plaisir tous ensemble. Margie manifesta le sien par un cri perçant. Comme s'il s'était agi d'un signal (et il n'est pas exclu que c'en était bien un !), l'énorme chien noir que j'avais vu gambader autour de la Rolls du comte Zappa se précipita dans le vestiaire.

Pris d'épouvante, le pasteur se recula. Sa queue sortit de l'étui baveux du vagin de Margie et lâcha une maigre rafale de sperme qui souilla le pelage sombre de l'animal. Le chien n'y prit pas garde. Une unique chose l'intéressait : l'objet que Margie, encore soupirante d'extase, continuait à exposer sans vergogne : large calice rouge de chair souillée d'où suintait un mince filament de sperme.

— Oui, mon Satan, mon bon chien, c'est à toi, rien qu'à toi ! soupira Margie.

Le chien se mit à lui poulécher avidement l'intérieur du con. Il introduisait sa langue fine dans le vagin pour recueillir le mélange de mouille et de sperme qui en dégorgeait. Rencogné dans un angle, le pasteur s'efforçait de rentrer son instrument, mais il n'avait pas fini de jouir, et des gouttes de sperme s'échappaient encore entre ses doigts tremblants.

Tels des spectres dans leur longue blouse blanche, quatre biscuitières au nombre desquelles je reconnus Zelda et sa copine rouquine, entrèrent

silencieusement dans le vestiaire. Le chien léchait maintenant l'anus de Margie. Quand il l'eut entièrement débarbouillé, il se dressa sur ses pattes de derrière, comme il avait fait pour fêter mon oncle Jeremy, et l'on put voir une longue flèche de chair pourpre qui jaillissait de son sexe. Se dandinant, il rapprocha cette flèche brandie de l'entre-cuisse de la biscuitière. Il posa ses pattes de devant sur les omoplates de cette dernière.

— Oh, le salaud, il me griffe. Vite, Elaine, mets-moi une serviette sur le dos. Si j'ai des marques, mon mari va croire que j'ai un amant !

Elaine, la rouquine, se mit à rire et ramassa une des blouses sales que Margie avait posées sur une chaise quand elle avait débarrassé la table. Elle souleva les pattes du chien et étala la blouse sur le dos de la femme accroupie.

— Mais aide-le donc.

— Tu vois bien qu'il n'y arrive pas tout seul ! s'impatienta Margie.

Ce fut Zelda qui s'accroupit devant le chien. Elle cracha dans sa main et empoigna le gland effilé. Elle ne riait pas, elle, son petit visage chafouin était prodigieusement sérieux. Elle flatta le gland de l'animal un court moment et il s'allongea d'une façon monstrueuse, prenant la taille d'une grosse carotte. Le chien avait couché ses oreilles sur son cou, ce qui le faisait ressembler à un loup, et il montrait les dents. Zelda lui prit les couilles dans une main et le pénis dans l'autre, elle dirigea la pointe du gland vers l'ouverture du vagin. Dès qu'elle eut procédé à l'ajustement des deux parties complémentaires, elle lâcha la bête. D'instinct, se sentant gainé, il abaissa l'échine et sa bite glissa tout entière dans le con de la femelle. Margie poussa un cri déchirant.

— Il me la met ! Oh merci, ma mère, voyez ce que vous avez fait de moi ! Un chien me la met ! Oh ! Oh ! Oh....

En proie à la furie du coït, le chien s'agitait avec frénésie, la langue pendante. Toutes les filles s'étaient tues. Serrées les unes contre les autres, les yeux dilatés, elles regardaient le monstre velu qui possédait leur compagne. Margie l'encourageait d'une voix éraillée, vomissant les injures les plus grossières, elle secouait la tête en tous sens, comme prise d'hystérie. Les biscuitières étaient à ce point hallucinées par ce spectacle démentiel qu'aucune d'elles ne prit garde au départ du pasteur : il glissa hors du vestiaire sans demander son reste, tout en se rajustant, le visage décomposé par l'horreur et plus pâle qu'un moribond.

— Pauvre papa ! se moqua impitoyablement Rosalinde, il va avoir du mal à digérer cet affront : se voir préférer un chien.

Cependant, l'accouplement bestial touchait à son terme, et dans un glapissement étrange, le chien se libéra de sa semence. Nous vîmes se

cambrer soudainement Margie ; défigurée par l'angoisse, elle cria :

— Il le fait ! Il le fait ! La bête jouit !

Et vraiment, à son ton, on sentait bien qu'elle n'en ressentait aucun plaisir, mais un étonnement incroyable mêlé de répulsion. Dans ce cas, je vous le demande, pourquoi le faisait-elle ?

Et là-dessus, le chien se recule et retombe sur ses quatre pattes. Il va s'affaler contre la porte et entreprend de se lécher furieusement le sexe. Encore sous le coup de cet effarant spectacle, les autres filles ne savent trop comment se comporter. Elles observent Margie avec un mélange d'admiration et d'horreur. Même pour des créatures aussi dévergondées, ce qui vient de se passer est un peu fort de tabac. L'une d'elles, celle que nous avions entendue se plaindre de son futur beau-père auprès du pasteur, une certaine Marjorie Blanks, ne put s'empêcher de donner son opinion à Margie, laquelle, accroupie par terre, s'efforçait, en contractant son abdomen, d'expulser de son vagin la semence du chien.

— Il ne manquerait plus que j'aie un enfant à tête de chien ! plaisantait-elle laborieusement. Pour le coup, mon cher mari se poserait des questions !

Les rires contraints qui accueillirent cette sinistre facétie témoignèrent de la gêne persistante des filles. Seule Zelda tenta de se mettre au diapason.

— Et comment l'appellerais-tu ? Medor ?

— Pourquoi pas ? fanfaronna Margie. C'est joli, Medor ! Medor Harrington ! Tu ne trouves pas que ça sonne bien ? Et si c'est une fille : Mirza. Mirza Harrington... J'entends déjà tous les hommes l'appeler : viens coucher, Mirza Harrington, viens au pied, brave chienne. Viens sucer ton maître...

C'en fut trop pour Marjorie Blanks, n'oublions pas qu'elle était fiancée, qu'elle allait se marier avec l'homme qu'elle aimait, entendre Margie plaisanter ainsi avec la plus sacrée des prérogatives de la femme, la maternité, dut lui paraître particulièrement odieux.

— C'est toi, la chienne, cria-t-elle. Vraiment, tu n'as aucune pudeur ; Margie. Comment peux-tu accepter qu'un animal... Tu n'es pas une femme !

— Oh, ça va, toi. Non, mais, écoutez-la ! Ne croirait-on pas qu'elle sort du couvent ? Une fille qui couche avec le père de son mari, crois-tu que ce soit préférable ? Tu ne vaux pas mieux que moi ! Et même, tu vaux moins ! Moi, au moins, je sais de qui sont mes enfants !

— Et d'abord, je ne couche pas avec lui !

— Parce que tu es encore pucelle, idiote. Mais attends d'être décapsulée par ton benêt de mari, et tu verras si le vieux se gêne !

— Elle dit vrai, intervint Zelda, ce saligaud couche avec toutes ses brus. Et ses fils font semblant de ne pas être au courant, ils ont bien trop peur d'être déshérités. Ton fiancé ne t'a pas mise au courant des usages de cette famille ?

Assommée par cette révélation, Marjorie regarda Elaine Farmer, la rouquine, comme pour la prendre à témoin. Cette dernière haussa les épaules.

— Eh bien, quoi, tu n'étais pas au courant ? C'est pourtant de notoriété publique !

Margie éclata d'un rire féroce.

— Quand tu accoucheras, tu ne sauras même pas si c'est du fils de ton mari ou de son frère !

Toutes griffes tendues, Marjorie s'élança sur Margie. Mais cette dernière l'avait sentie venir. Elle lui saisit les poignets au vol, et comme elle était beaucoup plus forte qu'elle, elle n'eut aucune peine à la maîtriser, malgré la fureur de l'autre. En un instant, elle la jeta à terre et se coucha sur elle. Réduite à l'impuissance, Marjorie dut subir les attouchements les plus obscènes.

— Alors, tu fais ta chochette ? lui criait au visage Margie, tout en l'immobilisant entre ses cuisses. Voyons voir un peu ce que tu as dans le ventre, ma jolie.

En un tournemain, elle lui ouvrit sa blouse et libéra ses seins.

— Lâche-moi, sale gouine ! hurla Marjorie. Tu me dégoûtes !

— Ah, je te dégoûte ! Tu préfères sans doute te faire branler par les vieux ?

Lui ramenant les bras derrière le dos, Margie lui prit un mamelon dans la bouche et le suçait. Marjorie sanglotait de rage. Mais quand Margie se recula, on put voir que le téton luisant de salive était érigé. Margie s'attaqua à l'autre sein et lui fit subir le même traitement.

— La coquine a l'air d'aimer ça ! Peut-être n'est-elle pas aussi vierge qu'elle le prétend, fit alors Zelda. Qui nous dit qu'elle n'a pas déjà goûté à la bite de beau-papa ?

— Vérifions-la ! cria Elaine Farmer.

— Oui, oui, vérifions-la, nous aussi ! Après tout, si son beau-père la vérifie, nous avons bien le droit d'en faire autant !

La quatrième fille, une comparse, courut tirer le verrou. En un instant, sans s'être concertées, les quatre biscuitières se jetèrent sur la pauvre Marjorie et la mirent nue. Après quoi, en dépit de ses menaces et de ses supplications, elles lui rabattirent les cuisses vers le haut, en les écartant le plus possible. Et à tour de rôle, elles la vérifièrent, en lui introduisant leurs doigts dans le vagin et dans l'anus. Toutefois, dans leur délire, elles prenaient garde de ne pas lui ôter

son pucelage. Ce qu'elles avaient entrepris, c'était de la faire jouir de force, et elles y parvinrent sans trop de peine, surtout quand Elaine Farmer lui poulécha le con pendant que les autres lui suçaient le bout des seins et lui fourraient leur langue dans la bouche.

Quoi qu'elle en eût, Marjorie se mit à panteler. Mais sitôt délivrée de son orgasme, elle fondit en larmes, de dégoût. Son désespoir, loin d'apitoyer ses bourreaux, les rendit comme ivres de cruauté. Elles lui mirent les bras et les jambes en croix, et, « pour lui apprendre à ne pas se prendre pour ce qu'elle n'était pas », à tour de rôle, elles lui comprirent le corps et le visage. Margie se montra particulièrement odieuse à son égard. Pendant que Zelda immobilisait le visage de la gisante et lui pinçait les narines pour l'obliger à ouvrir les mâchoires, Margie colla les lèvres chauves de sa vulve encore visqueuse de sperme de chien à la bouche ouverte sur un cri d'horreur de Marjorie. Et elle se vida la vessie dans la bouche de cette dernière ; la malheureuse eut beau tousser et cracher, elle fut bien forcée d'en avaler.

Mais il faut croire que ce n'était pas encore suffisant. Elaine Farmer, la rouquine, qui s'était contentée de prêter main-forte aux autres, déclara soudain d'une voix faussement innocente, qu'elle avait un gros besoin à satisfaire.

— Elle a bu... faisons-la manger maintenant !

La rouquine vint donc s'accroupir au-dessus du visage angoissé de Marjorie, et celle-ci dont on maintenait la bouche ouverte de force, vit, avec l'horreur et l'épouvante que vous devinez, descendre de l'anus d'Elaine, tout d'abord un mince filament de merde brune, puis, la chose prenant du corps, un énorme boudin fécal qui se mit à osciller. La rouquine visa soigneusement la bouche ouverte sous elle et y déposa adroitement son offrande ignoble. Une partie de l'étron disparut dans la bouche de Marjorie, et l'autre resta dehors, dépassant comme un gros cigare jaune. En dépit de ses efforts pour expulser ce repas infâme, Marjorie fut contrainte de le mâcher et de l'avalier. Après quoi, Elaine lui chia deux nouvelles crottes dans la bouche. Puis elle s'essuya l'anus avec les cheveux de sa victime, et quand elle consentit à se relever, Marjorie offrait vraiment un pitoyable spectacle : toute barbouillée de merde et mouillée de pisse, on aurait cru qu'on venait de la retirer d'une fosse septique.

Mais ce à quoi les filles n'avaient pas pensé, c'est que les chiens, si raffinés soient-ils, raffolent des excréments humains. Satan, qui avait fini de se poulécher, attiré par l'odeur qui pour lui était délicieuse, vint soudain voir de quoi il retournait. Et ce fut l'occasion d'un jeu ignoble : les biscuitières maintenant Marjorie et le chien lui débarbouillant la bouche et le visage, se

repaissant de la merde qui la souillait.

Comment vous cacher que l'odeur épouvantable filtrait jusqu'à nous, sous notre rideau, à travers les fentes de la cloison. Ni Rosalinde ni moi n'étions friandes de ce parfum. Pourtant, la curiosité nous tenait là, clouées sur place. Nous voulions voir jusqu'où descendraient ces filles perverses. Et nous le vîmes. Quand le chien se fut repu des restes du festin fécal et que Marjorie se retrouva le visage net, elle fut contrainte de subir la même avanie que Margie.

Cette dernière alla prendre dans son vestiaire un pot de grès qui contenait une pommade verte d'un aspect repoussant. Elle pommada l'entrefesse de leur victime avec cet onguent. Le chien, la reniflant, devint comme fou. En un instant, il se retrouva en rut. Et celle qui avait manifesté tant de dégoût devant la déchéance de Margie fut à son tour contrainte de subir la pénétration bestiale. Pour préserver son pucelage, pourtant, les filles qui l'immobilisaient, sur ses supplications frénétiques, ne livrèrent que son anus à la flèche pourpre de Satan. Et le chien encula donc la malheureuse que les autres maintenaient, jambes levées, et qu'elles interrogeaient pour connaître ses sensations. Nous n'en supportâmes pas davantage. J'étais au bord du vomissement. Je me laissai guider par Rosalinde jusqu'à son antre, dont je descendis dans un état à faire peur.

Pendant une semaine, toutes les nuits, je fis des cauchemars éprouvants.

— Voilà donc quels risques j'aurais courus si j'étais allée à l'usine ? Quelle chance j'ai de n'être soumise qu'à Mélanie !

CHAPITRE XI

MR SIMMS

J'étais encore sous le choc des turpitudes auxquelles j'avais assisté dans le grenier quand, à quelques jours de ça, Opal Ferguson, la jeune et vertueuse sœur de Phileas, le garçon de bureau, tomba aux mains des contremaîtres. Ce fut là le résultat d'une machination de Zelda qui lui vouait une haine tenace depuis l'affaire dont je vous ai parlé au chapitre VI. Je vais essayer de vous rapporter les faits le plus fidèlement possible. Une semaine environ, donc, après les événements que je viens de vous décrire, je fus à nouveau dans l'obligation d'aller prendre mon repas en petit comité, dans le réfectoire des gens de bureau, derrière l'infirmerie.

Ce midi-là, en effet, Mélanie dînait en ville avec Mme Arnoult, et je n'avais pas osé demander à Phileas, de crainte qu'il n'en profite pour me faire des propositions, de m'apporter ma gamelle dans la cuisine de la secrétaire. (L'idée de me retrouver seule avec lui, après ce que j'avais vu dans l'infirmerie, m'emplissait d'horreur.)

Je dois dire à sa décharge que lui-même (peut-être parce qu'il redoutait la jalousie de Rosalinde) faisait en sorte de m'éviter. D'ailleurs, cette dernière aussi me battait froid, j'avais l'impression qu'elle regrettait de m'avoir montré de quelle façon son père catéchisait les ouvrières. Redoutait-elle que j'en parle à Mélanie ? C'est bien possible. Mais je crois surtout qu'elle avait honte : de son père, d'abord, mais surtout d'elle-même, de cette image qu'elle m'avait donnée sans réfléchir (sans doute sous l'influence des livres belges), celle d'une voyeuse réduite à se repaître des amours d'autrui.

Assez fine, elle ne devait pas avoir eu de difficulté à deviner l'aversion qu'elle m'inspirait. Mais dans ce cas, n'avait pas dû lui échapper non plus le fait qui m'emplissait moi-même de perplexité : à savoir : mêlée à cette répugnance, l'attirance bizarre, malsaine, que j'éprouvais pour son corps replet et ses manières sucrées de fausse petite fille. Tout cela est bien compliqué. De son côté, elle n'était pas moins partagée à mon égard. Par la

suite, quand j'appris à mieux la connaître, j'allais découvrir qu'elle vivait sa sexualité comme une maladie, une maladie qu'elle combattait, mais devant laquelle elle était sans force et dont, à vrai dire, elle ne souhaitait pas vraiment guérir.

Chaque fois, en effet, qu'elle croyait y être parvenue, être redevenue normale, l'ennui de la vie insipide qu'elle menait et aussi les nombreuses occasions, autour d'elle, d'assouvir son vice, provoquaient des rechutes où elle sombrait avec délices et dégoût. Curieuse fille, vraiment, que Rosalinde Darley ! Pleine de ressentiment et d'envie à l'égard des Mélanie et des Zelda de ce monde, dont elle enviait le cynisme et la force, mais trop faible, trop couarde pour les imiter. Victime-née, elle n'était pourtant jamais aussi heureuse que lorsqu'elle trouvait à son tour quelqu'un à tourmenter, comme Phileas, ou que lorsqu'elle voyait une fille vertueuse se faire avilir. C'est ainsi qu'elle nourrissait une haine viscérale à l'égard de la sœur de Phileas, la jeune Opal, dont il va être question bientôt. Et c'est sans doute pour cette raison qu'elle me mit dans la confidence : il fallait que quelqu'un d'autre fût témoin avec elle de la déchéance de cette fille qu'elle abhorrait : son plaisir serait accru par ma présence et par l'émotion que j'éprouverais.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là, au cours du repas qui se déroula comme d'habitude dans le plus accablant silence, chacun étant plongé dans un livre posé à côté de son assiette, comme j'étais la seule à ne pas lire, je ne pouvais m'empêcher d'observer sournoisement Julie Beaumonde. Elle semblait d'une placidité à toute épreuve : la vivante image de l'équilibre le plus serein. J'avais peine, rétrospectivement, à croire à ce que j'avais vu dans l'infirmerie, et tout particulièrement au moment où Phileas avait enculé son corps aussi inerte que celui d'un cadavre. Se pouvait-il vraiment qu'elle ne se fût aperçue de rien à son réveil ? Pas la moindre démangeaison locale ? Et pourquoi donc se droguait-elle à l'éther ? J'étais, perdue dans mes pensées, en train de m'interroger à ce sujet, quand je sentis peser sur moi la curiosité de Rosalinde. Elle m'épiait, mine de rien, par-dessus son livre. Cela ne laissa pas de m'intriguer.

Je fus encore plus étonnée lorsqu'elle me rejoignit dans le couloir alors que nous sortions de table, laissant à Phileas le soin de desservir. Elle me retint discrètement par le bras, afin de laisser à l'infirmière et au comptable, le temps de prendre du champ.

— Tu as beaucoup de travail, cet après-midi ? me demanda-t-elle.

— Cela dépend. Rien de vraiment urgent.

— Est-ce que cela te dirait de voir les contremaîtres punir une fille ?

La curiosité me fit frémir. Elle vit bien qu'elle avait fait mouche.

— Je ne sais pas trop, dis-je. Mélanie n'aime pas trop que je m'absente quand elle est n'est pas là. L'autre jour, elle m'a fait des réflexions.

D'un geste, Rosalinde balaya l'objection. Passant son bras sous le mien, elle prit dans la sienne ma main moite et m'entraîna du côté de chez elle, comme si la chose allait de soi.

— Quand Mélanie dîne avec cette salope d'Arnoult, elle ne rentre jamais avant la nuit. Tu devrais le savoir, depuis le temps !

Nous gravâmes donc à nouveau l'escalier en vrilte et nous revoici dans sa tanière. Elle referma la porte à clef avec des mines de conspiratrice.

— Tu ne devineras jamais de qui il s'agit.

Ses yeux luisaient d'une joie maligne. Elle frappa dans ses mains.

— Opal Ferguson ! En personne ! Oui, ma chère. L'Ange de vertu prise la main dans le sac. Une vulgaire voleuse, la sœur chérie de notre ami Phileas. S'il savait ça... mais il n'y a pas de raison pour qu'il le sache, après tout. C'est l'affaire des contremaîtres. Ah, tu peux me croire qu'ils vont bien s'amuser avec elle ! Elle va la sentir passer !

J'avais du mal à la croire. Opal Ferguson, une voleuse ? Comment était-ce possible ? Pressée de questions, la bibliothécaire finit par convenir qu'il ne s'agissait, somme toute, que d'une peccadille. Opal, gourmande, comme les filles de son âge, avait été surprise à manger de la pâte sucrée. Toutes les filles faisaient de même, surtout quand elles venaient d'arriver. D'ordinaire, cela ne leur valait qu'une réprimande. Mais Zelda et ses copines avaient monté la chose en épingle et l'avaient officiellement dénoncée à Mr Simms, le contremaître principal, une brute qui terrorisait toutes les filles.

Or, à leur grande déconfiture, Mr Simms s'était contenté de faire la morale à Opal. Cela se comprenait, en somme, n'était-elle pas la sœur de Phileas ? S'il châtiât la gamine d'une façon exagérée, Simms devait bien se douter qu'Opal se plaindrait à son frère, et que celui-ci en parlerait à M. Farnèse. De fil en aiguille, l'affaire pourrait remonter jusqu'aux oreilles du comte. Or, si celui-ci laissait les coudées assez franches à ses sous-fifres, il entendait néanmoins qu'ils gardent une certaine mesure. Cette prudence, cependant, ne fit que faire rager Zelda davantage. C'est ainsi qu'une idée diabolique germa dans son esprit.

Voici de quoi il s'agissait : lorsqu'il se lavait les mains, Mr Simms déposait sa montre sur le bord du lavabo ; il lui arrivait fréquemment de l'oublier là. Cela se reproduisait si souvent qu'on serait tenté de croire qu'il l'y oubliait exprès. En effet, dès qu'une biscuitière l'y trouvait, elle avait le choix entre

deux solutions : soit la rapporter elle-même au contremaître, c'est-à-dire se rendre dans son bureau, avec tous les risques que cela comportait ; soit si elle ne voulait pas se trouver en butte à ses assiduités, remettre la montre trouvée à l'une des trois favorites notoires du contremaître principal, à savoir Elaine Farmer, Margie Harrington ou Zelda. Et c'est alors une de ces trois femmes qui rapportait sa montre à Mr Simms. Lequel, naturellement, profitait alors de la fille à son gré. En somme, il s'agissait d'une sorte de jeu. Dès qu'elles voyaient Mr Simms qui avait un lavabo personnel, près de son bureau, descendre se laver les mains dans les installations sanitaires communes, les biscuitières échangeaient des regards entendus et des gloussements salaces. À peine le gros homme ressortait-il, qu'elles vérifiaient s'il portait bien son bracelet-montre. Lorsqu'il ne l'avait pas, les plaisanteries fusaient.

— Le gros cochon a envie de tirer sa crampe ! Laquelle de ces dames va se dévouer ?

— Pas moi ! criait l'une, en prenant des mines offusquées.

— Ni moi, j'ai mes règles ! prétendait une autre.

— Ce sera donc moi, feignait de se désoler une troisième, cela tombe bien, j'ai justement un congé à demander pour le mariage de mon neveu...

Et l'élue se rendait au lavabo sous les quolibets de tout l'atelier. Mais, ainsi que je l'ai dit, le plus souvent cet honneur incombait à l'une des trois favorites, car elles étaient les plus promptes à se saisir de l'objet.

L'idée diabolique de Zelda fut, au lieu de rapporter la montre à son propriétaire, d'aller la cacher dans les affaires d'Opal. Ensuite de quoi, une des autres favorites, Elaine ou Margie, irait dénoncer la sœur de Phileas, jurant ses grands dieux, quand on constaterait la disparition de la montre, qu'elle avait vu Opal se rendre aux toilettes communes après le contremaître. Rosalinde Darley avait entendu les trois garces mettre au point leur machination dans le vestiaire. La chose était prévue pour l'après-midi, en effet, ce jour-là, l'autre contremaître principal, Mr Smith, un protégé du pasteur Darley, honnête père de famille, homme d'une vertu irréprochable, était en congé. Ce serait à Mr Simms qu'incomberait la responsabilité entière de l'usine, et les filles savaient qu'il profitait toujours de ces occasions pour festoyer en compagnie de ses deux âmes damnées, Ferdie et Zacharias, deux parfaites canailles. Il ne faisait aucun doute qu'il descendrait oublier sa montre. Le reste coulait de source.

— On va bien rire ! me dit Rosalinde en se frottant les mains. (Elle en tremblait de joie.) Tu ne peux pas savoir ce que ces trois-là sont capables d'inventer quand ils ont une fille à leur merci ! Crois-moi, l'Ange de vertu va

la sentir passer !

— Mais... puisque ce n'est pas elle qui a volé la montre ?

Je ne pouvais m'empêcher de plaindre la malheureuse.

— Raison de plus ! me répliqua Rosalinde. Cela rendra la chose encore plus drôle ! J'entends déjà cette pécore s'indigner, jurer de son innocence... Que cela vous plaise ou non, ma chère Opal, vous y passerez, à la casserole ! Vous pouvez faire confiance pour cela à ces trois salauds !

J'en eus froid dans le dos.

— Ils vont lui faire mal ?

— Cela dépendra d'elle. Si elle ne la ramène pas trop avec sa vertu, ils se contenteront de la faire boire et de s'amuser un peu avec elle. La veinarde, pour son coup d'essai, aura trois hommes à satisfaire ! Tout ce qu'ils veulent, tu t'en doutes bien, c'est son petit cul !

— Mais... voyons... Opal est vierge, Rosalinde !

Un rire outré fut la réponse de la bibliothécaire.

— C'est une maladie dont on se guérit très vite, m'assura-t-elle. Fais-leur confiance, ce ne sera pas la première oie blanche qu'ils déniaiseront !

Elle riait tellement que les larmes coulaient sur son visage. Soudain elle se calma et me toisa avec méfiance.

— Je te trouve bien chipoteuse, ma chère. Si tu n'as pas envie de venir voir la chose, tu peux toujours retourner recopier tes factures. Chacun ses plaisirs !

Constatant que je ne disais mot, elle eut un sourire entendu et m'attira à elle. Comment expliquer cela : j'éprouvais alors à son égard une aversion insurmontable et pourtant, malgré cela, je la laissai m'enlacer sans réagir. Elle pressa contre le mien son petit corps douillet, me palpa sur toutes les coutures, toucha mes seins et mes fesses à travers mes vêtements, et pendant ce temps, ses lèvres couraient sur mon cou, mes oreilles, mes joues. J'en étais toute retournée. Rien ne m'obligeait à subir ce pelotage en règle, sinon ma propre lâcheté, et la faiblesse de mes sens.

— Voyez donc la sale petite hypocrite qui veut jouer les vertueuses, se moquait Rosalinde tout en me manipulant, se prendrait-elle pour une Opal ? Tu verras, idiote, on va bien s'amuser. Tu ne peux pas savoir ce que c'est excitant, de voir une fille qui ne s'y attend pas passer à la casserole de force ! De l'endroit où je te mène, on peut tout voir, tout entendre, on sera aux premières loges. Et crois-en mon expérience, ce sera encore plus drôle si elle pleure et si elle crie !

Elle me pinçait les seins de la façon la plus coquine et je sentais avec horreur mes derniers scrupules s'évanouir.

— Et après, ou même pendant, me promit-elle d'une voix crapuleuse, on pourra s'amuser ensemble, toi et moi...

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage, j'avais compris. Profitant de mon désarroi, elle me poussa dans le grenier sans plus attendre.

— Où allons-nous ? lui demandai-je, alors que nous marchions depuis un moment. Nous venions de dépasser la cloison de planches qui délimitait le vestiaire des filles et, après avoir contourné ce dernier et descendu un petit escalier fort raide, nous progressions l'une derrière l'autre dans l'obscurité d'une sorte d'étroit boyau où régnait une chaleur d'étuve. Le plafond était très bas, nous dûmes nous baisser à plusieurs reprises pour passer sous des poutres d'où pendaient d'épaisses toiles d'araignée chargées d'une poussière blanche qui couvrait également le sol, comme s'il avait neigé. (La blancheur de cette poussière venait de ce que s'y mêlait une grande proportion de farine vanillée ; l'odeur sucrée qu'elle dégagait était proprement suffocante.)

— Où sommes-nous, Rosalinde ? J'ai peur...

— Accroche-toi à ma robe si tu n'y vois pas ! me dit-elle.

Puis elle me montra le plancher. Il vrombissait sous nos pieds. Le vacarme assourdissant des machines, sous nous, la contraignit à coller sa bouche à mon oreille pour m'apprendre que nous nous trouvions dans le plafond, juste au-dessus du pétrin électrique. Cette idée d'être dans le plafond m'emplit de terreur. Comment pouvait-on être dans un plafond ? Rosalinde jouissait de ma stupéfaction.

— C'est parce qu'il est double, idiote ! me cria-t-elle. (J'étais si sotte, alors, que cela n'éclaira pas pour autant ma lanterne.) Les filles sont juste sous nos pieds, ma chère !

Elle me prit la main et la posa sur une grosse conduite de métal qui courait tout le long du boyau. Je poussai un cri, car le métal était brûlant. Elle m'expliqua qu'il s'agissait de l'alimentation en eau chaude de l'usine. Cette grosse conduite arrivait de la chaudière et alimentait tous les radiateurs du bâtiment. À intervalles réguliers, il y avait un gros numéro peint au pochoir sur le mur, au-dessus d'une manette de régulation. Une conduite plus étroite, verticale, partait de ces endroits et descendait sous le plancher.

— Ce sont les vannes de répartition d'eau chaude ! C'est ce bon à rien de Jeremy, ton oncle, qui est chargé de les surveiller. C'est à lui que j'ai volé ces clefs, une fois qu'il était soûl. J'ai fait faire des doubles à Londres et grâce à ce trousseau, je peux aller et venir à ma guise, tout m'est permis. Pour ne pas se perdre, rien de plus simple, il suffit de suivre la conduite d'eau chaude.

Nous reprîmes notre progression.

— Que veux-tu, c'est mon vice : j'aime être au courant de tout ce qui se passe ! conclut Rosalinde.

Nous passâmes sous une dernière poutre, et le vacarme cessa d'un coup, comme par enchantement. Le plafond s'éleva à nouveau et il fit nettement moins chaud. Plus trace non plus de cette répugnante poussière farineuse au parfum de vanille. Un tapis de corde couvrait le plancher. Nous arrivâmes devant une porte de métal peint. Rosalinde s'essuya les pieds sur un paillason et me conseilla de l'imiter.

— Il ne faut pas laisser de marques blanches de l'autre côté, me dit-elle. Frotte bien tes semelles, cette farine colle comme de la glu !

Je lui obéis. Elle ouvrit prudemment la porte. Elle avança le cou, tendit l'oreille, et me fit signe de la suivre. Je vis alors avec épouvante que nous entrions dans un endroit très luxueux. Le sol était revêtu d'une somptueuse moquette rouge où nos chaussures s'enfonçaient. Nul doute que des empreintes farineuses y eussent fait le plus mauvais effet ! J'aperçus des lambris sur les murs et de grands tableaux représentant des paysages dans des cadres dorés. Nous remontâmes ce couloir sur la pointe des pieds. Rosalinde s'arrêta devant une monumentale porte de chêne sculpté, à deux battants. Elle colla son oreille à l'un des panneaux. Puis elle choisit une clef dans son trousseau, l'introduisit dans la serrure et ouvrit. Je faillis crier de terreur quand je compris où nous étions.

À la richesse de l'ameublement, à la profusion des bibelots, des tableaux et des sculptures, on aurait pu se croire dans un musée. De lourdes tentures d'étoffe chamarrée pendaient devant les fenêtres ; entre ces fenêtres et les étagères de verre chargées de chinoiseries et de statuettes de porcelaine, de cristal et d'ivoire, des miroirs tapissaient les murs, montant jusqu'au plafond. Nous étions dans le bureau du comte. Mon épouvante ne déplut pas à Rosalinde. Avec un large sourire, elle referma la porte sur nous et donna un tour de clef.

— Comme ça, nous serons tranquilles. Cesse donc de trembler, idiot. Je te dis que nous ne risquons rien. Personne ne vient jamais ici. D'ailleurs, le comte est à Londres. Tu penses bien que quand on est aussi riche que lui, on n'a pas besoin de venir au bureau ! Cette pièce, c'est juste pour la frime. Il n'y vient jamais que pour traiter une affaire... ou pour contempler son bétail !

Elle se dirigea vers le fond de l'immense pièce.

— Tu veux le voir, son bétail ? Regarde !

Elle tira une lourde tenture qui masquait toute une cloison. Cette cloison était en verre, comme la vitrine d'un immense magasin. Elle tenait toute la

largeur de la pièce et s'élevait jusqu'au plafond. À nos pieds, au rez-de-chaussée que nous surplombions d'ici de la hauteur de deux étages, s'étendait la salle des machines. Une trentaine de filles en blouse blanche, plus ou moins dépoitraillées, s'affairaient dans le silence le plus parfait.

Terrifiée, je m'étais rejetée en arrière pour ne pas être vue des filles, si l'une venait à lever la tête. Mais Rosalinde se tenait tout contre la vitrine, elle s'y appuyait même d'une main.

— Viens donc voir l'Ange de vertu, gloussa-t-elle. La petite chérie ne se doute pas de ce qui l'attend. Regarde-la faire sa mijaurée avec la Melinda. Mais viens donc, approche, de quoi as-tu peur ? Tu penses bien qu'elles ne peuvent pas nous voir, le comte a pris ses précautions : le verre est traité, il n'est transparent que d'un côté, de l'autre il paraît opaque.

Rassurée, je vins observer les biscuitières. Opal travaillait à l'emballage avec Melinda Carmody. C'était le travail le moins salissant. On le réservait traditionnellement aux filles qui avaient des protections. Je dévorai des yeux le visage d'Opal. Je savais par ouï-dire qu'elle avait un fiancé, mais on ne lui donnait guère plus de seize ans. Elle était très délicate et délicieusement formée ; une taille très fine, des petits seins impertinents ; son teint était clair, ses cheveux blonds comme les blés coupés court ; ajoutez à cela un minuscule nez retroussé, quelques taches de rousseur, une bouche charnue couleur de cerise mûre : elle était adorable, on en aurait mangé. Comment pouvait-elle être la sœur de son frère, cela passait l'entendement. Sans doute avait-elle pris sa ressemblance à sa mère et lui la sienne à son père. Cependant, je m'étonnais de ne rien entendre du vacarme des machines, ni des cris des filles que je voyais s'interpeller.

— Notre comte est un délicat ! me dit Rosalinde. Il ne supporte ni les bruits, ni les odeurs. Ce bureau est insonorisé et hermétiquement isolé. De dehors, on ne peut absolument rien entendre de ce qui s'y passe ; tu n'as donc pas besoin de chuchoter comme tu le fais. En revanche, nous, si nous voulons entendre... et voir... nous n'avons qu'un geste à faire.

Elle me conduisit devant la cloison opposée. Accroché là un grand tableau représentait, vautreée sur des coussins orientaux, une femme nue, d'apparence très voluptueuse, qui caressait un lévrier. Rosalinde fit glisser latéralement ce tableau sur une tringle, et dévoila une ouverture vitrée qui donnait sur la pièce voisine. Il s'agissait encore d'un bureau, mais nettement moins luxueux que celui dans lequel nous étions. Un gros homme mafflu, au visage brutal, aux joues rougeaudes, se tenait immobile derrière une table, un cigare vissé dans ses mâchoires de dogue. Je reconnus Mr Simms, le principal, que je n'avais

fait jusqu'alors qu'entrevoir de loin, quand il enguirlandait les retardataires, sur le seuil de l'usine, le matin. Là, il se trouvait à peine à trois mètres de nous et regardait dans notre direction. Je crus qu'il avait entendu Rosalinde déplacer le tableau, mais elle me dit sans baisser la voix que la vitrine devant laquelle nous nous tenions était un miroir sans tain. C'était son propre reflet que contemplait le contremaître. Nous le voyions, il ne nous voyait pas ; cela me procura le même sentiment d'irréalité que celui que j'avais éprouvé quand j'avais appris que je marchais dans le plafond, une impression magique d'invisibilité.

— Et nous pouvons l'entendre aussi, mais lui ne nous entendra que si nous branchons l'interphone dans les deux sens.

Rosalinde tourna un des boutons de commande d'un petit appareil qui ressemblait à un poste de radio. Nous entendîmes Mr Simms tousser comme s'il se trouvait de ce côté-ci. À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit. Le gros homme décrocha l'appareil qui était posé devant lui.

— Et alors ? aboya-t-il d'un ton rogue. Cela traîne, Zacharias ! Cela traîne trop ! Il vous en faut, du temps !

Il retira son cigare de sa bouche et secoua la cendre. Un rire épais enfla son ventre.

— Parfait ! fit-il, après avoir écouté l'autre parler. Du moment que la montre est dans son casier, nous sommes couverts. C'est sa parole contre la nôtre. Mais allez-y mollo, hein ? Surtout, que le frère ne se rende compte de rien. Je ne veux pas avoir Farnèse sur le dos !

Il raccrocha et ricana d'un air satisfait en se contemplant dans le miroir. Puis il se renversa béatement dans son fauteuil et se caressa la panse. Rosalinde me planta ses ongles dans le poignet.

— Regarde bien... il va le faire !

Je ne compris pas. Mr Simms souriait avec fatuité, face au miroir. J'avais du mal à croire qu'il ne nous voyait pas. Il se leva et vint se placer debout, en face de nous, à peine à un mètre.

J'étais transie de peur. Le cigare entre les dents, il déboutonna paisiblement son pantalon. Ce fut mon tour de saisir le bras de ma voisine. Mr Simms venait d'extraire son sexe de son pantalon. C'était un très gros sexe, aussi large que mon bras et long d'au moins vingt centimètres bien qu'il fût au repos, une sorte d'épais boudin blafard, de la même blancheur terne et grisâtre que la poussière farineuse que nous avions foulée aux pieds dans le boyau. Il le secoua mollement entre deux doigts, et peu à peu la chose hideuse gonfla, s'étira. Les yeux baissés, son possesseur la contemplait.

— Alors, Monsieur Jonas, murmura-t-il, on va goûter de la pucelle ? Vous êtes content, gros salopard ?

C'est à son sexe qu'il parlait, comme s'il s'était agi d'un animal. Il dégagea ensuite ses couilles, deux lourds ballons rougeâtres tapissés de poils fauves. Puis il tira sur la peau de la verge pour faire sortir le gland, qui était d'un rose sale avec des reflets mauves. Il entreprit de se masturber en face de nous, son pénis braqué sur le miroir, les couilles ballottantes.

— Quel porc ! fit Rosalinde. (Elle avait le souffle court.) Les hommes sont tous des porcs ; sur ce point-là, je suis entièrement de l'avis de Mélanie... Regarde-le, n'est-il pas hideux ? Ah, tu peux m'en croire : l'Ange de vertu va tomber de haut ! Elle ne sait pas dans quelle bauge elle va se vautrer !

Chaque fois que le gros homme tirait sur sa verge pour dénuder le gland, on voyait, sous celui-ci, blanchir le filament du frein. De temps à autre, il crachait dans sa main et étalait une épaisse salive sur l'extrémité de son outil. Puis il se remettait à l'ouvrage. Sa queue était devenue toute raide et le gland, inondé par l'afflux du sang, avait pris la coloration vermeille d'une tomate mûre. C'était affreux à voir, parfaitement répugnant. Quant aux grimaces hideuses dont Mr Simms agrémentait sa masturbation, elle n'arrangeait rien à l'affaire. Le spectacle était proprement bestial. J'avais vraiment l'impression de voir un porc, un verrat en rut. Cependant un air de satisfaction stupide se répandait sur les traits ingrats de la brute, il ouvrit la bouche, sa langue pendit dehors.

— C'est vraiment laid, non, un homme qui se branle ? me dit Rosalinde.

En dépit de cette assertion, elle dévorait goulûment des yeux les attributs sexuels du contremaître. Pour mon compte, j'étais toute remuée par ce spectacle obscène. C'est à peine si je me rendis compte que ma voisine prenait un de mes seins dans sa main et me le chiffonnait.

— Aaaaahhhhh... râla bestialement l'interphone, derrière nous.

C'était une impression étrange, d'entendre derrière nous la voix de quelqu'un qui se trouvait devant. Je ne pus m'empêcher de rire nerveusement.

— Rrraaaaahhhhh...

Le râle de Mr Simms ressemblait à celui d'un malade. À la crispation de ses traits, à la fixité de ses yeux, je compris que le dénouement approchait. Rosalinde me saisit le mamelon et le fit rouler entre ses doigts. Un frisson tiède naquit dans mon sein et descendit vers mon ventre. Elle se pencha pour bien voir, appuyant presque son front au miroir sans tain. Mr Simms montra les dents, comme un agonisant. Cette fois, cela venait. En effet, l'instant d'après, il se tourna de côté et envoya un puissant jet de liquide blanchâtre sur le plancher.

— Eh bien, mon salaud ! hoqueta-t-il, pendant que le sperme continuait à fuser de sa verge, par rafales. Ah, on peut dire que vous les aviez pleines, Monsieur Jonas. Vous voilà soulagé, mon cher. Vous et moi, nous allons pouvoir affronter la situation d'un cœur plus serein.

Ayant dit ces paroles, le gros contremaître s'essuya le gland avec son mouchoir. Puis, du pied, il étala le sperme qui souillait le plancher, comme font les vieillards qui ont craché. Et il retourna s'asseoir à son bureau, sans même prendre la peine de remettre son sexe flasque dans son pantalon. Les mains posées devant lui, il se remit à fumer paisiblement. Nous l'entendions souffler dans l'interphone comme quelqu'un qui vient de gravir un escalier en courant.

CHAPITRE XII

LE TÉMOIN DE MORALITÉ

Quelques minutes à peine venaient de s'écouler quand on toqua timidement à la porte du bureau de Mr Simms.

— Entrez ! grogna-t-il.

La porte s'entrebâilla et nous vîmes paraître une biscuitière d'une vingtaine d'années, ni jolie ni laide, qui paraissait terrorisée. C'était une fille de la campagne, assez pauvrement vêtue. Elle avait sa blouse de travail sur un bras et portait de l'autre main un cabas lourdement chargé.

— C'est Mr Zacharias qui m'envoie, bredouilla l'arrivante. Il m'a dit que vous aviez des choses à me dire...

En l'entendant parler, et à son attitude empotée, j'eus l'impression qu'elle ne devait pas être très intelligente. Encore une de ces pauvres créatures naïves, faciles à effaroucher, à intimider, à embobiner, sur qui les contremaîtres, usant tantôt de la menace et tantôt de promesses, régnaient en tyrans absolus, comme des sultans sur leur harem ou des éleveurs sur leur cheptel. Au lieu de lui répondre, Mr Simms désigna du doigt le cabas de la fille.

— Qu'est-ce que tu emportes donc là-dedans ? voulut-il savoir. Tous les jours, je te vois arriver les mains vides et t'en retourner, ton travail fini, chargée comme un baudet. Je ne te cache pas que cela m'intrigue ! Est-ce que tu volerais des biscuits, par hasard ? Serais-tu sotte à ce point ?

L'accusation fit blêmir la fille.

— Oh, pas des biscuits entiers, vous pensez bien ! s'écria-t-elle. Je ne me permettrais pas ! Nous sommes une famille honnête, vous pouvez vous renseigner ! Ce ne sont que des brisures des miettes, des débris, les déchets qui tombent de la machine. Mr Zacharias m'a donné la permission d'en prendre. Plutôt que de les balayer, je les emporte chez nous, pour les cochons.

— Pour les cochons, voyez-vous ça. Ils en ont de la veine, tes cochons. S'engraisser aux biscuits, peste ! J'en connais plus d'un qui voudrait être à leur place. Mais dis donc, il est bien généreux, Zacharias, avec toi. Je trouve

ça louche, moi. Je le connais de longue date, Zacharias, c'est un rusé coquin. Il ne donne rien sans contrepartie. Qu'est-ce que tu lui donnes donc, toi, en échange de ces brisures ?

La fille garda le silence.

— Sans compter, marmonna en aparté le contremaître, que c'est facile, quand il n'y a pas de brisures, d'en fabriquer ! Il suffit de briser des biscuits entiers !

À la stupeur que refléta le visage de la fille, nous comprîmes qu'elle était vraiment d'une honnêteté à toute épreuve (et aussi d'une sottise remarquable), car cette idée (qu'on pût briser des biscuits exprès pour en faire des miettes) n'avait jamais dû seulement l'effleurer et l'emplissait, rétrospectivement, de terreur.

— Oh ! Comment pouvez-vous croire... s'exclama-t-elle.

Elle n'alla pas plus loin et fondit en larmes. M. Simms ne se laissa pas attendrir, il sentait qu'il n'avait plus qu'à ferrer sa proie et le fit sans plus attendre.

— Est-ce que tu ne lui prêterais pas un peu ton cul, des fois, pour qu'il ferme les yeux ? demanda-t-il.

— Oh, Monsieur Simms ! fit la fille, avec un sursaut de tout le corps.

— Eh bien quoi ?

— Vous ne devriez pas plaisanter comme ça. Je suis une fille honnête !

— Referme donc la porte, dit doucement le contremaître. Il y a du courant d'air.

Elle obéit sans quitter le gros homme des yeux. Il lui demanda ensuite de poser son cabas et sa blouse sur une chaise, et de venir se placer devant le bureau. Quand elle fut debout en face de lui, il la contempla d'un air songeur. La fille avait rougi ; tête baissée, elle avait joint les mains devant elle. Après un long silence, M. Simms prit un dossier qui se trouvait sur le bureau et l'ouvrit. Il le parcourut rapidement du regard.

— Ainsi, tu t'appelles Hepzibah Lancaster. Tu es la fille de Harold Lancaster. Ton père est un métayer du comte Zappa. Famille nombreuse. Six filles. Trois garçons.

Effarée, Hepzibah Lancaster hochait la tête chaque fois que Mr Simms faisait une pause. Il tourna plusieurs pages.

— Je vois marqué là que tu travailles chez nous depuis deux mois. Ta période d'essai est donc terminée.

La fille retint son souffle, ses mains se nouèrent l'une à l'autre.

— Et je vois encore que tu as eu deux réprimandes. Deux réprimandes en

deux mois. Tu n'y vas pas de main morte ! Ne dis pas non, c'est marqué noir sur blanc dans ton dossier. Deux réprimandes par Monsieur Zacharias !

— Oh ! Mr Simms !

La fille paraissait catastrophée. Deux larmes se formèrent entre ses cils.

— Il m'avait juré...

— Oui ?

— Il m'avait juré que ce ne serait pas marqué. Que c'étaient des réprimandes de lui à moi... J'avais juste goûté un peu de pâte sucrée. Je venais d'arriver, je ne connaissais pas les usages...

Mr Simms paraissait beaucoup s'amuser.

— Si je comprends bien, Zacharias t'a promis que les réprimandes ne seraient pas marquées, et toi, en échange, tu l'as laissé s'amuser avec ton cul. C'est bien ça ?

Mal à l'aise, Hepzibah fuyait le regard sardonique du gros contremaître. Elle avait tout à coup l'air aux abois et rougissait et pâlisait par accès, comme si le chantage insidieux qu'elle sentait venir lui rappelait celui qu'avait dû lui faire subir Zacharias.

— Tu sais, lui dit le contremaître, en prenant un ton paternel, que c'est moi, en dernier ressort, qui décide quelles sont les filles qu'on doit engager définitivement. C'est là une lourde responsabilité. Je n'ai pas le droit de faire d'erreur... Surtout à propos d'une fille qui nourrit ses cochons sur le dos de l'usine !

Il joignit ses mains sur son ventre, entrelaçant ses gros doigts. La fille s'était figée. Elle dévisageait son bourreau d'un air stupide, comme si elle ne parvenait pas à croire à tant de noirceur. Mr Simms parut désarçonné par son absence de réaction. Il fronça les sourcils.

— Tu n'as pas l'air de réaliser que je suis un monsieur beaucoup plus important que ton Zacharias ! Il est sous mes ordres, Zacharias. Tu comprends ce que ça veut dire ?

D'un faible mouvement de tête, Hepzibah acquiesça. Elle était maintenant cramoisie. De toute évidence, elle commençait enfin à comprendre ce que Simms avait en tête. Je la vis jeter un bref coup d'œil vers la porte, comme pour vérifier qu'elle l'avait bien fermée. Cela n'échappa pas à Mr Simms. Il eut un sourire entendu.

— Va donc donner un tour de clef, fit-il, à voix très basse. Ainsi, nous serons sûrs de ne pas être dérangés... Va... Au fond, peut-être que je me suis trompé sur toi et que tu n'es pas une voleuse. Tu as l'air d'une bonne fille. On doit pouvoir trouver un terrain d'entente...

La biscuitière alla faire ce qu'il lui demandait et revint se placer devant lui.

— Es-tu prête à me témoigner le respect qui m'est dû ? lui demanda le gros homme.

Comme elle se taisait obstinément, il lui demanda de venir près de son fauteuil, derrière le bureau. Après une assez longue hésitation, elle se décida, contournant le bureau elle vint se placer à sa main.

Mr Simms prit l'air chagriné.

— Tu sembles éprouver de la répugnance à me marquer ta reconnaissance, Hepzibah, reprocha-t-il. C'est très regrettable, sais-tu ? Regrettable pour toi. Il faut que tu saches que je me trouve dans l'obligation de licencier trois filles ce mois-ci. La conjoncture n'est pas bonne. Nous avons eu moins de commandes que prévu. Il va donc falloir opérer une compression du personnel.

Machinalement, le gros homme caressait le ventre et les seins de la jeune femme à travers ses vêtements. Elle se laissait faire sans réagir ; quelques larmes de sa crise précédente tremblaient encore entre ses cils.

— Préfères-tu rester ici, ou faire partie de la charrette ?

— Oh, gardez-moi, s'il vous plaît, gardez-moi, Monsieur ! Nous avons tellement besoin de cet argent ! Je dois me marier au printemps prochain...

Affolée par la perspective d'un licenciement, elle paraissait tout à fait oublieuse de la main qui lui palpa les seins. Les larmes coulaient sur ses joues, elle se tordait les mains.

— C'est vrai, fit Mr Simms, en lui taquinant le bout des seins à travers son corsage. J'ai vu dans ton dossier que tu étais fiancée.

Sanglotante, Hepzibah chiffonnait sa jupe.

— Es-tu vierge ?

Devant une question aussi directe, elle resta sans voix.

— Je serais surpris que Zacharias ait fait affaire avec une pucelle ! dit le gros homme, avec un rire égrillard. Ou alors, c'est qu'il te la met par-derrière.

La fille eut un long gémissement indigné. Simms se cala confortablement dans son fauteuil. Il ne la pelotait plus.

— Raconte. J'aime bien les histoires de cul. Comment ça se passe, avec ton fiancé ? Où faites-vous votre affaire ? Derrière une haie ? Tu trousses ta robe et hop, ni vu ni connu, il prend un acompte ? Contre un tronc d'arbre ? Non ?

Obstinée, Hepzibah gardait le silence.

— Dans la grange ? demanda Mr Simms.

Elle tressaillit. Cela le fit rire.

— Mais bien sûr ! Et après, tu as de la paille dans les cheveux. Et entre les fesses...

La fille ne savait plus où se mettre.

— Et avec Zacharias ? Où ça se passe ? Dans les chiottes ?

Hepzibah fondit en larmes.

— Oh, mon Dieu, gémit-elle, pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? Ce n'est pas juste ! Je ne savais pas que je me mettais dans mon tort en le laissant faire. J'avais tellement peur qu'il marque dans mon dossier que j'avais volé de la pâte. Il a profité de moi...

— Allons, allons, pas la peine de te mettre dans ces états. Quand un homme a envie de s'amuser avec une fille, il invente n'importe quoi, c'est de bonne guerre. Et... il a profité de toi combien de fois, ce vilain Zacharias ?

— La première fois, c'était à cause de la pâte que j'avais mangée. Et après... il m'a dit qu'il dirait à mon fiancé que je lui avais cédé... si je ne lui céda pas encore... Que pouvais-je faire ?

— Céder, bien sûr. Continuer à céder. D'autant plus que tu y trouvais sans doute ton plaisir, il est vicieux comme un chimpanzé, ce Zacharias. Et en plus, il te permettait d'emporter des brisures de biscuits pour tes cochons. Au fond, tu n'as pas fait une si mauvaise affaire !

Honteuse, la fille renifla. Le contremaître soupira.

— Il y a pourtant quelqu'un que vous avez oublié, dans vos petits micmacs. Tu vois qui ?

Hepzibah porta une main à sa bouche et se mordit nerveusement le gras du pouce.

— C'est bibi, fit le contremaître. C'est bibi, que vous avez oublié. Et ce n'est pas très prudent, vu que c'est moi qui décide si tu vas rester à l'usine... ou décamper. Mais je suis bon prince et je veux bien passer l'éponge pour cette fois à condition que tu ré pares cet oubli...

La fille se mordit de plus belle le pouce. Agacé par son mutisme, Simms perdit patience.

— Retire ce doigt de ta bouche, idiot ! cria-t-il en frappant du poing sur son bureau. À ton âge, ce n'est plus son pouce qu'on suce. Il ne t'a donc rien appris, Zacharias ?

Il se leva, tout furibard. Apeurée, la fille recula de deux pas, et soudain ses yeux s'agrandirent, reflétant une stupeur immense. Maintenant que le bureau ne cachait plus le bas du corps du gros homme, nous pûmes voir ce qu'elle venait de découvrir. Il n'avait pas refermé sa braguette, sa verge et ses couilles pendaient toujours entre ses cuisses, étranglées par l'ouverture étroite du pantalon. D'avoir joué au chat et à la souris comme il venait de le faire avait émoustillé ce salaud : sa lourde pine, dont le gland était partiellement

dégagé, avait repris du volume, et de l'arrogance. Elle se tenait à l'horizontale et bougeait de droite à gauche à chaque pas qu'il faisait.

— Tu fais plaisir à ton fiancé. Tu fais plaisir à Zacharias. Et si tu me faisais plaisir, à moi, maintenant ? N'ai-je pas droit à ce que tu accordes aux autres ?

Chose étrange, pour la première fois, la fille parut retrouver sa dignité. Elle retira son pouce de sa bouche et fixa Mr Simms dans les yeux.

— C'est mal, ce que vous faites, Monsieur : un homme qui a des enfants... votre femme fréquente l'église !

— Ne mêle pas ma femme à ça !

— Le bon Dieu qui vous voit...

— Vas-tu la fermer, oui ou non ? Crois-tu que je n'ai que ça à faire, écouter tes sornettes ? L'affaire est nette. Vas-tu faire ce que je veux ou refuses-tu ? Je suis un homme paisible, je n'ai jamais forcé une femme !

— J'ai besoin de mon salaire, dit Hepzibah, d'une voix qui tremblait. Alors... faites ce qui vous plaît !

Simms se radoucît sur-le-champ. Il prit sa verge dans la main et la flatta pour la faire durcir.

— Tu vois ? fit-il. Il y a toujours moyen de s'arranger, avec moi. D'autant plus que je ne te demande pas la lune. Simplement de me montrer les trésors que tu caches sous cette affreuse robe. Je suis sûr que le contenu vaut mieux que l'emballage. Tout ce que je te demande, c'est de te déshabiller un peu et te laisser toucher. Aucune femme n'en est jamais morte. Et ton fiancé ne saura rien, tu peux te fier à ma discrétion. Je suis un homme marié, moi, ce n'est pas comme ce vantard de Zacharias qui va chanter partout ses bonnes fortunes. Mais comment ça s'ouvre, ce truc ? Aide-moi donc, au lieu de rester les bras ballants...

Les gros doigts de Simms s'énervaient sur les cordons qui pendaient sous le cou de la jeune femme. Il tirait dessus en vain, le corsage ne s'ouvrait pas. Or, ce nœud était décoratif, il dissimulait des boutons-pressions. Elle lui montra qu'il suffisait de tirer de chaque côté. Elle dégagea la première pression, il continua et acheva d'ouvrir le corsage jusqu'à la taille. Puis il dégagea le chemisier de la jupe et l'ouvrit entièrement. Nous vîmes alors que la fille avait de gros seins lourds, un peu tombants déjà, à cause de leur poids. Mr Simms parut les trouver à son goût. Il les soupesa au creux de ses paumes, comme deux melons.

Cela fit rire Rosalinde contre mon cou, et je sentis qu'elle faisait la même chose avec les miens. Depuis que nous étions assises là, serrées l'une contre l'autre dans le même fauteuil, en face du miroir sans tain, elle n'avait pas

cessé de me les peloter, et ça commençait à produire son effet. Je sombrais progressivement dans un état de torpeur lascive qui me retirait toute énergie. À mon attitude avachie, ma voisine comprit qu'elle avait le champ libre pour jouer avec mon corps. Cela lui arracha un ricanement.

— Tu aimes ça, hein, sale petite fripouille, qu'on te tripote ! Ne dis pas non...

Je m'en gardai bien.

— Tu es pire que moi ! souffla Rosalinde en me pinçant un mamelon.

Mes cuisses s'ouvrirent, comme une invite et Rosalinde me mordit l'oreille.

— Mais oui, mais oui, on va s'en occuper de ta petite fente... patience... regarde plutôt cette conne passer à la casserole ! Il sera toujours temps de nous branler au dessert...

Néanmoins, comme prise de pitié, elle mit sa main sous ma jupe et remonta entre mes cuisses. Je les ouvris le plus que je pus et elle m'empauma le con et le pressa très fort en m'enfilant un doigt entre les lèvres. Alors je refermai mes cuisses sur sa main, la comprimant, et tandis que son doigt bougeait, je sentis un éclair de plaisir remonter dans mon ventre. Elle me suçait toujours le lobe de l'oreille ; cela me chatouillait et m'excitait d'une façon prodigieuse. Je crois bien que j'eus un orgasme et que je mouillai les doigts qui me fouillaient d'un peu de pisse. Lorsque je repris mes esprits, Rosalinde avait retiré sa main et je sentais sous mes fesses que le fauteuil était mouillé. Cela dut être très bref, car là-bas, derrière le miroir, Mr Simms tenait toujours la fille par ses gros seins, à travers son soutien-gorge, mais il bandait maintenant comme un cerf.

Il attira sa proie à lui et lui glissa une main derrière le dos. Elle souleva le coude pour lui permettre de détacher l'agrafe du soutien-gorge. Les bonnets de ce dernier tombèrent alors vers l'avant, dénudant la chair blanche des seins. C'étaient de gros seins d'une blancheur nacrée, gonflés comme des petites outres, couronnés de larges aréoles mauves ; à travers la peau les veines bleutées étaient apparentes.

— Eh bien, la complimenta M. Simms, ça, au moins c'est du nichon ! Zacharias ne doit pas s'emmerder avec toi : il aime les mamelles !

Les empoignant à pleines mains, il se mit à jouer avec, en dévisageant la fille.

— Ainsi, fit-il, tu montres tes seins et ton cul à Zacharias en échange de quelques miettes, et après ça, tu prétends me faire la leçon, tu la ramènes avec le bon Dieu !

— Nous avons besoin de cet argent ! On profite de moi... Ici, tous les

contremaîtres profitent des filles, je ne suis pas la seule dans ce cas ! On le sait bien que c'est ça ou la porte !

Un mince sourire étira les lèvres de Mr Simms. La flambée de colère de la fille parut ajouter au plaisir qu'il avait à l'humilier. Il lui pinça le bout des mamelons entre les doigts et les étira progressivement.

— Vous me faites mal ! hurla-t-elle.

Le sourire de Simms s'accentua. Au bout des seins d'Hepzibah, les mamelons élastiques, déformés, atteignaient maintenant trois ou quatre centimètres. Il se mit à les tortiller sans douceur.

— Avec moi, chérie, ça ne sera pas un coup à la sauvette. Je ne m'appelle pas Zacharias. Je ne suis pas un lapin. J'aime prendre mon temps...

Il lâcha les tétons qui restèrent brandis, tendus et gonflés. Une rougeur diffuse colorait le visage d'Hepzibah qui avait baissé les yeux. Surprise, je la trouvai soudain presque jolie.

— Elle aime ça, me souffla venimeusement Rosalinde. Elle essaie de le cacher, mais elle aime ça. Simms sait y faire avec ces rustaude !

La fille semblait en effet plus curieuse qu'offusquée.

— On ne t'a jamais tiré sur les nichons ?

Elle répondit d'un geste négatif.

— Tu vas voir, je vais t'apprendre plein de trucs marrants. J'en connais un rayon sur les bonnes femmes. Maintenant, tu vas me faire voir ton cul.

Il alla chercher son fauteuil derrière le bureau et le porta devant, juste en face de nous. Cramoisie, la fille nous fixait. En fait, c'est son image qu'elle contemplait dans le miroir : dépoitraillée, les seins nus pendants hors du corsage. La honte de se voir ainsi accrut encore sa rougeur.

Elle battit des cils. Cependant Simms s'était assis dans le fauteuil, il plaça la fille entre ses genoux, tournée sur le côté, de façon à pouvoir la voir dans le miroir. Cela fait, il lui releva sa robe au-dessus des fesses.

La fille émit un léger cri, mais n'esquissa pas un geste. Elle ne portait pas de culotte. Ses bas de coton beige, très grossiers, étaient fixés en haut de ses cuisses pâles et grasses par des élastiques roses. Son cul était lourd, un peu tombant et ses fesses s'écartaient bizarrement : son anus était visible même quand elle se tenait debout.

— Regarde-le dans la glace ! Regarde ton cul ! ordonna Mr Simms.

Elle décocha un regard vers nous par-dessus son épaule et resta toute saisie en voyant dans le miroir son postérieur joufflu dont Mr Simms avait pris les joues à pleines mains, et qu'il écartait. Du fait de la traction qu'il exerçait sur les fesses, l'anus formait un trou plus large que haut. On voyait le rose pâle du

rectum qui ressortait, comme le calice d'un bouton de fleur sur le point d'éclore. Les poils du sexe et l'ouverture rose et mouillée de la fente se voyaient dans la fourche des cuisses.

— Oh, Mr Simms !

Il appuya le bout de son index sur le trou.

— Ici ? Ils te l'ont déjà mise, ici ? Ton fiancé ? Zacharias ?

Horriifiée, elle fit signe que non. Le doigt entra en elle. Elle arrondit la bouche. Quand il eut logé une phalange dans l'anus, Simms tira sur la pastille brune pour agrandir son ouverture. Le rose de la chair interne vira au rouge vineux, puis déborda.

— Eh bien, moi, je t'enculerai. Tu verras. Au début, ça te fera mal, mais on y prend goût. Ici, j'ai enculé quasiment toutes les filles. Sauf les plus laides...

Il retira son doigt et claqua la fesse de la fille.

— Allez, fais voir le petit animal poilu, maintenant. (Un gros rire secoua sa bedaine.) Les dames aiment bien montrer cet animal-là... Viens, grimpe sur le bureau, nous serons mieux.

Il prit la biscuitière par la taille et la souleva sans effort pour l'asseoir sur la table, face au miroir. Puis il lui fit replier un genou en lui relevant la jambe. Déséquilibrée, elle se retint à l'épaule du contremaître pour ne pas tomber à la renverse. Elle fixait avec une insolite curiosité le calice poilu de son ventre que lui réfléchissait le miroir, et que pour notre compte, nous pouvions voir éclore en face de nous. Simms lui relevant davantage la jambe, les lèvres du con achevèrent de se séparer. La balafre verticale était d'un rose blanchâtre, les petites lèvres, très volumineuses, pendaient en une sorte de gousse flétrie hors de la fente. Simms prit cette gousse et tira dessus pour l'allonger, comme il avait fait avec les mamelons. Les lamelles mauves s'étirèrent vers le haut, cela fit béer l'orifice du vagin. La fille n'était plus vierge. L'ouverture de son ventre était parfaitement circulaire et d'un rose ardent ; le centre du trou était pourpre et luisant de bave.

Mr Simms écarta les poils et sépara du doigt les petites lèvres ; il tâtonna pour faire saillir le clitoris. La fille le regardait faire dans le miroir. Quand elle vit sortir d'elle, comme la pointe minuscule d'un piment rouge, son organe secret, elle poussa un cri de stupeur et de honte. Simms se mit à le lui cajoler du bout de l'index.

— Ils t'ont déjà branlée, au moins, ton fiancé et Zacharias ?

Elle nia de la tête.

— Quels imbéciles ! Et toi ? Tu t'es branlée, au moins ?

À nouveau, elle secoua la tête. Disait-elle vrai ? Elle avait l'air si stupide

que c'était bien possible. Le contremaître la masturba du bout de l'index pendant un assez long moment. Mal à l'aise, la fille se tortillait. Ses yeux luisaient.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, comment pouvez-vous faire des choses pareilles...

Simms venait de lui pincer le clitoris et il le lui allongeait comme la crête d'un jeune coq. Cela semblait être une manie, chez lui, de tirer ainsi sur toutes les parties de la femme qui dépassent. D'épaisses larmes de mouille s'étaient formées à l'entrée du vagin.

— J'ai l'impression que tu es prête à faire connaissance avec Monsieur Jonas, dit Simms.

D'abord désespérée, la fille comprit bien vite qu'il ne s'agissait pas d'un autre homme, mais du pénis de Simms. Elle garda donc la pose, prête à l'engloutir. Se tenant à demi de profil, pour se voir pénétrer la fille dans le miroir, Simms prit sa verge érigée en main et fourra le gland dans l'orifice. Ensuite, il n'eut plus qu'à creuser les reins pour glisser sa lame au fourreau. Lorsque ses couilles entrèrent en contact avec les fesses de la fille, il lui adressa un clin d'œil complice.

— Voilà. Je te l'ai mise, moi aussi. Tu vois ? Ce n'était pas la mort du petit cheval !

Il commença à s'agiter d'avant en arrière, et de temps en temps, à se dandiner latéralement. La fille s'émouvait, elle commençait à répondre ; son bassin oscillait, et elle venait au-devant des assauts. De temps en temps, Simms se retirait presque entièrement et nous pouvions voir la grosse tige rougie de sa bite jusqu'au gland. La fille l'agrippait alors par les épaules pour le ramener et cela le faisait rire. Il lui logeait son instrument d'un coup dans les profondeurs, et elle poussait un cri aigu.

— Tu aimes ça, la bite, hein ? Ne dis pas non.

Il se mit à aller et venir très vite, la pourfendant, la secouant. Elle ouvrit la bouche très grand. Elle paraissait parfaitement ahurie.

— Oh, Seigneur Dieu ! Non, non ! Il ne faut point...

Son émotion était telle que cela nous fit rire, Rosalinde et moi. Narquois, Simms s'immobilisa, la bite au fond du fourreau. Il ne faisait aucun doute que la fille jouissait, et que cela l'emplissait de remords. Il la laissa aller au bout de son plaisir, puis se retira d'elle lentement, sans avoir éjaculé. Cela parut déconter considérablement la malheureuse. Ses deux autres partenaires n'avaient pas dû l'habituer à tant de finesses.

— Mais... vous ne...

— Une autre fois ! Nous n'avons pas le temps... Vois-tu, ce n'était pas pour ça que je t'avais convoquée. En réalité, j'avais besoin d'un témoin de moralité.

De plus en plus déconcertée, la jeune femme rabaissa sa jupe et remit ses gros seins dans les bonnets de son soutien-gorge. La voyant si désorientée, Simms parut la prendre en pitié et l'aida à se rhabiller. Tout en lui remettant son agrafe, il lui donna les explications suivantes :

— Il y a une voleuse qui va venir ici, tout à l'heure. Une vraie voleuse, pas comme toi. Il ne s'agit pas de miettes de biscuits ! Mais d'une montre en or qui me vient de mon grand-père. Toi, tu me serviras de témoin de moralité. Vois-tu, parfois, certaines de ces garces vont raconter n'importe quoi pour se venger d'avoir été démasquées. Dans ma position, je dois me protéger contre les racontars. Pour se disculper, ces filles sans moralité sont capables de tout, tu comprends ?

C'était bien trop compliqué pour Hepzibah. Elle contemplait stupidement la verge de Simms qui dépassait toujours de son pantalon. Il perdit patience.

— Tu veux continuer à travailler ici, oui ou non ?

Cela, elle le comprenait. Elle fit signe que oui.

— Alors, ce n'est pas compliqué, tu vas assister à la fouille et à la punition d'une voleuse. Tout ce que tu auras à faire, c'est regarder. Et ensuite, si on t'interroge, tu diras que tout s'est passé dans les règles. Si elle prétend le contraire, nous aurons ton témoignage pour la démentir. Ce sera ta parole contre la sienne, et que vaut la parole d'une voleuse, tu peux me le dire ? Elle ne vaut rien. Par contre, la parole d'une honnête fille de la campagne, comme toi, ça, ça vaut de l'or, tu saisis ?

La fille approuva. Au point où elle en était, elle approuverait tout.

— En échange, tu pourras continuer à emporter des brisures... et même, s'il n'y en pas assez, tu pourras briser quelques biscuits pour faire le compte... Nous sommes bien d'accord ?

— Oui, Monsieur Simms.

Le contremaître parut satisfait.

— Tu es une bonne fille, je t'avais bien jugée. Tiens, pour te montrer qu'on est copains, toi et moi, eh bien, la prochaine fois que j'oublierai ma montre dans le lavabo, ce sera toi qui me la rapporteras ici, d'accord ?

Rougissant brusquement, la fille acquiesça.

— Je te montrerai que c'est aussi bon par le cul que par-devant. Je dois avoir de la vaseline quelque part...

Après quoi, il fit asseoir la fille sur une chaise et lui demanda si elle savait

coudre. Il retira son pantalon et le lui passa.

— Tu dois avoir une aiguille dans ton sac. Consolide donc les boutons de la braguette, ils en ont bien besoin. C'est juste pour que cette voleuse ne s'étonne pas de te voir là, sans rien faire.

— Mais... vous allez rester comme ça ?

Mr Simms en effet avait maintenant le cul nu ; ses grosses cuisses musculeuses d'ancien rugbyman étaient noires de poils ; il portait de ridicules fixe-chaussettes. Comme il commençait à débander, sa pine s'affaissait vers l'avant. Il rabattit le prépuce pour recouvrir le gland.

— Si tu couds mon pantalon, je suis bien obligé de rester le cul à l'air, non ? Où est le problème ?

— Mais... la voleuse ?

— Oh, celle-là ? Eh bien, elle verra ma bite, la belle affaire !

Comme traversé par une idée subite, alors qu'il avait esquissé un mouvement pour aller se rasseoir derrière son bureau, il changea de direction et vint se planter devant la couturière improvisée.

— Tiens, tu m'y fais penser. Ouvre donc la bouche et fais la toilette de Monsieur Jonas.

Si stupide fût-elle, c'était là quelque chose qu'elle pouvait comprendre. Zacharias n'avait pas dû se priver de se faire sucer par elle. Elle ouvrit donc la bouche, et Simms lui fourra sa bite jusqu'au gosier. Il l'avait prise par les joues.

— Suce-la bien, lèche-moi aussi les couilles... Il faut que tout soit bien propre pour la voleuse !

Elle le suçait donc consciencieusement, et lui la regardait faire en lui caressant distraitemment les cheveux. Cette fois encore, il n'éjacula pas. C'était visiblement un homme qui s'économisait. Au bout d'un moment, il ressortit. Bouche ouverte, une expression rêveuse sur le visage, elle le regarda retourner s'asseoir derrière son bureau. Quand il fut installé, elle ouvrit son sac et y prit son nécessaire à couture. Puis elle se mit à rafistoler les boutons de la braguette.

CHAPITRE XIII

PUNITION D'UNE VOLEUSE I

— Mais qu'est-ce qu'ils attendent donc ?

Rosalinde courut regarder dans l'atelier, elle resta un moment derrière la vitre, puis revint s'asseoir près de moi.

— Elle est toujours à sa table, avec Melinda Carmody, en train d'emballer.

Elle fronça les sourcils, perplexe.

Dans le bureau voisin, Mr Simms, plongé dans la lecture de son journal, paraissait avoir tout à fait oublié la présence d'Hepzibah Lancaster, laquelle recousait consciencieusement les boutons de son pantalon. De temps en temps, alors qu'elle coupait un brin de fil entre ses dents, elle levait les yeux sur le gros homme et le contemplait fixement, avec une sorte de fascination horrifiée. À deux ou trois reprises, nous la vîmes s'empourprer soudainement, sans doute au souvenir de ce qu'il venait de lui faire, ou peut-être encore à l'idée de ce qu'il avait laissé entendre qu'il lui ferait, quand elle lui rapporterait sa montre.

— Elle y pense, me disait alors Rosalinde. Moi aussi, les premières fois où Mélanie m'a tripotée, je n'arrêtais pas d'y penser. Une fille qu'on a fait jouir malgré elle ne peut pas s'empêcher d'y penser sans arrêt !

Elle retourna voir ce qui se passait de l'autre côté.

— Ah ! l'entendis-je soupirer. Enfin ! Ce n'est pas trop tôt. Voilà Zacharias qui rapplique !

Elle poussa une exclamation.

— Mais... c'est Melinda qu'il vient voir ! Il la prend à part. Ils se parlent à voix basse. Opal les observe, elle a l'air intriguée. Je n'y comprends rien : voilà que Melinda et Zacharias s'en vont ! Tu y piges quelque chose, toi ?

Ces petits mystères paraissaient la consterner.

Elle poussa un nouveau cri.

— Ah, cette fois, nous y venons. Ferdie vient d'arriver et il est venu tout

droit sur Opal. Il lui parle. Elle retire son tablier Elle a l'air d'avoir très peur. Toutes les filles les regardent. Mais oui, mais oui, ma chère Opal, c'est bien vous qui êtes convoquée chez Mr Simms ! Elle n'en revient pas ! Elle se demande ce qu'on peut bien lui reprocher !

Rosalinde ne se tenait plus de joie. Elle vint me rejoindre en riant affreusement.

— Oh, je suis terriblement excitée, sais-tu ? me dit-elle. Je suis déjà toute mouillée. Pas toi ? Je sais que c'est mal de se réjouir du malheur des autres, mais tu verras, tu verras ! Oh, crois-moi, ce sera autre chose qu'avec cette idiote d'Hepzibah. Elle, ils vont certainement lui donner de la cravache !

— De la cravache ?

— Eh bien quoi ? Évidemment ! Ne sais-tu pas que pour les fautes graves, les contremaîtres donnent le fouet aux filles ? Il n'y a rien qui leur plaise autant, à ces crapules. Cela leur donne un prétexte pour les obliger à montrer leur cul. Et ensuite, quand ils les ont bien fouettées, ce sont elles qui les supplient d'arrêter et qui sont prêtes à tout accepter ! Tu te doutes de ce qu'ils leur demandent en échange ! Moi, qui te parle, j'ai vu des filles vertueuses qui, plutôt que de continuer à recevoir le fouet, acceptaient de se laisser enculer à sec ! C'est te dire ! Ah, ils n'y vont pas de main morte, tu peux me croire ! De la cravache à cul nu ! Tu verras comme c'est drôle ! Et si c'est le bossu qui la punit, il vise toujours la fente poilue ! Tu ne peux pas savoir les cris que ça leur arrache. Et comme elles se tortillent, avec leur boutique grande ouverte, les trous béants ! C'est follement excitant à regarder ! Surtout quand ces salauds en profitent pour venir les enfiler alors qu'elles ne s'y attendent pas ! Et tu les entendrai rire aux éclats, pendant qu'elles hurlent de révolte et de rage ! Il faudra l'attacher, bien sûr, Opal, pudique comme elle est, afin qu'elle ait les cuisses bien ouvertes...

La voix de Rosalinde tremblait de ferveur ; moi-même, au tableau qu'elle me peignait, je me sentais prise d'une indéfinissable émotion. Elle s'était collée à moi, en me chuchotant ces insanités, et sa hanche charnue épousait la mienne, la chaleur de son corps se communiquait au mien.

— Nous sommes bien ici, non ? chuchota-t-elle. C'est comme au cinéma, sauf que c'est pour de bon ! Et songe que personne ne se doute que nous sommes là, et que nous pouvons faire ensemble tout ce que nous voulons ! Cela ne te donne pas envie de faire de vilaines choses ?

Elle gloussa, avec une intonation crapuleuse qui me rendit toute honteuse. Elle colla sa bouche à mon oreille :

— On va se toucher le con en les regardant, tu veux bien ? (Il y avait

presque de l'extase dans le tremblement de sa voix...) Moi, je me touche toujours le con quand je regarde Mr Simms punir une fille. Mais à deux, c'est encore meilleur !

Elle m'enfila la langue dans l'oreille, ce qui me chatouilla profondément. J'étais sans force pour la repousse, pour refuser ses sales caresses. Ce qu'elle me proposait m'emplissait d'horreur à l'avance, et pourtant, je savais que je le ferais.

— Nous sommes deux affreuses coquines, me dit-elle. Regarde, je m'étais préparée à l'avance, je n'ai pas mis de culotte !

Elle retroussa sa robe au-dessus de son ventre replet, dénudant ses cuisses rondes d'une blancheur morbide.

— Fais comme moi, Charlotte. Ainsi, tu me toucheras le con et je te toucherai le tien.

Elle découvrit mon ventre et me fit écarter les cuisses. Je me laissai faire, j'étais sans force. Elle ouvrit ensuite son corsage et fit sortir ses seins. On y voyait encore de minuscules cicatrices roses aux endroits où Phileas avait planté les épingles. Ce souvenir me remua d'une telle manière que je n'opposai pas la moindre résistance quand elle me retira mon chemisier. Elle se pencha pour lécher mes petits seins.

— Oh, qu'est-ce qu'ils sont mignons ! Et tu es si jeune ! Oh, comme nous allons nous amuser !

Après quoi, elle me prit une cuisse et la fit passer par-dessus la sienne, qu'elle glissa sous moi. Ainsi, largement ouvertes, nous nous chevauchions mutuellement. Elle posa sa main à plat sur mon ventre, les doigts pointés vers le bas et elle me fixa de très près. Je sentais son haleine sur ma bouche.

— Regarde-moi dans les yeux, Charlotte ! Il faut qu'on se regarde quand on le fait ! C'est meilleur !

J'eus du mal à lui obéir, mais j'y parvins néanmoins, en me faisant violence. De tout près, ses yeux de myope paraissaient immenses.

— La petite bête qui descend, qui descend... bêtifia-t-elle.

Ses doigts frôlèrent mes poils. Je retins mon souffle, j'avais l'estomac noué par l'angoisse. Elle m'avait bien masturbée, tout à l'heure, mais si vite que j'avais à peine eu le temps de réaliser qu'elle le faisait. Cette fois, je sentais qu'elle voulait me faire boire ma honte jusqu'à la lie, et qu'elle se réjouissait à l'avance de ce qu'elle allait me faire. Ses doigts descendirent un peu plus, en s'agitant. Elle me regardait passionnément, la bouche ouverte. Son expression me rappela celle qu'avait eue Hepzibah quand Mr Simms lui avait titillé le clitoris. Je la sentais bouger contre moi, comme si elle frottait ses fesses sur le

siège pour se masturber indirectement. Cependant, un de ses doigts atteignait le sommet de ma vulve. Le doigt exerça une légère pression pour faire s'ouvrir ma chair intime. Puis il descendit entre les lèvres du con. Une joie atroce tourbillonna dans mon ventre.

— Je t'ouvre la fente, me dit Rosalinde. Tu sens comme je te l'ouvre bien ?

Tout son doigt était plongé dans mon con, baignant dans mes sécrétions. Elle tâta l'entrée du vagin, et appuyant toute sa main sur mon sexe, elle me comprima les grandes lèvres et le clitoris.

— Elle est déjà bien ouverte, et toute mouillée, ta figue ! Tu en as envie, hein ?

Elle me massa le con de bas en haut de toute la main, laissant le doigt du milieu, replié, naviguer dans ma fente. Puis elle chercha mon minuscule clitoris, en tâtonnant du bout de l'index. Dès qu'elle l'eut déniché, elle concentra sur lui toutes ses prévenances.

— Oh oui, elle aime ça, la petite Charlotte ! fit-elle en prenant son horrible voix sucrée. Elle aime ça, qu'on lui tripote son petit bouton ! Est-ce que Mélanie te le branle aussi bien que moi ?

Je fus bien en peine de lui répondre, l'émotion me nouait trop la gorge. Elle me branlait très vite, d'un tapotement monotone exaspérant, et en même temps, de l'autre main, me triturait un sein. Mes contorsions, mes soupirs la faisaient rire méchamment et elle redoublait alors d'attentions. Le plaisir affluait, par vaguelettes, puis il se retirait, me laissant une atroce impression de vide, mais, heureusement, pour revenir aussitôt, encore plus fort. C'était effrayant. J'en avais des spasmes dans le ventre et un vertige immense au creux de la poitrine. Chacun pouvait donc régner sur mon corps, il suffisait pour cela de me tripoter les seins et le bouton ? J'entendis une plainte rauque, bestiale, s'exhaler de ma gorge, je ne reconnus pas ma propre voix. J'avais joui à nouveau, dans un tourbillon de sensations affolantes (alors que lorsque je me masturbais moi-même, il me fallait attendre très longtemps après avoir joui pour pouvoir recommencer, et que la seconde fois, c'était beaucoup plus faible que la première !).

— Voilà, me dit-elle quand j'eus fini de panteler et de gémir. Tu vas être calmée pour un moment, maintenant. Nous allons pouvoir nous amuser tranquillement, en attendant que ça te revienne.

Ses doigts continuaient à titiller paresseusement ma corolle ; chaque fois qu'elle effleurait mes languettes encore tout enflammées par le plaisir, cela me donnait une secousse électrique. C'était si fort que ça me faisait mal.

— À mon tour, maintenant. Branle-moi. Mais doucement, hein ? Je ne veux

pas aller jusqu'au bout. Juste être bien excitée pour tout à l'heure.

Elle me prit la main et se la posa entre les cuisses. Sous la touffe des poils humides, la bouche gluante et brûlante de son con s'ouvrait avidement. Elle replia deux doigts à l'intérieur d'elle pour que je les lui fourre dans le vagin. Forçant sur ma main, elle m'obligea à les introduire tout au fond. Curieuse, je palpai l'intérieur gras et moelleux de la cavité vaginale. La muqueuse en était gonflée et légèrement granuleuse. Elle retira mes doigts au bout d'un moment et se les passa, comme si ma main inerte n'avait été dans la sienne qu'un instrument, dans le sillon, de bas en haut, descendant jusqu'à l'anus pour remonter au clitoris.

— Voilà, c'est ce que j'aime, continue toute seule, en appuyant bien. Descends et remonte, toujours pareil. De temps en temps, enfonce tes doigts dans le trou, très fort, puis remonte me pincer le bouton. Pince-le doucement et tire un peu dessus. Pas comme cette brute de Simms. Juste un peu... à peine. Voilà, comme ça, c'est bien, tu apprends vite. Oh, tu as des doigts de fée. Continue, je te dirai quand il faudra que tu arrêtes...

Cela devait faire deux ou trois minutes que je la masturbais ainsi quand elle me dit tout à coup :

— Ils arrivent. Tu entends ? Oh, mon Dieu, comme je suis contente. Nous allons bien nous amuser. Surtout, pourvu qu'ils la fassent bien pleurer !

En dépit de ses dires, je n'entendais rien, que les trépidations assourdies des machines. Mais elle disait vrai, car je vis soudain Mr Simms lever la tête. Il enfonça son fauteuil sous le bureau, pour dissimuler ses cuisses nues, et tira sa veste sur les côtés. Hepzibah aussi avait dû entendre quelque chose, car elle se pencha sur son ouvrage et fit mine de se remettre à coudre. Là-dessus, j'entendis dans l'interphone qu'on frappait à la porte du bureau voisin.

— Entre, entre ! dit impatiemment Mr Simms.

Et nous vîmes avancer le long museau blême de Ferdie, le nabot. Figurez-vous une sorte de gnome, de lutin contrefait, un Quasimodo modèle réduit, à demi bossu, une épaule plus haute que l'autre, et un énorme front orné d'yeux globuleux.

Une bouche de tortue, sans lèvres, lui faisait la tête d'une vieille femme édentée, très méchante. Sa laideur en faisait un objet de dérision parmi les biscuitières, mais elles le redoutaient plus que la vérole, car il était entièrement à la dévotion de Mr Simms, qui lui avait procuré son emploi. Ferdie et Zacharias étaient les âmes damnées du principal.

— Eh bien, qu'attends-tu, entre !

Le nabot avait paru décontenancé de voir Hepzibah. Il s'empressa d'obéir.

Derrière lui se tenait Opal, la jeune sœur de Phileas, toute tremblante et aussi blanche qu'un linge.

Elle parut néanmoins quelque peu rassurée de voir qu'il y avait déjà une fille dans le bureau. Mr Simms replia posément son journal.

— Voilà donc la voleuse ! fit-il.

Opal accusa le coup, elle eut un violent mouvement de recul et battit des paupières.

— Une voleuse, moi ? Vous devez faire erreur, Mr Simms... parvint-elle à articuler.

D'une bourrade brutale, le nabot la força à avancer dans la pièce.

— Mr Simms ne se trompe jamais ! grinça-t-il.

D'un coup de pied, il referma la porte derrière lui. L'adolescente était décomposée par la peur.

— Mais... voyons... ce n'était qu'un peu de pâte sucrée. Je croyais que c'était toléré. J'ai vu les autres le faire...

Elle se tourna vers Hepzibah comme pour la prendre à témoin ; l'autre baissa la tête sur son ouvrage.

Le visage sévère, Mr Simms ouvrit un dossier, comme il l'avait fait pour Hepzibah. Prenant une voix de tête, il se mit à réciter, comme une litanie, les phrases suivantes :

— Opal Ferguson, fille de Marcus Ferguson, décédé, et de Kathleen Ferguson, veuve, actuellement concubine du sieur Silas Foote, métayer, entrée au service du comte Zappa, propriétaire et président-directeur général de cette biscuiterie, ayant signé à cet effet un contrat temporaire pour une période d'essai de six semaines.

Il leva la tête, laissa son doigt sur la ligne.

— C'est bien de toi qu'il s'agit ? Il n'y a pas erreur sur la personne ?

Opal avala sa salive :

— C'est bien moi, Monsieur, sauf que ma mère n'est pas la concubine de Silas, ils se sont mariés le mois dernier.

Le contremaître griffonna hâtivement quelques mots dans la marge, puis, de la même voix atone, il reprit sa litanie :

— Recommandée comme étant de mœurs irréprochables et d'une honnêteté absolue... Je répète, c'est marqué de la main de Mélanie, la secrétaire : d'une honnêteté absolue !

Il fusilla la jeune fille d'un regard outragé et poursuivit sa lecture :

— ... par Monsieur le pasteur Darley, son premier garant, et par son propre frère, Phileas Ferguson, employé aux écritures de la susdite société !

— C'est bien moi... répéta Opal, qui semblait plus morte que vive et ne comprenait visiblement rien à ce cérémonial absurde. Mais... c'était juste un peu de pâte sucrée ! plaïda-t-elle.

— Pour raison de sa candidature à un emploi dans la carrière de biscuitière, son frère, Phileas Ferguson, a argué que Silas Foote, leur beau-père, voulait faire travailler sa sœur aux champs, et qu'elle était de santé trop fragile pour ces rudes labeurs...

Opal eut un bref sanglot.

— C'est la vérité vraie, Monsieur. Mon beau-père ne veut plus me nourrir à ne rien faire. Il dit que les études, ce n'est pas pour les gens de la campagne !

— Et toi, fit Mr Simms, tu ne veux pas remuer le fumier. Tu as les mains trop délicates !

Les larmes montèrent aux yeux d'Opal.

— C'est le pasteur Darley qui a eu l'idée de me faire entrer ici, je n'y songeais pas. Il est venu voir mon beau-père et lui a expliqué que je gagnerais plus d'argent à la biscuiterie.

Mr Simms se carra dans son fauteuil ; Ferdie et lui échangèrent un regard de connivence.

— Bien entendu, tu ne souhaites pas aller travailler aux champs ?

— Oh, surtout pas... (C'était un cri du cœur.) Vous comprenez, mon beau-père... il a des idées... Il en profiterait pour...

Elle se tut, comme regrettant d'en avoir trop dit, et baissa la tête.

— Des idées ? fit doucereusement Mr Simms. Et quelles idées lui prêtes-tu, à ce brave homme ? Il ne veut certainement que ton bien...

Ferdie gloussa malgré lui, puis se mit à tousser. Son chef l'avait fusillé du regard.

— Il me ferait faire les travaux les plus rebutants... jusqu'à ce que je lui cède... il fait pareil avec toutes les filles qui viennent aider...

Mr Simms savourait visiblement la situation.

— Et bien sûr, vertueuse comme tu l'es, tu ne veux même pas en entendre parler !

— Oh, vous pensez bien ! Plutôt mourir ! s'écria Opal, emplie d'horreur à cette idée, le mari de ma mère !

Elle fondit en larmes.

— Ma mère, hoqueta-t-elle, en est folle, de cet homme ! Elle ne se rend même pas compte qu'il la bafoue avec les pires souillons ! Jamais elle ne me croirait si je lui en parlais ! Et c'est moi qu'elle chasserait !

— Donc, conclut Mr Simms, voilà pourquoi ton frère, avec l'appui du

pasteur, a sollicité un emploi pour toi.

Opal approuva de la tête. Une indignation vertueuse se peignit aussitôt sur le visage de dogue du gros homme.

— Et toi, tonna-t-il, en frappant son bureau du poing, voilà comment tu leur témoignes ta reconnaissance !

Mais, alors qu'il tonitruait ainsi, ses yeux continuaient à courir sur les pages du dossier. Et voilà qu'il les écarquilla tout à coup, comme s'il ne parvenait pas à croire ce qu'il lisait.

— Mais qu'est-ce que je vois, marqué en toutes lettres : vierge ? Tu es vierge ? À seize ans passés ?

Il paraissait scandalisé. Opal ouvrit la bouche et se pencha vers le dossier ; de toute évidence, elle avait du mal à croire qu'on y avait noté une chose pareille.

— C'est vraiment marqué ? demanda-t-elle.

— Évidemment, nasilla Ferdie, en lui expédiant une bourrade pour l'empêcher de lire, si Mr Simms te le dit, tu peux le croire sur parole ! Mr Simms n'est pas un menteur !

— Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ce soit marqué ? s'étonna suavement Mr Simms. Crois-tu qu'on entre ici comme dans un moulin ? Nous faisons une enquête de moralité sur les filles qui postulent à un emploi chez nous ! Je vois noté ici, de l'écriture de Mélanie, que ton frère et le pasteur se sont portés garants de ta virginité.

Opal semblait à la torture.

— C'est la vérité, parvint-elle à articuler. Je suis une fille honnête, pas comme certaines qui travaillent ici ! Je me garde pour mon fiancé !

— Une perle rare, en somme ! fit Mr Simms.

Ferdie se crut autorisé à rire ; Mr Simms le laissa caqueter avec mansuétude, puis reprit :

— Ce serait donc navrant qu'une fille qui a un tel souci de sa renommée voie soudain sa réputation souillée, et retombe entre les mains d'un homme aussi mal disposé à son égard, qui se montrera d'autant plus vindicatif avec elle qu'il sera déçu de ne plus palper l'argent qu'elle rapporte ! Car tu lui donnes ton salaire, bien entendu ?

— Je le remets à ma mère, mais c'est lui qui tient les cordons de la bourse.

— Il serait donc furieux que tu perdes ton emploi ?

— Il me ferait travailler aux champs, c'est sûr !

— Dans ce cas, peut-être qu'il ne serait pas aussi furieux que ça ! gloussa Ferdie.

Les deux compères éclatèrent de rire. La jeune fille devint écarlate. L'allusion salace ne lui avait pas échappé.

— Il était donc de ton intérêt de filer doux à l'usine ! conclut Mr Simms. Au lieu de ça, te voici maintenant avec une réputation de voleuse accrochée au cou ! Voilà de quoi décourager un fiancé honnête ! Et qui pis est, t'interdire à jamais de trouver un autre emploi dans la région !

Éperdue d'horreur, l'adolescente dévisagea le contremaître.

— Vous ne pouvez pas parler sérieusement, Monsieur. On ne ruine pas la réputation d'une fille honnête pour un peu de pâte sucrée !

— C'est de ma montre qu'il s'agit ! tonna Mr Simms en frappant sur la table. De ma montre, tu entends ? Sale petite voleuse ! Une montre en or, marquée aux initiales de mon père ! Et que tu as volée dans les lavabos !

Sous le coup d'une telle accusation, Opal chancela. Voyant qu'elle était sur le point de défaillir, le nabot lui poussa une chaise derrière les genoux. Elle y tomba, plus qu'elle ne s'y assit. Une terreur abjecte l'enlaidissait.

— Inutile de nier ! Des témoins t'ont vue ! lui cracha au visage Mr Simms. Des témoins dignes de foi ! Pour commencer, une ouvrière irréprochable, une syndicaliste, Zelda, certifie sur l'honneur t'avoir vue entrer dans les toilettes juste après que j'en fus sorti !

Un cri de désespoir s'échappa de la gorge d'Opal.

— Elle ment, protesta-t-elle. Elle me déteste ! Ne cherchez pas plus loin, c'est elle, Zelda, qui vous a volé votre montre. C'est une machination ! Elle se venge parce que mon frère m'a fait passer devant elle, le jour de la paie. Mais ce n'est qu'un prétexte, en réalité, comme elle est dépravée, elle ne supporte pas qu'on soit vertueuse ! Oh, il faut me croire !

— Il y a un autre témoin, lui dit alors Mr Simms. Margie Harrington, une de nos plus anciennes ouvrières. Elle s'est rendue à la toilette après toi. Elle jure que la montre n'y était plus. Or, elle n'a pas pu s'envoler, cette montre !

Opal se tordait les mains.

— Mais c'est sa copine ! Ne voyez-vous pas qu'elles sont de mèche pour me faire accuser ? Oh, mon Dieu, que vais-je devenir ?

— Ce que tu vas devenir ? Ma foi, une fille qui travaille aux champs avec son beau-père. Est-ce là un sort si terrible ? Voyons, tu comprends bien qu'on ne peut pas garder une voleuse parmi nous. Et si même il ne s'agissait que de ma montre, l'affaire serait vite réglée ! Tu me la rends, et ni vu ni connu... En échange de quelques compensations, je garde bouche cousue. Mais il y a pire !

— Pire ?

— Elaine Farmer, une fille dont nous n'avons que du bien à dire, s'est plainte qu'on avait forcé le cadenas de son vestiaire avec une lime à ongles, et qu'on lui avait volé une bague, et une grosse somme d'argent. Toutes ses économies !

— Mais voyons, Monsieur, pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Pourquoi vole-t-on ? Le sais-je, moi ? Je ne suis pas voleur !

— Mais pourquoi est-ce moi que vous accusez ?

— Qui vole un œuf vole un bœuf, ricana Ferdie. Tu as commencé par un peu de pâte sucrée. Puis tu es passée à la montre de Mr Simms. Et maintenant, la bague, l'argent ! Il n'y a pas de raison pour que tu t'arrêtes ! Nous devons nous protéger contre toi !

— Sur tous les saints, Mr Simms, sur Dieu qui voit dans le fond de mon cœur, je vous le jure ! Je n'ai jamais rien volé de ma vie ! Il faut me croire ! Elles se sont toutes mises d'accord pour me faire renvoyer ! Parce qu'elles me détestent ! Pour ces filles dévoyées, je suis un reproche vivant !

Opal était dans un état à faire peur ; Hepzibah en avait les larmes aux yeux. La sœur de Phileas avait eu un tel accent de sincérité que Mr Simms se gratta la nuque, embarrassé. (J'ignorais encore quel comédien retors il pouvait être.)

— Ce qu'elle dit ne manque pas de sens ! marmonna-t-il comme s'il se parlait à lui-même. (Il se tourna vers Ferdie.) Toi qui connais les filles, donne-moi franchement ton avis.

Le nabot se pinça l'extrémité du nez et parut examiner longuement le pour et le contre ; en fait, il observait son supérieur pour tâcher de deviner quelle réponse Simms souhaitait entendre. Son hésitation fut de courte durée.

— Ce que j'en pense, c'est que c'est du baratin ! trancha-t-il. Moi, je les mets toutes dans le même sac, les nouvelles comme les anciennes ! C'est canaille et compagnie. Pas une pour racheter l'autre. Même quand on les prend la main dans le sac, elles vous jurent leurs grands dieux qu'on s'est trompé ! Elles sont capables d'inventer n'importe quoi pour se disculper. Souvenez-vous de la Zelda, justement. La première fois que vous l'avez convoquée ! Comme elle pleurait ! Une vraie Madeleine. Ne l'aurait-on pas prise pour une enfant de Marie ? Ah, c'était du grand art. Et comme elle se roulait à terre à en suffoquer ! Soi-disant une crise de nerfs, mais en réalité, un prétexte pour vous montrer ses cuisses ! Vrai, elle méritait un premier prix de conservatoire !

À ce souvenir, Mr Simms se prit à sourire.

— Tu dis vrai, Ferdie : en t'écoutant, je crois encore la voir et l'entendre. Quelle comédienne ! Quel talent ! J'en étais tout remué ! On avait envie de

l'applaudir... Et des deux mains !

— On ne s'en est pas fait faute, chef, de l'applaudir ! Et sur ses fesses, encore ! Vous vous souvenez comme on lui a fait rougir le cul ? J'en avais les paumes brûlantes !

Les deux hommes s'esclaffèrent bruyamment.

— Il faut te dire, fit Ferdie en s'adressant à Opal, que cette pure jeune fille n'avait pas de culotte sous sa robe. Et qu'elle s'est arrangée pour qu'on le voie !

— Autant agiter un chiffon rouge sous le nez d'un taureau ! s'étrangla de rire Mr Simms.

— Cette garce a cru nous avoir en nous montrant son cul ! Elle a cru que ça suffirait ! C'était mal nous connaître !

— Vous pouvez me fouiller ! nous défiait-elle. Pour la fouiller, nous l'avons fouillée. Mais ce n'est pas ses vêtements que nous avons fouillé ! C'est son trou du cul, et la bague de Margie y était bel et bien, tout au fond ! J'espère que tu n'as pas pensé à la même cachette pour celle d'Elaine Farmer !

Opal se leva de sa chaise d'un bond, elle avait les yeux hors de la tête.

— Envoyez-les maintenant, Zelda et Margie, poursuivit le nabot en s'essuyant le coin des paupières. Copines comme cul et chemise ! Aussi, croyez-moi, chef, ne vous laissez pas endormir par les belles paroles de celle-ci. Elle ne vaut pas mieux que les autres. Ce sont toutes des voleuses et des putains ! Vous avez trop bon cœur, Mr Simms. Il faut les mener d'une main de fer.

Mr Simms buvait du petit-lait.

— Tu dis vrai, Ferdie, approuva-t-il. Je suis trop bon, mais que veux-tu, on ne se refait pas. Voilà pourquoi je vais quand même accorder à Opal une dernière chance. Nous allons interroger Melinda Carmody, ta compagne de travail. Es-tu bien d'accord pour qu'on s'en remette à son témoignage ? C'est une nouvelle, comme toi, et une pucelle.

— Oh, pour le coup, vous entendrez un autre son de cloche, Monsieur ! s'écria joyeusement Opal. Évidemment, que je suis d'accord. Faites-la vite venir ! Zelda et les autres la détestent, elle aussi, parce qu'elle est protégée, comme moi. Elle vous le dira. Oh, je vous remercie, Monsieur !

— Ne me remercie pas trop vite, on a souvent des surprises.

Il n'avait pas fini de parler qu'on frappa à la porte ; Zacharias entra sans attendre qu'on l'y invite, suivi justement de la fille du minotier qui paraissait fort contrariée.

Zacharias, l'autre séide de Mr Simms, un long gredin efflanqué aux cheveux gominés qui jouait les jolis cœurs, en fait la pire des crapules, dépla son long bras maigre. Suspendue à sa chaîne, la montre en or se balançait au bout de ses doigts.

— J'ai aussi l'argent, chef ! annonça-t-il triomphalement.

Il tira de sa poche une liasse de billets crasseux et la posa sur le bureau.

— Vous voyez bien que ce n'était pas moi ! triompha alors ingénument Opal.

— Et la bague ? demanda Mr Simms.

— Macache ! fut la réponse laconique de Zacharias.

— Nous savons où la chercher ! fit alors Ferdie.

Mr Simms mit la montre dans son gousset et l'argent dans un tiroir de son bureau.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans le casier personnel de celle-ci ! Caché au fond de ses chaussures !

Il pointa son doigt sur Opal qui paraissait changée en statue. En effet, aussitôt qu'elle avait vu entrer Melinda Carmody, sa compagne de travail, elle avait eu vers elle un élan de tout le corps, mais alors, l'autre lui avait adressé un regard si haineux qu'Opal en était restée stupide.

— Mais... mais... bégaya-t-elle en se passant la main sur le front. Voyons, c'est impossible !

Zacharias déclara alors qu'il avait demandé à Melinda Carmody, « pour les besoins de l'enquête », l'autorisation de fouiller son vestiaire personnel, comme celui de toutes les ouvrières.

— Mademoiselle Carmody y a consenti de très bonne grâce. Elle m'a accompagné au vestiaire. (Voilà donc ce que Rosalinde avait vu, tout à l'heure.) Et c'est elle-même qui a ouvert, avec sa clef personnelle, le placard qu'elle partage avec cette voleuse. Voilà toute l'affaire.

Melinda toisait Opal avec un mépris indicible.

— Bien entendu, il ne peut être question de soupçonner un seul instant Mademoiselle Carmody ! fit mielleusement Mr Simms.

(Carmody, le minotier, était un de ses amis personnels.)

— Cela va sans dire ! approuva Zacharias, calquant son attitude sur celle de son chef.

Melinda accueillit ces marques de considération avec son arrogance coutumière de fille riche.

— Et pour quelle raison aurais-je volé une montre d'homme ? fit-elle. Alors que mon père vient de m'en offrir une ornée de six rubis !

Elle tendit son poignet où étincelait un coûteux bracelet-montre orné de pierreries. Hepzibah ne put cacher sa convoitise.

— Vraiment, Opal, s'indigna vertueusement la fille du minotier, je n'aurais jamais cru cela de toi ! Voler une montre ! Fi !

L'émotion bouleversait à un tel point Opal qu'elle en resta sans voix.

— Monsieur Simms, fit alors Melinda, je suis trop soucieuse de ma réputation pour continuer à travailler à la même table que cette voleuse ! Et d'ailleurs, cela fait plus de quinze jours que je suis à l'atelier. Il avait été question d'un emploi de bureau !

Rosalinde, riant sous cape, me poussa du coude.

— C'est ta place qu'elle veut, cette garce ! me dit-elle.

Mr Simms parut tout embarrassé.

— Pour l'instant, éluda-t-il, il n'y a pas de vacance au bureau. Mais soyez persuadée qu'à la première occasion, nous penserons à vous. En attendant, pour vous remercier de votre collaboration dans cette pénible affaire, nous allons vous trouver un emploi de tout repos. Vous pouvez vous en remettre à moi. Et n'oubliez pas de faire chez vous toutes mes amitiés à Monsieur votre père.

Bien qu'à demi satisfaite seulement, Melinda consentit à vider les lieux. Zacharias raccompagna galamment cette pimbêche jusqu'à la porte. Ils écoutèrent un moment décroître le claquement impérieux de ses talons.

— Bien ! fit enfin Mr Simms, en se frottant les mains. Maintenant, au moins, nous pouvons avancer. Les choses sont claires.

Il montra du doigt Hepzibah à Opal.

— Mademoiselle Lancaster est ici présente au titre de témoin de moralité. Elle pourra attester que tout s'est déroulé dans les bonnes règles. Et que (il toussota dans son poing) si nous sommes amenés à violer quelque peu la bienséance, ce sera uniquement pour les besoins de l'enquête. N'oublie pas que nous devons encore trouver la bague d'Elaine Farmer, peu importe où tu l'auras cachée !

— Mais...

M. Simms fit taire Opal d'un geste impérieux.

— Silence quand je parle ! Les voleuses ne parlent que quand on les interroge ! Je t'informe donc que si tu venais à colporter des sornettes en sortant d'ici, ce sera ta parole contre celle d'Hepzibah. Qu'y gagnerais-tu ? Rien. Tu ne ferais qu'aggraver ton cas.

Ayant dit, le contremaître principal se leva.

— Fini la rigolade, annonça-t-il. Il est temps de passer aux choses

sérieuses ! Es-tu d'accord pour subir la fouille ou devons-nous user de la force pour t'y contraindre ?

CHAPITRE XIV

PUNITION D'UNE VOLEUSE II : LA FOUILLE

Maintenant que Mr Simms s'était levé, Opal pouvait voir la partie inférieure de son corps qui, jusqu'à ce moment, lui avait été dissimulée par la table. En constatant qu'il était nu à partir de la taille, elle poussa un cri terrible et s'élança comme une vraie folle vers la porte. Zacharias, qui riait aux éclats, bondit sur elle comme un chat sur un moineau, à l'instant même où elle posait la main sur la poignée et, la prenant à bras-le-corps, il la ramena de force au milieu de la pièce. Poussant des cris déments, l'adolescente se débattait furieusement. Nous comprîmes qu'elle venait seulement de réaliser qu'il s'agissait d'un traquenard, et qu'elle ne conservait plus le moindre doute sur les intentions que ces brutes nourrissaient à son égard. La terreur la rendait hystérique.

Hilare, Ferdie courut tourner la clef qu'il empocha, puis revint prêter main-forte à son comparse. Celui-ci, sous prétexte de la maintenir, pressait voluptueusement contre le sien le corps souple de sa captive. Défiguré par une convoitise atroce, il avançait la bouche en une infâme parodie de baiser vers le visage d'Opal, et il faisait coulisser à toute allure entre ses lèvres, d'une façon particulièrement obscène, sa langue d'un rouge ardent qui, roulée sur elle-même, apparaissait et disparaissait tour à tour comme le gland décalotté d'un pénis. Cependant, la jeune fille se débattait trop violemment, et d'une façon beaucoup trop désordonnée, pour qu'il puisse parvenir à ses fins. Ce ne fut que lorsque Ferdie vint à la rescousse et tordit violemment les bras d'Opal dans son dos, lui ramenant les poignets entre les omoplates, ce qui la contraignit à se cambrer malgré elle et à offrir tout son corps au contact odieux de Zacharias, que ce dernier, soutenant d'une main la nuque de la forcenée, réussit à lui immobiliser la tête et à poser sa bouche sur la sienne, étouffant ses hurlements.

Secouée par des spasmes furieux, mais maintenue par les deux hommes, Opal dut donc subir l'odieux outrage et boire jusqu'à la lie le baiser de

Zacharias. En voyant remuer ses joues, tandis qu'elle battait des cils frénétiquement, nous comprîmes que Zacharias lui avait introduit sa langue dans la bouche. Cependant, Ferdie, soucieux de son propre bonheur, avait collé le bas de son corps au derrière de la jeune fille, et, se haussant sur la pointe des pieds, il frottait son sexe entre les fesses d'Opal. Réunissant dans une seule main les deux poignets de cette dernière, il l'enlaça de l'autre pour mieux se coller à elle, et lui prit un sein. Elle eut alors un sursaut de tout le corps, si violent, si soudain, que bien qu'ils fussent deux à la maintenir, elle parvint un instant à soustraire sa bouche aux obscènes baisers de Zacharias. Un hurlement dément s'échappa alors de sa gorge. La main du nabot lui triturerait la poitrine. Il avait tiré sur le corsage, faisant céder plusieurs boutons, et un des seins juvéniles qui ornaient le buste d'Opal pointait au-dehors, rond et d'une blancheur nacrée, terminé par une délicate corolle rose. Quand la main du nabot se referma sur cette merveille, et qu'il lui froissa sans ménagement le tétin entre ses doigts, nous eûmes l'impression que l'adolescente allait s'évanouir de dégoût.

— À l'aide ! hurla-t-elle. Au secours ! On me viole !

Cependant, conjuguant leurs efforts, les deux séides de Simms parvinrent en peu de temps à rétablir la situation. Opal se trouva à nouveau réduite à l'impuissance la plus complète. Prise comme dans un carcan entre les corps des deux hommes, immobilisée par leurs quatre mains, elle eut beau hurler et se cabrer, il ne lui fut plus possible de disputer à leurs attouchements la moindre partie de son anatomie. Pendant que le nabot se frottait à son cul comme un chien en rut, Zacharias, lui tirant les cheveux en arrière, l'obligeait à lui livrer sa bouche. Or, comme elle criait, cette bouche était grande ouverte. La langue, frétilante comme celle d'un lézard, allait et venait sur les lèvres, les titillant de sa pointe dardée. Bien vite, pourtant, il la lui fourra dans la bouche et se mit à lui lécher les dents et les gencives. Puis il avança encore et la lui enfila toute à l'intérieur, contraignant une fois de plus Opal à se taire.

Pendant que Zacharias faisait aller et venir, comme un sexe dans un vagin, sa langue dans la bouche d'Opal, le nabot, qui lui avait dénudé l'autre sein, les lui agrippait tous les deux à pleines mains et les pétrissait tout en donnant des petits coups de reins saccadés d'avant en arrière pour se masturber contre les fesses de la jeune fille. Des spasmes de révolte raidissaient alors tout le corps de cette dernière, mais quand elle tentait désespérément de s'éloigner de celui qui se frottait à son cul, cela l'obligeait à revenir coller son bas-ventre à celui de Zacharias. Elle se reculait aussitôt violemment, et Ferdie lui poussait sa bite entre les fesses. (À travers les vêtements, je le précise.) Cette valse-

hésitation amusait particulièrement les deux salauds, et Ferdie remerciait ironiquement la jeune fille chaque fois que, se reculant pour s'écarter de Zacharias, elle lui offrait involontairement sa croupe.

— Oui, chérie, se moquait-il, merci, donne bien ton joli cul à Ferdie ! Oh, mais on dirait qu'il en veut, le petit coquin ! Tiens, attrape ça... Oui, frotte-le bien sur mon bâton, ça fait monter la mayonnaise !

Excité par ce spectacle, M. Simms, appuyé des fesses au-devant de son bureau, se masturbait nonchalamment. Se caressant les couilles d'une main, il massait de l'autre l'épais tuyau de sa verge, dont le gland rouge était entièrement décalotté. Mais le plus insolite, dans ce tableau que nous contemplions à travers le miroir, c'était l'attitude d'Hepzibah, le témoin de moralité. Son aiguillée de fil dans une main, le pantalon de Simms sur les genoux, elle avait posé sa main libre sur sa bouche, et, vivante image de la sidération, paraissait métamorphosée en statue. Son immobilité attira bientôt l'attention du contremaître. Avec un sourire amusé, il décolla son arrière-train poilu du bureau et s'avança sur elle. Tournant à peine la tête, elle le regarda venir, avec ses grosses couilles qui ballottaient et sa verge brandie couronnée de son gland écarlate. Lorsqu'il fut devant elle, Mr Simms prit la main que la jeune femme avait posée sur sa bouche et l'enleva de là. Renversant le cou, elle lui adressa un regard éperdu. De l'index il lui montra son gland. Elle s'empourpra violemment et jeta un coup d'œil vers le trio qui se démenait, à quelques pas. Aucun de ses membres ne s'intéressait visiblement à elle. Cependant, Simms avançait son ventre et lui mettait son gland sous le nez. Elle entrouvrit alors la bouche. Il posa la main de la jeune femme sur sa verge et lui replia les doigts autour pour qu'elle la tienne. Puis il attendit. Au bout d'un moment, Hepzibah se décida. Elle avança la tête et enveloppa de ses lèvres le gland du contremaître. Nous vîmes sa langue sortir furtivement pendant qu'elle le léchait tout en l'absorbant. Alors, Simms la prit par la nuque et lui logea toute sa verge dans la bouche, sans doute, vu sa longueur, jusqu'à la gorge. Tout en se servant comme d'un vagin de la bouche d'Hepzibah, laquelle tenait toujours son aiguillée de fil dans une main, le contremaître ne perdait pas de vue ses deux séides et leur victime. Sa verge coulissait, baignée de salive, entre les lèvres d'Hepzibah qui le tétait maintenant avec ardeur. Ce bref intermède ne dura que fort peu de temps, une minute ou deux, tout au plus, après quoi Mr Simms prit le parti de donner de la voix.

— Allons, allons, est-ce une façon de traiter une suspecte, Messieurs ? feignit-il de s'indigner tardivement. Ferdie, Zacharias, un peu de tenue,

merde ! Vous n'êtes pas là pour la peloter, mais pour l'interroger ! Lâchez-la !

Les deux hommes cessèrent sur-le-champ de maintenir Opal. Ils s'écartèrent d'elle. Hagarde, elle porta la main à ses lèvres enflées et mouillées de salive par les baisers voraces de Zacharias ; en même temps, elle refermait tant bien que mal son corsage déchiré sur sa poitrine. Encore sous le coup de la violence qu'elle venait de subir, elle sanglotait éperdument.

— Ce sont des malotrus, lui dit alors Mr Simms, ils ne savent pas vivre ! Après tout, ce n'est pas parce qu'une fille est une voleuse qu'il faut la traiter comme une putain !

À ce mot de voleuse, tout indignée, Opal se tourna vers lui pour lui répliquer... et resta sans voix en découvrant ce qui se passait : M. Simms, debout devant la chaise d'Hepzibah, et sa bite fourrée dans la bouche de la couseuse, dont le menton effleurait les grosses couilles pendantes. Elle tituba.

— Hepzibah Lancaster, telle que tu la vois à l'œuvre, elle, c'est une putain, déclara Mr Simms, en faisant coulisser sa bite dans la bouche de la femme dont il parlait. C'est pourquoi j'utilise sa bouche, en ce moment, comme un homme utilise celle d'une putain. C'est une putain, mais ce n'est pas une voleuse. C'est pourquoi, bien que putain, elle est parfaitement habilitée à prêter serment. Toi, Opal Ferguson, tu n'es pas une putain. Pas encore, disons. Pour le moment, tu n'es encore qu'une voleuse. Putain, tu le seras peut-être un jour, et même, c'est fort probable. Mais pour l'instant, tu ne l'es pas. Ils ont donc tort de te traiter comme telle, et je te présente mes excuses, en leur nom.

Se reculant, il retira entièrement sa bite de la bouche d'Hepzibah et se dirigea vers Opal.

— Je ne suis pas une voleuse ! dit-elle en le regardant venir. Elle paraissait fascinée par les attributs sexuels du gros homme : sa verge, rouge et humide, se tenait toute raide, comme une énorme saucisse qu'on vient de sortir de l'eau bouillante.

— C'est ça qui t'intéresse ? lui demanda-t-il.

Il prit sa bite en main et rabattit le prépuce sur le gland. Puis il tira sur la peau pour le décalotter à nouveau. Opal voulut reculer, mais les deux autres veillaient et, sur un geste de leur chef, ils la saisirent chacun par un poignet et l'assirent de force sur une chaise en lui rabattant les bras derrière le dossier.

Soupesant ses couilles d'une main, avec complaisance, Mr Simms montra son gland à l'adolescente.

— C'est un timide, Mr Jonas, plaisanta-t-il, rien que de se présenter devant toi sans son chapeau, ça le fait devenir tout rouge. Tu ne veux pas lui faire un petit baiser, avec cette jolie bouche ?

Les deux séides s'esclaffèrent à cette lamentable facétie.

— Je ne crois pas que ton beau-père, Silas Foote, pourrait t'en proposer une pareille ! fit Mr Simms. Tu n'as pas perdu au change, en venant travailler ici. Sans me vanter... Dis la vérité. Est-ce que tu en as déjà vu une aussi grosse ?

Les yeux fixés sur le gland de Simms, Opal eut un mouvement de la tête qui pouvait passer pour une dénégation.

— Mais tu en as déjà vu, non ? À ton âge, on s'amuse derrière les haies, ne mens pas.

— Jamais ! fit Opal. Je ne suis pas comme ça !

Cependant, ses yeux, agrandis par une horreur incommensurable, ne parvenaient pas à se détacher de l'obscène objet que Mr Simms manipulait devant elle. Il devait être prodigieusement excité, car sa verge monstrueuse était aussi raide qu'un bâton de berger et le gland, mouillé de salive, si gonflé par l'afflux du sang qu'il en bleuissait.

— Tu t'étonnes peut-être de me voir dans une tenue aussi légère, fit-il, mais il ne faut pas te méprendre. Mademoiselle Lancaster, la putain que tu vois là, a eu la gentillesse de bien vouloir recoudre mon pantalon. Ceci explique cela.

Du bout des doigts, ces mêmes doigts qui venaient de tâter son gland et qui étaient sans doute parfumés d'une odeur bestiale, il caressa délicatement la joue d'Opal qui se raidit contre le dossier de sa chaise pour fuir l'odieux contact, mais les deux séides, lui tordant les bras derrière la chaise, ne lui laissaient pas la moindre marge de manœuvre. Aussi ne put-elle que sangloter nerveusement quand Mr Simms ouvrit son corsage, faisant reparaitre un sein nu.

— Non ! cria-t-elle. Oh, non !

Mr Simms écarta l'autre pan du corsage, découvrant entièrement la poitrine de l'adolescente. Les deux adorables nichons d'Opal étaient couverts de chair de poule, et leurs pointes se recroquevillaient comme deux violettes fanées. C'était vraiment les plus jolis seins que j'eusse jamais vus, et Mr Simms parut fort sensible à leur beauté juvénile. Leurs formes, en effet, étaient parfaites, et leurs pointes retroussées leur prêtaient un soupçon d'insolence. Comme il en taquinait une, du bout de l'index, aussitôt elle darda hors de l'aréole. Opal devint cramoisie et cria de plus belle :

— Non, je ne veux pas !

Mr Simms chatouilla l'autre mamelon qui pointa de la même manière, au grand désarroi de la jeune fille.

— Ne t'en prends qu'à toi-même si nous sommes obligés de te déshabiller et de toucher ton corps, dit Mr Simms. Il va bien falloir te mettre nue, si nous

voulons avoir accès aux cachettes naturelles de ton anatomie... N'oublie pas que nous n'avons pas encore retrouvé la bague d'Elaine Farmer !

Tout en faisant ce discours, Mr Simms caressait sagacement les seins d'Opal. Elle avait beau se tortiller sur sa chaise, elle ne pouvait les soustraire à ces attouchements, et ce qui sans doute devait être le plus pénible pour elle, achevant de semer la confusion dans son esprit, c'était bien que le trouble de sa chair se révélait aux yeux de tous : en effet, les pointes gonflées des mamelons, leur raideur trahissaient de manière indubitable l'émotion lascive que ces insidieuses caresses lui procuraient. J'eus l'impression très nette que c'était bien la première fois qu'elle était soumise à de telles sensations, la honte qu'elle éprouvait devait être fort grande de constater que son corps avait du plaisir là où elle n'aurait voulu ressentir que de l'horreur. C'est sans doute à cause du désarroi dans lequel cela la mettait que les mots que venait de prononcer Mr Simms mirent si longtemps avant d'atteindre son cerveau. Mais quand, dans un sursaut, elle comprit enfin de quoi il était question, ce dont on la menaçait, ce furent aussitôt de nouveaux cris perçants :

— Non ! Je ne veux pas qu'on me fouille ! Je ne veux pas !

— Mademoiselle Lancaster ici présente, dit Mr Simms, nous servira de témoin de moralité. Tu n'as donc rien à craindre. Sa présence est une garantie que nous n'offenserons ta pudeur que pour les besoins de l'enquête. Et seulement si tu nous y contrains ! Si tu ne veux pas subir la fouille corporelle, c'est chose aisée. Rends-nous la bague. Ou dis-nous où tu l'as cachée !

— Mais comment le pourrais-je, hurla Opal, puisque ce n'est pas moi qui l'ai ?

— Allons, je vois qu'il est inutile de chercher à te faire entendre raison. Puisque tu t'entêtes, il va falloir y passer. Après tout, peut-être que c'est ce que tu souhaites... Tu m'as l'air d'être une sacrée vicieuse si j'en juge par tes nichons ! Viens nous aider, Hepzibah !

La biscuitière posa le pantalon de Simms sur le dossier de sa chaise et se leva. Dans un sursaut de désespoir, Opal parvint un moment à prendre en défaut la vigilance de ses bourreaux et à s'arracher à demi à leurs mains. Son pied se détendit et frappa Mr Simms en plein tibia. Il grogna de rage et recula, se frottant la jambe de la main.

— Mais elle a le diable au corps, cette garce ! On n'y arrivera jamais. Veux-tu te laisser fouiller, diablesse, ou faut-il employer la manière forte ?

— Jamais ! Plutôt mourir ! hurla Opal, au comble de la rage.

Elle se débattait comme une forcenée, lançant des ruades dans tous les sens. Mais que pouvait-elle, si enragée fût-elle, contre quatre personnes ? Car

Hepzibah, sur un ordre de Mr Simms, s'était jointe aux trois hommes pour la maîtriser.

Elle s'était saisie d'une jambe d'Opal, alors que Mr Simms s'emparait de l'autre. À eux quatre, ils soulevèrent la jeune fille de sa chaise et l'étendirent sur le sol, les bras en croix et les jambes écartées. La robe d'Opal s'était retroussée en haut de ses cuisses et l'on pouvait voir la blancheur de leur chair nue au-dessus des sages bas de coton noir. Cette vue fit briller de plaisir les yeux des trois fripouilles. Ils échangèrent des sourires ravis, et Zacharias se poulécha les lèvres avec une obscène gourmandise. Aussi ce ne fut qu'un cri quand Hepzibah, dans un geste irréfléchi de pudeur, tira la jupe vers le bas pour recouvrir les jambes d'Opal.

— Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? s'indigna Ferdie.

— C'est vrai, ça, fit Mr Simms. Pourquoi la couvres-tu, idiot ? Ne comprends-tu pas que nous devons la fouiller ?

— Excusez-moi, j'avais cru bien faire... bredouilla la biscuitière.

— Remonte-lui sa robe, et tout en haut... ordonna Mr Simms.

D'une main tremblante, Hepzibah retroussa donc la robe au-dessus de la culotte d'Opal. C'était une sage culotte de coton rose, épaisse, très large, qui ne laissait rien paraître que le renflement de la vulve. Cependant, comme Opal s'égosillait à nouveau, et que ses cris leur portaient visiblement sur les nerfs, Zacharias tira de sa poche un mouchoir crasseux et, après l'avoir froissé en boule, l'enfonça brutalement dans la bouche de la jeune fille. Pour l'empêcher de le recracher, il dénoua d'une main sa cravate de dandy de pacotille, et immobilisant le bras d'Opal qui lui était dévolu en s'agenouillant dessus, il la bâillonna en lui nouant ladite cravate derrière la nuque. Réduite au silence, Opal n'eut plus alors que ses yeux pour s'exprimer : baignés de larmes, ils allèrent et vinrent dans tous les sens, affolés comme deux petites bêtes, mais du moment qu'elle était muette, la terreur qu'ils reflétaient ajoutait plutôt aux plaisirs des trois salauds.

— Comme elle a peur, la petite voleuse ! plaisanta Mr Simms. À ton avis, Zacharias, de quoi a-t-elle si peur ?

— Qu'on trouve la bague, pardi !

— Tu n'y es pas, balourd. Moi, je crois qu'elle a peur d'autre chose.

— Peut-être qu'elle ne veut pas nous montrer son trou du cul ! caqueta Ferdie.

Hepzibah sursauta, comme si elle comprenait enfin de quoi il était question.

— Et pourquoi a-t-elle peur de nous le montrer, d'après toi ? fit Mr Simms.

— Peut-être qu'il n'est pas très propre ! suggéra Zacharias.

Les trois hommes se mirent à glousser. Mortifiée d'entendre cela, Opal avait fermé les yeux.

— Écarte-lui sa culotte sur le côté, Hepzibah, fit Mr Simms. Tu es une femme, c'est à toi qu'il revient de le faire. Nous ne voudrions pas offusquer la pudeur de cette voleuse ! Elle serait capable de nous poursuivre en justice pour outrages !

Hébétée, Hepzibah le dévisagea pour voir s'il parlait sérieusement. Comme il fronçait d'un air peu amène ses gros sourcils, elle se pencha entre les cuisses d'Opal et prit le bord de la culotte. Précautionneusement, elle la souleva et la tira vers l'aîne, découvrant le jeune sexe à peine velu. À cause de la position, la vulve s'entrebâillait ; entre les poils sombres (ils étaient plus foncés que les cheveux), la fente rose évoquait l'intérieur d'une figue entrouverte.

— Écarte-la-lui mieux que ça... fit M. Simms.

Hepzibah obéit ; pour pouvoir le faire, elle fut contrainte de baisser la culotte d'Opal, puis de rouler l'entrejambe sur lui-même. Cette fois, le sexe était entièrement découvert. Les lèvres externes, arrondies, couvertes de duvet, évoquaient les deux moitiés d'un gros abricot. Accolées l'une à l'autre, elles dessinaient un ovale parfait et se prolongeaient par le sillon ombreux de l'entrefesse. La fente qui les séparait était aussi nette que si on l'avait tracée à l'aide d'un couteau. La muqueuse était d'un rose fragile et délicat, une imperceptible rosée lui donnait des reflets luisants.

— Oh, z'avez vu, chef, piailla Ferdie, en pointant son doigt sur les lèvres renflées de la vulve. Il fait la moue, son con ! L'a pas l'air content de se montrer. Pourquoi qu'il boude comme ça, d'après vous ?

— Parce qu'elle serre le trou du cul, expliqua Zacharias. Elle doit l'avoir à zéro !

— Elle devrait être contente, au contraire, de nous le montrer, son con ! s'étonna avec une feinte naïveté le nabot, ça me vexe, moi, qu'il boude comme ça !

— T'inquiète pas pour ça, Ferdie ; elle est comme les autres ! Suffira de le lui chatouiller un peu, et tu verras comme il sourira !

Des rires grossiers accueillirent cette boutade.

— C'est mignon, quand même, à cet âge ! fit Ferdie, tout attendri.

Il immobilisait le bras d'Opal sous ses genoux et s'était mis à quatre pattes, avançant son cou de tortue pour pouvoir lorgner à son aise le con de la voleuse.

— Oui, ricana Zacharias, mais ça ne va pas durer. Quelques bons coups de

bite, et ça va devenir une grosse cramouille de pute !

— Tu me désolés, Zacharias, fit Mr Simms. Tu n'as aucun sens de la poésie. Pourquoi parler du futur alors que le présent est si riant. Regarde... Ne dirait-on pas une rose ?

Du bout de l'index, il effleura les poils du con, sur le bord d'une lèvre.

— Doux comme du velours... s'extasia-t-il.

Et il lissa les poils, délicatement, de chaque côté de la fente pour bien la dégager : Opal avait rouvert les yeux et le regardait faire à travers ses larmes. Des sanglots muets soulevaient ses jeunes seins que Zacharias, pour son compte, ne se privait pas de peloter sagacement, s'évertuant malicieusement à en faire se dresser les pointes et clignant de l'œil à Ferdie, qu'il prenait à témoin, chaque fois qu'il y parvenait.

Cependant, comme pénétrée d'une lascivité qu'elle ne dominait pas, la vulve s'entrebâillait de plus en plus. Hepzibah elle-même ne put faire autrement que de le remarquer.

— Est-ce qu'elle a encore sa pastille de garantie, chef ? demanda Ferdie.

— M'en a tout l'air. Mais on peut vérifier... répondit Mr Simms.

— Si elle l'a encore, elle n'a pas pu se mettre la bague devant ! fit Zacharias, en tiraillant sur un mamelon et en le faisant rouler comme une boule de mie de pain.

— Alors, on cherchera derrière ! coassa Ferdie.

— Puissamment raisonné, Zacharias, dit Mr Simms. Hepzibah, ma chère, en tant que témoin de moralité, cet honneur te revient. Ouvre donc la chatte de Mademoiselle afin qu'on voie si l'ouverture est suffisante.

— Mais...

— Pas de discussion ! Exécution immédiate ! fit Mr Simms.

À l'instar des autres, afin de pouvoir disposer de ses deux mains, Hepzibah se vit contrainte d'immobiliser la jambe d'Opal dont elle avait la charge en s'agenouillant dessus. À la suite de quoi, avec précaution, elle posa ses mains sur les bords de la fente vulvaire, et elle en écarta délicatement les lèvres. On vit s'ouvrir l'orifice du vagin, d'un rose plus soutenu que celui des nymphes, comme le fond d'un calice de fleur. Une larme de mouille, unique, y dormait, comme une goutte de rosée dans la corolle d'un colchique. Le trou était vraiment minuscule. Il ne faisait aucun doute qu'Opal était vierge. Mais ce qui me surprit, ce fut son clitoris. En lui ouvrant le con, Hepzibah l'avait fait saillir. Il était de la dimension d'un gros pois et parfaitement formé, beaucoup plus visible que le mien.

Silencieux, leurs têtes rapprochées, les trois hommes accroupis scrutaient

les délicats replis de cette jeune féminité. On aurait dit trois gros chiens en train de flairer leur pâtée et s'apprêtant à se jeter goulûment dessus.

— M'est avis, fit Mr Simms, que c'est trop serré par-devant, elle n'aura jamais pu se mettre la bague dedans.

— C'est élastique, des fois, objecta Zacharias. Faudrait quand même vérifier...

— Exact. Suce ton doigt, Hepzibah.

La biscuitière parut ne pas en croire ses oreilles.

— Eh bien, s'impatienta Mr Simms, qu'est-ce que tu attends ? Ne comprends-tu pas de quoi il est question ?

Hébétée, elle secoua la tête latéralement.

— Quelle conne ! fit Zacharias.

— Ah, on n'est pas épaulé ! nasilla Ferdie.

— Et si on prenait le chevalet, ce serait peut-être moins fatigant, non ? suggéra Zacharias. Moi, je commence à avoir des crampes dans les genoux ! Elle est forte comme un Turc, cette petite garce !

Mr Simms y ayant consenti d'un signe, laissant Zacharias s'occuper des deux bras d'Opal, le nabot courut jusqu'à un placard dont il sortit une sorte de grand cadre de bois fait avec des poutrelles et reposant sur quatre pieds, comme une table. Il y avait des roulettes à ces quatre pieds et les montants horizontaux du châssis se prolongeaient d'un côté, dépassant du cadre lui-même, comme les bras d'un brancard ou ceux d'une brouette.

D'épaisses sangles de cuir étaient fixées en plusieurs endroits du châssis. Terrorisée par le vacarme des roulettes de bois sur le plancher, Opal se tordit le cou pour voir de quoi il s'agissait. Ce ne fut pas seulement la vue de cet insolite appareil qui la fit tressaillir violemment de peur, mais de découvrir que Ferdie rapportait encore du placard, serrés sur son corps comme un bouquet, une brassée de cravaches et de martinets aux longues lanières de cuir.

— Ceci, dit Mr Simms, en s'adressant à Hepzibah, est parfaitement réglementaire et conforme à la loi. Souvent, quand la fouille au corps s'avère infructueuse, il faut convaincre la suspecte de nous révéler où elle a caché son butin. C'est à cela que servent les cravaches et les martinets : à convaincre les fortes têtes. Et aussi à les châtier ; quand, plutôt que d'être conduites à la police, elles choisissent, de leur plein gré, d'être punies corporellement ! Mais nous ne leur faisons jamais violence, comprends-tu ? C'est librement qu'elles choisissent la cravache... Parce qu'elles n'ont pas envie d'aller moisir sur la paille humide des cachots. Et d'avoir un dossier chez les flics !

Pendant qu'il fournissait ces explications à son témoin de moralité, les deux autres ficelaient Opal, plus morte que vive, sur le châssis roulant qu'ils avaient posé sur elle, les pieds en l'air. Ils s'y prirent si habilement, lui attachant d'abord un bras, puis l'autre, et enfin, une jambe, puis l'autre, qu'en un instant, elle se retrouva liée au châssis renversé. Une fois qu'elle y fut ligotée, les deux sous-fifres, aidés de leur chef, prirent le châssis par les montants et le retournèrent de sorte qu'il se retrouve à l'endroit et posé sur ses pieds, avec attachée sur lui, à plat ventre maintenant, Opal, absolument réduite à l'impuissance. Ce que je n'avais pu distinguer à travers le miroir, c'est qu'un ingénieux mécanisme permettait d'éloigner ou de rapprocher l'une de l'autre les deux poutrelles horizontales. En un instant, de couchée qu'elle était tout de son long sur le châssis, voilà qu'Opal se retrouva dans la plus infâme des positions : accroupie, ficelée par les chevilles et les poignets, et tout écartelée. La croupe en l'air, sa robe relevée au-dessus des reins, on ne vit bientôt plus d'elle que son cul découvert et la fente vermeille de son con, car la culotte était descendue à mi-cuisses.

D'ailleurs, pour l'en débarrasser entièrement, Zacharias ne perdit pas de temps. À l'aide d'une paire de ciseaux, il la coupa purement et simplement sur les bords. Puis, comme s'il dépouillait un lapin, il retroussa sur le dos gracieux de la jeune fille sa robe et son corsage, la dénudant jusqu'aux omoplates. Adroitement, il roula l'étoffe sur elle-même, réduisant les vêtements à un gros rouleau qui ceignait le haut du buste. Il fit remonter ce rouleau d'étoffe par-dessous, de façon à laisser les seins sortir.

En un instant, Opal se retrouva donc entièrement nue. Pour que son humiliation soit totale, il fallait qu'elle ne perde aucun détail de la scène et qu'elle puisse voir même ce qui se passerait derrière elle, aussi, comme sa position le lui interdisait, Ferdie et Zacharias portèrent charitablement le châssis en face du miroir sans tain. Nous vîmes s'agrandir d'horreur les yeux d'Opal qui paraissait nous dévisager. Mais ce qu'elle regardait, en réalité, c'était sa nudité et l'obscénité de la posture qu'on lui avait fait prendre. Rougissant violemment, elle ferma les yeux, comme pour refuser de participer plus longtemps à ce cauchemar. Mais cela ne fit pas l'affaire de Mr Simms. Il lui pinça la fesse méchamment, la faisant crier sourdement sous son bâillon. (Car on ne lui avait pas retiré le mouchoir, ni la cravate qui le maintenait dans sa bouche.)

— Ouvre les yeux ! Sinon tu auras la cravache ! Tu dois regarder ce qu'on va te faire ! Regarde dans le miroir ! Chaque fois que je te surprendrai à fermer les yeux, tu auras dix coups de cravache !

Terrorisée par cette menace, Opal se résigna donc à obéir. Je vous ai déjà expliqué que nous nous trouvions derrière le miroir auquel elle faisait face, si bien que nous ne pouvions voir de sa personne que la partie qui se trouvait tournée vers nous, à savoir ses bras ficelés au châssis, son visage, ses épaules et son dos achevé en perspective par l'arrondi des fesses surélevées. Je ne vous cache pas que j'en ressentis un certain désappointement. Le plus intéressant de son anatomie, le cul et le sexe, se trouvait donc caché à notre vue. Ma frustration fut de courte durée. Par un incroyable raffinement de vice et de cruauté, les contremaîtres allèrent quérir dans le placard un grand miroir vertical qu'ils posèrent d'aplomb devant le bureau. Dans ce miroir nous pûmes voir alors tout ce qui nous avait été caché jusque-là : les cuisses écartées, la croupe offerte et la fente rose du con. Opal aussi, par le double jeu des miroirs, put donc se voir entièrement. Je vous laisse à penser la honte qu'elle dut éprouver en voyant son sexe ouvert et son anus offerts en spectacle aux trois contremaîtres hilares.

En effet, ils s'étaient accroupis tous les trois derrière le châssis, et Mr Simms, du bout du doigt, taquinait la corolle mauve de l'anus et les lèvres fragiles du con. Il ne se privait pas de faire des commentaires grivois, auxquels ses deux compères donnaient la répartition. Je ne me souviens pas de toutes les insanités qu'ils purent débiter, mais il y fut surtout question, avec de gros rires salaces et les plus grossières injures, de la façon dont le con d'Opal s'ouvrait progressivement sous les attouchements insidieux du gros contremaître. Et ce qui amusait beaucoup Zacharias, c'étaient les crispations anales de la jeune fille. Chaque fois que le doigt de Mr Simms passait dans sa fente, son trou du cul se resserrait nerveusement, faisant éclater de rire les trois hommes. Puis le doigt redescendait vers le haut du sexe et venait toucher le clitoris. Dans un sursaut involontaire, Opal creusait alors les reins et son anus s'écarquillait.

— Elle en veut, elle en veut ! triomphait chaque fois Zacharias.

— Pour sûr, fit Ferdie, la suspecte a envie d'être fouillée.

— Eh bien, fouillons-la donc ! Hepzibah, ma chère, cette fois, tu n'auras pas besoin de mouiller ton doigt... je crois que pour ce qui est du trou de devant, il est suffisamment humide !

Pendant que les trois hommes s'étaient livrés à ces attouchements vicieux sur les orifices naturels d'Opal, Hepzibah, en retrait, les avait regardés faire d'un air indigné. Qu'on pût soumettre une femme, qui plus est, une jeune fille, à de telles abominations, devait la révolter, comme cela eût révolté toute femme, comme cela me révoltait moi-même. Pourtant, à la rougeur de ses

joues, à la passion avec laquelle elle observait la scène, on pouvait nourrir quelques doutes sur la pureté de son indignation. Pour connaître ses sentiments, il suffisait que j'analyse les miens. Certes, je haïssais ces trois ordures, pourtant, si cela avait été en mon pouvoir, il faut bien que je l'avoue à ma courte honte, je n'aurais pas levé le petit doigt pour abrégé les épreuves d'Opal. Je voulais voir jusqu'où ils iraient, et je voulais qu'ils aillent le plus loin possible !

— Alors, s'impatienta Mr Simms. Qu'attends-tu, Hepzibah ? Je t'ai dit de la fouiller. Il nous faut cette bague !

Il l'avait prise par le bras pour la tirer derrière la croupe d'Opal. Stupidement, elle regarda les deux orifices que lui désignait le contremaître.

— Je pourrai jamais, Mr Simms, larmoya-t-elle. Pas sur une autre femme... Oh, prenez pitié de moi ! J'ai jamais touché une femme à cet endroit...

— C'est pourtant mignon, non ? Regarde...

Mr Simms ouvrit la vulve d'Opal entre le pouce et l'index, faisant s'arrondir l'orifice rouge du vagin d'où perla une goutte de mouille.

— Tu vois ? Son trou est bien graissé... Tu enfiles ton doigt au fond et tu cherches la bague. S'il n'est pas devant, tu enfiles ton doigt dans le trou du cul, et tu la cherches là. Allez, ne fais pas cette tête, je suis sûr que ça te plaira de la fouiller...

— Non, ça ne me plaira pas ! C'est contre la nature, ce que vous me demandez là ! Et puis d'ailleurs, je saurais pas le faire !

Réduite au mutisme le plus complet par son bâillon, Opal écoutait, toute crispée dans ses liens, les paroles qui s'échangeaient derrière elle. Des larmes de désespoir ruisselaient sur ses joues. Ficelée sur son châssis, elle était aussi impuissante qu'une volaille qu'on s'apprête à passer à la broche et elle savait, maintenant, qu'elle n'avait aucune pitié à espérer de ces trois monstres. Or, voilà que l'échéance approchait. En effet, prenant au mot Hepzibah, et sous prétexte de lui montrer comment procéder, Mr Simms poussa la biscuitière devant le miroir sans tain. C'est à dessein qu'il l'avait conduite là, afin qu'Opal pût voir sur Hepzibah ce qu'on allait lui faire.

— Ote ta robe, Hepzibah ! Et plus vite que ça, si tu ne veux pas goûter à la cravache !

La biscuitière obtempéra, non sans rougir violemment, car si elle s'était déjà montrée nue dans le passé à Zacharias, et tout à l'heure devant Mr Simms lui-même, elle ne l'avait jamais fait devant le nabot. Sans doute regrettait-elle maintenant de ne pas avoir consenti à la requête de Mr Simms, mais il était trop tard.

Elle se retrouva donc le cul nu et le sexe à l'air face au miroir sans tain, debout devant Opal qui écarquilla les yeux, sans doute sidérée par la profusion de poils qui couvrait le con de la jeune femme.

— Tu vois, Opal, fit Mr Simms, ceci, c'est la première cachette naturelle de la femme...

Il avait empoigné la vulve d'Hepzibah en parlant. Il l'ouvrit en se servant des deux mains et tirant la biscuitière par les poils, il la força à s'accroupir en face du visage d'Opal, afin que celle-ci pût voir l'intérieur du vagin béant. Par le jeu du second miroir, nous pûmes voir nous aussi la grotte rouge de la cavité, entre les poils froissés. Le doigt de Mr Simms s'y enfonça et y tourna.

— Je fouille la cachette naturelle numéro un ! dit Mr Simms, en faisant tourner son doigt dans le vagin qu'il explorait.

Toute rouge, Hepzibah se mordait les lèvres. Elle évitait de regarder le nabot qui était venu s'accroupir près du châssis pour bien reluquer ce con qu'il voyait pour la première fois. Il ne faisait aucun doute cependant, vu sa nature sensuelle, que la masturbation violente ne la laissait pas insensible.

— Comme je ne trouve rien, j'insiste, dit Mr Simms, et il logea un second doigt dans le vagin. Je fouille en profondeur...

Il fit tourner ses deux doigts, comme une vis.

— Rien ! J'ai beau chercher ! Pas de bague ! Visiblement, la suspecte est innocente de ce côté-ci. Reste la cachette naturelle numéro deux. Montre-nous la cachette numéro deux, Hepzibah.

Il avait retiré ses doigts et, tout baignés de mouille, il les montra à Opal.

— La suspecte a mouillé abondamment, parce que c'est une putain, et qu'une putain mouille quand on lui touche le con. Si tu mouilles, toi aussi, quand nous te fouillerons, c'est que tu es une putain. En conséquence, nous te traiterons comme telle !

Cependant, il faisait pivoter Hepzibah de façon qu'elle présente sa croupe ouverte à Opal. Il l'obligea à s'accroupir un peu, comme une femme qui s'apprête à chier dans un champ et il lui fourra dans l'anus les deux doigts qu'il venait d'extraire de son vagin. Comme ils étaient mouillés et qu'Hepzibah était excitée, les deux doigts glissèrent sans effort. Mr Simms les fit tourner, entrer, sortir, rentrer, explorant à loisir l'anus de sa victime.

— Rien de ce côté non plus, fit-il enfin, en retirant ses doigts. Et tu le remarqueras, pas de merde non plus, cette fille est propre. Serait-elle innocente ?

Bien qu'il se fût adressé à Opal, il est clair qu'il n'en attendait aucune réponse. Et d'ailleurs, comment aurait-elle pu parler, avec son bâillon ?

— La nature nous a doués, nous autres hommes, d'un instrument qui permet de fouiller plus profond qu'avec les doigts...

Il prit à pleine main sa verge en érection et la montra à Opal. Puis il fit tourner un peu Hepzibah et la tira par une fesse pour lui soulever le cul. Il posa son gland entre les poils du con et enfila sa verge au fond du vagin. Hepzibah poussa un gémissement. Il la sabra lentement, faisant coulisser son pénis sous les yeux écarquillés d'Opal, puis il se retira et, sans fioritures, ouvrant entre l'index et le pouce les fesses de la jeune femme, il l'encula d'une poussée. Quand ses couilles vinrent battre entre les cuisses d'Hepzibah, elle émit une clameur perçante et se cacha le visage dans ses mains. Les trois hommes éclatèrent de rire, et Mr Simms, tout faraud, se retira.

— La suspecte a joui par le cul ! C'est la preuve qu'elle est une remarquable putain ! Mais nous n'avons toujours pas la bague. Nous allons donc devoir la chercher ailleurs.

Toute penaude d'avoir été possédée en public, mais le sang aux joues et l'œil luisant d'une sournoise satisfaction, Hepzibah se laissa conduire sans plus rechigner derrière Opal.

— Es-tu prête à officier ? lui demanda Mr Simms.

Elle fit signe que oui. Sur un geste de Simms, elle mouilla donc son doigt et l'introduisit lentement, prudemment, dans le vagin virginal d'Opal. Nous vîmes celle-ci se cambrer, et ses yeux dilatés refléter une indicible horreur.

— Il n'y a rien, Mr Simms... c'est trop serré, je peux pas l'enfoncer plus loin !

— Pousse !

— Je peux point ! Elle est sèche dedans !

— Idiote ! Bonne à rien ! Je vais te montrer, moi, qu'elle ne va pas rester sèche longtemps ! Pousse-toi de là ! Ferdie, viens ici !

Le nabot accourut. Sans doute connaissait-il son office. Sur un geste de Simms, il s'agenouilla derrière la croupe d'Opal et lui ouvrit le con en se servant de ses deux mains. Quand la fissure vermeille fut bien déployée, il tira la langue et s'avança. Nous vîmes sa langue dardée monter et descendre dans le sillon du sexe. Il insistait particulièrement sur le clitoris. Ce traitement ne tarda pas à produire ses effets. Le petit organe se gonflait, pointait de plus en plus, et Opal, interdite, éperdue, ne put pas cacher l'émotion qui l'envahissait. L'orifice de son vagin s'était arrondi, il palpitait par spasmes furtifs sous les coups de langue du nabot. La voyant en de si bonnes dispositions, il colla sa bouche à la vulve ouverte et l'aspira bruyamment, comme s'il avait gobé une huître. Puis il enfonça sa langue tout au fond et la fit aller et venir. Par des

coups de reins irrépessibles, Opal s'offrait à l'infâme caresse. Il ne faisait plus de doute qu'elle ressentait du plaisir. Quand le nabot décolla sa bouche de son sexe, nous pûmes voir que les muqueuses étaient devenues d'un rouge très pur, comme celui d'un pavot, et que le clitoris pointait comme un ergot.

À partir de ce moment, le sort d'Opal était réglé. Elle avait mouillé sous la langue de Ferdie, elle était donc une putain ! Mr Simms le lui révéla, preuve à l'appui, en enfilant son gros doigt au fond de son vagin. Cette fois, il n'y eut plus la moindre résistance. Au contraire, semblait-il, le doigt circulait à l'aise, comme si Opal n'eût pas été vierge. À la suite de quoi, sous prétexte qu'il n'avait pas trouvé la bague, Mr Simms lui enfonça le doigt dans le cul. Cette fois, à travers son bâillon, Opal ne put retenir un râle de bête. Ce fut comme le signal qu'attendaient les trois salauds. À tour de rôle, avec des ricanements salaces et des commentaires ignobles, ils vinrent introduire leur doigt dans le cul de la jeune fille, un chacun d'abord, puis deux. Ils humectaient leurs doigts de salive et les enfonçaient sadiquement tout au fond du cul d'Opal, la faisant chaque fois râler de révolte et de souffrance. Cependant, soumis à ce traitement barbare, son anus s'assouplissait et s'élargissait. Quand il fut évident qu'il avait perdu toute sa morgue, Mr Simms déclara qu'il était temps de passer aux choses sérieuses. Ce fut à Ferdie qu'échut l'honneur d'enculer le premier la jeune fille. Après tout, c'est lui qui l'avait fait mouiller. Et en outre, il avait une toute petite bite, à peine plus grosse que le pouce de Mr Simms. Il déchargea très vite, sous les moqueries des deux autres, et se retira tout penaud.

Zacharias se montra plus endurant. Il possédait une longue verge cambrée, très étroite, ornée d'un gland pointu. Ce gland oblong lui fut d'un grand secours pour enculer Opal. Elle prit à peine garde qu'il le lui mettait, mais quand ensuite toute la longueur de la tige entra en elle comme un serpent qui s'introduit dans un terrier, elle dut « comprendre sa douleur », comme s'en vanta Zacharias, car nous la vîmes frémir longuement, toute cabrée dans ses liens.

— Oh, tu la sens, dis, cria alors Zacharias, hilare, en lui claquant les fesses des deux mains. Tu la sens bien, salope ? Elle est longue, hein ? Je vais la chercher loin, cette bague... Oh, chef, si vous savez, comme son troufignon se resserre... et ensuite, la chienne, elle y prend goût, elle m'aspire, il s'ouvre... Oh, c'est profond, là-dedans, ça n'a pas de fond !

Il se montrait intarissable, révélant aux autres et à Opal elle-même, écarlate de honte, les mouvements internes de son anatomie. Mr Simms, amusé par ces facéties, avait placé Hepzibah devant lui, et il l'enculait paresseusement, pour

prendre patience. Quand enfin, Zacharias éjacula en glapissant comme un renard, les ongles enfoncés dans les fesses blanches de la jeune fille, le gros homme se retira de l'anus d'Hepzibah et vint prendre son tour.

— Moi, Opal, puisqu'il est avéré que tu es une putain... C'est par le trou de devant que je vais te prendre. Tu peux donc dire adieu à ton pucelage, sale petite voleuse ! Tu vas entrer dès cet instant dans la confrérie des putains. Et putain devenue, tu seras à notre disposition chaque fois que nous voudrons nous servir de ton cul !

Il avait pincé les lèvres de la vulve virginale, de chaque côté, entre le pouce et l'index. Nous vîmes se crisper la croupe d'Opal, tous ses muscles étaient tendus à se rompre et des larmes giclaient de ses yeux. Le gland énorme commençait à pénétrer dans la corolle. Mr Simms poussa un peu, faisant céder la chair délicate qui s'enfonça. Son gland disparut. Les yeux baissés sur sa tige, le gros homme eut un sourire béat.

— Si ma mémoire est bonne, ça va bien être ma quarante-quatrième pastille, depuis que j'ai l'honneur de travailler pour Monsieur le comte.

Il poussa un peu plus. Opal devint livide, une sueur épaisse couvrait son front. Ce fut comme un éventrement tant l'outil de Mr Simms paraissait disproportionné. Nous vîmes les lèvres fragiles de la jeune vulve se déformer d'une façon atroce, s'arrondir, puis s'engloutir à l'intérieur de la chair, si bien qu'il ne resta bientôt plus autour de l'épais pilon de chair qu'une imperceptible auréole de poils blonds. La verge était plantée à moitié. Mr Simms reprit son souffle.

— Elle cède... je sens la barrière s'ouvrir... la jeune fille va mourir, la putain va naître...

— Vive la putain ! cria Zacharias.

Et Ferdie répliqua :

— Vive la putain !

Sur quoi, alors qu'Hepzibah, stupidement, faisait le signe de la croix, Mr Simms logea toute sa bite dans le ventre de sa victime. Un mince filet de sang vermeil salua sa victoire et descendit sur le ventre lisse d'Opal qui s'était évanouie.

Ce fut sur un corps inerte que ce monstre prit son plaisir.

— Et la bague, chef ? lui demanda Zacharias, quand il se retira, la verge flasque, toute rougie de sang.

— La bague ? C'est vrai, je l'ai oubliée... bah, nous la retrouverons bien un jour, pas vrai ?

Échangeant un clin d'œil, les deux hommes se rhabillèrent. Après quoi, il

échut à Ferdie de soigner la blessure de la putain néophyte. Il le fit avec sa langue, et une délicatesse qui tira peu à peu Opal de sa torpeur. Quand il eut fini avec elle, le sexe humide de salive de la jeune fille ne saignait plus. Il s'était refermé. Il faisait la moue, à nouveau, et paraissait intact.

Ne croyez pas pour autant que les malheurs d'Opal étaient finis. Dans le dernier chapitre de ce premier volume de mes Mémoires, je vais vous montrer qu'ils ne faisaient que commencer. Et que le pire était encore à venir : être possédée, sans pouvoir le prévenir qu'il s'agissait d'elle, par son propre frère – à qui l'on avait fait croire qu'il s'agissait d'une autre femme.

CHAPITRE XV

PUNITION D'UNE VOLEUSE III : L'INCESTE

Parvenue à ce point de mon récit, je m'avise soudain que je me suis étendue un peu trop longuement sur les préliminaires du châtiment d'Opal Ferguson, aussi vais-je m'efforcer de me montrer plus concise pour vous narrer la fin de sa mésaventure.

Vous devez bien vous douter que lorsque les contremaîtres tombaient sur une pareille aubaine, leurs plaisirs ne leur laissaient guère l'esprit à veiller au train des affaires pour lesquelles ils étaient payés. Aussi, chaque fois qu'une fille était convoquée chez eux pour y être punie, – surtout s'il s'agissait d'une pucelle, les autres ouvrières, au courant des usages, sachant qu'elles n'auraient rien à redouter pendant ce temps, s'en donnaient à cœur joie et se la coulaient douce. Il en résultait des rires, des pitreries, et parfois de folles poursuites, comme dans une classe quand le maître s'est absenté un moment ; bref, tout un vacarme qui arrivait parfois jusqu'aux oreilles des gens de bureau. Ce fut ce qui se produisit ce jour-là, et M. Farnèse, agacé par ce chahut, envoya Phileas voir ce qui se passait.

Dès qu'il parut, ce fut aussitôt le silence. Toutes les têtes se baissèrent sur les établis, et chacune reprit son ouvrage. Phileas avait la réputation non usurpée d'être le mouchard de la direction ; on le méprisait, mais on le craignait. Intrigué, il chercha des yeux un agent de maîtrise et n'en voyant aucun, connaissant les usages de la maison, il devina que les contremaîtres devaient s'occuper d'une fille. Ce qui le rendit perplexe, c'est qu'à l'emballage, où officiaient sa sœur et Melinda Carmody, il n'y avait que cette dernière et qu'elle n'en fichait ostensiblement pas une rame. Il n'est pas inutile de préciser que pas un instant, pourtant, l'idée que c'était sa sœur qui se trouvait là-haut ne l'effleura. N'était-elle pas un ange de vertu ? N'osant pas demander à Melinda dont l'arrogance de fille riche l'intimidait, où était Opal, il ressortit et monta aux étages à la recherche d'un contremaître.

Comme il parvenait sur le palier, il entendit des rires bruyants et les abois

d'un chien. Cela venait de chez Mr Simms. Il s'approcha à pas de velours et colla son œil à la serrure. Jugez de sa stupéfaction lorsqu'il vit Zacharias et Ferdie, vaguement aidés par mon oncle Jeremy, le chauffagiste, qui maintenaient de force une femme nue, en qui il reconnut Hepzibah Lancaster, afin que le chien du comte Zappa pût s'en servir comme d'une chienne. Les yeux lui en sortirent de la tête. Certes, par des bruits de couloir, il avait entendu dire qu'une ouvrière, Margie Harrington, avait des rapports sexuels avec le chien, mais il n'y avait cru qu'à demi. Cette fois, pourtant, il assistait à la chose lui-même. Et qui pis est, il s'agissait d'un viol, car Hepzibah geignait d'une façon abominable pendant que la verge de l'animal coulisait dans son vagin et qu'il lui labourait les omoplates avec ses pattes de devant.

Mr Simms, à qui l'on offrait cet impromptu, entièrement nu, une bouteille à la main, dansait une sorte de gigue obscène en encourageant de la voix et du geste ses acolytes. Mon oncle Jeremy avait retiré son pantalon, lui aussi, et gambadait de-ci de-là de façon burlesque, en éructant des obscénités effrayantes. Tous ces hommes étaient visiblement pris de boisson. Quoiqu'il fût terriblement indigné (je tiens tout cela de sa bouche, car il me conta sa version des choses, plus tard, ignorant que j'en avais vu bien plus que lui), le spectacle ne laissa pas d'exciter Phileas. Il sentit sa verge se redresser et se releva, le sang aux joues. Que faire ? À ce moment, il avait tout à fait oublié sa sœur. Il était là à s'interroger sur la conduite à tenir quand la sirène annonçant la fin de la journée de travail retentit. Voilà que la porte s'ouvre aussitôt et qu'il se trouve nez à nez avec Zacharias, lequel, l'œil luisant, l'haleine fleurant le whisky, était en train de reboutonner sa braguette.

— Que fais-tu là, sale mouchard ! cria Zacharias, en refermant rapidement la porte dans son dos. C'est la Mélanie qui t'envoie, hein ?

— Je cherche ma sœur, répondit stupidement Phileas.

Avec une rare présence d'esprit, Zacharias lui expliqua alors qu'on avait envoyé Opal faire une course en ville. C'était une pratique courante, souvent une fille qui avait la confiance de la maîtrise était chargée de menues commissions au village voisin. Voyant que Phileas le croyait, et même qu'il se rengorgeait de constater que sa sœur avait pris du grade, Zacharias le prit par le bras et l'entraîna vers l'escalier. Mais ils n'avaient pas fait trois pas qu'il se ravisa. Sans doute l'idée que Phileas avait vu ce qui se passait dans le bureau le tracassait, et il jugea qu'il serait de bonne politique de lui interdire de faire usage de la chose. Pour cela, le plus simple était de le compromettre lui-même : si on rendait le garçon de bureau complice des abominations accomplies par les contremaîtres, cela lui fermerait la bouche. (C'est moi qui

fais ces suppositions, mais je les crois justes, la suite va d'ailleurs le confirmer.)

— Ne mens pas, lui dit-il à brûle-pourpoint. Qu'as-tu vu ?

— Le chien...

— Et cela te scandalise ? Ne comprends-tu pas qu'il faut punir ces filles ?

— Quand même... un chien, Zacharias ?

— Quoi, un chien ? N'ont-ils pas droit à leur plaisir sous prétexte qu'ils sont des chiens ? D'ailleurs, c'est le chien du comte. Un chien de race, un chien à pedigree, il a coûté une fortune. Ce n'est pas un chien comme les autres. Et puis quoi... la belle affaire, elle n'en mourra pas, merde ! Et nous, on se sera bien marrés !

Comme Phileas se taisait, ne semblant guère convaincu par ces arguties, Zacharias lui flanqua une bourrade.

— Combien veux-tu parier qu'elle sera la première à en rire quand ce sera fini ? Veux-tu parier ?

— Parier quoi ? demanda stupidement Phileas.

— Ce que tu veux. Tiens... si elle en rit... tu pourras l'avoir, toi aussi. Crois-moi, c'est une affaire, cette fille, elle est chaude du cul...

Phileas garda le silence, mais à voir s'agiter sa pomme d'Adam, Zacharias devina que l'affaire était dans la poche.

— Attends-moi ici, ne bouge pas. C'est l'affaire d'un instant.

Il revint en toute hâte vers le bureau de Mr Simms, et Rosalinde et moi qui ignorions alors ce qui s'était passé dans le couloir le vîmes rentrer au moment où la bacchanale tournait à l'orgie romaine. Figurez-vous qu'après avoir été possédée par le chien, Hepzibah était devenue comme folle de concupiscence. Elle se jetait sur les hommes, bouche bée, pour les sucer. Et ils se laissaient faire avec des rires gras tandis qu'elle s'évertuait à rendre un soupçon d'énergie à leurs flasques virilités. Cependant, à quelques pas de là, Opal, ivre morte, gisait toute nue sur son châssis, bien que ses liens fussent défaits. Ses cuisses et sa poitrine étaient maculées de sperme sec.

Vous comprendrez mieux un tel comportement quand vous saurez que les salauds avaient fait prendre de la cantharide, dissoute dans de l'eau-de-vie, aux deux femmes. Pour que tout soit bien clair, je vais vous rapporter en peu de mots ce qui s'était passé avant l'arrivée de Jeremy, puis de Phileas.

Après avoir été purléchée, son pucelage ravi par Ferdie, Opal avait été détachée. En larmes, elle avait supplié qu'on lui laisse remettre ses vêtements. Elle voulait fuir l'usine, rentrer chez elle. Sous prétexte qu'elle allait avoir une crise de nerfs, Mr Simms lui avait fait boire un verre de brandy. C'est dans ce

brandy, dont il donna également un verre à l'autre biscuitière, qu'était mêlé, à l'insu des deux filles, l'aphrodisiaque.

Comme on lui avait promis qu'elle serait libérée après avoir bu, Opal avala l'alcool sans méfiance. Elle toussa, eut le sang aux joues, mais se sentit mieux aussitôt. Hepzibah, à demi ivre déjà, tâchait de la consoler. À l'écouter parler, la perte d'un pucelage n'était pas une grande affaire. Sous l'effet du breuvage, Opal l'écoutait, presque convaincue, en proie, cela se lisait sur son visage, à des émotions contradictoires.

Tout cela était si soudain ; hier encore, elle était une oie blanche, et voici qu'elle découvrait la vie. Enfin, n'oublions pas qu'elle était nue, Hepzibah de même, et que les trois contremaîtres avaient quitté leurs vêtements, eux aussi. Être nue, ainsi, en plein jour, dans un bureau, en compagnie d'une femme nue, et de nudités de mâles, pileuses, obscènes, ornées d'attributs sexuels que leurs possesseurs manipulaient de façon éhontée, en échangeant de gros rires lubriques, comment cela n'aurait déboussolé une fille aussi sensuelle (ce qu'elle venait de découvrir sous la langue de Ferdie) et aussi inexpérimentée qu'Opal ?

Joignez à cela les effets de l'alcool et ceux de la cantharide, nous ne tardâmes pas à la voir rougir et se dandiner, mal à l'aise, sur la chaise où elle était assise nue, près d'Hepzibah. Les bouts de ses seins étaient sortis, et machinalement, elle passait la main dessus. Bientôt, nous l'entendîmes rire de façon stupide aux facéties des trois lascars.

— Viens t'asseoir sur mes genoux, poulette ! lui proposa Mr Simms, qui la sentait mûre.

Opal se passa la main sur le visage, d'un air égaré.

— Oh, mais, fit-elle... je ne peux pas...

Elle pouffa d'une voix stridente et se cacha les joues dans les mains. Cependant, entre ses doigts, elle regardait la verge de Mr Simms qui relevait la tête.

— Je suis toute nue... ce ne serait pas décent... et vous aussi !

Les trois hommes, reconnaissant dans sa voix les accents discordants causés par l'aphrodisiaque, échangèrent des coups d'œil salaces. Zacharias, tout nu, vint se placer devant Opal et lui proposa sa verge.

— Suce-la ! lui demanda-t-il.

— Mais c'est dégoûtant ! s'indigna Opal.

Elle fondit en un rire hystérique, pendant que Zacharias, qui ne riait pas moins qu'elle, cherchait à lui fourrer maladroitement son pénis flasque dans la bouche. Il y renonça pour une autre idée. Lui et Ferdie prirent Opal sous les

genoux et par les aisselles.

Ils la soulevèrent comme un ballot de linge sale, tandis qu'elle s'abandonnait, riant aux larmes, et ils la portèrent pour l'asseoir sur Mr Simms. Quand ils la posèrent à califourchon sur le gros homme, face à lui, bien d'aplomb au-dessus de sa verge, en lui écartant largement les cuisses pour pouvoir l'y empaler, Opal, absolument passive, se contenta de surveiller l'opération avec des petits gloussements idiots. Mais une fois que le gland fut logé dans son vagin, il suffit aux deux séides de Simms de la laisser glisser, et toute la verge entra au fourreau. Stupéfaite, Opal se trouva clouée au pilon. Elle passa avec stupeur sa main dans l'épaisse toison qui ornait le poitrail de Mr Simms, et brusquement, se cambra, secouée par l'orgasme.

Après avoir joui, elle fondit en larmes et perdit presque connaissance (souvent la cantharide produit ces effets). Ils la couchèrent sur la table et lui jetèrent un drap sur le corps.

Comme promis, j'abrège mon récit. À ce moment, on frappe à la porte : c'est Jeremy qui vient pour couper le chauffage, comme chaque soir. Quelle surprise de découvrir Hepzibah nue ! On la lui propose, il ne dit pas non, et l'instant d'après, le voici à l'œuvre. Pendant qu'il fornique avec la biscuitière, le chien soulève le drap et découvre le corps inerte d'Opal endormie. Il commence à lui lécher le sexe, et elle se réveille en criant, croyant faire un cauchemar. Jugez de la stupeur de Jeremy, et de la honte d'Opal, quand ils se retrouvent nus, face à face.

— Mais je ne rêve pas, c'est la petite pucelle ! s'exclame mon oncle, tout ravi, en lorgnant les seins et le sexe de la jeune fille.

Accablée de honte, elle tente maladroitement de dissimuler ses appas : c'est que mon oncle Jeremy est un familier de Silas Foote, son beau-père ; elle l'a souvent rencontré chez elle, ce n'est pas un étranger comme les trois autres.

— Oh mon Dieu ! s'écrie-t-elle, dans un éclair de lucidité.

— Allons, allons, ne fais pas ta pudique, dit Mr Simms. Laisse donc ce brave Jeremy admirer ces jolies choses !

On lui prend les mains, on les lui écarte, on la renverse, elle se débat mollement. Ferdie s'agenouille pour lui relever les jambes et les lui séparer. On laisse Jeremy, tout pantois, et fort excité, reluquer la fente sexuelle fraîchement ouverte. Ferdie, pour mieux lui montrer que le pucelage est défunt, ouvre le con d'Opal entre deux doigts.

— Ma parole ! Mais elle est ouverte ! Alors, ça ! Eh bien, dis donc, quand ton frère le saura !

— Oh, je vous en prie. Non, non ! Oh, il ne faut surtout pas... Il ne faut pas

lui dire ! Il ne faut pas !

— Et à ton beau-père, on peut le dire ?

— Non plus ! Oh, je vous en supplie, Jeremy !

Opal sanglote, ses nerfs cèdent, cependant, hilare, Zacharias, qui est venu se placer derrière elle, la masturbe au vu de Jeremy. Elle se laisse faire veulement. Zacharias la soulève, il introduit sa verge en elle par-dessous. Pour le coup, Jeremy cesse de s'intéresser à Hepzibah.

— Il se sert de toi... et tu te laisses faire !

— C'est cet alcool qu'ils m'ont fait prendre, sanglote Opal.

Mais la verge de Zacharias qui va et vient dans son con ne tarde pas à la faire soupirer. D'autant plus que Ferdie lui suce les tétons.

— Que fais-je devenir ? sanglote Opal. Une fille perdue...

— Il faut faire taire Jeremy ! lui souffle alors dans l'oreille Zacharias, sans cesser de la pourfendre. Sinon ta réputation sera ruinée, c'est une mauvaise langue. Accorde-lui ce que tu nous as donné. Au point où tu en es, qu'est-ce que cela te coûte ?

Quand on y réfléchit bien, qu'y a-t-il de surprenant, au point où elle en est, à ce qu'Opal y consente ? Elle est ivre, pour commencer, en outre la dose de cantharide qu'elle a prise lui retire tout son jugement. Ajoutons qu'elle est fort excitée d'avoir été possédée par Zacharias sous les yeux de Jeremy. Elle se donne donc, il est plus exact de dire qu'elle se laisse prendre par mon oncle. Il exige de l'enculer ; elle y consent, elle n'est plus en état de juger. N'allez pas croire cependant qu'elle n'en tira que du déplaisir, comme une fille qu'on force par l'anus pour la première fois. Bien au contraire, ses gémissements, ses miaulements sont la preuve du plaisir pathologique qu'elle éprouve.

À partir de ce moment, elle franchit une barrière : elle devint vraiment cette putain que Mr Simms lui avait annoncé qu'elle serait. Elle passa de main en main, dolente, soumise, et contente, ne se lassant pas de jouir, se goinfrant de luxure.

C'est au terme de cette orgie que Jeremy eut l'idée de faire posséder les deux femmes par le chien. Hepzibah y passa la première, et sans doute, sans l'arrivée de Phileas, sa sœur aurait-elle subi le même sort. Elle n'était plus en mesure de rien refuser : tout lui paraissait normal.

Mais, donc, voici qu'un peu lassées de tout cet étalage de turpitudes, Rosalinde et moi, nous nous apprêtions à partir, quand nous vîmes revenir Zacharias.

— Ton frère est là ! annonça-t-il à Opal.

— Oh mon Dieu ! Je suis perdue...

— Que faire ? On pourrait l'enfermer dans le placard, dit Mr Simms.

— Non, pas dans le placard ! sanglota Opal.

Elle se tordait les mains, au désespoir. Son frère qui la prenait pour un ange ! Son frère qui la vénérât ! Et elle était devenue une putain. Elle chercha ses vêtements des yeux. Sa vie était brisée ! Voilà ce qu'elle répétait en sanglotant.

— Il n'a pas vu sa sœur, il a vu seulement celle-ci, avec le chien, expliqua alors Zacharias. Je lui ai promis qu'il pourrait avoir Hepzibah ! J'ai pensé que ce serait de bonne guerre. Le mouchard a la langue longue !

— Tu as bien fait, dit Mr Simms, qui venait de renfiler son pantalon. Il faut lui fermer la bouche. Jetons-lui cet os. Mais que faire d'Opal pendant ce temps ?

Stupide, Hepzibah les écoutait. Qu'on l'eût proposée à Phileas après l'avoir soumise au chauffagiste et livrée au chien, elle n'était plus à cela près. Elle se triturait nerveusement le bout des seins et se masturbait, en proie à une sorte de prurit démoniaque provoqué par la drogue. Opal n'était pas mieux lotie.

Malgré le désespoir qu'elle éprouvait à l'idée que son frère allait découvrir ce qu'elle était devenue, elle ne tenait pas en place, incendiée par les affres d'une lascivité dévorante, et elle aussi, sans cesse, se masturbait, se pelotait les seins.

Ce fut Ferdie qui trouva la solution. Alors qu'il était allé ranger le chevalet roulant dans le placard, nous l'entendîmes pousser un cri de triomphe. Et il revint, brandissant un masque de carnaval fait d'une tête de chien. C'était une cagoule qu'on pouvait enfiler par la tête.

— Mets ça, poulette, dit-il à Opal. Il ne pourra plus te reconnaître.

— Oh, merci. Mais laissez-moi le temps de m'habiller, je ne peux pas me montrer nue à mon frère !

— Mais puisqu'il ne saura pas que c'est toi ?

— Quand même ! fit Opal, toute rougissante.

— Il n'en est pas question, trancha Mr Simms. Si tu mets tes vêtements, ton frère les reconnaîtra. Tandis qu'il ne reconnaîtra jamais ton cul ! Tous les culs de femme se ressemblent ! D'ailleurs, a-t-il déjà vu le tien ?

Opal eut un sursaut indigné.

— Mon frère ? Jamais ! Pour qui le prenez-vous...

Elle n'hésita plus et enfila la cagoule. Spectacle insolite que cette femme nue affublée d'une tête de chien. Elle pouvait voir par les trous. Elle se contempla dans le miroir, figée de surprise. Mais déjà Zacharias était ressorti. Il revint l'instant d'après, ramenant Phileas. En voyant une seconde fille nue

assise sur les genoux de Mr Simms qui la pelotait sans vergogne, et en la voyant masquée, le garçon de bureau eut un cri de surprise.

— Ces deux filles, lui dit Mr Simms, en brandissant une cravache, sont deux voleuses que nous avons prises la main dans le sac. Nous les punissons sévèrement, comme elles le méritent. Veux-tu participer à leur châtiment ? Celle-là a déjà été punie par le chien. Quand à celle-ci, que tu vois sur moi, nous allons lui donner la cravache. Figure-toi qu'elle m'avait volé ma montre. Elle se l'était cachée dans ce trou !

Simms enfila son pouce dans l'anus d'Opal. Par les trous de la tête de chien, nous vîmes s'écarquiller ses yeux. Ainsi manipulée devant son frère, que pouvait-elle ressentir ?

Cependant, le contremaître principal fait remettre un martinet à Phileas et lui propose de participer à la punition de la voleuse.

— Ce sont des filles comme elle qui jettent le discrédit sur la profession de biscuitière, fait vertueusement Mr Simms. Songe que cette mauvaise réputation peut rejaillir sur ta sœur, cet ange de vertu !

À cette idée, Phileas fronce les sourcils. On jette Opal sur la table, on lui ouvre les cuisses, on la maintient ouverte et offerte afin de châtier les trous où elle est censée avoir dissimulé son larcin : Zacharias et Ferdie la tiennent ; Phileas et Simms sévissent.

Comme elle ne proteste pas, de crainte que son frère ne reconnaisse sa voix, il pense que Mr Simms a dit la vérité. Quelle volupté de pouvoir faire justice et d'en tirer du plaisir, de voir la nudité d'une femme se tordre sous les lanières du fouet, de la cingler sur les parties les plus sensibles ! Phileas, les yeux hors de la tête, les joues rouges, s'en donne à cœur joie : pouvoir faire crier une de ces filles qui se moquent de lui l'emplit d'un immonde bonheur. Il n'est pas meilleur que ces crapules. Ses démons jouissent des soubresauts et des râles de la flagellée. Il s'acharne cruellement sur les seins et le sexe de la fille. Opal hurle comme une possédée, mais sa voix est déformée par le masque. Je n'ai jamais vu Phileas dans un tel état. Après avoir puni la voleuse, comme Mr Simms le lui propose, afin de la châtier comme elle le mérite, il se jette sur elle et la viole. Les bras de la jeune fille se referment sur le corps de son bourreau. C'est un insolite spectacle que celui de cet homme en train de posséder une femme à tête de chien. Elle lui lacère le dos de ses ongles. Quelle émotion pour nous tous, et je gage aussi pour Opal : l'homme qui la viole sous nos yeux n'est-il pas le seul dans l'assemblée à ignorer qu'il possède sa propre sœur ?

Mais je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec ces infamies. Ma

main se fatigue, j'ai trop écrit. Je finirai ce récit en vous narrant ce qu'il m'advint, le soir même, alors que redescendant de chez Rosalinde, je m'apprêtais à regagner le bureau de Mélanie pour y prendre mes affaires. Ce sera l'affaire du dernier chapitre.

CHAPITRE XVI

FIN D'UN APPRENTISSAGE : OÙ COMMENT, APRÈS AVOIR BRANLÉ

ROSALINDE AVEC UNE BOUGIE, JE ME FAIS ENCULER PAR TOOTS À

QUELQUES PAS DE MON FIANCÉ !

Cependant, la sirène mugissait pour la seconde fois, c'était le signal de la sortie des ateliers. Pour ne pas courir le risque d'être surprises par les hommes du service d'entretien en train d'errer dans les dépendances de la chaufferie, Rosalinde et moi nous hâtâmes de regagner le grenier, puis de là, le repaire de la bibliothécaire. Il était temps. À peine venions-nous de nous y boucler que nous entendîmes klaxonner la Rolls du comte Zappa. Nous courûmes à la fenêtre et nous vîmes Mélanie descendre de la voiture. Elle avait le teint rose et l'œil luisant ; dans la Rolls, nous devinâmes, fort retroussée, Mme Arnoult. Les deux femmes échangèrent quelques paroles, puis Mélanie se dirigea vers les bureaux, et la Rolls fit demi-tour. Elle dut donner du klaxon, car la foule des ouvrières se ruait vers la sortie.

— Ne te fais pas de souci pour Mélanie, me dit Rosalinde. Elle est pompette. Reste ici avec moi. Elle croira que tu es déjà rentrée.

Elle m'avait enlacée et me tenait serrée contre elle, comme si j'eusse été sa propriété privée. Je sentais son odeur sexuelle, qui était très forte.

— Oh, regarde, me fit-elle, voici Phileas. Quel salaud ! Tu as vu comme il a fouetté sa sœur...

— Mais... il ne savait pas que c'était elle !

— C'est un salaud quand même ! Et elle, alors, quelle petite garce ! Ah, elle cachait bien son jeu ! Quand je pense que je ne pourrais jamais raconter à Phileas que sa sœur est une putain comme les autres. Il faudrait que je lui explique comment je le sais !

Sa main errait sur ma croupe nue, sous la robe, soupesant mes fesses nonchalamment. Avec curiosité, je regardais Phileas, l'air un peu égaré, qui traversait la cour, fendant la foule des biscuitières qui lui lançaient leurs

quolibets habituels ; il ne les entendait même pas, semblait marcher dans un rêve. Il vint droit sur un jeune godelureau très bien habillé, un fils de petit-bourgeois, qui attendait près du porche, son chapeau à la main. Les deux jeunes gens se saluèrent cérémonieusement et engagèrent la conversation.

— Oh, ça alors, c'est la meilleure ! se gaussa Rosalinde. Vise un peu le petit mec, tu sais qui c'est ? Un garçon de bonne famille que mon père destine à la sœur de Phileas... Le futur fiancé, ma chère, le futur père des enfants de cette jeune garce !

J'ignorais qu'Opal fût courtisée par un garçon, je trouvai ce jeune homme fort bien de sa personne. Au bout d'un moment qu'ils étaient là, à l'autre bout de la cour, nous vîmes paraître Opal. En apercevant son frère et son fiancé, elle marqua un temps d'arrêt. Elle regarda autour d'elle, comme si elle songeait à fuir, puis se remit en marche. Elle salua son frère et le godelureau ; tous les trois se mirent à faire la conversation. Au bout d'un moment, le jeune homme remit à Opal un bouquet de violettes dans lequel elle enfouit son visage rougissant sous l'œil attendri de son frère aîné. Puis ils gagnèrent la sortie et disparurent à notre vue.

— Tu as vu ça, s'indigna Rosalinde. Cette minaudeuse ! Alors qu'elle vient de se faire ouvrir le cul et le con, qu'on lui a fourré des bites dans la bouche, en veux-tu en voilà ! Tu peux être sûre qu'il n'en saura jamais rien, l'ingénu ! Et qu'elle lui tiendra la dragée haute. Avant de pouvoir mettre la main entre ses cuisses, il faudra qu'il fasse du chemin !

Je me gardai bien de lui donner mon opinion à ce sujet. Ne faisais-je pas de même avec Paul ? N'est-ce pas normal ? Il y a les hommes qu'on épouse, et ceux avec qui on fait les cochonnes. Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes.

— Oh, me dit Rosalinde, au bout d'un moment, tout cela m'écœure à un point infini.

Elle tira le rideau et me regarda de côté.

— Si j'osais, je te demanderais bien un service... mais c'est un peu délicat.

Assez surprise de la voir tourner autour du pot, je la regardai sans rien dire, elle ajouta :

— Ma pudeur risque d'en souffrir, tu comprends ?

Voyant que je ne réagissais toujours pas, elle se décida à aller ouvrir le tiroir d'une commode et y prit une poignée de bougies de taille différente. Certaines étaient fort longues, très grosses, de vrais cierges.

— C'est pour ma constipation ! me souffla Rosalinde, les joues roses.

Comme je restai coite, interloquée par ce préambule, elle précisa sa

pensée :

— Bien sûr, il s'agit d'un remède de bonne femme, mais il est très efficace. Tu veux m'aider à faire mon traitement ? Surtout, il ne faudra en parler à personne...

Je l'assurai qu'elle pouvait compter sur ma discrétion. Et voilà qu'elle retire sa jupe et, le cul nu, se dirige vers une banquette. Elle s'y étend tout de son long, sur le ventre, à plat ventre, puis glisse un coussin sous son bassin pour rehausser son cul et écarte ses fesses des deux mains, ouvrant son anus rose.

— Eh bien, ne devines-tu pas ? Il faut élargir le passage afin que les crottes puissent passer demain matin, quand j'irai à la selle, sans difficulté. Tu as de la graisse dans un petit pot, là-bas. De la graisse d'oie parfumée à la lavande, c'est excellent pour le transit. Tu en passes sur la bougie, commence par une des petites, le traitement doit être progressif, et après, tu me l'enfonces dans le cul. Mais doucement, hein ? Tu mets la partie pointue de la bougie dans le trou et tu appuies... mais sans forcer, hein ?

En me donnant ces instructions qui devaient, malgré son dévergondage, l'emplir d'une certaine gêne, elle gardait le visage tourné vers le mur. Mais son trou du cul palpitait avec une rare indécence. Je fis donc ce qu'elle disait : j'oignis de graisse d'oie parfumée la plus petite des bougies et j'en appliquai l'extrémité effilée, celle où dépasse la mèche vierge, au centre de l'anus. Je fus ébahie de l'aisance avec laquelle toute la bougie disparut dans son cul. C'est à peine si j'eus besoin de la pousser. On aurait pu croire que les entrailles de Rosalinde l'aspiraient goulûment. Quand ce fut chose faite, elle m'indiqua, en haletant, que je devais faire coulisser la bougie lentement, la ressortir presque tout entière et la renfoncer ensuite jusqu'au bout.

Je le fis. Excitée, je vis qu'elle rehaussait lubriquement le cul, et que son vagin, aux lèvres toutes baveuses de mouille, s'écarquillait voracement comme la bouche d'une carpe qui s'efforce de gober un moucheron.

Cela me donna une idée :

— Et devant, Mademoiselle Rosalinde ? lui proposais-je.

— Tu crois ? Est-ce bien utile... Après tout, fais à ta fantaisie...

Elle avait beau faire la petite bouche, sa voix rauque trahissait son impatience. Je pris donc une seconde bougie, un peu plus grosse que celle que je lui avais fourrée dans le cul, et je la lui introduisis dans le vagin.

Elle émit un profond soupir de satisfaction.

— Oh, cela me fait du bien, je sens mes entrailles s'ouvrir, tout mon ventre s'apaise... Oh, je suis sûre que demain, je chierai comme une reine. À tout hasard, mets-moi donc une bougie plus grosse par-derrière...

Je choisis le plus énorme des cierges et l'enduisis de graisse d'oie.

Quand je le lui en vissai la pointe dans l'anus, Rosalinde poussa un cri offensé.

— Oh... mais tu n'aurais pas dû en prendre un si gros... oh, mais, tu vas me m'estropier...

Cependant, elle s'ouvrait avidement, et le long cierge s'engloutissait dans son corps. Je dus bien lui en introduire trente centimètres. Elle ne dit plus un mot. Ses petites mains bouffies griffaient la banquette. Elle chuchotait des mots sans suite, des phrases décousues que je ne comprenais pas. Ou alors, elle insultait ses parents, et tout particulièrement, son père, le pasteur : Dieu aussi en prenait pour son grade. Des deux mains je faisais aller et venir les bougies dans ses orifices. Elle devint parfaitement inerte. Je crus qu'elle s'était endormie ; son corps s'ouvrait, il s'en exhalait une forte odeur de sexe.

— Ah mon père, cria Rosalinde, vieux salopard, si vous pouviez voir votre fille !

Je lui poussai violemment, comme une épée dans le corps, le long cierge au fond du cul, et elle hurla de joie.

— Oh oui, vilaine fille... oui, oui...

Sa plainte s'acheva dans un râle. Et ce fut tout pour ce soir-là ; elle tomba après un ultime spasme dans une sorte de prostration dont rien ne put la tirer. Un peu lasse de m'escrimer avec les bougies, je lui jetai une couverture sur le corps et sortis de son repaire. Il me sembla qu'elle ronflait.

Dans l'escalier, la tête me tournait. Je me vis en passant dans une glace, sur le palier. J'étais à faire peur. Comme j'arrivai dans le couloir, j'entendis mon oncle Jeremy qui parlait avec Mélanie.

— Avez-vous vu votre nièce ? demandait Mélanie. Je vois que son imperméable est encore là...

— Elle a dû l'oublier, répondit mon oncle, d'une voix avinée. Ne vous faites pas de souci...

Pour ne pas les rencontrer, je m'étais jetée dans un débarras, au fond du couloir, juste sous l'escalier ; c'est là que les hommes du service d'entretien rangeaient leurs fournitures. Et c'est là que Toots, mon cousin, me trouva. Son père l'avait envoyé quérir de la soude pour déboucher l'évier de la cuisine qui était engorgé par des épluchures.

— Tiens, tiens, la petite cousine ! gloussa Toots en me voyant rencognée contre les frottoirs et les balais.

Je crus qu'il allait appeler son père, mais il se contenta de me cligner de l'œil.

— Tu te planques, hein ? Tu as fait une connerie ? Tu ne veux pas que la garce te mette la main dessus ?

Il ramassa un pot de soude et me dit :

— Attends-moi, je viendrai te prévenir dès que la voie sera libre.

Surprise de tant de mansuétude de la part de ce garçon qui me détestait, je ne sus que répondre. Profitant de mon étonnement, il referme la porte... et donne un tour de clef dans la serrure. Idiote que je suis : me voici prise au piège comme une souris dans une ratière. Je maudis ma stupidité. Mais que faire ? Je ne puis m'en prendre qu'à moi.

Si ma mémoire est bonne, j'ai bien dû me morfondre là, dans le noir un bon quart d'heure. Puis j'entendis grincer l'escalier au-dessus de ma tête. Un pas furtif...

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— Alors, Mademoiselle Rosalinde, fit la voix railleuse de Toots, on fait des heures supplémentaires ?

— Tiens, c'est toi, Toots ? Tu m'as fait peur... J'avais ma migraine, je me suis endormie.

À peine fut-elle partie, Toots vient m'ouvrir :

— Alors, tu étais chez la gouine, me dit-il, en refermant la porte derrière lui. Ne dis pas le contraire, vous puez la même odeur toutes les deux... Vous sentez la graisse à la lavande...

Comment pourrais-je le nier ? Le rouge me monte au front. Toots a allumé une petite loupote. Il m'examine en souriant.

— Et si je disais à Paul ce que je sais ?

— Oh, Toots, ne fais pas ça...

Pourquoi n'ai-je pas nié ? Pourquoi ne suis-je pas montée sur mes grands chevaux ? Et quel est ce lâche frémissement dans mes entrailles ?

Le sourire de Toots se fait narquois.

— Regarde ce que j'ai pour toi, chère cousine ! me dit-il.

Il ouvre sa braguette et sort une bite de belle taille, dont il décapuchonne le gland. Une forte odeur de sexe malpropre m'assaille. Il fait sortir ses couilles.

— Si tu fais ce que je dis, tout ira bien, cousine ! Sinon... Tu peux bien dire adieu à ton mariage !

— Toots...

Il se masturbe en me regardant ; sa verge durcit, le gland devient rouge, l'odeur ammoniacale se fait encore plus forte. Me voici prise de vertige. Ainsi, le moment est donc venu... Et dire qu'entre tous les hommes, c'est Toots, ce garçon odieux, qui va me ravir ma virginité !

— Quand mon idiot de frère t'aura épousée, me dit-il, en venant tout contre moi sans cesser de se masturber, on te passera tous dessus, mon père, moi, les copains... Tu seras notre putain, la putain de la famille, et mon cher frère n'en saura rien. Tous tes enfants seront des bâtards !

Il soulève ma robe, me passe la main entre les cuisses, me touche le con. Que je sois déculottée ne semble pas trop le surprendre, ni que je sois mouillée et ouverte. Il enfle un doigt recourbé en moi, je l'accueille. Il paraît à ce moment un peu surpris par ma passivité. Mais il se reprend vite.

— Par ailleurs, ricane-t-il en me frôlant du pouce le clitoris, si tu es notre putain, tu auras beaucoup d'avantages... et pour commencer celui d'avoir beaucoup de bites à ta disposition... Prends déjà la mienne pour commencer et branle-moi.

Ce n'est pas la première fois que je masturbe un garçon ; derrière l'église, je l'ai fait très souvent. Je lui donne donc ce qu'il veut.

— Je vais t'ouvrir, me dit-il. Écarte les cuisses. Tiens, mets un pied sur ce pot de lessive...

J'obéis. Il me met l'ourlet de la robe entre les dents. Puis il me prend par le cul d'une main, et de l'autre il guide son outil entre mes cuisses. Je m'offre, je m'ouvre. Il l'enfile. C'est entré si vite que je le sens à peine. Mais dès qu'il commence à bouger, en haletant, contre mon cou, le plaisir m'envahit, une joie démente, et je perds toute notion du temps.

Une fois la chose faite, Toots m'aide à essuyer le sperme qui coule de mon vagin. Il a l'air inquiet, tout à coup. Je sais qu'il craint la colère de Paul, son aîné.

— Tu ne le lui diras pas ?

Non, Toots, tu n'as rien à craindre. Nous, les salopes, nous ne trahissons jamais les hommes avec qui nous faisons nos saletés, ce sont nos amants de cœur, ceux qui nous content fleurette au clair de lune, que nous bafouons. Ne sont-ils pas faits pour ça ?

Toots me raccompagne chez moi dans la camionnette de son père.

— Pas la peine de faire cette gueule, me dit-il. Je ne suis pas Paul ! Tu ne me la fais pas, à moi. Je sais que ça t'a plu. Ne nie pas ! Je ne t'ai pas prise de force.

— Tu m'as prise sous la menace.

— Et je recommencerai ! me dit-il. Mon frère te respecte comme une fiancée, mais je ne suis pas mon frère. Pour moi, tu n'es qu'un cul, un trou du cul... et dans ce trou, je remettrai celle-là chaque fois que j'en aurais envie. Et tu seras trop contente d'accepter.

Que lui répondre ? Ne dit-il pas la vérité ?

Nous arrivons en vue du logis familial, la nuit est tombée ; par les fenêtres éclairées, nous voyons dans la grande salle, mon père, une de mes sœurs aînées avec son dernier-né au sein, ma mère qui sert la soupe, et Paul, mon fiancé martyr, qui fait les cent pas en surveillant l'horloge.

— Mon cher frerot s'impatiente... raille Toots.

Il crache par terre haineusement. Et là, dans la camionnette, il m'oblige à le sucer une dernière fois. Puis, quand il est bien dur, il me fait descendre de la cabine et je dois m'appuyer des mains au garde-boue, il relève ma robe sur mes reins, et il m'encule.

Pendant qu'il va et vient entre mes fesses, je ne cesse de regarder Paul, mon fiancé, qui, là-bas, m'attend. Tout en m'enculant, Toots me masturbe délicieusement. Comme toutes les crapules, il sait y faire avec les filles. Les garçons sérieux comme Paul, eux, nous respectent trop pour nous donner du plaisir. Je jouis comme une bête, avec des sursauts de tout le corps, et cela fait rire Toots qui m'envoie son sperme dans le cul.

Après cela, je regagne le logis familial. Dans le vestibule, je me torche furtivement avec un mouchoir. J'ai l'anus tout gluant de sperme.

— Tiens, Paul, voici ta chérie ! se moque ma sœur.

— Tu arrives bien tard ! dit mon père en repliant son journal.

— Mélanie m'a demandé de faire un petit travail important...

On écoute à peine ce que je dis. La soupe fume dans les assiettes.

Je vais embrasser Paul, comme si j'avais oublié que nous étions fâchés. Il en pâlit de bonheur et me serre contre lui. Comme son cœur bat ! Il s'assied à table près de moi. Mon père dit la prière. Nous commençons à manger.

Entre Toots.

— Et moi, demande-t-il, je n'ai pas droit à la soupe ?

— Mais comment donc, dit ma mère. Entre donc, Toots. Tu es ici chez toi !

On lui donne une chaise, il s'assit à côté de moi. Me voici encadrée par les deux frères, comme le Christ entre les deux larrons. Le bon larron, Paul, fait grise mine, il n'aime guère que son cadet m'approche. Mais le mauvais larron ne se laisse pas démonter. À peine avons-nous commencé à manger que je sens sa main, sous la table, qui remonte le long de ma cuisse moite... Mes entrailles frémissent d'impatience. Ah, je suis bien une chienne, moi aussi. Pendant que Toots me masturbe, j'appuie tendrement ma joue à l'épaule de Paul. Attendries, ma mère et ma sœur nous regardent... Sous la table, les doigts de Toots dépiautent mon clitoris...

Ce soir, je le savais, mon apprentissage de femme touchait à son terme.

J'allais, comme Opal, entrer dans la carrière de salope.

Faut-il que je vous fasse un ultime aveu ?

Je n'ai jamais rien regretté. La vie est bien trop courte pour qu'on s'embarrasse de scrupules quand il s'agit du plaisir.

— Il n'y a que le cul ! disait le regretté comte Zappa, dont je vous parlerai peut-être une autre fois.

Et il ajoutait :

— Tout le reste est littérature.

Du même auteur, chez le même éditeur

Le Pornographe et ses modèles, roman, 1998

La Pharmacienne, roman, 2002

La Foire aux cochons, roman, 2003

Les Mains baladeuses, roman, 2004

Amour et Popotin, roman, 2005

Le Goût du péché, roman, 2006

Monsieur est servi, roman, 2007

La Jument, roman, 2008

Le Bâton et la Carotte, roman, 2009

Frotti-frotta, roman, 2011

Fantasmes, récits, 2012

esparbec@lamusardine.com

Pour l'édition originale :
© Éditions La Musardine, 2014.
ISBN de l'édition originale : 978-2-84271-791-9

Pour la présente édition numérique :
© Éditions La Musardine, 2014.
ISBN de l'édition numérique : 978-2-36490-440-8

En couverture :
Photographie © Chas Ray Kride
www.motelfetish.com
chasray@motelfetish.com

Cet ouvrage a été numérisé
le 26 mars 2014 par Zebook.

La Musardine
122, rue du Chemin-Vert — 75011 Paris

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites.

La Musardine

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com